



ANNE et SERGE GOLON

Angélique

marquise des Anges -1



La série

- 01 : Angélique, marquise des anges 1
- 02 : Angélique, marquise des anges 2
- 03 : Le chemin de Versailles 1
- 04 : Le chemin de Versailles 2
- 05 : Angélique et le roi 1
- 06 : Angélique et le roi 2
- 07 : Indomptable Angélique 1
- 08 : Indomptable Angélique 2
- 09 : Angélique se révolte 1
- 10 : Angélique se révolte 2
- 11 : Angélique et son amour 1
- 12 : Angélique et son amour 2
- 13 : Angélique et le Nouveau Monde 1
- 14 : Angélique et le Nouveau Monde 2

- 15 : La tentation d'Angélique 1
- 16 : La tentation d'Angélique 2
- 17 : Angélique et la démons 1
- 18 : Angélique et la démons 2
- 19 : Angélique et le complot des ombres
- 20 : Angélique à Québec 1
- 21 : Angélique à Québec 2
- 22 : Angélique à Québec 3
- 23 : La route de l'espoir 1
- 24 : La route de l'espoir 2
- 25 : La victoire d'Angélique 1
- 26 : La victoire d'Angélique 2

Première partie

**Marquise des anges
(1645)**

Chapitre 1

– Nourrice, demanda Angélique, pourquoi Gilles de Retz tuait-il tant de petits enfants ?

– Pour le démon, ma fille. Gilles de Retz, l'ogre de Machecoul, voulait être le seigneur le plus puissant de son temps. Dans son château ce n'étaient que cornues, fioles, marmites pleines de bouillons rouges et de vapeurs affreuses. Le diable demandait le cœur d'un petit enfant offert en sacrifice. Ainsi commencèrent les crimes. Et les mères atterrées se montraient du doigt le

donjon noir de Machecoul, environné de corbeaux tant il y avait de cadavres d'innocents dans les oubliettes.

– Les mangeait-il tous ? interrogea Madelon, la petite sœur d'Angélique, d'une voix tremblante.

– Pas tous, il n'aurait pu, répondit la nourrice.

Penchée sur le chaudron où le lard et le chou mijotaient, elle tournait la soupe quelques instants en silence.

Hortense, Angélique et Madelon, les trois filles du baron de Sancé de Monteloup, la cuiller dressée près de leurs écuelles, attendaient la suite du

récit avec angoisse.

– Il faisait pis, reprit enfin la conteuse, d'une voix pleine de rancune. Tout d'abord il laissait amener devant lui le pauvret ou la pauvrete effrayée, appelant sa mère à grands cris. Le seigneur allongé sur un lit se repaissait de son effroi. Ensuite il obligeait d'accrocher l'enfant au mur à une sorte de potence qui le serrait à la poitrine et au cou et qui l'étouffait, pas assez cependant pour qu'il mourût. L'enfant se débattait, comme un poulet pendu, ses cris s'étranglaient, les yeux lui sortaient de la tête, il devenait bleu. Et dans la grande salle on n'entendait que les rires des hommes cruels et les gémissements

de la petite victime. Alors Gilles de Retz le faisait décrocher ; il le prenait sur ses genoux, appuyait le pauvre front d'angelot contre sa poitrine. Il pariait doucement, rassurait.

« Tout cela n'était pas grave, disait-il. On avait voulu s'amuser, mais maintenant c'était fini. L'enfant aurait des dragées, un beau lit de plume, un costume de soie comme un petit page. L'enfant se rassurait. Une lueur de joie brillait dans son regard plein de larmes. Alors subitement le seigneur lui plongeait sa dague dans le cou.

« Mais le plus affreux se passait lorsqu'il enlevait de très jeunes filles.

– Que leur faisait-il ? demanda Hortense.

C'est alors que le vieux Guillaume, assis au coin de l'âtre, en train de râper une carotte de tabac, intervint, grommelant dans sa barbe jaunâtre :

– Taisez-vous donc, vieille folle ! Moi qui suis un homme de guerre, vous arrivez à me retourner le cœur avec vos sornettes.

La lourde Fantine Lozier lui fit face avec vivacité.

– Sornettes !... On voit bien que vous n'êtes pas Poitevin, tant s'en faut, Guillaume Lützen. Pour peu que vous

remontiez vers Nantes, vous ne tarderez pas à rencontrer le château maudit de Machecoul. Cela fait deux siècles que les crimes ont été commis et les gens se signent encore en passant aux alentours. Mais vous n'êtes pas du pays, vous ne connaissez rien aux aïeux de cette terre.

– Beaux aïeux s'ils sont tous comme votre Gilles de Retz !

– Gilles de Retz était si grand dans le mal qu'aucun pays, hors le Poitou, ne peut se vanter d'avoir possédé un tel criminel. Et lorsqu'il mourut, jugé et condamné à Nantes, mais battant sa coulpe et demandant pardon à Dieu, toutes les mères dont il avait mangé et torturé les enfants prirent le deuil.

– Voilà qui est fort, s'exclama le vieux Guillaume.

– Et voilà comme nous sommes, nous, gens du Poitou. Grands dans le mal, grands dans le pardon !

Farouche, la nourrice rangea des pots sur la table et embrassa le petit Denis avec fougue.

– Certes, poursuivit-elle, j'ai peu fréquenté l'école, mais je sais distinguer ce qui est conte de veillée et récit des temps passés. Gilles de Retz fut un homme qui exista vraiment. Il se peut que son âme erre encore du côté de Machecoul, mais son corps a pourri dans cette terre. C'est pourquoi on ne

peut en parler à la légère comme des fées et des lutins qui se promènent autour des grandes pierres dressées dans les champs. Encore qu'il ne faille pas trop se moquer de ces esprits malins...

– Et des fantômes, Nounou, peut-on s'en moquer ? demanda Angélique.

– Il vaut mieux pas, ma mignonne. Les fantômes ne sont pas méchants, mais la plupart sont tristes et susceptibles, et pourquoi ajouter par des moqueries aux tourments de ces pauvres gens ?

– Pourquoi pleure-t-elle la vieille dame qui apparaît au château ?

– Le saura-t-on jamais ? La dernière fois

que je l'ai rencontrée, il y a six ans, entre l'ancienne salle des gardes et le grand couloir, je crois qu'elle ne pleurerait plus, peut-être à cause des prières que monsieur votre grand-père avait fait dire pour elle dans la chapelle.

– Moi, j'ai entendu son pas dans l'escalier de la tour, affirma Babette la servante.

– C'était un rat sans doute. La vieille femme de Monteloup est discrète et ne veut point déranger. Peut-être fut-elle aveugle ? On le pense à cause de cette main qu'elle tend en avant. Ou bien elle cherche quelque chose. Parfois elle s'approche des enfants endormis et passe la main sur leur visage.

La voix de Fantine baissait, devenait lugubre.

– Peut-être cherche-t-elle un enfant mort ?

– Bonne femme, votre esprit est plus macabre que la vue d'un charnier, protesta encore le père Guillaume. Possible que votre seigneur de Retz soit un grand homme dont vous vous honorez d'être payse... à deux siècles de distance et que la dame de Monteloup soit fort honorable, mais moi je dis que ce n'est pas bon d'affoler ces mignonnes qui en oublient de remplir leurs petits ventres tant vous les effrayez.

– Ah ! cela vous va de faire le sensible,

soldat grossier, grivois du diable !
Combien de petits ventres de mignonnes
semblables n'avez-vous pas transpercés
avec votre pique lorsque vous serviez
l'empereur d'Autriche sur les champs
d'Allemagne, d'Alsace et de Picardie ?
Combien de chaumières n'avez-vous pas
fait griller en fermant la porte sur toute
la famille à rôtir ? N'avez-vous donc
jamais pendu de manants ? Tant et tant
que les branches des arbres en cassaient.
Et les femmes et les filles, ne les avez-
vous pas violées jusqu'à les faire mourir
de honte !

– Comme tout le monde, comme tout le
monde, ma bonne. C'est la vie du soldat.
C'est la guerre. Mais ces petites filles

que nous voyons là, leur vie est faite de jeux et d'histoires riantes.

– Jusqu'au jour où les soldats et les brigands passeront comme nuées de sauterelles sur le pays. Alors la vie des petites filles devient la vie du soldat, de la guerre, de la misère et de la peur...

Amène, la nourrice ouvrait un grand pot de grès plein de pâté de lièvre et beurrerait des tartines qu'elle distribuait à la ronde sans oublier le vieux Guillaume.

– Moi qui vous parle..., moi, Fantine Lozier, écoutez, mes enfants. Hortense, Angélique et Madelon, qui avaient profité de la discussion pour sécher

leurs écuelles, levèrent le nez de nouveau, et Gontran, leur frère de dix ans, quitta le coin noir où il boudait et se rapprocha. C'était maintenant l'heure de la guerre et des pillages, des soudards et des brigands, les uns et les autres confondus dans le même éclat rouge d'incendie, de bruits d'épées, et de cris de femmes...

– Guillaume Lützen, vous connaissez mon fils qui est charretier de notre maître le baron de Sancé de Monteloup dans ce château ici même ?

– Je le connais, c'est un fort beau garçon.

– Eh bien, tout ce que je puis vous dire de son père, c'est qu'il faisait partie des

armées de M. le cardinal de Richelieu lorsque celui-ci se rendit à La Rochelle pour exterminer les protestants. Moi, je n'étais pas huguenote et j'avais toujours prié la Vierge pour demeurer sage jusqu'au mariage. Mais, lorsque les troupes de notre roi très chrétien Louis XIII furent passées sur le pays, le moins qu'on puisse dire c'est que je n'étais plus pucelle. Et j'ai appelé mon fils Jean la Cuirasse en souvenir de tous ces diables dont l'un d'eux est le père et dont les cuirasses pleines de clous m'ont déchiré la seule chemise que je possédais en ce temps-là.

« Quant aux brigands et aux bandits que la faim a jetés sur les routes tant de fois,

je pourrais vous tenir éveillés toute une nuit à vous conter ce qu'ils m'ont fait dans la paille des granges tandis qu'ils rôtaient les pieds de mon nomme sur l'âtre afin de lui faire avouer où était son magot. Et moi, à l'odeur, je croyais qu'ils étaient en train de faire griller le cochon.

Là-dessus la grande Fantine se mit à rire, puis se versa de la piquette de pommes pour rafraîchir sa langue desséchée d'avoir tant parlé.

Ainsi la vie d'Angélique de Sancé de Monteloup commença sous le signe de l'Ogre, des fantômes et des brigands.

La nourrice avait dans les veines un peu de ce sang maure que les Arabes ont porté, vers le XIe siècle, jusqu'au seuil du Poitou. Angélique avait sucé ce lait de passion et de rêves où se concentrait l'esprit ancien de sa province, terre de marais et de forêts ouverte comme un golfe aux vents tièdes de l'océan.

Elle avait assimilé pêle-mêle un monde de drames et de féerie. Elle en avait pris le goût et une sorte d'immunité contre la peur. Avec pitié, elle regardait la petite Madelon qui tremblait ou son aînée Hortense, fort pincée et qui, cependant, brûlait d'envie de demander à la nourrice ce que les brigands lui avaient fait dans la paille des granges.

Angélique, à huit ans, devinait fort bien ce qui s'était passé dans la grange. Combien de fois n'avait-elle pas conduit la vache au taureau ou la chèvre au bouc ? Et son ami le jeune berger Nicolas lui avait expliqué que pour avoir des petits, les hommes et les femmes font de même. Ainsi la nourrice avait eu Jean la Cuirasse. Mais ce qui troublait Angélique c'était que pour parler de ces choses la nourrice prît tour à tour un ton de langueur et d'extase ou de la plus sincère horreur. Cependant il ne fallait pas chercher à comprendre la nourrice, ses silences, ses colères. Il suffisait qu'elle fût là, vaste et mouvante avec ses bras puissants, la corbeille de ses genoux ouverte sous sa robe de

futaine, et qu'elle vous accueillît comme un oiselet pour vous chanter une berceuse ou vous parler de Gilles de Retz.

Plus simple était le vieux Guillaume Lützen qui parlait d'une voix lente à l'accent rocailleux. On le disait Suisse ou Allemand. Voici bientôt quinze ans qu'on l'avait vu venir boitant et marchant pieds nus sur la voie romaine qui va d'Angers vers Saint-Jean-d'Angély. Il était entré au château de Monteloup et avait demandé une écuelle de lait. Il était resté depuis, domestique à tout faire, réparant, bricolant, et le baron de Sancé lui faisait porter des lettres aux

amis voisins, le faisait recevoir le sergent des aides quand celui-ci venait réclamer les impôts. Le vieux Guillaume écoutait longuement le sergent, puis lui répondait dans son patois de montagnard suisse ou tyrolien, et l'autre s'en allait découragé.

Était-il venu des champs de bataille du Nord ou de l'Est ? Et par quel hasard ce mercenaire étranger semblait-il descendre de Bretagne lorsqu'on l'avait rencontré ? Tout ce qu'on connaissait de lui c'est qu'il avait été à Lützen sous les ordres du condottiere Wallenstein et qu'il avait eu l'honneur de percer la panse du gros et magnifique roi de Suède Gustave-Adolphe lorsque celui-

ci, égaré dans le brouillard, au cours de la bataille, était tombé sur les piquiers autrichiens. Dans le grenier où il habitait, on voyait luire au soleil, entre les toiles d'araignées, sa vieille armure et son casque, dans lequel il buvait encore son vin chaud et mangeait parfois sa soupe. Sa pique immense, trois fois haute comme lui, servait à gauler les noix à la saison.

Mais par-dessus tout, Angélique lui envoyait sa petite râpe à tabac, d'écaille et de marqueterie, qu'il appelait sa grivoise selon la coutume des militaires allemands au service de la France qu'on appelait eux-mêmes « grivois ».

Dans la vaste cuisine du château, tout au long de la soirée, des portes s'ouvraient et se fermaient. Portes sur la nuit d'où venaient, dans une Forte odeur de fumier, des valets, des servantes, et le charretier. Jean de la Cuirasse, aussi noir que sa mère. Les chiens aussi se faufilaient, les deux longs lévriers Mars et Marjolaine, les bassets crottés jusqu'aux yeux.

De l'intérieur du château les portes livraient passage à l'accorte Nanette qui s'exerçait au métier de chambrière en espérant qu'elle apprendrait assez de bonnes manières pour quitter ses maîtres pauvres et aller servir chez M. le marquis du Plessis de Bellière, à

quelques kilomètres de Monteloup. Allaient et venaient également les deux chambrillons, la tignasse dans les yeux, portant le bois pour la grande salle et l'eau pour les chambres. Puis Mme la baronne apparaissait. Elle avait un doux visage flétri par l'air des champs et par ses nombreuses maternités. Elle portait une robe de serge grise et un capulet de laine noire, car l'atmosphère de la grande salle où elle se tenait entre le grand-père et les vieilles tantes était plus humide que celle de la cuisine.

Elle demandait si la tisane de M. le baron était bientôt prête et si le bébé avait tété sans se faire prier. Elle caressait au passage la joue d'Angélique

à demi endormie et dont les longs cheveux d'or bruni s'épalaient sur la table et brillaient à la lueur du feu.

– Voici l'heure d'aller au lit, fillettes. Pulchérie va vous conduire. Et Pulchérie, l'une des vieilles tantes, se présentait, toujours docile. Elle avait voulu assumer le rôle de gouvernante près de ses nièces, n'ayant trouvé ni mari ni couvent pour la recevoir, faute de dot, et parce qu'elle se rendait utile, au lieu de geindre et de piquer de la tapisserie à longueur de journée, on la traitait avec un peu de mépris et moins d'attentions que l'autre tante, la grosse Jeanne.

Pulchérie rassemblait ses nièces. Les nourrices coucheraient les plus jeunes,

et Gontran, le garçon sans précepteur, irait quand il le voudrait rejoindre sa pailleasse sous les combles.

À la suite de la maigre demoiselle, Hortense, Angélique et Madelon gagnaient la salle du château où le feu et trois chandelles dissipaient à peine des amas d'ombre, accumulés par les siècles sous les hautes voûtes moyenâgeuses. Étendues sur les murs, quelques tapisseries essayaient de les protéger de l'humidité, mais elles étaient si vieilles et si mangées des vers qu'on ne distinguait rien des scènes qu'elles représentaient, à part les yeux hagards de livides personnages qui vous surveillaient avec reproche.

Les petites filles faisaient leur révérence à M. leur grand-père. Il était assis devant le feu, dans sa houppelande noire garnie de fourrure pelée. Mais ses mains si blanches, posées sur le pommeau de sa canne, étaient royales. Il portait un vaste feutre noir, et sa barbe coupée carrée, comme celle de feu notre roi Henri IV, reposait sur une petite collerette godronnée, qu'Hortense jugeait, en cachette, absolument démodée. Une seconde révérence à la tante Jeanne, dont la lèvre boudeuse ne daignait pas sourire, et c'était le grand escalier de pierre humide comme une grotte. Les chambres étaient glaciales l'hiver, mais fraîches l'été. On n'y pénétrait que pour se mettre au lit. Celui

où dormaient les trois fillettes régnait comme un monument dans le coin d'une pièce dévastée, dont tous les meubles avaient été vendus au cours des dernières générations. Le dallage, couvert de paille l'hiver, était cassé en maints endroits. On montait jusqu'au lit par un escabeau de trois marches. Ayant revêtu leurs camisoles et leurs bonnets de nuit, et après avoir à genoux remercié Dieu de ses bienfaits, les trois demoiselles de Sancé de Monteloup grimpaient jusqu'à leur couche de bonne plume et se glissaient sous leurs couvertures percées. Angélique cherchait aussitôt le trou du drap correspondant à celui de la couverture par lequel elle passerait son pied rosé et

remuerait les orteils pour faire rire Madelon. La petite était plus tremblante qu'un lapin à cause des histoires que racontait Nounou. Hortense aussi, mais elle n'en disait rien, car c'était l'aînée. Seule Angélique goûtait cette crainte avec une joie exaltée. La vie était faite de mystères et de découvertes. On entendait les souris grignoter dans les boiseries, les chouettes et les roussettes voleter dans les combles des deux tours en poussant des cris pointus. On entendait les lévriers se plaindre dans les cours, un mulet de la prairie venir frotter sa teigne au pied des murailles.

Et parfois, les nuits de neige, on entendait les hurlements des loups

descendant de la sauvage forêt de Monteloup vers les lieux habités. Ou encore, à partir des premiers soirs du printemps, parvenaient jusqu'au château les chants des paysans du village qui donnaient quelque rigodon au clair de lune...

L'une des murailles du château de Monteloup regardait du côté des marais. C'était la partie la plus ancienne, construite par un lointain seigneur de Ridoué de Sancé, compagnon de du Guesclin au XIIe siècle. Elle était flanquée de deux grosses tours, aux chemins de ronde en tuiles de bois, et quand Angélique en faisait l'escalade

avec Gontran ou Denis, ils s'amusaient à cracher dans les mâchicoulis par lesquels les soldats du Moyen Age avaient jeté des seaux d'huile bouillante sur leurs assaillants. Les murailles prenaient racine dans un petit promontoire de calcaire au delà duquel commençaient les marais. Jadis, au temps des premiers hommes, la mer s'était avancée jusque-là. En se retirant elle avait laissé un réseau de rivières, de chenaux, d'étangs, maintenant encombrés de verdure et de saules, royaume de l'anguille et de la grenouille où les paysans ne circulaient qu'en barques. Les hameaux et les huttes étaient construits sur les îles de l'ancien golfe. Pour avoir parcouru cette

province des eaux, M. le duc de la Trémoille, qui fut l'hôte un été du marquis du Plessis et qui se piquait d'exotisme, l'appela : Venise verte.

La vaste prairie liquide, le marais doux, s'étendait de Niort et Fontenay-le-Comte jusqu'à l'océan. Elle rejoignait un peu avant Marans, Chaillé et même Luçon, les marais amers, c'est-à-dire les terres encore salées. Enfin c'était le rivage avec sa barrière blanche de sel précieux, disputé âprement par les douaniers et les contrebandiers.

Si la nourrice ne contait guère des histoires de gabelous et de faux-sauniers, qui passionnaient tout le marais, c'est qu'elle était du côté de la

terre et se montrait fort méprisante pour ces gens qui vivent les pieds dans l'eau et sont d'ailleurs tous protestants.

Du côté de la terre le château de Monteloup ouvrait une façade plus récente, percée de nombreuses fenêtres. À peine si un vieux pont-levis aux chaînes rouillées garnies de poules et de dindons séparait l'entrée principale des prairies où paissaient les mulets. Sur la droite il y avait le pigeonnier seigneurial avec son toit de tuiles rondes et une métairie. Les autres métairies se trouvaient au delà du fossé. Plus loin on apercevait le clocher du village de Monteloup.

Et puis la Forêt commençait dans un

moutonnement serré de chênes et de châtaigniers. Cette forêt pouvait vous mener sans un trou de clairière jusqu'au nord de la Gâtine et du Bocage vendéen ; presque jusqu'à la Loire et l'Anjou, pour peu que vous eussiez le goût de la traverser de part en part sans peur des loups ou des bandits.

Celle de Nieul, la plus proche, appartenait au seigneur du Plessis. Les gens de Monteloup y envoyaient paître leurs troupeaux de porcs et c'étaient des procès sans fin avec le régisseur du marquis, le sieur Molines, aux mains rapaces. Il s'y trouvait aussi quelques sabotiers et charbonniers, et une sorcière, la vieille Mélusine. Celle-ci,

l'hiver, en sortait parfois et venait boire une écuelle de lait au seuil des portes en échange de quelques plantes médicinales.

À son exemple, Angélique cueillait des fleurs et des racines, les faisait sécher, bouillir, les écrasait, les enfermait en sachets dans le secret d'une retraite que seul connaissait le vieux Guillaume. Pulchérie pouvait l'appeler des heures sans qu'elle reparût.

Pulchérie pleurait parfois lorsqu'elle songeait à Angélique. Elle voyait en elle l'échec non seulement de ce qu'elle pensait être une éducation traditionnelle mais aussi de sa race et de sa noblesse perdant toute dignité pour cause de

pauvreté et de misère. Dès l'aube, la petite s'enfuyait, cheveux au vent, à peine plus vêtue qu'une paysanne d'une chemise, d'un corselet et d'une jupe déteinte, et ses petits pieds aussi fins que ceux d'une princesse étaient durs comme de la corne, car elle expédiait sans façon ses chaussures dans le premier buisson venu, afin de trotter plus légèrement. Si on la rappelait, elle tournait à peine son visage rond et doré par le soleil où brillaient deux yeux. d'un bleu-vert, de la couleur de cette plante qui pousse dans les marais et qui porte son nom.

– Il faudrait la mettre au couvent, gémissait Pulchérie.

Mais le baron de Sancé, taciturne et rongé de soucis, haussait les épaules. Comment aurait-il pu mettre sa seconde fille au couvent alors que déjà il ne pouvait y envoyer l'aînée, qu'il avait à peine quatre mille livres de revenus annuels et qu'il lui fallait donner cinq cents livres pour l'éducation de ses deux fils aînés chez les augustins de Poitiers ?

Du côté des marais, Angélique avait pour ami Valentin, le fils du meunier. Du côté des forêts, c'était Nicolas, l'un des sept enfants d'un laboureur et qui déjà était berger chez M. de Sancé.

Avec Valentin elle allait en barque, en

« niolle », au long des chemins d'eau bordés de myosotis, de menthe et d'angélique. Valentin cueillait à pleins rameaux cette plante haute et drue à l'odeur exquise. Il allait ensuite la vendre aux moines de l'abbaye de Nieul qui en faisaient, avec la racine et les fleurs, une liqueur de médecine, et avec les tiges de la confiserie. Il recevait en échange des scapulaires et des chapelets dont il se servait pour les lancer à la tête des enfants des villages protestants qui s'enfuyaient alors en hurlant comme si le diable lui-même leur eût craché au visage. Son père le meunier déplorait ces étranges manières. Bien. qu'il fût catholique, il affichait la tolérance. Et qu'avait donc besoin son fils d'entretenir

un commerce de bottées d'angélique alors qu'il recevait en héritage la charge de meunier, et qu'il n'aurait qu'à s'installer dans le confortable moulin, bâti sur pilotis au bord de l'eau ? Mais Valentin était un garçon difficile à comprendre : Haut en couleur et déjà taillé en Hercule pour ses douze ans, plus muet qu'une carpe, il avait un regard vague et les gens qui étaient jaloux du meunier le disaient presque idiot. Nicolas, le berger bavard et hâbleur, entraînait Angélique à la cueillette des champignons, des mûres et des myrtilles. Avec lui elle allait ramasser les châtaignes. Il lui creusait dans le bois de noisetier des pipeaux.

Ces deux garçons étaient jaloux à s'entretuer des faveurs d'Angélique. Elle était si jolie déjà que les paysans la regardaient comme la vivante incarnation des fées qui habitaient le gros dolmen du Champ sorcier.

Elle avait des idées de grandeur.

– Je suis marquise, déclarait-elle à qui voulait l'entendre.

– Ah ! oui ? Et pourquoi donc ?

– Parce que j'ai épousé un marquis, répondait-elle.

Le « marquis », c'était tour à tour Valentin ou Nicolas, ou l'un des quelques garnements, pas plus méchants

que des oiseaux, qu'elle traînait derrière elle à travers prés et bois.

Elle disait encore si drôlement :

– Je suis Angélique, je mène en guerre mes petits anges.

D'où lui vint son surnom : la petite marquise des anges.

Au début de l'été 1648, alors qu'Angélique atteignait onze ans, la nourrice Fantine commença d'attendre les brigands et les armées. Le pays pourtant paraissait paisible, mais la nourrice, qui devinait tant de choses, « sentait » les brigands dans la chaleur

de ce lourd été. On la voyait le visage tourné vers le nord, du côté de la route, comme si le vent poussiéreux eût apporté leur odeur. Il lui suffisait de très peu d'indices pour savoir ce qui se passait au loin, non seulement dans le pays, mais encore dans la province et jusqu'à Paris.

Après avoir acheté, au colporteur auvergnat, un peu de cire et quelques rubans, elle était capable d'informer M. le baron des nouvelles les plus importantes concernant la marche du royaume de France.

Un nouvel impôt allait être levé, une bataille était en cours dans les Flandres, la reine mère ne savait plus quoi

inventer pour trouver de l'argent et contenter les princes avides. Elle-même, la souveraine, n'était pas à l'aise, et le roi aux boucles blondes portait des chausses trop courtes, ainsi que son jeune frère qu'on appelait le Petit Monsieur, puisque son oncle, Monsieur, frère du roi Louis XIII, vivait encore. Cependant, M. le cardinal Mazarin entasse bibelots et tableaux d'Italie. La reine l'aime. Le Parlement de Paris n'est pas content. Il écoute le cri du pauvre peuple des campagnes ruiné par les guerres et les impôts. À pleines carrossées et en beaux costumes fourrés d'hermine, ces messieurs du Parlement se transportent au palais du Louvre où vit le petit roi accroché d'une main à la

robe noire de sa mère, l'Espagnole, et de l'autre à la robe rouge du cardinal Mazarin, l'Italien. À ces grands qui ne rêvent que puissance et richesses, ils démontrent que le peuple ne peut plus payer, que les bourgeois ne peuvent plus commercer, qu'on est las d'être taxé pour le moindre bien. Bientôt ne devra-t-on pas payer pour l'écuelle dans laquelle on mange ? La reine mère n'est pas contente. M. Mazarin non plus. Alors les grands seigneurs transportent le petit roi sur son lit de justice. D'une voix bien timbrée quoiqu'un peu hésitante sur la leçon apprise, il répond à tous ces graves personnages qu'il faut de l'argent pour les armées, pour la paix que l'on va signer bientôt. Le roi a parlé. Le

Parlement s'incline. Un nouvel impôt va naître. Les intendants des provinces vont lancer leurs sergents. Les sergents vont menacer. Les bonnes gens vont supplier, pleurer, saisir leurs faux pour tuer les commis et les collecteurs, s'en aller sur les routes se joindre aux soldats débandés, les bandits vont venir...

À entendre la nourrice, on ne pouvait croire que ce seul abruti de colporteur eût pu lui conter tant de choses. On la taxait d'imagination alors que c'était divination. Un mot, une ombre, le passage d'un mendiant trop hardi, d'un marchand inquiet, la mettaient sur le chemin de la vérité. Elle flairait les bandits dans la chaleur orageuse de ce

bel été 1648 et, comme elle, Angélique
les attendait...

Chapitre 2

Ce soir-là, Angélique avait décidé d'aller pêcher l'écrevisse avec le berger Nicolas..

Sans prévenir, elle avait galopé vers la chaumière des Merlot, les parents de Nicolas. Le hameau de trois ou quatre masures qu'ils habitaient était situé en lisière de la grande forêt de Nieul. Les terres qu'ils cultivaient appartenaient cependant au baron de Sancé.

En reconnaissant la fille du maître, la paysanne souleva le couvercle du

chaudron sur le feu et jeta dans la soupe un morceau de lard pour en corser le goût. Angélique posa sur la table une volaille qu'elle avait étranglée tout à l'heure dans la basse-cour du château. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'invitait ainsi chez les paysans et elle ne manquait jamais d'apporter un petit présent, les châtelains étant presque les seuls à posséder dans le pays pigeonnier et poulailler, par droit seigneurial.

L'homme assis près de lâtre mangeait du pain noir. Francine, l'aînée des enfants, vint embrasser Angélique. Elle avait deux ans de plus qu'elle mais, depuis longtemps chargée de petits frères et de travaux des champs, elle ne courait plus

l'écrevisse et le champignon comme son vagabond de frère Nicolas. Elle était douce, polie, avec de belles joues rosées et fraîches, et Mme de Sancé souhaitait la prendre pour chambrière en remplacement de Nanette qui la déconcertait par son insolence. Lorsqu'on eut mangé, Nicolas entraîna Angélique.

– Viens par l'étable, nous allons prendre la lanterne.

Ils sortirent. La nuit était très noire, car l'orage couvrait encore. Angélique se souvint plus tard qu'elle avait tourné son visage en direction de la route romaine qui passait à une demi-lieue de là et qu'il lui avait semblé entendre une vague

rumeur. Dans le bois il faisait plus sombre encore.

– N'aie pas peur des loups, dit Nicolas. L'été, ils ne viennent pas jusqu'ici.

– Je n'ai pas peur.

Ils arrivèrent bientôt jusqu'au ruisseau et installèrent les paniers, garnis d'un morceau de lard, au fond de l'eau. Ils les relevaient de temps à autre ruisselants et chargés en grappe d'écrevisses bleues que la lumière avait attirées. On les jetait dans une hotte apportée à cette intention. Angélique ne pensait pas le moins du monde que les gardes du château de Plessis auraient pu les surprendre et que cela aurait fait

scandale de découvrir l'une des filles du baron de Sancé en train de braconner à la lanterne avec un jeune croquant.

Tout à coup, elle se redressa et Nicolas fit de même.

– Tu n'as rien entendu ?

– Si, on a crié.

Les deux enfants restèrent sans bouger un instant, puis retournèrent à leurs paniers. Mais ils étaient préoccupés et bientôt s'arrêtèrent encore.

– Cette fois, j'entends bien. On crie là-bas.

– C'est du côté du hameau.

Rapidement Nicolas ramassa les instruments de pêche et mit la hotte sur son dos. Angélique prit la lanterne. Ils revinrent, marchant sans bruit, par un petit sentier de mousse. Comme ils approchaient de la lisière du bois, ils s'immobilisèrent brusquement. Une lueur rosé pénétrait sous les arbres et illuminait les troncs.

– Ce... ce n'est pas le jour ? murmura Angélique.

– Non, c'est le feu !

– Mon Dieu, c'est peut-être chez toi que ça brûle ? Viens vite. Mais il la retint.

– Attends ! ça crie trop pour un incendie.

Il y a autre chose.

Ils avancèrent à petits pas jusqu'aux premiers arbres. Au delà un long pré en pente descendait jusqu'à la première maison qui était celle. des Merlot, et cinq cents mètres plus loin se groupaient au bord du chemin les trois autres chaumières. C'était l'une d'elles qui flambait. Les flammes s'échappant du toit éclairaient une foule grouillante d'hommes qui criaient et couraient, pénétraient dans les chaumières, en ressortaient, chargés de jambons, ou tirant les vaches et les ânes. Leur troupe, venant de la voie romaine, coulait dans le chemin creux comme un fleuve épais et noir. Le flot hérissé de bâtons et de

piques passa sur la ferme Merlot, la submergea, continua en direction de Monteloup. Nicolas entendit crier sa mère. Il y eut un coup de feu. C'était le père Merlot qui avait eu le temps de décrocher son vieux mousquet et de le charger. Mais un peu après il fut traîné dans la cour comme un sac et assommé à coups de bâton.

Angélique vit une femme en chemise traverser la cour d'une maison et s'enfuir ; elle criait et sanglotait. Des hommes la poursuivaient. La femme essayait de gagner les bois. Les enfants reculèrent et, se prenant la main, s'enfuirent en trébuchant dans les ronces.

Quand ils revinrent, fascinés malgré eux

par l'incendie et ce cri uniforme, fait de cris mêlés, qui montait dans la nuit, ils virent que la femme avait été rejointe par ses poursuivants et qu'ils la traînaient à travers la prairie.

– C'est la Paulette, chuchota Nicolas.

Serrés l'un contre l'autre derrière le tronc d'un énorme chêne, ils regardaient haletants, les yeux agrandis, l'horrible spectacle.

– Ils ont pris notre âne et notre porc, dit encore Nicolas.

L'aube vint, pâlisant les lueurs de l'incendie qui déjà s'apaisait. Les brigands n'avaient pas mis le feu aux

autres mesures. La plupart ne s'étaient pas arrêtés à ce petit hameau sans importance. Les hommes avaient continué vers Monteloup. Ceux qui s'étaient chargés du pillage des quatre maisons quittaient maintenant les lieux de leurs ébats. On voyait leurs vêtements en guenilles, leurs joues hâves et sombres de barbe. Quelques-uns avaient de grands chapeaux à plumes et l'un d'eux portait même une sorte de casque qui eût pu le faire prendre pour un militaire. Mais la plupart étaient vêtus d'oripeaux sans forme et sans couleurs. Dans le brouillard du matin qu'apportaient les marais, on les entendit s'appeler les uns les autres. Ils n'étaient plus maintenant qu'une quinzaine. Un peu

au delà des Merlot, ils s'arrêtèrent pour se montrer leur butin. À leurs gestes et à leur discussion on voyait qu'ils le trouvaient maigre : quelques draps et mouchoirs pris dans les coffres, des pots, de gros pains, des fromages. Cependant l'un d'eux mordait dans un jambon qu'il tenait par le manche. Les bêtes volées étaient parties devant. Les derniers pillards rassemblèrent en deux ou trois ballots les pauvres objets récoltés et s'éloignèrent sans même jeter un regard derrière eux.

Angélique et Nicolas furent longs à quitter l'abri des arbres. Le soleil brillait déjà et faisait reluire la rosée de

la prairie lorsqu'ils se hasardèrent à descendre vers le hameau maintenant étrangement silencieux.

Comme ils approchaient de la ferme des Merlot, un cri de bébé s'éleva.

– C'est mon p'tit frère, chuchota Nicolas, au moins, lui, il n'est pas mort.

Craignant que quelque bandit ne se fût attardé, ils pénétrèrent sans bruit dans la cour. Ils se donnaient la main, s'arrêtant presque à chaque pas. Ils se heurtèrent d'abord au corps du père Merlot, le nez dans son fumier. Nicolas se pencha, essaya de soulever la tête de son père.

– Dis, p'pa, t'es mort ?

Il se redressa.

– Je crois qu'il est mort. Regarde comme il est blanc, lui qui est toujours si rouge.

Dans la mesure, le bébé s'égosillait. Assis sur le lit bouleversé, il agitait ses petites mains avec détresse. Nicolas courut à lui et le prit dans ses bras.

– Merci, Sainte Vierge, il n'a rien, le petiot.

Angélique, les yeux dilatés d'horreur, regardait Francine. La fillette était étendue sur le sol, blanche et les yeux clos. Elle avait sa robe relevée jusqu'au ventre, et du sang coulait entre ses jambes.

– Nicolas, murmura Angélique d'une voix étouffée, qu'est-ce... qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?

Nicolas regarda et une expression terrible vieillit son visage. Il tourna les yeux vers la porte, gronda :

– Les maudits, les maudits !...

D'un geste brusque, il tendit le bébé à Angélique.

– Tiens-le.

Il s'agenouilla près de sa sœur, rabaissant pudiquement la jupe déchirée.

– Francine, c'est moi, Nicolas. Réponds, tu n'es pas morte ?

Dans l'étable voisine il y eut des gémissements. La mère parut, geignante et courbée en deux.

– C'est toi, fils ? Ah ! mes pauvres enfants, mes pauvres enfants ! Quel malheur ! Ils ont pris l'âne et le porc et notre petite provision d'écus. J'avais pourtant bien dit à l'homme qu'il fallait l'enterrer.

– M'man, t'as mal ?

– Moi c'est rien. Je suis une femme, j'en ai vu d'autres.

Mais Francine, la pauvrete qui est si sensible, ils sont bien capables de l'en avoir fait mourir. Elle berçait sa fille

dans ses grands bras de paysanne et pleurait.

– Où sont les autres ? interrogea Nicolas.

Après de longues recherches, on finit par découvrir les trois autres enfants, un garçon et deux filles, dans la huche où ils s'étaient blottis alors que les pillards, après avoir pris le pain, avaient commencé à violenter leur mère et leur sœur. Cependant un voisin vint aux nouvelles. Les pauvres gens du hameau se rassemblaient pour faire le compte de leurs malheurs. On n'avait que deux morts à déplorer : le père Merlot et un vieillard qui avait voulu se servir aussi de son mousquet. Les autres paysans

avaient été ligotés sur leurs chaises et bâtonnés sans excès. Aucun des enfants n'avait été égorgé et l'un des métayers avait réussi à ouvrir la porte de l'étable à ses vaches qui s'étaient enfuies et qu'on retrouverait sans doute. Mais que de bon linge et de vêtements pillés, de vaisselle d'étain pour garnir l'âtre disparue, de fromages et de jambons, et même de cet argent si rare, si compté !

La Paulette continuait de pleurer et de crier.

– Six, qu'ils ont été à me passer sur le corps !

– Tais-toi, lui dit brutalement son père. Telle qu'on te connaît à toujours courir

les gars dans les buissons, on se doute que ça t'a fait plaisir. Tandis que notre vache qui était pleine ! Je ne la retrouverai pas aussi facilement que tu ne retrouveras un galant.

– Faut s'en aller d'ici, dit la femme Merlot qui tenait toujours Francine évanouie dans ses bras, il peut y en avoir d'autres qui viennent derrière.

– Allons dans les bois avec les bêtes qui restent. On l'a fait autrefois quand les armées de Richelieu sont passées.

– Allons à Monteloup.

– À Monteloup ! Vous pensez bien qu'ils y sont.

– Allons au château, dit quelqu'un.

Chacun approuva aussitôt.

– Oui, allons au château.

L'instinct ancestral les rejetait vers la demeure seigneuriale, la protection du maître qui, au cours des siècles, avait étendu sur leurs travaux l'ombre de ses murailles et de ses donjons.

Angélique, qui portait le bébé, sentit son cœur se serrer d'un obscur remords.

« Notre pauvre château, pensa-t-elle. Il tombe en ruine. Comment pouvons-nous protéger ces malheureux maintenant ? Qui sait si les bandits ne sont pas allés jusque-là ? Et ce n'est pas le vieux

Guillaume avec sa pique qui aura pu les empêcher d'entrer. »

– Oui, dit-elle tout haut, allons au château. Mais il ne faut pas venir par la route, ni même par les raccourcis des champs. Si jamais les bandits traînaient par là, on ne pourrait pas arriver jusqu'à l'entrée. La seule chose à faire, c'est de descendre jusqu'aux marais desséchés et d'aborder le château par le grand fossé. Il y a une petite porte dont on ne se sert jamais, mais je connais la façon de l'ouvrir.

Elle n'ajouta pas que cette petite porte à demi comblée par les gravats d'un souterrain lui avait servi à plus d'une évasion et que dans l'une de ces

oubliettes dont les actuels barons de Sancé connaissaient à peine l'existence, se trouvait la cachette où elle préparait des plantes et des philtres comme la sorcière Mélusine. Les paysans l'avaient écoutée avec confiance. Certains s'avisèrent seulement de sa présence, mais ils étaient si bien habitués à considérer Angélique comme une incarnation des fées que son apparition au sein de leur malheur les étonnait à peine. L'une des femmes la débarrassa du bébé qu'elle portait. Après quoi, Angélique entraîna la petite troupe par un long détour à travers les marais, sous le soleil brûlant, le long du promontoire abrupt qui avait jadis dominé ce golfe du Poitou envahi d'eau marine. Le visage

sali de poussière et de boue, elle encourageait les paysans.

Elle les fit pénétrer par l'ouverture étroite de la poterne désaffectée. La fraîcheur des souterrains les saisit et les soulagea, mais l'ombre fit pleurer les enfants.

– Tout doux. Tout doux, rassura la voix d'Angélique. Bientôt nous serons dans la cuisine et nounou Fantine donnera la soupe.

L'évocation de nounou Fantine encouragea tout le monde.

Derrière la fille du baron de Sancé, les paysans, geignant et trébuchant,

grimpèrent les escaliers à demi éboulés, traversèrent des salles comblées de débris où s'enfuyaient des rats. Angélique s'y dirigeait sans hésitation. C'était son domaine. Lorsqu'ils atteignirent le grand vestibule, des bruits de voix les inquiétèrent un instant. Mais Angélique, pas plus que les paysans, n'osait envisager que le château eût pu être attaqué. En se rapprochant du côté des cuisines, l'odeur de la soupe et du vin chaud s'accrut. Il y avait certainement beaucoup de monde par là, mais ce n'étaient pas des bandits, car le ton des conversations était bas, mesuré et même triste. D'autres paysans du village et des métairies voisines étaient venus déjà se mettre sous la protection

des vieilles murailles croulantes. Lorsque les nouveaux venus parurent, il y eut un cri d'effroi général, car on les prit pour des brigands. Mais à la vue d'Angélique, la nourrice s'élança et la saisit dans ses bras.

– Ma gazoute ! Vivante ! Merci, Seigneur ! Sainte Radegonde ! Saint Hilaire ! Merci.

Pour la première fois, Angélique se raidit contre la fougueuse étreinte. Elle venait de mener « ses » gens à travers les marais. Des heures elle avait senti derrière elle ce troupeau pitoyable.

Elle n'était plus une enfant ! Presque avec violence, elle se dégagea des

embrassements de Fantine Lozier.

– Donne-leur à manger, dit-elle.

Plus tard, comme dans un rêve, elle vit sa mère dont les yeux étaient pleins de larmes et qui lui caressait la joue.

– Ma fille, quelles inquiétudes vous nous avez données !

Pulchérie, consumée comme un cierge, sa couperose enflammée par les pleurs, s'approcha aussi, et son père, et son grand-père...

Angélique trouvait très amusant ce défilé de marionnettes. Elle avait avalé un

grand bol de vin chaud et était complètement ivre, plongée dans une torpeur bienheureuse. Autour d'elle, les gens échangeaient leurs commentaires sur les péripéties de la nuit tragique : l'envahissement du village, les premières maisons brûlées, comment le syndic avait été jeté par la fenêtre de son premier étage qu'il était si fier d'avoir fait construire dernièrement.

Ces païens de « picoreurs » avaient de plus envahi la petite église, volé les vases sacrés et attaché le curé avec sa servante sur son propre autel. Des gens possédés du diable ! Sinon ils n'auraient pas inventé des choses pareilles !

Devant Angélique, une vieille femme

berçait dans ses bras sa petite-fille, grande gamine au visage gonflé de larmes. La grand-mère hochait la tête et répétait sans cesse avec un mélange d'admiration et d'horreur :

– Ce qu'ils ont pu lui faire ! Ce qu'ils ont pu lui faire ! C'est pas croyable !...

On ne parlait que de femmes renversées, d'hommes bâtonnés, de vaches enlevées, de chèvres emmenées. Le sacristain avait retenu son âne par la queue tandis que deux bandits le tiraient par les oreilles. Et celui qui criait le plus fort dans tout ceci, c'était bien encore le pauvre animal !

Enfin beaucoup de gens avaient réussi à

s'enfuir. Les uns vers les bois, les autres vers les marais, la plupart vers le château. Il y avait assez de place dans les cours et les salles pour ranger les êtes sauvées à grand-peine. Malheureusement, leur fuite avait attiré dans cette direction quelques pillards et malgré le mousquet de M. de Sancé la chose aurait pu mal finir, si le vieux Guillaume n'avait eu soudain une idée de génie. S'arcboutant aux chaînes rouillées du pont-levis, il avait réussi à le relever.

Comme des loups cruels mais peureux, les bandits avaient reculé devant le pauvre fossé d'eau pourrie.

On avait vu alors un spectacle étrange. Le vieux Guillaume, debout près de la

poterne, criant des injures dans sa langue et tendant le poing vers l'ombre où s'enfuyaient des silhouettes déguenillées. Tout à coup, l'un des hommes là-bas s'était arrêté, et lui avait répondu. Et c'avait été un bizarre dialogue entre eux, à travers la nuit toute rouge de l'incendie, dans cette langue tudesque qui vous râpait l'échiné à vous faire trembler.

On ne savait pas exactement ce que Guillaume et son compatriote avaient pu se dire. Toujours, est-il que les brigands n'étaient pas revenus et que dès l'aube ils s'étaient éloignés du village. On considérait Guillaume comme un héros, on se reposait à son ombre militaire.

L'incident prouvait en tout cas que la bande qui avait paru composée de gueux campagnards ou de miséreux des villes, comportait aussi des soldats venus du Nord, débandés à la suite du traité de paix de Westphalie. Il y avait de tout dans ces armées que les princes levaient pour le service du roi : Wallons, Italiens, Flamands, Lorrains, Liégeois, Espagnols, Allemands, tout un monde que des Poitevins paisibles ne pouvaient imaginer. Bientôt certains affirmèrent qu'il y avait même parmi les bandits un Polaque, un de ces sauvages que le condottiere Jean de Werth menait naguère en Picardie égorger les enfants à la mamelle. On l'avait vu. Il avait un visage tout jaune, un bonnet de fourrure,

et sans doute une énorme capacité amoureuse, car à la fin de la journée toutes les femmes du village assuraient l'avoir subi.

On reconstruisit les maisons brûlées du village. C'était vite fait : de la boue entremêlée de paille et de roseau donnait un pisé assez solide. On alla aux moissons qui n'avaient pas été pillées et qui furent bonnes, ce qui consola bien des gens. Seules deux petites filles, dont Francine, ne purent se remettre des violences que les brigands leur avaient fait subir. Elles eurent une grande fièvre et moururent. On disait que la maréchassée de Niort avait envoyé

quelques soldats à la poursuite de cette bande de pillards qui paraissait isolée et mal commandée. Ainsi l'incursion des brigands sur les terres des barons de Sancé ne changea pas grand-chose au train de vie habituel du château. Tout au plus entendit-on grommeler plus souvent le vieux grand-père sur les malheurs qu'avaient entraînés la mort du bon roi Henri IV et l'insubordination des protestants.

– Ces gens personnifient l'esprit de destruction d'un royaume. Jadis, j'ai blâmé M. de Richelieu de se montrer si dur, mais il ne l'a pas encore été assez.

Angélique et Gontran, qui étaient ce jour-là les seuls auditeurs de la

profession de foi de leur grand-père, se regardèrent d'un air de connivence. L'actualité échappait complètement à ce brave grand-père !

Tous ses petits-enfants adoraient le vieux baron, mais acceptaient rarement ses jugements périmés.

Le petit garçon qui atteignait maintenant presque douze ans osa observer :

– Ces brigands, grand-père, n'étaient pas des huguenots. C'étaient des catholiques, mais déserteurs des armées affamées, et des étrangers qui n'étaient pas payés, dit-on, ou encore des paysans des champs de bataille.

– Ils n'avaient pas alors à venir jusqu'ici. Et puis tu ne me feras pas croire qu'ils n'ont pas été aidés par les protestants. De mon temps l'armée payait mal ses troupes, je le veux bien, mais régulièrement. Crois-moi, tout ce désordre est d'inspiration étrangère, peut-être anglaise et hollandaise. Ils manifestent et se groupent, d'autant plus que l'édit de Nantes a été trop indulgent pour eux, en leur laissant non seulement le droit de leur confession, mais encore l'égalité des droits civiques...

– Grand-père, qu'est-ce que c'est que ce droit qu'on a laissé aux protestants ? demanda soudain Angélique.

– Tu es trop jeune pour comprendre,

petite fille, dit le vieux baron, puis il ajouta :

« Les droits civiques représentent quelque chose qu'on ne peut pas enlever aux gens, sans perdre l'honneur.

– Donc, ce n'est pas de l'argent, fit la petite.

Le vieux gentilhomme la félicita :

– C'est bien cela, Angélique, tu comprends vraiment des choses au-dessus de ton âge.

Mais Angélique estimait que le sujet demandait encore des explications.

– Alors, si les brigands nous pillent

complètement et nous laissent nus, ils nous laissent quand même nos droits civiques ?

– Exactement, ma fille, répondit son frère.

Mais il y avait de l'ironie dans sa voix et elle se demanda s'il ne se moquait pas d'elle.

Gontran était un garçon dont on ne savait que penser. Il parlait peu et vivait très seul. Ne pouvant avoir de précepteur ni aller au collège, il devait se contenter, pour ses études, des rudiments intellectuels que lui dispensaient le maître d'école et le curé du village. Le plus souvent il se retirait dans son

grenier pour y écraser des cochenilles rouges ou malaxer des argiles de couleur afin d'exécuter d'étranges compositions qu'il baptisait « tableaux » ou « peintures ».

Bien que très négligé de sa personne comme tous les enfants de Sancé, il reprochait souvent à Angélique de vivre en sauvageonne et de ne pas savoir tenir son rang.

– Tu n'es pas si bête que tu en as l'air, ajouta-t-il ce jour-là en guise de compliment.

Chapitre 3

Mais depuis un instant, le vieux baron tendait l'oreille du côté de la cour d'où venaient des interpellations, des cris mêlés de gloussements de poules épouvantées.

Puis il y eut une galopade et enfin des cris plus violents, où l'on reconnut les accents de Guillaume. C'était par un glorieux après-midi d'automne et tous les autres habitants de la maison devaient être dehors.

– N'ayez pas peur, mes enfants, dit le

grand-père, c'est quelque mendiant que l'on chasse...

Mais déjà Angélique avait bondi sur le perron et criait :

– On attaque le père Guillaume, et on lui veut du mal !

En clopinant, le baron alla chercher un sabre rouillé et Gontran revint nanti d'un fouet à chiens. Ils arrivèrent à leur tour sur le seuil pour voir le vieux serviteur armé de sa pique et Angélique à son côté.

L'adversaire n'était pas très loin non plus. Il se tenait hors de portée de l'autre côté du pont-levis, mais faisait face

encore. C'était un grand gars à aspect famélique, et qui paraissait furieux. En même temps il s'efforçait de retrouver un air compassé et officiel.

Aussitôt Gontran abaissa son fouet et tira son grand-père en arrière en chuchotant :

– C'est le sergent qui vient pour l'impôt. On l'a déjà chassé plusieurs fois...

Le fonctionnaire houspillé, tout en continuant à reculer doucement sans toutefois tourner le dos, reprenait de l'assurance devant l'hésitation des nouveaux renforts. Il s'arrêta à distance respectueuse et sortant un rouleau de papier de sa poche, très froissé par la

bataille, se mit à le dérouler amoureusement, en soupirant. Puis, se contorsionnant beaucoup, il commença à lire une sommation comme quoi le baron de Sancé devait payer sans retard une somme de 875 livres, 19 sols et 11 deniers pour tailles de métayers en retard, dixième des rentes du seigneur et taille réelle, taxes de saillie de juments, « droits de poussière » des troupeaux passant par la route royale et amende pour retard de paiement.

Le vieux seigneur devenait rouge de colère.

– Tu te figures peut-être, faquin, qu'un gentilhomme va payer rien qu'en entendant ce galimatias du fisc, comme

un vulgaire vilain le ferait ! cria-t-il courroucé.

– Vous savez bien que monsieur votre fils a jusqu'ici acquitté assez régulièrement les taxes annuelles, dit l'homme en ployant l'échiné. Je reviendrai donc quand il sera là. Mais je vous préviens : demain à la même heure, si, pour la quatrième fois, il n'est pas là et ne paie pas, aussitôt je l'assigne et on vendra votre château et tous vos meubles pour dettes à l'égard du trésor royal.

– Hors d'ici, laquais d'usuriers de l'État !

– Monsieur le baron, je vous avertis que je suis un serviteur assermenté de la loi et peux être désigné aussi comme agent

d'exécution.

– Pour l'exécution il faut un jugement, fulmina le vieil hobereau.

– Votre jugement vous l'aurez sans mal, croyez-m'en, si vous ne payez pas...

– Comment voulez-vous qu'on vous paie si nous n'avons pas de quoi ! cria Gontran en voyant que le vieillard se troublait. Puisque vous êtes huissier, venez donc constater que les brigands nous ont encore enlevé un étalon, deux ânesses et quatre vaches et que, dans ce que vous réclamez comme dû, la plus grande somme vient des tailles des métayers de mon père. Il a bien voulu payer jusqu'ici pour eux, puisque ces

pauvres paysans ne le pouvaient pas, eux, mais lui-même ne doit rien sur cela. D'ailleurs du fait de la dernière attaque des brigands, nos paysans ont souffert encore plus que nous et ce n'est certes pas aujourd'hui, après ce pillage, que mon père pourra régler votre facture...

L'agent du fisc fut plus apaisé par ce langage raisonnable que par les injures du vieux seigneur. Tout en jetant des regards prudents du côté de Guillaume, il se rapprocha un peu et d'un ton plus adouci et presque compatissant, mais ferme, il expliqua qu'il ne pouvait que recevoir et signifier des ordres requis de l'intendance fiscale. À son avis, la seule chose qui était capable de retarder la

saisie serait que le baron adressât une supplique à l'intendant général du fisc, sous couvert de l'intendant provincial à Poitiers.

– Entre nous, ajouta l'officier judiciaire, ce qui fit grimacer de dégoût le vieux seigneur, entre nous, je vous dirai que même mes simples chefs directs, comme le procureur et le contrôleur des collectes, ne sont pas habilités pour vous accorder dérogation ou dispense. Toutefois, puisque vous êtes de la noblesse, vous devez connaître du monde très haut placé. Alors, conseil d'ami, agissez par là !

– Ce n'est pas moi qui me flatterai de vous citer comme ami ! observa sur un

ton acerbe le baron de Ridoué.

– Aussi je dis cela pour que vous le répétiez à monsieur votre fils. La misère est pour tout le monde, allez ! Croyez-vous que je m'amuse, moi, quand je fais à tous l'effet d'un revenant, et que je ramasse plus d'horions qu'un chien galeux ? Là-dessus, bonsoir la compagnie et sans rancune !

Il remit son chapeau et s'en alla en boitillant et en observant avec chagrin que la manche de sa casaque d'uniforme avait été déchirée dans la bagarre. En sens inverse, s'éloigna, boitant aussi, le vieux baron. Derrière lui, venaient Gontran et Angélique, tous deux silencieux.

Le vieux Guillaume, maugréant contre des ennemis imaginaires, ramena son antique lance dans sa tanière de débris historiques.

Le grand-père revenu dans le salon se mit à marcher de long en large et les enfants n'osèrent pas parler pendant longtemps. Enfin la voix de la fillette s'éleva dans la pénombre du soir.

– Dis, grand-père, si les brigands nous ont laissé les droits civiques, est-ce que maintenant ce bonhomme tout noir ne les a pas emportés avec lui ?

– Va rejoindre ta mère, dit le vieillard dont la voix chevrota tout à coup.

Il retourna s'asseoir dans son haut fauteuil de tapisserie usée et ne parla plus. Après lui avoir fait la révérence, les enfants s'éloignèrent.

Quand Armand de Sancé apprit la réception qu'on avait faite au collecteur d'impôts, il soupira et gratta longuement la petite touffe de poils gris qu'il portait sous la lèvre à la mode de Louis XIII.

Angélique aimait d'une affection un peu protectrice ce père bon et tranquille, dont les difficultés quotidiennes avaient barré le front hâlé de rides profondes. Pour élever sa nombreuse nichée, ce fils de noble impécunieux avait dû renoncer

a tous les plaisirs de sa condition. Il voyageait rarement, ne chassait même plus, contrairement à ses voisins hobereaux qui n'étaient guère plus riches que lui mais se consolait de leur misère en passant leur vie à traquer lièvres et sangliers. Tout son temps, Armand de Sancé le consacrait aux soins de ses petites cultures. Il était à peine mieux vêtu que ses paysans et transportait comme eux une odeur puissante de fumier et de chevaux. Il aimait ses enfants. Il s'en amusait et en était fier. Ceux-ci représentaient sa meilleure raison de vivre. Pour lui, il y avait d'abord ses enfants. Et ensuite ses mulets. Pendant un certain temps, le gentilhomme avait rêvé d'installer un

petit haras de ces bêtes de somme, moins délicates que des chevaux, plus solides que des ânes.

Mais voici que les bandits lui avaient pris son meilleur étalon et deux ânesses. C'était un désastre, et il songeait un peu à vendre ses derniers mulets et les parcelles que jusqu'ici il réservait à leur élevage.

Le lendemain de la visite du sergent, le baron Armand tailla avec soin une plume d'oie et s'installa devant son bureau pour rédiger une supplique au roi, afin d'être exempté de ses impôts annuels.

Dans cette lettre, il exposa l'état de son

dénuement de gentilhomme.

Tout d'abord il s'excusa de ne pouvoir évoquer que neuf enfants vivants, mais que d'autres naîtraient encore sans doute, car « sa femme et lui étaient encore jeunes et les faisaient volontiers ».

Il ajouta qu'il avait à sa charge un père impotent, sans pension, qui était arrivé au grade de colonel sous Louis XIII. Que lui-même avait été capitaine et proposé pour un grade plus élevé, mais qu'il avait dû quitter le service du roi parce que sa solde d'officier de Royal-Artillerie, 1 700 livres par an, « ne lui avait pas fourni le moyen de se soutenir dans le service ». Il mentionna aussi qu'il avait à charge deux vieilles tantes

« dont ni maris ni couvents n'ont voulu, faute de dot et qui ne peuvent que se consumer en humbles besognes ». Qu'il avait quatre domestiques dont un vieux militaire sans pension, nécessaire à son service. Deux de ses garçons plus âgés étaient au collège et coûtaient ainsi 500 livres rien que pour leur éducation. Une fille devait être mise au couvent, mais l'on demandait encore 300 livres. Il conclut en disant qu'il payait les impôts de ses métayers depuis des années pour les maintenir au sol et néanmoins se trouvait endetté devant ce fisc qui réclamait 875 livres 19 sols et 11 deniers, rien que pour l'année en cours. Or son revenu total se montait à peine à 4 000 livres par an, alors qu'il devait

nourrir dix-neuf personnes et garder son rang de gentilhomme, au moment où, pour comble de malheur, des brigands avaient pillé, tué et saccagé sur ses terres, plongeant ses métayers survivants dans une misère accrue. Pour terminer il demandait de la bonté royale la remise gracieuse des impôts exigés, un secours ou une avance d'au moins mille livres et sollicitait « en grâce du roi », si l'on armait pour l'Amérique ou les Indes, d'employer comme enseigne son « chevalier », son fils aîné, qui était en classe de logique chez les pères, auxquels il devait d'ailleurs une année de pension.

Il ajoutait que, de son côté, il était

toujours prêt à accepter n'importe quelle charge compatible avec son état de gentilhomme, pourvu qu'il pût nourrir les siens, attendu que sa terre, même vendue, ne le permettait plus... Ayant sablé pour la sécher cette longue missive qui lui avait demandé plusieurs heures de labeur, Armand de Sancé écrivit encore un mot à son protecteur et cousin M. le marquis du Plessis de Bellière qu'il chargeait de remettre cette supplique au roi lui-même ou à la reine mère, en l'accompagnant des recommandations susceptibles de la faire agréer.

Il achevait avec courtoisie :

– Je souhaite, Monsieur, vous revoir

bientôt et trouver des occasions dans cette province de pouvoir vous être utile soit en mules de portage dont j'ai de fort belles, soit pour votre table en fruits, châtaignes, fromages et pots de caillé.

Quelques semaines plus tard, le pauvre baron Armand de Sancé eût pu ajouter un nouveau déboire à sa liste.

En effet, certain soir où les premiers frimas s'annonçaient, on entendit le galop d'un cheval dans le chemin, puis sur le vieux pont-levis qui avait retrouvé sa garniture de dindons.

Les chiens aboyèrent dans la cour.

Angélique, que la tante Pulchérie avait réussi à emprisonner dans sa chambre pour lui faire faire quelques travaux d'aiguille, se précipita à la fenêtre.

Elle vit un cheval d'où descendaient deux cavaliers longs et maigres, vêtus de noir, tandis qu'un mulet chargé de malles apparaissait dans le sentier, conduit par un petit paysan.

– Ma tante ! Hortense ! appela-t-elle, venez voir. Je crois que ce sont nos deux frères Josselin et Raymond.

Les deux fillettes et les vieilles demoiselles descendirent précipitamment. Elles arrivèrent dans le salon alors que les écoliers saluaient

leur grand-père et la tante Jeanne. Les domestiques accouraient de toutes parts. On était parti chercher M. le baron aux champs et madame au potager.

Les adolescents répondaient d'assez mauvaise grâce à ce tapage de bienvenue. Ils avaient quinze et seize ans, mais on les prenait souvent pour des jumeaux, car ils étaient de la même taille et se ressemblaient. Ils avaient tous deux le même teint mat, les yeux gris et des cheveux noirs et raides qui pendaient sur le col blanc, froissé et sali de leur uniforme. L'expression seule différait. Les traits de Josselin avaient plus de brutalité, ceux de Raymond plus de réserve.

Tandis qu'ils répondaient par monosyllabes aux questions de leur grand-père, la nourrice, tout heureuse, déployait une belle nappe sur la table et apportait des pots de pâté, du pain, du beurre et une chaudronnée des premières châtaignes. Les yeux des adolescents brillèrent. Sans plus attendre, ils s'attablèrent et mangèrent avec une voracité et une malpropreté qui remplirent Angélique d'admiration. Elle remarqua cependant qu'ils étaient maigres et pâles, et que leurs costumes de serge noire montraient la trame aux coudes et aux genoux.

Ils baissaient les yeux en parlant. Aucun n'avait paru la reconnaître, et pourtant

elle se souvenait qu'elle avait aidé jadis Josselin à dénicher les oiseaux, comme maintenant Denis l'aidait elle-même.

Raymond portait à la ceinture une corne creuse. Elle lui demanda ce que c'était.

– C'est pour mettre l'encre, répondit-il d'un ton rogue.

– Moi, je l'ai jetée, dit Josselin.

Le père et la mère arrivèrent avec les flambeaux. Le baron, malgré sa joie, était un peu inquiet.

– Gomme se fait-il que vous voilà, mes garçons ? Vous n'êtes point venus à l'été. N'est-ce pas un curieux temps de vacances que le début de l'hiver ?

– Nous ne sommes pas venus à l'été, expliqua Raymond, parce que nous n'avions pas un sou pour louer un cheval et même pour prendre le carrosse public qui va de Poitiers à Niort.

– Et si nous sommes là maintenant ce n'est pas parce que nous sommes plus riches..., continua Josselin.

– ...Mais parce que les pères nous ont mis dehors, acheva Raymond. Il y eut un silence contraint.

– Par saint Denis, s'écria le grand-père, quelle sottise avez-vous commise, messieurs, pour qu'on vous fasse une si grande injure ?

– Aucune, mais voilà près de deux ans que les augustins n'ont pas reçu notre pension. Ils nous ont fait comprendre que d'autres élèves dont les parents étaient plus généreux avaient besoin de nos places...

Le baron Armand se mit à marcher de long en large, ce qui était chez lui signe d'une grande agitation.

– Enfin, ce n'est point possible. Si vous n'avez pas démerité, les pères ne peuvent vous mettre à la porte sans autre forme de procès : vous êtes des gentilshommes !

Pourtant les pères le savent...

Josselin, l'aîné, prit un air mauvais :

– Oui, ils le savent fort bien et je peux même vous redire les paroles de l'économe qu'il nous a données pour tout viatique : il a dit que les nobles étaient les plus mauvais payeurs et que s'ils n'avaient pas d'argent ils n'avaient qu'à se passer de latin et de sciences.

Le vieux baron redressa son buste cassé.

– J'ai peine à croire que vous me dites la vérité : songez donc que l'Église et la Noblesse ne font qu'un et que les écoliers représentent la future fleur de l'État. Les bons pères le savent mieux

que quiconque !

Ce fut le deuxième garçon, Raymond, se destinant à la prêtrise, qui répliqua, les yeux fixés obstinément à terre :

– Chez les pères on nous a enseigné que Dieu saurait choisir les siens, et peut-être ne nous a-t-il pas jugés dignes ?...

– Ferme ton sottisier, Raymond, dit son frère. Je t'assure que ce n'est pas le moment de l'ouvrir : si tu veux devenir moinillon mendiant, libre à toi ! Mais moi, je suis l'aîné et je suis de l'avis de grand-père : l'Église nous doit considération, à nous autres nobles ! Maintenant si elle nous préfère des roturiers, fils de bourgeois et de

boutiquiers, libre à elle. Elle aura choisi sa perte et elle s'écroulera !

Les deux barons se récrièrent en même temps.

– Josselin, tu n'as pas le droit de blasphémer ainsi.

– Je ne blasphème pas : je me borne à constater. Dans ma classe de logique dont je suis le plus jeune et second sur 30 élèves, il y a exactement vingt-cinq fils de bourgeois et de fonctionnaires qui paient rubis sur l'ongle et cinq gentilshommes, dont deux seulement paient régulièrement...

Armand de Sancé voulut se raccrocher à

cette mince satisfaction de prestige.

– Il y a donc également deux autres fils de nobles qu'on a renvoyés en même temps que vous ?

– Pas du tout : les parents de ceux qui ne paient pas sont des gens haut placés dont les pères ont peur.

– Je te défends de parler ainsi de tes éducateurs, dit le baron Armand, tandis que son vieux père maugréait comme pour lui-même.

– Heureusement que le roi est mort afin de ne pas voir des choses pareilles !

– Oui, heureusement, grand-père, comme vous dites, dit en ricanant Josselin.

Même que c'est un brave moine qui a assassiné Henri IV.

– Josselin, tais-toi, déclara tout à coup Angélique. Les paroles, ce n'est pas ton fort et quand tu parles, tu ressembles à un crapaud. Et puis d'ailleurs c'est Henri III qui a été assassiné par un moine et non Henri IV.

L'adolescent sursauta et regarda avec surprise la petite fille bouclée qui l'apostrophait tranquillement.

– Tiens, te voilà, toi, grenouille, princesse des marais ! « Marquise des Anges »... Et dire que j'avais même oublié de te saluer, petite sœur.

– Pourquoi m'appelles-tu grenouille ?

– Parce que tu m'as appelé crapaud. Et puis n'es-tu pas toujours à disparaître dans l'herbe et les roseaux des marais ? Serais-tu devenue aussi sage et pimbêche qu'Hortense ?

– J'espère que non, dit Angélique modestement.

Son intervention avait amené une détente.

D'ailleurs les deux frères avaient fini de manger et la nourrice desservait déjà. L'atmosphère de la maison restait cependant assez lourde. Confusément chacun recherchait une solution à ce

nouveau coup du sort.

Dans le silence, on entendit hurler le plus jeune bébé. La mère, les tantes et même Gontran profitèrent de ce prétexte « pour aller voir ». Mais Angélique resta entre les deux barons et ses deux aînés revenus de la ville en si pitoyable équipage. Elle se demandait si c'était cette fois-là qu'on allait perdre l'honneur. Elle avait bien envie de le demander, mais elle n'osait pas. Cependant ses frères lui inspiraient quelque chose qui ressemblait vaguement à de la pitié méprisante. Le vieux Lützen, qui était absent au moment de l'arrivée des garçons, apporta de nouveaux flambeaux en l'honneur des

voyageurs. Il renversa un peu de cire en embrassant maladroitement l'aîné. Le cadet esquiva avec un peu de dédain la rude caresse de bienvenue.

Mais, sans se démonter, le vieux soldat n'hésita pas à proclamer son point de vue :

– C'est pas trop tôt que vous soyez rentrés ! D'abord à quoi cela vous sert-il de rabâcher du latin et de ne presque pas savoir écrire votre propre langue ? Quand la Fantine m'a dit que les jeunes maîtres s'en retournaient définitivement, je me suis dit tout de suite que M. Josselin allait enfin pouvoir partir en mer...

– Sergent Lützen, dois-je te rappeler la vieille discipline ? fit soudain très sec le vieux baron.

Le vieux n'insista pas et se tut. Angélique était surprise du ton rogue et altéré de son grand-père. Celui-ci se tournait vers l'aîné.

– J'espère, Josselin, que tu as oublié tes projets d'enfant : devenir navigateur ?

– Et pourquoi l'oublierais-je, grand-père ? Il me semble même qu'il n'y a pas d'autre solution pour moi maintenant ?

– Tant que je vivrai, tu ne seras pas marin. Tout, mais pas cela ! Et le vieillard frappa de sa canne le dallage

ébréché.

Josselin paraissait atterré du soudain entêtement de son grand-père sur un projet qui lui tenait au cœur et qui lui avait permis de supporter sans trop de rancune l'expulsion dont il avait été victime.

« Finies les patenôtres et les récitations de latin, avait-il pensé. Maintenant je suis un homme et je vais m'embarquer sur un vaisseau du roi. »

Armand de Sancé essaya d'intervenir.

– Voyons, père, pourquoi cette intransigeance ? Ce serait peut-être une solution aussi bonne qu'une autre. Je

vous dirais d'ailleurs que, dans la supplique que j'ai dernièrement envoyée au roi, j'avais entre autres choses demandé de faciliter un embarquement éventuel de mon fils aîné sur un corsaire ou un bateau de guerre.

Mais le vieux baron s'agitait avec colère. Jamais Angélique ne l'avait vu si Fâché, même le jour où il y avait eu l'altercation avec le sergent des impôts.

– Je n'aime pas ces gens dont les pieds brûlent sur le sol de leurs aïeux. Au delà des mers ils ne trouvent jamais monts et merveilles, mais des sauvages tout nus, aux bras tatoués. Le fils aîné d'un noble doit servir aux armées du roi. C'est tout.

– Je ne demande pas mieux que de servir le roi, mais sur la mer, répliqua le garçon.

– Josselin a seize ans. Il est temps après tout qu'il choisisse sa destinée, émit son père avec une hésitation.

Une expression de douleur passa sur le visage ridé qu'encadrait la courte barbe blanche. Le vieillard leva la main.

– Il est vrai que d'autres avant lui, dans la famille, ont choisi leur destinée. Faut-il que vous me déceviez aussi, mon fils ? ajouta-t-il d'un ton de grande tristesse.

– Loin de moi l'idée de vous rappeler des souvenirs pénibles, mon père,

s'excusa le baron Armand. Je n'ai jamais songé moi-même à m'exiler et je suis attaché plus que je ne puis le dire à nos terres du Poitou. Mais j'ai en mémoire combien était dure et précaire ma situation à l'armée. Même noble, on ne peut sans argent accéder aux grades supérieurs. J'étais criblé de dettes et par-Fois obligé pour subsister de vendre tout mon équipage : cheval, tente, armes, et jusqu'à louer mon propre valet. Vous rappelez-vous de toutes les bonnes terres que vous avez dû monnayer pour me maintenir en service ?...

Angélique suivait la conversation avec beaucoup d'intérêt. Elle n'avait jamais vu de marins mais elle était d'un pays

où, par les vallées de la Sevré et de la Vendée, s'engouffrent les grands appels de l'océan. Sur la côte de La Rochelle à Nantes, par les Sables-d'Olonne, elle savait qu'il y avait des bateaux de pêcheurs qui partaient pour des terres lointaines où l'on rencontrait des hommes rouges comme le feu ou rayés comme des marçassins. On racontait même qu'un matelot breton, du côté de Saint-Malo, avait ramené en France des sauvages à qui les plumes poussaient sur la tête comme aux oiseaux.

Ah ! si elle avait été un homme, elle n'aurait pas demandé l'avis de son grand-père !... Elle serait déjà partie, entraînant vers le Nouveau Monde tous

ses petits anges.

Le lendemain matin, comme Angélique rôdait dans la cour, elle vit un petit paysan apporter un bout de papier froissé au baron.

– C'est l'intendant Molines qui me demande de passer chez lui. Je ne serai sans doute pas de retour pour le dîner, dit le baron en faisant signe à un palefrenier de seller son cheval.

Mme de Sancé qui, un chapeau de paille posé sur son foulard de tête, s'apprêtait à partir pour le potager, pinça les lèvres.

– N'est-ce pas inouï, soupira-t-elle, ce

temps où nous vivons ! Tolérer qu'un voisin roturier, un intendant huguenot, se permette de vous convoquer tout bonnement, vous qui êtes un authentique descendant de Philippe Auguste ? Je me demande quelles affaires honnêtes un noble gentilhomme peut avoir à traiter avec le régisseur d'un château voisin. Il doit encore s'agir de mulets...

Le baron ne répondit rien et sa femme s'éloigna en secouant la tête. Angélique, durant cet intermède, s'était faufilée dans la cuisine, où elle savait trouver ses chaussures et sa mante.

Puis elle rejoignit son père à l'écurie.

– Puis-je vous accompagner, père ?

demanda-t-elle avec sa mine la plus gracieuse. Il ne put résister et la prit en travers de sa selle. Angélique était sa fille préférée. Il la trouvait fort jolie et rêvait parfois qu'elle se marierait à un duc.

Chapitre 4

Ce jour d'automne était clair et la forêt toute proche, non encore dépouillée de ses feuilles, déroulait sur le ciel ses frondaisons rouillées.

En passant devant la grille du château de Plessis-Bellière, Angélique se pencha pour essayer d'apercevoir, au bout de l'allée de marronniers, la vision blanche du ravissant édifice se reflétant dans son étang comme un nuage de rêve. Tout était silencieux, et le château, de style Renaissance, que ses maîtres délaissaient pour vivre à la cour,

semblait dormir dans le mystère de son parc et de ses jardins. Les biches de la forêt de Nieul, à laquelle il s'adossait, passaient dans les allées désertes...

L'habitation du régisseur Molines se trouvait deux kilomètres plus loin, à l'une des entrées du parc. Beau pavillon de briques rouges à combles d'ardoise bleue, il semblait, dans sa solidité bourgeoise, le gardien avisé d'une construction fragile dont la grâce italienne étonnait encore les gens du pays, accoutumés aux châteaux du Moyen Age.

Le régisseur était à l'image de sa maison. Austère et cossu, solidement installé dans ses droits et dans son rôle,

c'était lui en fait qui semblait le maître de ce vaste domaine du Plessis dont le possesseur était perpétuellement absent. Tous les deux ans peut-être, à l'automne pour les chasses ou au printemps pour cueillir le muguet, une nuée de seigneurs et de dames s'abattait au Plessis avec leurs carrosses, leurs chevaux, leurs lévriers et leurs musiciens. Quelques jours durant c'était une farandole de fêtes et de distractions, dont s'affolaient un peu les hobereaux du voisinage, conviés pour qu'on s'en moquât. Puis tout le monde repartait pour Paris et la demeure retombait dans son silence, sous l'égide du sévère intendant. Au bruit des sabots du cheval, Molines s'avança dans la cour de sa maison et

s'inclina plusieurs fois avec une souplesse d'échiné qui ne lui coûtait pas, car elle faisait partie de ses fonctions. Angélique, qui savait combien l'homme pouvait être dur et arrogant, n'appréciait pas cette politesse outrée, mais le baron Armand en était manifestement très heureux.

– J'étais libre ce matin de mon temps, et n'ai pas cru devoir vous faire attendre, monsieur Molines.

– Je vous rends grâce, monsieur le baron. Je craignais que vous ne trouviez cavalière ma façon de vous convier par un valet.

– Je ne m'en suis pas offusqué. Je sais

que vous évitez de venir chez moi à cause de mon père qui persiste à voir en vous un dangereux huguenot.

– Monsieur le baron a l'esprit très pénétrant. En effet, je ne voudrais déplaire à M. de Ridoué, ni à Mme la baronne qui est très dévote. Aussi je préfère vous aborder chez moi et je pense que vous me ferez l'honneur de partager notre repas ainsi que votre petite demoiselle.

– Je ne suis plus petite, dit vivement Angélique. J'ai dix ans et demi et à la maison il y a encore après moi Madelon, Denis, Marie-Agnès, Albert et un nouveau bébé qui vient de naître.

– Que demoiselle Angélique m'excuse. Être l'aînée demande en effet jugement et maturité d'esprit. Je serais heureux que ma fille Bertille vous fréquente, car, hélas, les religieuses de son couvent me confirment que c'est une cervelle d'oiseau dont il n'y aura pas grand-chose à tirer.

– Vous exagérez, monsieur Molines, protesta le baron Armand courtoisement.

« Pour une fois je suis de l'avis de Molines », pensa Angélique qui détestait la fille de l'intendant, une petite noiraude sournoise.

À l'égard de l'intendant, ses sentiments étaient plus vagues. Tout en le trouvant

déplaisant, elle avait pour lui une certaine estime, causée sans doute par l'aspect confortable de sa personne et de sa maison. Les vêtements de l'intendant, toujours sombres, étaient de belle étoffe et l'on devait les donner ou plutôt les revendre avant la moindre trace d'usure. Il chaussait des souliers à boucle avec un talon assez élevé, à la nouvelle mode.

Et chez lui, l'on mangeait merveilleusement. Le petit nez d'Angélique frémit lorsqu'ils pénétrèrent dans la première salle, carrelée et luisante de propreté, attenante à la cuisine. Mme Molines plongea dans ses jupes pour une profonde révérence, puis retourna à ses gâteaux.

L'intendant emmena ses hôtes dans un petit bureau où il fit apporter de l'eau fraîche et un flacon de vin.

– Je suis assez gourmet de ce vin, dit-il après avoir levé son verre, c'est le produit d'un coteau qui a été longtemps en friche et qu'avec des soins j'ai pu vendanger le dernier automne. Les vins du Poitou ne valent pas ceux de la Loire, mais ils ont de la finesse.

Il ajouta après un silence :

« Je ne saurais trop vous répéter, monsieur, combien je suis heureux que vous vous soyez rendu en personne à ma convocation. C'est pour moi le signe que l'affaire à laquelle je songe a des

chances d'aboutir.

– En somme, vous me soumettez à une sorte d'épreuve ?

– Que monsieur le baron ne m'en veuille pas. Je ne suis pas un homme de haute éducation et n'ai reçu qu'une modeste instruction de village. Mais je vous confesserai que la morgue de certains nobles ne m'a jamais paru une preuve d'intelligence. Or, il faut de l'intelligence pour parler affaires, celles-ci seraient-elles fort modestes.

Le gentilhomme campagnard se renversa sur sa chaise de tapisserie et considéra l'intendant avec curiosité. Il était un peu anxieux de ce qu'allait lui exposer ce

voisin dont la réputation n'était pas excellente.

Il passait pour très riche. Au début, il s'était montré dur avec les paysans et autres fermiers, mais depuis les dernières années il s'efforçait d'être plus aimable, même envers les manants les plus pauvres.

On ne savait pas grand-chose sur les causes de ce revirement et de cette bonté insolite. Les paysans s'en défiaient, mais comme il se montrait désormais arrangeant pour les tailles et autres prestations dont le château était redevable à l'égard du roi et du marquis, on le traitait avec respect.

Les méchants insinuaient qu'il agissait ainsi pour endetter son maître toujours absent. Quant à la marquise et à son fils Philippe, ils ne s'intéressaient pas plus au domaine que le marquis lui-même.

– Si ce qu'on raconte est vrai, vous seriez simplement en passe de reprendre à votre compte tout le domaine des Plessis, dit un peu brutalement Armand de Sancé.

– Pure calomnie, monsieur le baron. Non seulement je tiens à rester un serviteur loyal de M. le marquis, mais je ne verrais aucun intérêt à ce genre d'acquisition. Pour rassurer vos scrupules, je vous confierai, encore que je ne trahisse aucun secret, que cette

propriété est très hypothéquée déjà !

– Ne me proposez pas de l'acheter, je n'en ai pas les moyens...

– Loin de moi une telle pensée, monsieur le baron... Un peu de vin ?...

Angélique, que la conversation ne passionnait point, se glissa hors du bureau et revint vers la grande salle où Mme Molines s'affairait à rouler la pâte d'une énorme tarte. Elle sourit à la fillette et lui tendit une boîte d'où s'exhalait une délicieuse odeur.

– Tenez, mangez cela, mignonne. C'est de l'angélique confite. Vous en portez le nom. Je la fabrique moi-même avec du

beau sucre blanc. Elle est meilleure que celle des pères de l'abbaye qui n'emploient que de la cassonade. Comment voulez-vous que les pâtisseries de Paris apprécient ce condiment lorsqu'il a perdu toute saveur après avoir bouilli grossièrement dans d'énormes cuves mal nettoyées de leurs soupes et de leurs boudins ?

Tout en l'écoutant, Angélique mordait avec délices dans les minces tiges poisseuses et vertes. Ainsi voilà ce que devenaient après leur cueillette ces grandes et fortes plantes de marais dont le parfum, à l'état naturel, avait plus d'amertume.

Elle regardait avec admiration autour

d'elle. Les meubles étaient brillants. Dans un coin il y avait une horloge, cette invention que grand-père disait diabolique. Pour mieux la voir et pour surprendre son murmure, elle se rapprocha du bureau où causaient les deux hommes. Elle entendit son père qui disait :

– Par saint Denis, Molines, vous me déconcertez. On raconte beaucoup de choses sur vous, mais enfin, dans l'ensemble, tout le monde est d'accord pour vous reconnaître une forte personnalité et du flair. Or, j'apprends par votre bouche, qu'en réalité vous cultivez les pires utopies.

– En quoi ce que je viens de vous

exposer vous paraît-il si déraisonnable, monsieur le baron ?

– Voyons, réfléchissez. Vous savez que je m'intéresse aux mulets, que j'ai réussi par croisement une assez belle race, et vous m'encouragez à intensifier cet élevage dont vous voudriez vous charger d'écouler les produits. Tout cela est fort bien. Mais là où je ne vous suis pas, c'est quand vous envisagez un contrat de longue durée avec... l'Espagne. Or, nous sommes en guerre avec l'Espagne, mon ami...

– La guerre ne durera pas toujours, monsieur le baron.

– Nous l'espérons aussi. Mais on ne peut

pas fonder un commerce sérieux sur une espérance de ce genre.

L'intendant eut un demi-sourire condescendant qui échappa au gentilhomme ruiné. Celui-ci reprit avec véhémence :

– Comment voulez-vous commercer avec une nation qui est en guerre avec nous ? Tout d'abord c'est interdit et c'est justice, car l'Espagne est l'ennemi. Ensuite les frontières sont fermées et les communications et péages surveillés. Je yeux bien admettre que fournir des mulets à un ennemi, ce n'est pas aussi grave que de fournir des armes, d'autant plus que les hostilités ne se déroulent plus ici, mais en territoire étranger.

Enfin j'ai trop peu de bêtes pour que ça vaille la peine d'un trafic quelconque. Cela demanderait fort cher et des années de mise en route. Mes moyens financiers ne me permettent pas cette expérience.

Il n'ajouta pas, par amour-propre, qu'il était même sur le point de liquider son haras.

– Monsieur le baron me fera la grâce de considérer qu'il possède déjà quatre étalons exceptionnels et qu'il lui serait bien plus facile qu'à moi de s'en procurer beaucoup d'autres chez les gentilshommes des environs. Quant aux ânesses, on peut en trouver des centaines à dix ou vingt livres la tête.

« Un petit travail supplémentaire d'assèchement de marais peut améliorer les pâturages, vos mulets de trait étant d'ailleurs très rustiques. Je crois qu'avec vingt mille livres cette affaire pourrait se lancer sérieusement et commencer à marcher d'ici trois ou quatre ans.

Le pauvre baron parut pris de vertige.

– Mâtin, vous voyez grand, vous ! Vingt mille livres ! Vous les croyez donc si précieux, mes malheureux mulets dont tout le monde fait ici des gorges chaudes. Vingt mille livres ! Ce n'est quand même pas vous qui allez me les avancer ces vingt mille livres :

– Et pourquoi pas ? dit placidement

Molines.

Le gentilhomme le dévisagea avec un peu d'effarement.

– Ce serait de la folie de votre part, Molines ! Je tiens à vous dire que je n'ai aucun répondant.

– Je me contenterai d'un simple contrat d'association avec parts pour moitié et hypothèque sur cet élevage, mais nous le ferions à titre privé et secret à Paris.

– Si vous voulez le savoir, je crains de n'avoir pas les moyens, d'ici longtemps, de me rendre dans la capitale. Maintenant votre proposition me paraît trop ahurissante et hasardeuse, et je

voudrais consulter au préalable quelques amis...

– En ce cas, monsieur le baron, restons-en là tout de suite. Car la clef de notre succès réside dans le secret complet. Sinon, il n'y a rien à faire.

– Mais je ne puis me lancer sans avis dans une affaire qui de plus me paraît être contre l'intérêt de mon propre pays !

– Qui est aussi le mien, monsieur le baron...

– On ne le dirait pas, Molines !

– Alors ne parlons plus de rien, monsieur le baron. Disons que je me suis trompé. Devant vos réussites

exceptionnelles, j'estimais que vous seul étiez capable d'installer un élevage en grand et sous votre nom dans ce pays. Le baron se sentit justement apprécié.

– Ce n'est pas la question...

– Alors, monsieur le baron me permettra-t-il de lui faire observer combien cette question touche de près celle qui le préoccupe, c'est-à-dire le soin d'installer honorablement sa nombreuse famille...

– Vous mériteriez que je vous cravache, Molines, car ce sont là des affaires qui ne vous concernent pas !

– Ce sera comme vous le désirez,

monsieur le baron. Cependant, encore que mes moyens soient plus modestes que certains ne sont portés à le croire, j'avais pensé ajouter immédiatement – à titre d'avance sur notre future affaire naturellement – un prêt d'une somme analogue : vingt mille livres pour vous permettre de vous consacrer à votre domaine sans soucis trop harassants au sujet de vos enfants. Je sais, par expérience, que les travaux n'avancent pas vite lorsque l'esprit est distrait par l'inquiétude.

– Et que le fisc vous harcèle, dit le baron qui avait légèrement rougi sous son hâle.

– Pour que ces prêts entre vous et moi ne

paraissent pas suspects, il me semble que nous n'aurions aucun intérêt à divulguer notre accord. J'insiste pour que, quelle que soit votre décision, notre conversation ne soit répétée à personne.

– Je vous entends bien. Mais vous devez comprendre que ma femme doit être mise au courant de la proposition que vous venez de m'exposer. Il s'agit de l'avenir de nos dix enfants.

– Excusez-moi, monsieur le baron, de vous poser cette question malséante, mais Mme la baronne pourra-t-elle se taire ? Je n'ai jamais ouï dire qu'une femme savait garder un secret.

– Ma femme a la réputation d'être peu

bavarde. De plus, nous ne voyons personne. Elle ne parlera pas si je le lui demande.

À ce moment l'intendant aperçut le bout de nez d'Angélique qui, appuyée au chambranle, les écoutait sans chercher d'ailleurs à se cacher. Le baron se retournant la vit aussi et fronça les sourcils.

– Venez ici, Angélique, fit-il sèchement. Je crois que vous commencez à prendre la mauvaise habitude d'écouter aux portes. Vous apparaissez toujours aux moments inopportuns et l'on ne vous entend pas venir. Ce sont des manières déplorables.

Molines fixait sur elle un regard pénétrant, mais ne semblait pas aussi contrarié que le baron.

– Les paysans disent que c'est une fée, avança-t-il avec un sourire mince. Elle s'approcha sans émotion.

– Vous avez entendu notre conversation ? interrogea le baron.

– Oui, père ! Molines a dit que Josselin pourrait partir pour armées et Hortense pour couvent si vous faisiez beaucoup de mulets.

– Tu as une curieuse façon de résumer les choses. Maintenant, écoute-moi. Tu vas me promettre de ne parler à

personne de cette histoire.

Angélique leva vers lui ses yeux verts.

– Je veux bien... Mais que me donnera-t-on à moi ?

Le régisseur eut un petit rire étouffé.

– Angélique !... s'exclama son père avec un étonnement déçu. Ce fut Molines qui répondit :

– Prouvez-nous d'abord votre discrétion, mademoiselle Angélique. Si, comme je l'espère, notre association s'organise avec monsieur le baron votre père, il faudra attendre que l'affaire ait prospéré sans embûches et qu'ainsi rien n'ait été divulgué de nos projets. Alors, en

récompense, nous vous donnerons un mari...

Elle eut une petite moue, parut réfléchir et dit :

– Bon, je promets.

Puis elle s'éloigna. Dans la cuisine, Mme Molines, écartant les servantes, enfournait elle-même sa tarte nappée de crème et de cerises.

– Madame Molines, mangerons-nous bientôt ? demanda Angélique.

– Pas encore, ma mignonne. Si vous avez trop faim, je vais vous faire une tartine.

– Ce n'est pas cela, mais je voudrais

savoir si j'ai le temps de courir jusqu'au Plessis.

– Certainement. On enverra un gamin vous chercher lorsque la table sera mise.

Angélique partit en courant et, dès le tournant de la première allée, elle enleva ses chaussures et les dissimula sous une pierre où elle les reprendrait au passage. Puis elle s'élança de nouveau, plus légère qu'une biche. Le sous-bois sentait le champignon et la mousse, une pluie récente avait laissé des petites flaques çà et là ; elle les franchissait d'un bond. Elle était heureuse. M. Molines lui avait promis un mari. Elle n'était pas très sûre qu'il s'agissait là d'un présent remarquable.

Qu'en ferait-elle ?... Après tout, s'il était aussi agréable que Nicolas, ce serait un compagnon toujours présent pour aller pêcher les écrevisses.

Elle vit apparaître au bout de l'allée la silhouette du château, détachée en blanc pur sur l'émail bleu du ciel. Certainement le château du Plessis-Bellière était une maison de conte de fées, car aucune ne lui ressemblait dans le pays. Toutes les gentilhommières des environs étaient comme Monteloup, grises, moussues, aveugles. Ici, au siècle dernier, un artiste italien avait multiplié fenêtres, lucarnes, portiques. Un pont-levis en miniature franchissait des douves remplies de nénuphars. Aux

angles, les tourelles n'étaient là que pour orner. Cependant les lignes de l'édifice étaient simples. Aucune surcharge dans ces arcs liants, ces voûtes flexibles, mais une grâce naturelle de plantes ou de guirlandes.

Seul au-dessus du porche principal, un écusson frappé d'une chimère tirant sa langue de flamme rappelait la décoration plus tourmentée du Moyen Age. Angélique, avec une agilité surprenante, grimpa jusqu'à la terrasse, puis, s'agrippant aux décors des fenêtres et des balcons, parvint jusqu'au premier étage où une gouttière lui offrait un support Confortable. Alors elle colla son visage au carreau. Elle était souvent

venue jusque-là et elle ne se lassait pas de se pencher sur le mystère de cette chambre close où, dans la pénombre, on voyait luire l'argent et l'ivoire des bibelots sur des meubles de marqueterie, les fraîches couleurs rousses et bleues des tapisseries neuves, l'éclat des tableaux le long des murs. Au fond, il y avait une alcôve à courtepointe damassée. Les rideaux de la courtine brillaient, lourds de cette même soie d'or entremêlée à leur trame. Au-dessus de la cheminée, le regard était attiré par un grand tableau qui confondait Angélique d'admiration. Un monde dont elle avait à peine la prescience était venu s'enclorre en ce cadre, monde léger des habitants de l'Olympe, avec leur

grâce païenne et libre ; et l'on voyait un dieu et une déesse s'étreindre sous l'œil d'un faune barbu, leurs corps magnifiques symbolisant, comme ce château lui-même, la grâce élyséenne aux abords de la forêt sauvage.

L'émotion envahissait Angélique jusqu'à l'oppresser légèrement.

« Toutes ces choses, pensait-elle, je voudrais les toucher, les caresser dans mes mains. Je voudrais qu'elles soient à moi un jour... »

Chapitre 5

En mai, dans ce pays, les garçons, un épi vert à leur chapeau, et les filles, parées de fleurs de lin, s'en vont danser autour des dolmens, ces grandes tables de pierre que la préhistoire a dressées dans les champs.

Au retour, on s'égaille un peu, par couples, dans les prés et les sous-bois qui sentent le muguet.

En juin, le père Saulier maria sa fille et ce fut une grande fête. C'était l'unique fermier du baron de Sancé qui, en

dehors de lui, n'employait que des métayers. L'homme, qui faisait au surplus l'office de cabaretier du village, était aisé. La petite église romane fut garnie de fleurs et de cierges gros comme le poing. M. le baron lui-même conduisit l'épousée à l'autel.

Le repas, qui dura plusieurs heures, déborda de boudin blanc et noir, d'andouillettes, de saucisses et de fromages. Il y eut du vin.

Après le repas, toutes les dames du village vinrent selon la coutume faire leurs présents à la jeune mariée.

Celle-ci était chez elle, dans sa nouvelle demeure, assise sur un banc devant une

grande table où s'empilaient déjà vaisselle, draps, chaudrons de cuivre et d'étain. Son visage rond, un peu bovin, brillait de plaisir sous une énorme couronne de marguerites.

Mme de Sancé était presque gênée de n'apporter qu'un cadeau modeste : quelques assiettes de belle faïence qu'elle réservait pour ces occasions. Angélique pensa tout à coup qu'à Sancé on mangeait dans des écuelles de paysans. Elle fut à la fois outrée et blessée de cet illogisme ; les gens étaient bizarres ! Ne pouvait-on parier déjà que la villageoise, elle non plus, ne se servirait pas de ces assiettes, les rangerait précieusement dans un coffre,

et continuerait à manger dans son écuelle ? Et, au Plessis, il y avait tant d'objets merveilleux que l'on abandonnait ainsi comme dans une tombe !...

Le visage d'Angélique se ferma et elle embrassa la jeune femme du bout des lèvres. Cependant, autour du grand lit conjugal, les jeunes gens s'assemblaient et plaisantaient.

– Ah ! ma belle, cria l'un d'eux, tels qu'on vous voit toi et ton époux, on se doute que le chaudaut sera le bienvenu quand on vous le portera à la première aube.

– Maman, demanda Angélique en sortant,

qu'est-ce que ce chaudaut dont on parle toujours aux mariages ?

– C'est une coutume de manants comme de porter des présents ou de danser, répondit-elle évasive.

L'explication ne contenta pas sa fille qui se promit d'assister au « chaudaut ». Cependant, sur la place du village, on ne dansait pas encore sous le grand ormeau. Les hommes restaient autour des tables, posées en plein air sur des tréteaux. Angélique entendit les sanglots de sa sœur aînée qui demandait à rentrer au château, car elle était honteuse de sa robe trop simple et reprisée.

– Bah ! s'écria Angélique, tu te

compliqués bien la vie, ma pauvre fille. Est-ce que je me plains de ma robe moi, et pourtant elle me serre et elle, est trop courte. Il n'y a que mes souliers qui me font vraiment mal. Mais j'ai apporté mes sabots dans un balluchon et je les mettrai pour mieux danser. Je suis bien décidée à m'amuser !

Hortense insista, se plaignant qu'elle avait chaud et qu'elle n'était pas bien, qu'elle voulait rentrer à la maison. Mme de Sancé rejoignit son mari qui était assis parmi les notables et le prévint qu'elle se retirait, mais laissait Angélique avec lui. La fillette resta un instant près de son père. Elle avait beaucoup mangé et se sentait

somnolente.

Il y avait, autour d'eux, le curé, le syndic, le maître d'école qui était aussi à l'occasion chantre, chirurgien, barbier et sonneur de cloches, et plusieurs cultivateurs appelés « laboureurs » parce qu'ils étaient possesseurs de charrue à bœufs et employaient plusieurs « manœuvriers », formant ainsi une petite aristocratie de village. Faisait aussi partie de ce groupe Arthème Callot, l'arpenteur du bourg voisin, délégué provisoirement afin d'aider à l'assèchement du marais proche et faisant, lui, un peu figure de savant et d'étranger, encore qu'il ne fût que du Limousin. Enfin s'étalait le père du

marié, Paul Saulier lui-même, éleveur de bêtes à cornes, de chevaux et d'ânes.

En fait ce corpulent paysan du Poitou était le plus important des petits fermiers paysans et, encore que le baron Armand de Sancé fût le « maître », son fermier était certainement plus riche que lui.

Angélique, regardant son père dont le front ne se déridait pas, devinait sans peine ce qu'il pensait.

« C'est là encore un signe de l'abaissement des nobles », devait-il songer avec mélancolie.

Cependant un remue-ménage se faisait

sur la place autour du grand ormeau, et l'on vit deux hommes, portant chacun sous le bras des sortes de sacs blancs déjà très gonflés, se hisser sur des tonneaux. C'étaient les joueurs de musette. Un joueur de chalumeau se joignit à eux.

– On va danser, s'écria Angélique, et elle s'élança vers la maison du syndic où elle avait caché ses sabots à l'arrivée.

Son père la vit revenir sautant d'un pied sur l'autre et battant des mains selon le rythme des ballades et des rondes qui se danseraient tout à l'heure. Ses cheveux d'or bruni sautaient sur ses épaules. Peut-être à cause de sa robe trop courte et trop étroite, il réalisa tout à coup

combien elle s'était subitement développée depuis quelques mois. Elle qui avait toujours été assez frêle paraissait maintenant avoir douze ans ; ses épaules s'étaient élargies, sa poitrine gonflait légèrement la serge usée de sa robe. Un sang riche sous le hâle doré de ses joues lui donnait un éclat vermeil et ses lèvres entrouvertes, humides, riaient sur des petites dents parfaites. Comme la plupart des jeunes filles du pays, elle avait glissé à l'échancrure de son corsage un gros bouquet de primevères jaunes et mauves.

Les hommes qui étaient là furent eux aussi frappés de son apparition pleine de fougue et de fraîcheur.

– Votre demoiselle devient fort belle fille, dit le père Saulier avec un sourire obséquieux et un regard entendu à ses voisins.

La fierté du baron se teinta d'inquiétude.

Elle est trop grande maintenant pour se mêler à ces rustres, pensa-t-il tout à coup. C'est elle, plus qu'Hortense, qu'on devrait mettre au couvent... Angélique, insouciant des regards et des réflexions qu'elle suscitait, se mêlait gaiement aux jeunes gens et jeunes filles qui accouraient de toutes parts en bande ou par couples.

Elle se heurta presque à un adolescent qu'elle ne reconnut pas sur le coup tant il

était bien vêtu.

– Valentin, ma doué, s'exclama-t-elle employant le patois du pays qu'elle parlait couramment, ce que tu es beau, mon cher !

Le fils du meunier portait un habit coupé certainement à la ville dans un drap gris de si belle qualité que les basques de sa redingote en semblaient empesées. Celle-ci et le gilet étaient garnis de plusieurs rangées de petits boutons dorés qui étincelaient. Il avait des boucles de métal à ses souliers et à son feutre, et des rosettes de satin bleu comme jarretières à bas. Le jeune garçon qui, à quatorze ans, était taillé en Hercule, paraissait assez gauche et

emprunté dans son accoutrement, mais son visage rougeaud éclatait de satisfaction. Angélique, qui ne l'avait pas vu depuis quelques mois à cause de ce voyage à la ville qu'il avait fait avec son père, s'aperçut qu'elle lui atteignait à peine à l'épaule et se sentit presque intimidée. Pour dissiper sa gêne, elle lui saisit la main.

– Viens danser.

– Non ! non ! protesta-t-il. Je ne veux pas abîmer mon beau costume. Moi, je vais aller boire avec les hommes, ajouta-t-il avec suffisance en se dirigeant vers le groupe des notables près desquels venait de s'attabler son père.

– Viens danser, cria un garçon en saisissant Angélique par la taille. C'était Nicolas. Ses yeux sombres comme des châtaignes mûres étaient pleins de gaieté.

Ils se firent face et commencèrent à battre la terre en cadence aux sons aigus et aux ritournelles des musettes et du chalumeau. À ces danses qu'on aurait pu croire pesantes et monotones, un sens instinctif du rythme ajoutait une harmonie extraordinaire. Avec les musettes et le chalumeau, le principal instrument en était précisément ce choc sourd des sabots retombant sur le sol dans un ensemble total, et les figures compliquées que chacun exécutait à la

seconde précise ajoutaient de la grâce à la perfection du ballet champêtre.

Le soir vint. La fraîcheur soulagea les fronts en sueur. Tout à l'obsession de la danse, Angélique se sentait heureuse, délivrée de ses pensées. Ses cavaliers se succédaient et dans leurs yeux brillants et rieurs elle lisait quelque chose qui l'exaltait un peu. La poussière montait comme un pastel léger, rosi par le soleil couchant. Le joueur de chalumeau avait les joues comme deux balles et les yeux lui sortaient de la tête à force de souffler dans son instrument.

Il fallut s'interrompre, aller aux tables garnies de pichets pour se rafraîchir.

– À quoi pensez-vous, père ? demanda Angélique en venant s'asseoir près du baron qui ne se déridait pas.

Elle était rouge et essoufflée. Il lui en voulut presque d'être insouciant et heureuse alors qu'il se tracassait au point de ne pouvoir plus jouir comme autrefois d'une fête de village.

– Aux impôts, répondit-il en regardant d'un air sombre son vis-à-vis qui n'était autre que le sergent Corne, le commis des Aides que l'on avait mis tant de fois à la porte du château.

Elle protesta :

– Ce n'est pas bien de penser à cela

alors que tout le monde s'amuse. Est-ce qu'ils y pensent, eux tous, nos paysans, et pourtant ce sont eux qui paient le plus lourdement. N'est-ce pas, monsieur Corne ? cria-t-elle gaiement à travers la table. N'est-ce pas qu'en un jour pareil personne ne doit plus penser aux impôts, même pas vous ?...

Cela fit rire bruyamment. On commençait à chanter et le père Saulier lança le refrain du Collecteur-picoreur que le sergent voulut bien écouter avec un sourire bonhomme. Mais ce serait vite le tour de refrains moins innocents auxquels toutes noces autorisent, et Armand de Sancé, de plus en plus inquiet des manières de sa fille qui

buvait rasade sur rasade, décida de se retirer.

Il dit à Angélique de le suivre pour prendre congé et qu'ils allaient regagner tous deux le château. Raymond et les derniers enfants accompagnés de la nourrice étaient depuis longtemps rentrés. Seul le fils aîné Josselin s'attardait, un bras passé autour de la taille d'une des plus accortes filles du pays. Le baron se garda de le rappeler à l'ordre. Il était content de voir que le maigre et pâle collégien retrouvait dans les bras de dame Nature des couleurs et des idées plus saines. À son âge il y avait longtemps que lui-même avait déjà culbuté dans le foin une solide bergère

du hameau voisin. Qui sait ? Peut-être cela le retiendrait-il au pays ? Persuadé qu'Angélique le suivait, le châtelain commença à distribuer des adieux à la ronde.

Mais sa fille avait d'autres projets. Depuis plusieurs heures, elle cherchait le moyen de pouvoir assister à la cérémonie du chaudaut lorsque le soleil se lèverait. Aussi, profitant d'une bousculade, se glissa-t-elle hors de la foule. Puis, prenant ses sabots à la main, elle se mit à courir vers l'extrémité du village dont toutes les habitations étaient désertées, même par les grand-mères. Elle avisa l'échelle d'une grange, y grimpa prestement, retrouva le foin doux

et odorant.

Le vin et la fatigue de la danse la faisaient bâiller.

« Je vais dormir, pensa-t-elle. Quand je me réveillerai, ce sera l'heure et j'assisterai au chaudaut. »

Ses paupières se fermaient et elle tomba dans un profond sommeil.

Elle s'éveilla avec une impression agréable de bien-être et de plaisir. L'ombre de la grange était toujours dense et chaude. C'était encore la nuit et l'on entendait au loin les cris des paysans en fête.

Angélique ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait. Son corps était envahi d'une grande douceur et elle avait envie de s'étirer et de gémir. Elle sentit tout à coup une main qui lentement passait sur sa poitrine, puis descendait le long de son corps, effleurait ses jambes. Un souffle court et chaud lui brûlait la joue. Les doigts tendus rencontrèrent une étoffe raide.

– C'est toi, Valentin ? chuchota-t-elle.

Il ne répondit pas, mais s'approcha encore.

Les fumées du vin et le délicat vertige de l'ombre embrumaient la pensée d'Angélique. Elle n'avait pas peur. Elle

le reconnaissait, Valentin, à son souffle lourd, à son odeur, à ses mains même, souvent coupées par les roseaux et les herbes des marais et dont la rugosité sur sa peau la faisait frissonner.

– Tu ne crains plus d'abîmer ton bel habit ? murmura-t-elle avec une naïveté qui n'était pas exempte d'une inconsciente rouerie.

Il grogna et son front vint se blottir contre le cou gracile de la fillette.

– Tu sens bon, soupira-t-il, tu sens bon comme la fleur d'angélique. Il essaya de l'embrasser, mais elle n'aima pas sa bouche humide qui la cherchait et le repoussa. Il la saisit plus violemment,

pesa sur elle. Cette brutalité soudaine en réveillant tout à fait Angélique lui rendit sa conscience. Elle se débattit, essaya de se redresser. Mais le garçon la ceinturait, haletant. Alors, furieuse, elle le frappa en plein visage de ses poings fermés, en criant :

– Laisse-moi, manant, laisse-moi !

Il la lâcha enfin et elle se laissa glisser de la meule de foin, puis descendit l'échelle de la grange. Elle était en colère et avait de la peine sans savoir pourquoi... Au-dehors des cris et des lumières emplissaient la nuit et se rapprochaient.

« La farandole ! »

Se tenant par la main les filles et les gars passèrent près d'elle ; Angélique fut entraînée dans le flot. La farandole enfilait les ruelles, sautait les barrières, dévalait les champs dans la demi-lueur du petit jour. Tous, ivres de vin et de cidre, trébuchaient sans cesse, et c'étaient des éboulements et des rires. On revint vers la place ; les tables et les bancs étaient renversés ; la farandole les franchit. Les torches s'éteignaient.

– Le chaudaut ! Le chaudaut ! réclamaient maintenant les voix. (On frappait à la porte du syndic qui était parti se coucher.)

– Réveille-toi, bourgeois ! Nous allons reconforter les mariés !...

Angélique, qui avait réussi, les bras rompus, à se dégager de la chaîne, vit venir alors un curieux cortège.

En tête marchaient deux personnages cocasses vêtus d'oripeaux et de grelots à la façon des anciens « fous » de roi. Puis, deux jeunes gens portant sur les épaules un bâton auquel était passée l'anse d'un énorme chaudron. Des compagnons les entouraient portant des pichets de vin et des verres. Tous les gens du village qui avaient encore le courage de se tenir debout, suivaient, et c'était déjà une troupe fort nombreuse.

On pénétra sans plus de manières dans la chaumière des jeunes mariés. Angélique les trouva gentils, couchés

côte à côte dans leur grand lit. La jeune femme était toute rouge. Cependant ils burent sans rechigner le vin chaud mélangé d'épices qu'on leur servait. Mais un des assistants plus ivre que les autres voulut enlever le drap qui les recouvrait pudiquement. Le mari lui envoya un coup de poing. Une bagarre s'ensuivit au cours de laquelle on entendit les cris de la pauvre jeune femme cramponnée à ses couvertures. Bousculée par ces corps en fureur, suffoquée par ces odeurs paysannes de vin et de chairs mal lavées, Angélique faillit être jetée à terre et piétinée. Ce fut Nicolas qui la dégagea et l'aida à sortir.

– Ouf ! soupira-t-elle, lorsqu'elle fut

enfin à l'air libre. Ça n'est pas drôle, votre histoire de chaudaut. Dis, Nicolas, pourquoi est-ce qu'on leur porte du vin chaud à boire aux mariés ?

– Dame ! faut bien les réconforter après leur nuit de noces.

– C'est si fatigant que ça ?

– À ce qu'on dit...

Il se mit à rire brusquement. Ses yeux étaient luisants, les boucles de ses cheveux noirs tombaient sur son front brun. Elle vit qu'il était aussi ivre que les autres. Soudain il lui tendit les bras et se rapprocha d'elle en titubant.

– Angélique, t'es mignonne, tu sais,

quand tu parles comme ça... T'es si mignonne, Angélique.

Il lui mettait les bras autour du cou. Elle se dégagea sans un mot et s'en alla. Le soleil se levait sur la place du village dévastée. Décidément la fête était finie. Angélique marchait sur le chemin du château d'un pas mal assuré en méditant avec amertume.

Ainsi, après Valentin, Nicolas lui-même s'était permis d'étranges manières. Elle venait de les perdre tous les deux à la fois. Il lui semblait que son enfance était morte, et à l'idée qu'elle ne retournerait plus dans les marais ou au bois avec ses compagnons habituels, elle avait envie de pleurer.

C'est ainsi que le baron de Sancé et le vieux Guillaume, qui partaient à sa recherche, la rencontrèrent venant vers eux d'une démarche incertaine, la robe déchirée et les cheveux pleins de foin.

– Mein Gott ! s'écria Guillaume en s'arrêtant consterné.

– D'où venez-vous, Angélique ? dit sévèrement le châtelain.

Mais voyant qu'elle était incapable de répondre, le vieux soldat l'enleva dans ses bras et l'emmena vers la demeure.

Soucieux, Armand de Sancé se dit qu'il faudrait trouver absolument le moyen d'envoyer d'ici peu sa seconde fille au

couvent.

Chapitre 6

Un jour d'hiver qu'Angélique regardait à la fenêtre la pluie tomber, elle aperçut avec stupeur de nombreux cavaliers et des calèches cahotantes s'engager dans le borbier du chemin qui menait au pont-levis. Des laquais en livrée à parements jaunes précédaient les voitures et un chariot qui semblait rempli de bagages, de femmes de chambre et de valets.

Déjà les postillons sautaient du haut de leurs sièges pour guider l'attelage à travers l'entrée étroite. Des laquais

postés à l'arrière du premier carrosse descendirent et ouvrirent les portières dont les parois vernies portaient des armoiries rouge et or. Angélique vola à travers l'escalier de la tour et parvint sur le perron pour voir trébucher dans le fumier de la cour un magnifique seigneur dont le feutre emplumé alla à terre ; un coup de canne violent sur le dos d'un laquais et une bordée d'injures accompagnèrent cet incident.

Sautant de pavé en pavé, sur la pointe de ses souliers élégants, le seigneur parvint enfin à l'abri de la salle d'entrée où Angélique et quelques-uns de ses petits frères et sœurs le regardaient.

Un adolescent d'environ quinze ans, vêtu

avec la même recherche, le suivait.

– Par saint Denis, où est mon cousin ?
s'exclama l'arrivant en jetant un coup
d'œil outré autour de lui.

Il aperçut Angélique et s'écria :

– Par saint Hilaire, voici le portrait de
ma cousine de Sancé lorsque je la
rencontrai à Poitiers, au temps de son
mariage. Souffrez que je vous embrasse,
petite, comme le vieil oncle que je suis.

Il l'enleva dans ses bras et l'embrassa
cordialement. Reposée à terre,
Angélique éternua par deux fois tant était
violent le parfum dont les vêtements du
seigneur étaient imprégnés.

Elle s'essuya le bout du nez avec sa manche, songea dans un éclair que Pulchérie l'en aurait grondée mais n'en rougit point, car elle ne connaissait pas la honte et la confusion.

Aimablement elle fit sa révérence au visiteur en lequel elle venait de reconnaître le marquis du Plessis de Bellière. Puis s'avança pour embrasser le jeune cousin Philippe.

Celui-ci recula d'un pas et jeta un regard horrifié au marquis.

– Mon père, suis-je donc obligé d'embrasser cette... euh... cette jeune personne ?

– Mais oui, blanc-bec, profitez-en au contraire pendant qu'il est temps ! s'écria le noble seigneur en éclatant de rire.

L'adolescent posa précautionneusement ses lèvres sur les joues rondes d'Angélique, puis sortant un mouchoir brodé et parfumé de son pourpoint, il le secoua autour de son visage comme s'il chassait des mouches.

Le baron Armand, crotté jusqu'aux genoux, accourait.

– Monsieur le marquis du Plessis, quelle surprise ! Pourquoi ne pas m'avoir envoyé un courrier pour me prévenir de votre arrivée ?

– À vrai dire, mon cousin, je comptais me rendre directement en ma demeure du Plessis, mais notre voyage n'a pas été sans déboires : nous avons eu un essieu brisé du côté de Neuchaut. Temps perdu. La nuit vient et nous sommes gelés. Passant près de votre gentilhommière, j'ai pensé vous demander l'hospitalité sans plus d'histoires. Nous avons nos lits et nos garde-robes que les valets dresseront dans les chambres que vous leur désignerez. Et nous aurons ainsi le plaisir de converser sans plus attendre. Philippe, saluez votre cousin de Sancé et toute la charmante troupe de ses héritiers.

Ainsi interpellé, le bel adolescent

s'avança d'un air résigné et inclina profondément sa tête blonde en un salut qui avait quelque exagération, étant donné l'aspect rustique de celui auquel il s'adressait. Puis il alla baiser docilement les joues rebondies et sales de ses jeunes parents. Après quoi, il sortit de nouveau son mouchoir de dentelle et le respira d'une mine hautaine.

– Mon fils est un cabotin de la cour qui n'a pas l'habitude de la campagne, déclara le marquis. Il n'est bon qu'à gratter de la guitare. Je l'avais attaché comme page au service de M. de Mazarin, mais je crains qu'il n'y apprenne la façon d'aimer à l'italienne.

N'a-t-il pas déjà assez l'air d'une jolie fille ?... Vous savez en quoi consiste la façon d'aimer à l'italienne ?

– Non, dit naïvement le baron.

– Je vous raconterai cela un jour, loin de ces oreilles innocentes. Mais l'on meurt de froid dans votre entrée, mon cher. Pourrais-je saluer ma charmante cousine ?...

Le baron dit qu'il supposait que ces dames, à la vue des équipages, s'étaient précipitées dans leurs appartements pour s'habiller, mais que son père le vieux baron serait enchanté de le voir.

Angélique nota le coup d'œil méprisant

de son jeune cousin au salon délabré et noir. Philippe du Plessis avait des yeux d'un bleu très clair mais aussi froid que de l'acier. Le même regard qui avait effleuré les tapisseries usées, le feu pauvre dans la cheminée et même le vieux grand-père avec sa fraise démodée, se tourna vers la porte, et les sourcils blonds de l'adolescent se levèrent tandis qu'un demi-sourire moqueur se dessinait sur ses lèvres.

Mme de Sancé entrait accompagnée d'Hortense et des deux tantes. Elles avaient, certes, revêtu leurs meilleurs atours, mais ceux-ci devaient paraître ridicules au jeune garçon, car il se mit à pouffer dans son mouchoir.

Angélique, qui ne le quittait pas des yeux, avait une envie terrible de lui sauter au visage toutes griffes dehors. N'était-ce pas lui plutôt qui était ridicule avec toutes ses dentelles, ses rubans en flots sur l'épaule et ses manches fendues depuis l'aisselle jusqu'aux poignets afin de laisser voir le linge fin d'une chemise ? Son père, plus simple, s'inclinait devant ces dames en balayant le carrelage de sa belle plume frisée.

– Ma cousine, excusez ma modeste mise. Je viens au débotté vous demander l'hospitalité d'une nuit. Voici mon chevalier, Philippe. Il a grandi depuis que vous l'avez vu et n'en est pas pour cela plus agréable à vivre. Je vais lui

acheter une charge de colonel d'ici peu ; l'armée lui fera du bien. Les pages actuels de la cour n'ont aucune discipline.

La tante Pulchérie, toujours cordiale, proposa :

– Vous prendrez bien quelque chose. De la piquette ou du lait caillé ? Je vois que vous venez de loin.

– Merci. Nous prendrions volontiers un doigt de vin coupé d'eau fraîche.

– Du vin, il n'y en a plus, dit le baron Armand, mais on va envoyer un chambrillon en quérir chez le curé.

Cependant le marquis s'asseyait et, tout

en jouant avec sa canne d'ébène nouée d'une rosette de satin, racontait qu'il arrivait droit de Saint-Germain, que les routes étaient des cloaques, qu'il s'excusait encore de sa tenue modeste.

« Que serait-ce s'ils étaient vêtus somptueusement ? » pensa Angélique. Le grand-père, que tant de protestations vestimentaires agaçaient, toucha du bout de sa canne les revers des bottes de son visiteur.

– Si j'en crois les dentelles de vos bas de bottes et votre rabat, l'édit que M. le cardinal lança en 1633 pour interdire toutes franfreluches est bien oublié.

– Peuh ! soupira le marquis, pas assez

encore. La régente est pauvre, et austère. Nous sommes quelques-uns à nous ruiner pour maintenir un peu d'originalité à cette cour dévote. M. Mazarin a le goût du faste, mais il porte robe. Il a les doigts chargés de diamants, mais pour quelques bouts de rubans que les princes s'attachent au pourpoint il fulmine comme son prédécesseur M. de Richelieu. Les revers des bottes... oui...

Il croisa ses pieds devant lui et les examina avec autant d'attention que le baron Armand faisait de ses mulets.

– Je crois que cette mode des dentelles aux bottes va cesser brusquement, affirma-t-il. Quelques jeunes seigneurs se sont mis à porter des revers aussi

larges que le chapiteau d'une torche, et dont on a tant de peine à fixer la circonférence qu'il faut marcher les jambes écartées. Lorsqu'une mode devient terrible, elle disparaît d'elle-même. N'est-ce pas votre avis, ma chère cousine ? Elle répondit avec une hardiesse et une spontanéité qu'on n'eût pas attendues de cette maigre libellule.

– Oh ! mon cousin, je crois que la mode, tant qu'elle n'a pas disparu, a toujours raison. Cependant, sur ce point de détail, je ne peux vous donner d'avis, car je n'ai jamais vu de bottes comme les vôtres. Vous êtes certainement le plus moderne de nos parents.

– Je me félicite, mademoiselle, de

constater que l'éloignement de votre province ne vous empêche pas d'être en avance sur son esprit et sur son étiquette, car, si vous m'estimez moderne, sachez que de mon temps une demoiselle n'aurait pas fait de compliment la première. Mais c'est pourtant ainsi que les choses se passent dans la génération nouvelle... et ce n'est pas désagréable, au contraire. Comment vous appelez-vous ?

– Hortense.

– Hortense, il faudrait venir à Paris et fréquenter les ruelles où se réunissent nos savantes et nos précieuses. Philippe, mon fils, méfiez-vous, vous allez peut-être avoir affaire à forte partie pendant

vosre séjour dans nos bonnes terres du Poitou.

– Par l'épée du Béarnais, s'écria le vieux baron, j'ai beau connaître un peu d'anglais, baragouiner l'allemand et avoir étudié ma propre langue, le français, je dois reconnaître, marquis, que je ne comprends absolument rien à ce que vous venez de dire à ces dames.

– Ces dames ont compris, c'est le principal quand on parle dentelle, fit gaiement le gentilhomme. Et mes chaussures ? Qu'en pensez-vous ?

– Pourquoi sont-elles si longues et avec un bout carré ? demanda Madelon.

– Pourquoi ? Personne ne pourrait le dire, petite cousine, mais c'est le dernier cri. Et que voilà une mode utile ! L'autre jour, M. de Rochefort, profitant que M. de Condé parlait avec feu, lui planta un clou à chaque extrémité de ses chaussures. Quand le prince voulut s'éloigner, il se trouva cloué au plancher. Songez donc que, si ses chaussures avaient été moins longues, il aurait eu les pieds transpercés.

– On n'a pas créé les chaussures pour faire plaisir aux gens qui plantent des clous dans les pieds des autres ! grommela le grand-père. Tout cela est ridicule.

– Savez-vous que le roi est à Saint-

Germain ? interrogea le marquis.

– Non, dit Armand de Sancé. En quoi cette nouvelle serait-elle extraordinaire ?

– Mais, mon cher, à cause de la Fronde.

Ce verbiage amusait les dames et les enfants, mais les deux hobereaux, habitués aux lenteurs paysannes, se demandaient si leur prolix parent ne se moquait pas d'eux, selon son habitude.

– La Fronde ? Mais c'est un jeu d'enfants.

– Un jeu d'enfants ! Vous en avez de bonnes, mon cousin. Ce que nous appelons la Fronde à la cour, c'est tout

simplement la révolte du Parlement de Paris contre le roi. Avez-vous jamais entendu chose pareille ! Voilà déjà plusieurs mois que ces messieurs en bonnets carrés se sont pris le bec avec la Régente et son Italien de Cardinal... Des questions d'impôts dans lesquels leurs privilèges n'étaient même pas atteints. Mais ils se posent en protecteurs du peuple. Et les voilà qui font remontrance sur remontrance. Et la Régente sent la moutarde lui monter au nez. Vous avez tout de même entendu parler des agitations qui se sont produites en avril dernier ?

– Vaguement.

– Ceci s'est passé à l'occasion de

l'arrestation du parlementaire Broussel. La Régente le fit arrêter un matin qu'il avait pris médecine. La populace s'étant ameutée au cri d'une servante, Comminges, le colonel des gardes, ne put attendre qu'il fût vêtu et le traîna en robe de chambre de carrosse en carrosse. Il réussit enfin, non sans peine, cet enlèvement qu'on lui avait commandé. Il m'a confié plus tard que cette cavalcade parmi les émeutiers l'eût beaucoup diverti s'il se fût agi d'une agréable demoiselle plutôt que d'un vieil éploré qui n'y comprenait rien.

« Toujours est-il que la racaille déçue se mit à faire des barricades à travers les rues. C'est un jeu que le peuple adore

pour distraire sa colère.

– Et la reine et le petit roi ? demanda avec anxiété la tante Pulchérie qui était sentimentale.

– Que vous dire ? Elle reçut avec beaucoup de hauteur ces messieurs du Parlement, puis céda. Depuis on s'est querellé et réconcilié plusieurs fois. Néanmoins, croyez-m'en, Paris me fit l'effet ces derniers mois d'un chaudron de sorcières bouillonnant de passions. C'est une ville aimable, mais qui cache dans ses tréfonds un nombre incalculable de miséreux et de bandits dont on ne pourrait se débarrasser qu'en les brûlant en tas comme de la vermine.

« Sans parler des pamphlétaires et des poètes crottés dont la plume pique plus dur que le dard de l'abeille. Paris est inondé de libelles répétant en vers et en prose :

« Point de Mazarin ! Point de Mazarin ! » Si bien qu'on les appelle des « mazarinades ».

La reine en trouve jusque dans son lit, et rien n'est plus propre à faire passer une mauvaise nuit et à rendre le teint jaune que ces petits papiers d'allure innocente.

« Bref, le drame a éclaté. Les messieurs du Parlement en avaient l'intuition depuis longtemps ; ils craignaient sans cesse que la reine n'enlevât le petit roi

hors de Paris et venaient par trois fois le soir, en grande troupe, demander à contempler le bel enfant dans son sommeil, en réalité pour s'assurer qu'il était toujours là. Mais l'Espagnole et l'Italien sont rusés. Le jour des Rois nous avons bu et festoyé à la cour avec beaucoup de gaieté et mangé sans arrière-pensée la galette traditionnelle. Vers le milieu de la nuit, alors qu'avec quelques amis je comptais me rendre dans les tavernes, on me donne l'ordre de réunir mes gens, mes équipages, et de gagner une des portes de Paris. De là, à Saint-Germain. J'y trouve, déjà arrivés, la reine et ses deux fils, leurs dames d'honneur et pages, tout ce beau monde couché sur la paille dans le vieux

château à courants d'air. M. Mazarin survient aussi. Depuis, Paris est assiégé par le prince de Condé qui s'est mis à la tête des armées du roi. Le Parlement, dans la capitale, continue à brandir l'étendard de l'insurrection, mais il est bien ennuyé. Le coadjuteur de Paris, le prince de Gondy, cardinal de Retz, qui voudrait prendre la place de Mazarin, est aussi avec les révoltés. Moi, j'ai suivi M. de Condé.

– Vous m'en voyez bien aise, soupira le vieux baron. Jamais, du temps de Henri IV, on n'eût vu pareil désordre. Des parlementaires, des princes en rébellion contre le roi de France ! Voilà bien encore l'influence des idées d'outre-

Manche. Ne dit-on pas que le Parlement anglais a lui aussi brandi la bannière de la sédition contre son roi jusqu'à oser l'emprisonner ?

– On vient même de lui poser la tête sur un billot. S M. Charles Ier a été exécuté à Londres le mois dernier.

– Quelle horreur ! s'écria toute l'assistance atterrée.

– Comme vous le supposez, la nouvelle n'a rassuré personne à la cour de France où se trouve d'ailleurs la veuve éplorée du roi d'Angleterre avec ses deux enfants. Aussi a-t-on décidé d'être féroce et intransigeant envers Paris. Précisément, je viens d'être envoyé

comme adjoint de M. de Saint-Maur pour lever des armées en Poitou et les amener à M. de Turenne, qui est bien le plus vaillant chef d'armée au service du roi.

– Ce serait bien le diable si, sur mes terres et les vôtres, mon cher cousin, je ne recrutais pas au moins un régiment à offrir à mon fils. Expédiez donc vos paresseux et vos indésirables à mes sergents, baron. On en fera des dragons.

– Faut-il encore parler de guerre ? fit lentement le baron. On eût pu croire que les choses allaient s'arranger. Ne vient-on pas de signer à l'automne un traité en Westphalie qui consacre la défaite de l'Autriche et de l'Allemagne ?... Nous

pensions pouvoir respirer un peu. Et encore j'estime que notre région n'est guère à plaindre si l'on songe aux campagnes de Picardie et des Flandres où restent encore les Espagnols, et qui depuis trente ans...

– Ces gens-là ont l'habitude, dit légèrement le marquis. Mon cher, la guerre est un mal nécessaire, et il est presque hérétique de réclamer une paix que Dieu n'a pas voulue pour nous, pauvres pécheurs. Le tout est d'être parmi ceux qui font la guerre et non parmi ceux qui la subissent... Pour ma part, je choisirai toujours la première formule, à laquelle mon rang me donne droit. L'ennui, dans cette affaire, c'est

que ma femme est demeurée à Paris... de l'autre côté, oui, avec le Parlement. Je ne pense pas d'ailleurs qu'elle ait un amant parmi ces graves et doctes magistrats qui manquent de brillant. Mais figurez-vous que les dames adorent comploter et que la Fronde les enchante. Elles se sont groupées autour de la fille de Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII. Elles portent des écharpes bleues en sautoir et même de petites épées avec des baudriers de dentelles. Tout cela est très joli, mais je ne peux m'empêcher d'être inquiet pour la marquise...

– Elle peut recevoir un mauvais coup, gémit Pulchérie.

– Non. Je la crois exaltée, mais

prudente. Mes tourments sont d'un autre ordre et, si coup il y a, je pense que c'est plutôt pour moi qu'il serait mauvais. Vous me comprenez ? Des séparations de ce genre sont funestes à un époux qui n'aime pas les partages. Pour mon compte...

Il s'interrompt en toussant violemment, car le valet d'écurie promu au grade de valet de chambre venait de jeter dans la cheminée, pour ranimer le feu, une énorme botte de paille humide. Dans le flot de fumée qui se dégagea alors on n'entendit pendant quelques instants que des quintes de toux.

– Jarnibleu, mon cousin, s'exclama le marquis lorsqu'il eut retrouvé son

souffle, je comprends votre souci de vouloir respirer un peu. Votre ahuri mériterait une volée de bois vert.

Il prenait gaiement la chose, et Angélique le trouvait sympathique malgré sa condescendance. Son bavardage l'avait passionnée. On aurait dit que le vieux château engourdi venait de s'éveiller et d'ouvrir ses lourdes portes sur un autre monde, plein de vie.

Mais, en revanche, le fils se renfrognait de plus en plus. Assis, raide, sur sa chaise, ses boucles blondes bien rangées sur son large col de dentelle, il jetait des regards absolument horrifiés à Josselin et à Gontran qui, se rendant compte de l'effet qu'ils produisaient, accentuaient

encore leur tenue débraillée jusqu'à se mettre les doigts dans le nez et à se gratter la tête. Leur manège bouleversait positivement Angélique et lui causait un malaise proche de la nausée. Depuis quelque temps d'ailleurs elle se sentait dolente ; elle souffrait du ventre et Pulchérie lui avait interdit de manger des carottes crues selon son habitude. Mais ce soir, après les nombreuses émotions et distractions qu'avaient apportées les extraordinaires visiteurs, elle avait l'impression d'être sur le point de tomber malade. Aussi ne disait-elle rien et restait-elle fort tranquille sur sa chaise. Chaque fois qu'elle regardait son cousin Philippe du Plessis, quelque chose lui serrait la gorge, et elle ne

savait si c'était de détestation ou d'admiration. Jamais elle n'avait vu un garçon aussi beau.

Ses cheveux, dont la frange soyeuse bombait sur son front, étaient d'un or brillant près duquel ses boucles à elle paraissaient brunes. Il avait des traits parfaits. Son costume de fin drap gris, garni de dentelles et de rubans bleus, seyait à son teint blanc et rose. Certes, on l'eût pris pour une fille sans la dureté de son regard, qui n'avait rien du féminin.

À cause de lui, la soirée et le repas furent un supplice pour Angélique. Chaque manquement des valets, chaque incommodité, était soulignée d'un coup

d'œil ou d'un sourire moqueur de l'adolescent.

Jean la Cuirasse, qui faisait l'office de majordome, apporta les plats, la serviette sur l'épaule. Le marquis s'esclaffa, disant que cette façon de porter la serviette ne se pratiquait qu'à la table du roi et des princes du sang, qu'il était flatté de l'honneur qu'on lui faisait, mais qu'il se contenterait d'être servi avec plus de simplicité, c'est-à-dire la serviette enroulée autour de l'avant-bras. Plein de bonne volonté, le charretier s'évertua à entortiller le linge crasseux à son bras velu, mais sa gaucherie et ses soupirs ne firent que redoubler l'hilarité du marquis auquel

son fils se joignit bientôt.

– Voici un homme que je verrais mieux en dragon qu'en valet de pied, dit le marquis en regardant Jean la Cuirasse. Qu'en penses-tu, mon gars ?

Intimidé, le charretier répondit par un grognement d'ours, qui ne faisait guère honneur à la langue de sa mère. La nappe, qu'on venait de retirer d'un placard humide, fumait à la chaleur des assiettes de potage. Un des serveurs, voulant faire du zèle, ne cessait de moucher les quelques chandelles et les éteignit plusieurs fois.

Enfin, pour comble de disgrâce, le gamin qu'on avait envoyé chercher du

vin à la cure revint et raconta, en se grattant la tête, que le curé était parti exorciser des rats dans un hameau voisin, et que sa servante, la Marie-Jeanne, avait refusé de donner le moindre tonnelet.

– Ne vous préoccupez pas de ce détail, ma cousine, intervint très galamment le marquis du Plessis, nous boirons de la piquette de pommes et, si monsieur mon fils ne s'y accoutume pas, il se passera de boire. Mais en revanche veuillez me donner quelques renseignements sur ce que je viens d'entendre. Je comprends assez le patois du pays que j'ai baragouiné en mon temps de nourrice pour avoir compris ce que disait ce

jeune croquant. Le curé serait parti exorciser des rats !... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Rien de bien étonnant, mon cousin. Les gens d'un hameau voisin se plaignent en effet depuis quelque temps d'être envahis de rats qui mangent leurs grains de réserve. Le curé a dû aller là-bas porter l'eau bénite et faire les prières d'usage afin que les esprits malins qui habitent ces animaux se retirent et qu'ils cessent d'être nuisibles.

Le seigneur regarda Armand de Sancé avec quelque stupeur, puis, se renversant sur sa chaise, se mit à rire doucement.

– Je n'ai jamais ouï dire une chose aussi

plaisante. Il faudra que je l'écrive à Mme de Beau-fort ; ainsi, pour détruire les rats on les asperge d'eau bénite ?...

– En quoi cela est-il risible ? protesta le baron qui commençait à s'impatienter. Tout mal est l'œuvre des esprits mauvais qui se glissent dans l'enveloppe des bêtes pour nuire aux humains. L'année dernière, j'ai eu un de mes champs envahi de chenilles. Je les ai fait exorciser.

– Et elles sont parties ?

– Oui. À peine deux ou trois jours plus tard.

– Quand elles n'avaient plus rien à

manger dans le champ.

Mme de Sancé, qui avait pour principe qu'une femme doit se taire humblement, ne put s'empêcher de prendre la parole pour défendre sa foi qu'elle soupçonnait d'être attaquée.

– Je ne vois pas en quoi, mon cousin, des exercices sacrés n'auraient pas d'influence sur des bêtes malfaisantes. Nôtre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas fait entrer des démons dans un troupeau de porcs ainsi que le raconte l'Évangile ? Notre curé insiste beaucoup sur ce genre de prières.

– Et combien le payez-vous par exorcisme ?

– Il demande peu, et on le trouve toujours prêt à se déranger et à venir quand on l'appelle.

Cette fois, Angélique surprit le regard de connivence que le marquis du Plessis échangeait avec son fils : ces pauvres gens, semblait-il dire, sont vraiment d'une naïveté grossière.

– Il faudra que je parle à M. Vincent de ces coutumes campagnardes, reprit le marquis. Il en fera une maladie, le pauvre homme, lui qui a fondé un ordre spécialement chargé d'évangéliser le clergé rural. Ces missionnaires sont sous le patronage de saint Lazare. On les appelle les lazaristes. Ils vont trois par trois dans les campagnes prêcher, et

apprendre aux curés de nos villages à ne pas commencer la messe par le Pater et à ne pas coucher avec leur servante. C'est une œuvre assez inattendue, mais M. Vincent est partisan de la réforme de l'Église par l'Église.

– Que voilà un mot que je n'aime pas ! s'exclama le vieux baron. Réforme, toujours réforme ! Vos paroles ont une résonance huguenote, mon cousin. D'ici à ce que vous trahissiez le roi, je crains qu'il n'y ait qu'un pas. Quant à votre M. Vincent, tout ecclésiastique qu'il est, d'après ce que j'ai compris et entendu dire de lui, ses façons ont quelque chose d'hérétique dont Rome devrait bien se méfier.

– N'empêche que S. M. le roi Louis XIII, au moment de mourir, l'a voulu mettre à la tête du Conseil de Conscience.

– Qu'est-ce que c'est encore que cela ?

D'un doigt léger, M. du Plessis fit bouffer ses manches de lingerie.

– Comment vous l'expliquer ? C'est une chose énorme. La conscience du royaume !

M. Vincent de Paul est la conscience du royaume, c'est tout. Il voit la reine presque tous les jours, est reçu par tous les princes. Avec cela, l'homme le plus simple et le plus riant qui soit. Son idée est que la misère est guérissable et que

les grands de ce monde doivent l'aider à la réduire.

– Utopie ! coupa tante Jeanne avec hargne. La misère est, comme vous le disiez tout à l'heure pour la guerre, un mal que Dieu a voulu en punition du péché originel. S'élever contre son obligation équivaut à une révolte contre la discipline divine !

– M. Vincent vous répondrait, ma chère demoiselle, que c'est « vous » qui êtes responsable des maux qui nous entourent. Et il vous enverrait sans plus de discours porter des remèdes et des aliments aux plus pauvres de vos laboureurs en vous faisant remarquer que si vous les trouvez, selon son

expression, par « trop grossiers et terrestres », vous n'avez qu'à retourner l'envers de la médaille pour y voir le visage du Christ souffrant. Ainsi ce diable d'homme a trouvé le moyen d'enrôler presque tous les hauts personnages du royaume dans ses phalanges charitables. Tel que vous me voyez, ajouta le marquis d'un air piteux, lorsque j'étais à Paris, il m'arrivait d'aller deux fois la semaine à l'Hôtel-Dieu verser et servir la soupe des malades.

– Vous n'aurez jamais fini de me stupéfier, s'écria le vieux baron avec agitation. Décidément, les nobles de votre espèce ne savent plus qu'inventer

pour déshonorer leur blason. Je dois constater que le monde ne tourne plus qu'à l'envers : on crée des prêtres pour évangéliser les prêtres, et il faut que ce soit un dévergondé comme vous, presque un libertin, qui veniez faire la morale à une famille honnête et saine comme la nôtre. Je n'y puis plus tenir !

Hors de lui, le vieillard se leva et, comme le repas était fini, tout le monde l'imita. Angélique, qui n'avait rien pu manger, se glissa hors de la pièce. Inexplicablement, elle avait froid et était agitée de frissons. Tout ce qu'elle venait d'entendre tourbillonnait dans sa tête : le roi dans la paille, le Parlement en révolte, les grands seigneurs versant la

soupe, Paris, un monde plein de vie et d'attrance. À côté de toute cette agitation et de cette fougue, il lui semblait qu'elle-même, Angélique, était comme morte, vivait enfermée dans un caveau.

Tout à coup elle se renfonça dans une encoignure du couloir. Son cousin Philippe passa près d'elle sans la voir. Elle l'entendit monter à l'étage et interpellé ses domestiques qui, à la lueur de quelques bougeoirs, installaient les chambres de leurs maîtres. La voix de fausset de l'adolescent s'élevait avec colère.

– C'est inouï qu'aucun de vous n'ait pensé à se munir de chandelles à la

dernière étape. Vous auriez pu vous douter que dans ces coins perdus les soi-disant nobles ne valent pas mieux que leurs croquants. A-t-on au moins fait chauffer de l'eau pour mon bain ?

L'homme répondit quelque chose qu'Angélique n'entendit pas. Philippe reprit d'un ton résigné :

– Tant pis. Je me laverai dans un baquet ! Heureusement mon père m'a dit que le château du Plessis possède deux salles d'eau florentines. Il me tarde d'y être. J'ai l'impression que l'odeur de cette tribu de Sancé ne pourra jamais me sortir du nez.

« Cette fois, pensa Angélique, il me le

paiera... »

Elle le vit redescendre à la lueur de la lanterne posée sur la console de l'antichambre. Quand il fut tout proche, elle sortit de l'ombre de l'escalier tournant.

– Comment osez-vous parler de nous avec cette insolence à des laquais ? interrogea-t-elle d'une voix nette qui résonna sous les voûtes. Vous n'avez donc aucun sens de la dignité de la noblesse ? Cela vient sans doute de ce que vous descendez d'un bâtard de roi. Tandis que nous, notre sang est pur.

– Aussi pur que votre peau est sale, rétorqua le jeune homme d'un ton glacé.

D'un bond inattendu, Angélique lui sauta au visage toutes griffes dehors. Mais le garçon, avec une force déjà virile, lui saisit les poignets et la rejeta violemment contre la muraille. Puis il s'éloigna sans hâter le pas.

Étourdie, Angélique sentait son cœur battre précipitamment. Un sentiment inconnu et qui était fait de honte et de désespoir l'étouffait.

« Je le hais, pensait-elle, un jour je me vengerai. Il faudra qu'il s'incline, qu'il me demande pardon. »

Mais pour l'instant elle n'était qu'une misérable fillette dans l'ombre d'un vieux château humide.

Une porte grinça et Angélique discerna la silhouette massive du vieux Guillaume qui entrait portant deux seaux d'eau fumante pour le bain du jeune seigneur. Quand il l'aperçut, il s'arrêta.

– Qui est là ?

– C'est moi, répondit Angélique en allemand.

Quand elle était seule avec le vieux soldat, elle parlait toujours cette langue qu'il lui avait apprise.

– Que faites-vous là ? reprit Guillaume dans le même dialecte. Il fait froid. Allez donc dans les salles écouter les histoires de votre oncle le marquis.

Voilà de quoi vous égayer pour l'année.

– Je déteste ces gens ! dit sombrement Angélique. Ils sont impertinents et trop différents de nous. Ils détruisent tout ce qu'ils touchent et nous laissent ensuite seuls et les mains vides, tandis qu'ils partent retrouver leurs beaux châteaux pleins d'objets magnifiques.

– Qu'y a-t-il ma fille ? demanda lentement le vieux Lützen. Votre esprit ne pourrait-il s'élever au-dessus de quelques moqueries ?

Le malaise d'Angélique s'accroissait. Une sueur froide lui mouillait les tempes.

– Guillaume, toi qui n'as jamais été dans

aucune cour de princes, dis-moi : quand on rencontre à la fois un méchant et un lâche, que doit-on faire ?

– Bizarre question pour une enfant ! Puisque vous me la posez, je vous dirai qu'on doit tuer le méchant et laisser le lâche s'enfuir.

Il ajouta après un petit moment de réflexion, en reprenant ses seaux :

– Mais votre cousin Philippe n'est ni méchant ni lâche. Un peu jeune, c'est tout...

– Alors toi aussi tu le défends ! cria Angélique d'une voix aiguë, toi aussi. Parce qu'il est beau... parce qu'il est

riche...

Un goût amer lui emplissait la bouche. Elle vacilla, et glissant le long de la muraille, tomba évanouie.

La maladie d'Angélique n'avait rien que de très naturel. Sur ses manifestations qui inquiétaient un peu l'enfant devenue jeune fille, Mme de Sancé l'avait rassurée et avertie qu'il en serait ainsi désormais chaque mois, jusqu'à un âge avancé.

– Est-ce que je m'évanouirai aussi chaque mois ? s'informa Angélique, surprise de n'avoir pas remarqué plus

souvent les pâmoisons soi-disant obligatoires des femmes de son entourage.

– Non, ce n'est qu'un accident. Vous allez vous remettre et vous vous habituerez fort bien à votre nouvel état.

– N'empêche ! C'est long jusqu'à un âge avancé ! soupira la fillette. Et, lorsque je serai vieille, il ne sera plus temps de recommencer à grimper aux arbres.

– Vous pouvez fort bien continuer à grimper aux arbres, dit Mme de Sancé qui montrait beaucoup de délicatesse dans l'éducation de ses enfants et semblait comprendre les regrets d'Angélique. Mais, comme vous le

discernez vous-même, ce serait en effet l'occasion de cesser des manières qui ne conviennent pas à votre âge et à votre qualité de jeune fille noble.

Elle ajouta un petit discours où il était question de la joie de mettre au monde des enfants et de la punition originelle pesant sur les femmes de par la faute de notre mère Eve.

« Ajoutons cela à la misère et à la guerre », songea Angélique. Étendue sous ses draps, écoutant la pluie tomber dehors, elle éprouvait un certain bien-être. Elle se sentait faible et en même temps grandie. Elle avait l'impression d'être couchée à bord d'un navire s'éloignant d'un rivage connu pour

voguer vers un autre destin. De temps en temps, elle pensait à Philippe et serrait les dents. Après son évanouissement, mise au lit et veillée par Pulchérie, elle ne s'était pas rendu compte du départ du marquis et de son fils.

On lui raconta qu'ils ne s'étaient pas attardés à Monteloup. Philippe se plaignait des punaises qui l'avaient empêché de dormir.

– Et ma requête au roi, demanda le baron de Sancé au moment où son illustre parent montait en carrosse, avez-vous pu la lui présenter ?

– Mon pauvre ami, je l'ai présentée, mais je ne crois pas que vous soyez en

droit d'espérer grand-chose ; le royal enfant est présentement plus pauvre que vous et n'a pour ainsi dire pas un toit où reposer sa tête.

Il ajouta dédaigneusement :

– On m'a raconté que vous vous distrayez à faire de beaux mulets. Vendez-en quelques-uns.

– Je réfléchirai à votre suggestion, dit Armand de Sancé, ironique pour une fois. Il est certes préférable actuellement pour un gentilhomme d'être laborieux que de compter sur la générosité de ses pairs.

– Laborieux ! Pfuit ! quel vilain mot, fit

le marquis avec un geste coquet de la main. Alors, adieu, mon cousin. Envoyez donc vos fils aux armées, et pour le régiment du mien, vos croquants les mieux bâtis. Adieu. Je vous baise mille fois.

Le carrosse s'éloigna en cahotant tandis qu'une main raffinée s'agitait à la portière.

Il n'y eut pas d'autres visites des seigneurs du Plessis. On apprit qu'ils donnaient quelques fêtes, puis qu'ils allaient repartir pour l'Île-de-France avec leur armée toute neuve. Des sergents recruteurs étaient passés par

Monteloup.

Au château, il y eut Jean la Cuirasse et un valet de ferme qui se laissèrent tenter par l'avenir glorieux réservé aux dragons du roi. La nourrice Fantine pleura beaucoup au départ de son fils.

– Il n'était pas mauvais et voilà qu'il va devenir un reître de votre espèce, dit-elle à Guillaume Lützen.

– C'est une question d'hérédité, ma bonne. N'eut-il pas comme père présumé un soudard ?

Pour compter les jours, on prit l'habitude de dire « c'était avant » ou « après la

visite du marquis du Plessis ».

Chapitre 7

Puis il y eut l'incident du « visiteur noir ».

De celui-ci, Angélique se rappela plus profondément et plus longuement. Loin de détruire et de meurtrir comme l'avaient fait les hôtes précédents, il apporta avec ses paroles étranges une espérance qui devait suivre la jeune fille au cours de sa vie, une espérance si profondément ancrée que, dans les moments de détresse qu'elle traversa plus tard, il lui suffisait de fermer les yeux pour revoir cette soirée de

printemps, toute murmurante de pluie, par laquelle il était apparu. Angélique se trouvait à la cuisine comme d'habitude. Autour d'elle jouaient Denis, Marie-Agnès et le petit Albert. Le dernier-né était dans son berceau près de l'âtre. De l'avis des enfants, la cuisine était la plus belle pièce de la maison. Le feu y brûlait en permanence et presque sans fumée, car la hotte de l'immense cheminée était très haute. La lueur de ce feu éternel dansait et se mirait dans les fonds rouges de casseroles et de bassines de cuivre lourd qui garnissaient les murs. Le sauvage et rêveur Gontran restait souvent des heures à observer le scintillement de ces reflets où il voyait des visions étranges, et Angélique y

reconnaissait les génies tutélaires de Monteloup.

Ce soir-là, Angélique préparait un pâté de lièvre. Elle avait déjà façonné la pâte en forme de tourte et coupait le hachis de viande. Au-dehors, on entendit le galop d'un cheval.

– Voici votre père qui rentre, dit tante Pulchérie. Angélique, je crois qu'il serait décent que nous paraissions au salon.

Mais, après un court silence pendant lequel le cavalier dut sauter à terre, la cloche de la porte d'entrée sonna.

– J'y vais, s'écria Angélique.

Elle se précipita, sans souci de ses manches relevées sur ses bras blanchis de farine. Elle distingua à travers la pluie et la brume du soir un homme grand et sec, dont la cape ruisselait d'eau.

– Avez-vous mis votre cheval à l'abri ? s'écria-t-elle. Ici les bêtes prennent froid facilement. Il y a trop de brouillard à cause des marais.

– Je vous remercie, demoiselle, répondit l'étranger en retirant son large feutre et en s'inclinant. Je me suis autorisé, selon l'usage des voyageurs, à rentrer aussitôt mon cheval et mon bagage dans votre écurie. Me voyant trop loin de mon but ce soir et passant près du château de

Monteloup, j'ai pensé solliciter de M. le baron l'hospitalité d'une nuit.

À son costume de grosse étoffe noire à peine garni d'un col blanc, Angélique pensa qu'il s'agissait d'un petit marchand ou d'un paysan endimanché. Cependant son accent, qui n'était pas celui du terroir et semblait un peu étranger, la déconcertait, et aussi la recherche de son langage.

– Mon père n'est pas rentré, mais venez vous mettre au chaud dans la cuisine. On va envoyer un valet bouchonner votre bête.

Lorsqu'elle regagna la cuisine, précédant le visiteur, son frère Josselin venait de

pénétrer par la porte des communs. Couvert de boue, le visage rouge et sale, il avait fait traîner sur le dallage un sanglier, tué par lui d'un coup d'épieu.

– Bonne chasse, monsieur ? demanda l'étranger avec beaucoup de politesse.

Josselin lui jeta un coup d'œil sans aménité et répondit d'un grognement. Puis il s'assit sur un tabouret, et tendit ses pieds à la flamme. Plus modestement, le visiteur s'installait aussi au coin de l'âtre, acceptait une assiette de potage de la main de Fantine.

Il expliqua qu'il était originaire du pays, étant né du côté de Secondigny, mais qu'ayant passé de longues années à

voyager il avait fini par ne plus parler sa propre langue qu'avec un fort accent.

Cela reviendrait vite, affirma-t-il. Il n'y avait qu'une semaine qu'il avait débarqué à La Rochelle.

À ces derniers mots, Josselin redressa la tête et le regarda d'un œil brillant. Les enfants l'entourèrent et se mirent à le cribler de questions.

– Dans quel pays êtes-vous allé ?

– Est-ce loin ?

– Quel métier faites-vous ?

– Je n'ai pas de métier, répondit l'inconnu. Pour l'instant, je crois qu'il me

plairait assez de parcourir la France et de raconter à qui veut les entendre mes aventures et mes voyages.

– Comme les poètes, les troubadours du Moyen Age ? interrogea Angélique, qui avait tout de même retenu quelques-uns des enseignements de tante Pulchérie.

– C'est un peu cela, bien que je ne sache ni chanter ni faire des vers. Mais je pourrais dire des choses très belles sur les pays où la vigne n'a pas besoin d'être plantée. Les grappes pendent aux arbres des forêts, mais les habitants ne savent pas faire le vin. C'est mieux ainsi, car Noé s'enivra, et le Seigneur n'a pas voulu que tous les hommes se transforment en pourceaux. Il y a encore

des peuplades innocentes sur terre. Je pourrais aussi vous parler de ces grandes plaines où, pour avoir un cheval, il n'y a qu'à guetter derrière un rocher le passage des troupeaux sauvages qui galopent crinières au vent. On lance une longue corde munie d'un nœud coulant et l'on ramène sa bête.

– Est-ce qu'elle s'apprivoise facilement ?

– Pas toujours, dit en souriant le visiteur.

Et Angélique comprit soudain que cet homme devait rarement sourire. Il semblait avoir une quarantaine d'années, mais il y avait quelque chose de raide et de passionné dans son regard.

– Est-ce que, pour aller dans ces pays, on arrive au moins par la mer ? interrogea avec méfiance le taciturne Josselin.

– On traverse tout l'océan. Là-bas, à l'intérieur des terres, se trouvent des fleuves et des lacs. Les habitants sont d'un rouge de cuivre. Ils se garnissent la tête de plumes d'oiseaux et circulent en canots cousus de peaux de bêtes. J'ai été aussi dans des îles où les hommes sont tout noirs. Ils se nourrissent de roseaux épais comme le bras qu'on nomme canne à sucre, et c'est en effet de là que vient le sucre. On fait aussi de ce sirop une boisson plus forte que l'eau-de-vie de grain, mais qui grise moins et donne de

la gaieté et de la force : le rhum.

– Avez-vous rapporté de cette boisson merveilleuse ? demanda Josselin.

– J'en ai un flacon dans les fontes de ma selle. Mais j'en ai laissé aussi plusieurs fûts chez mon cousin, qui habite La Rochelle et se promet d'en tirer de bons bénéfices. C'est son affaire. Moi, je ne suis pas commerçant. Je ne suis qu'un voyageur curieux de terres nouvelles, avide de connaître ces lieux où personne n'a ni faim ni soif, et où l'homme se sent libre. C'est là que j'ai compris que tout le mal venait de l'homme de race blanche, parce qu'il n'a pas écouté la parole du Seigneur, mais l'a travestie. Car le Seigneur n'a pas ordonné de tuer,

ni de détruire, mais de s'aimer. Il y eut un silence. Les enfants n'étaient pas accoutumés à un langage aussi insolite.

– La vie aux Amériques est donc plus parfaite qu'en nos pays où Dieu règne depuis si longtemps ? demanda soudain la voix calme de Raymond.

Il s'était rapproché lui aussi, et Angélique trouva dans son regard une expression analogue à celle de l'étranger. Celui-ci le dévisagea avec attention.

– Il est difficile de peser dans une balance les perfections diverses d'un monde ancien et d'un monde nouveau, mon fils. Que vous dire ? Aux

Amériques, on vit d'une façon très différente. L'hospitalité entre hommes blancs est large. Il n'est jamais question de payer et, d'ailleurs, en certains endroits la monnaie n'existe pas et l'on vit uniquement de chasse, de pêche et d'échanges de peaux et de verroterie.

– Et la culture ?

Cette fois, c'était Fantine Lozier qui interrogeait, ce qu'elle n'eût jamais fait en présence de ses maîtres adultes. Mais sa curiosité était aussi dévorante que celle des enfants.

– La culture ? Aux îles des Antilles, les Noirs en font un peu. En Amérique, les Rouges ne la pratiquent guère, mais ils

vivent de cueillette de fruits et de pousses. Il y a d'autres coins, où l'on cultive la pomme de terre qu'on appelle truffe en Europe, mais qu'on ne sait pas encore travailler ici.

« Il y a des fruits surtout : des sortes de poires et qui sont en réalité pleines de beurre, et des arbres à pain.

– Des arbres à pain ? Alors il n'y a pas besoin de meunier ! s'exclama Fantine.

– Sûrement non. D'autant plus qu'il y a beaucoup de maïs. Dans d'autres régions les gens mâchonnent quelques écorces ou des noix de cola. Avec cela, on n'a faim ni soif de toute la journée. On peut aussi se nourrir avec une sorte de pâte

d'amande, le cacao, qu'on mélange avec la cassonade. Et l'on boit un extrait de fèves appelé café. Dans les pays plus désertiques se trouve du suc de palme ou d'agave. Il y a des animaux...

– Est-ce qu'on peut faire du cabotage marchand dans ces pays ? interrompit Josselin.

– Déjà quelques Dieppois en font, puis quelques gens de par ici. Mon cousin lui-même travaille pour un armateur qui arme parfois pour la Côte Franciscaine, comme on disait au temps de François Ier.

– Je sais, je sais, interrompit de nouveau Josselin, impatient. Je sais aussi que des

Olonais vont parfois en Terre-Neuve et des gens du Nord en Nouvelle France¹, mais il paraît que ce sont des pays froids, et ça ne me dirait rien.

– En effet, Champlain a été envoyé en Nouvelle France en 1608 déjà, et il y a beaucoup de colons français là-bas. Mais c'est réellement un pays froid et trop dur à vivre.

– Et pourquoi donc ?

– C'est assez difficile à vous expliquer. Peut-être parce qu'il s'y trouve déjà des jésuites français.

– Vous êtes protestant, n'est-ce pas ?
hasarda vivement Raymond.

– En effet. Je suis même pasteur, quoique sans paroisse, et surtout voyageur.

– Vous tombez mal, monsieur, ricana Josselin. Je soupçonne mon frère d'être fortement attiré par la discipline et les exercices spirituels de la Compagnie de Jésus, que vous incriminez.

– Loin de moi la pensée de l'en blâmer, fit le huguenot avec un geste de protestation. J'ai rencontré maintes fois là-bas les pères jésuites, qui ont pénétré à l'intérieur des terres avec un courage et une abnégation évangéliques. Pour certaines tribus de la Nouvelle France, il n'y a pas de plus grand héros que le célèbre père Jogues, martyr des Iroquois. Mais chacun est libre de sa

conscience et de ses convictions.

– Ma foi, dit Josselin, je ne peux guère discourir avec vous sur ces sujets, car je commence à oublier quelque peu mon latin. Mais mon frère le parle plus élégamment que le français et...

– Voici justement l'un des plus grands malheurs qui frappent notre France, s'écria le pasteur. Qu'on ne puisse plus prier son Dieu, que dis-je le Dieu des Mondes, en sa langue maternelle et avec son cœur, mais qu'il soit indispensable de se servir de ces incantations magiques en latin...

Angélique regrettait qu'il ne fût plus question de raz de marée et de navires

négriers, d'animaux extraordinaires comme les serpents ou ces lézards géants à dents de brochet, capables de tuer un bœuf, ou encore de ces baleines grandes comme des bateaux.

Elle ne s'était pas aperçue que la nourrice venait de quitter la pièce. Elle avait laissé la porte entrouverte. Aussi surprit-on des chuchotements et la voix de Mme de Sancé, qui ne pensait pas être entendue.

– Protestant ou non, ma fille, cet homme est notre hôte et il restera ici tant qu'il en aura le désir.

Peu après, la baronne, suivie d'Hortense, pénétra dans la cuisine. Le visiteur

s'inclina fort civilement, sans baisemain ni révérence de cour. Angélique se dit que c'était certainement un roturier, mais sympathique quand même, encore que huguenot, et tant soit peu exalté.

– Pasteur Rochefort, se présenta-t-il. Je dois me rendre à Secondigny où je suis né, mais, la route étant longue, j'ai songé à me reposer sous votre toit hospitalier, madame.

La maîtresse de maison l'assura qu'il serait le bienvenu, qu'ils étaient tous des catholiques pratiquants, mais que ceci n'empêchait pas d'être tolérants, comme l'avait recommandé le bon roi Henri IV.

– C'est ce que j'ai osé espérer en entrant

ici, madame, reprit le pasteur en s'inclinant plus profondément, car je dois vous avouer que des miens amis m'ont confié que vous aviez depuis de longues années un vieux serviteur huguenot. Aussi l'ai-je été voir d'abord et c'est ce Guillaume Lützen qui m'a laissé espérer que je pourrais être accueilli par vous cette nuit.

– Vous pouvez en être assuré en effet, monsieur, et même les jours suivants si tel est votre bon plaisir.

– Mon seul plaisir est d'être aux ordres du Seigneur, en la manière dont je puis le servir. Et c'est lui qui m'a bien inspiré, encore, j'avoue, que c'est surtout votre mari que j'aurais désiré voir...

– Vous avez une commission pour mon mari ? s'étonna Mme de Sancé.

– Pas une commission, mais peut-être une mission. Souffrez que je n'en fasse communication qu'à lui.

– Très certainement, monsieur. D'ailleurs j'entends les pas de son cheval.

Le baron Armand entra bientôt à son tour. On avait dû l'avertir de la visite inattendue. Il ne témoigna pas à son hôte sa cordialité habituelle. Il paraissait contraint et comme anxieux.

– Est-il vrai, monsieur le pasteur, que vous venez des Amériques ? s'informa-t-

il après les salutations d'usage.

– Oui, monsieur le baron. Et je serais heureux d'avoir quelques instants de tête-à-tête avec vous afin de vous entretenir de qui vous savez.

– Chut ! fit impérativement Armand de Sancé en jetant un coup d'œil inquiet vers la porte.

Il ajouta un peu précipitamment que leur maison était à la disposition de M. Rochefort, et que celui-ci n'avait qu'à commander aux chambrillons tout ce qui lui serait nécessaire pour son confort. On dînerait dans une heure. Le pasteur remercia et demanda l'autorisation de se retirer afin de « se laver un peu ».

« L'averse ne lui suffit donc pas ? songea Angélique. Drôles de gens que ces huguenots ! On a raison de dire qu'ils ne sont pas comme tout le monde. Je demanderai à Guillaume si lui aussi se lave à tout propos.

« Ça doit être dans leurs rites. C'est pour cela qu'ils ont souvent cet air penaud ou encore si susceptible, comme Lützen. Ils ont la peau trop raclée et à vif, et cela doit leur faire mal... C'est comme ce jeune Philippe qui éprouve le besoin de se laver tout le temps. Sans doute cette préoccupation de soi-même le conduira-t-il aussi à l'hérésie. On le brûlera peut-être et ce sera bien fait pour lui ! »

Cependant comme le visiteur se dirigeait

vers la porte pour se rendre à la chambre où Mme de Sancé était sur le point de le guider, Josselin le retint par le bras avec sa brusquerie habituelle.

– Un mot encore, pasteur. Pour pouvoir travailler dans ces pays d'Amérique, il faut sans doute être bien riche, ou encore acheter une commission d'enseigne de navigation, ou tout au moins d'artisan en quelque métier ?

– Mon fils, les Amériques sont des terres libres. On n'y demande rien, bien qu'il soit nécessaire d'y travailler fort et dur, et de se défendre aussi.

– Qui êtes-vous, étranger, pour vous permettre d'appeler ce jeune homme

votre fils, et ceci en présence de son propre père et de moi, son aïeul ?

La voix ricanante du vieux baron venait de s'élever.

– Je suis le pasteur Rochefort, monsieur le baron, pour vous servir, mais sans désignation de diocèse, et de passage seulement.

– Un huguenot ! gronda le vieillard. Et qui, au surplus, vient de ces pays maudits... Il se tenait sur le seuil, appuyé sur sa canne, mais se redressant de toute sa hauteur. Il avait pris soin doter la vaste houppelande noire dont il se vêtait l'hiver. Son visage parut à Angélique aussi blanc que sa barbe. Sans savoir

pourquoi, elle eut peur et se hâta d'intervenir.

– Grand-père, ce monsieur était tout trempé et nous l'avons invité à se sécher. Il nous a raconté des histoires passionnantes...

– Soit. Je ne cache pas que j'aime le courage et, lorsque l'ennemi se présente la face découverte, je sais qu'il a droit à des égards.

– Monsieur, je ne viens pas en ennemi.

– Épargnez-nous vos prêches hérétiques. Je n'ai jamais pris part à des controverses qui ne sont pas de la compétence d'un vieux soldat. Mais je

tiens à vous dire que, dans cette maison, vous ne trouverez pas d'âmes à convertir.

Le pasteur eut un soupir imperceptible.

– En vérité, je ne suis pas revenu d'Amérique comme prêcheur cherchant de nouvelles conversions. Dans notre Église, les fidèles et les curieux viennent à nous librement. Je sais fort bien que les gens de votre famille sont des catholiques fervents et qu'il y a grande difficulté à convertir des gens dont la religion est codifiée par les plus anciennes superstitions et qui se prétendent seuls infallibles.

– Vous reconnaissez donc par là recruter

vos adeptes non parmi les gens de bien, mais parmi les indécis, des ambitieux déçus, des moines défroqués heureux de voir sanctifiés leurs désordres ?

– Monsieur le baron, vous êtes trop prompt dans vos jugements, dit le pasteur dont la voix se durcissait. De hautes figures et des prélats du monde catholique se sont déjà convertis à nos doctrines.

– Vous ne me révélez rien que je ne sache déjà. L'orgueil peut faire défailir les meilleurs. Mais notre avantage, à nous catholiques, c'est d'être appuyés sur les prières de toute l'Eglise, des saints et de nos morts, alors que vous, dans votre orgueil, vous niez cette intercession et

prétendez traiter avec Dieu lui-même.

– Les papistes nous accusent d'orgueil, mais eux-mêmes se veulent infaillibles et s'arrogent le droit de violence. Quand je suis parti de France, continua le pasteur d'une voix sourde, c'était en 1629, je venais d'échapper tout jeune au siège atroce de La Rochelle par les hordes de M. de Richelieu. On signait la paix d'Alès, enlevant aux protestants le droit de posséder des places fortes.

– Il n'était que temps. Vous deveniez un État dans l'État. Avouez que votre but était bien d'arracher toutes les contrées ouest et centrales de la France à l'influence du roi.

– Je l'ignore. J'étais trop jeune encore pour embrasser d'aussi vastes desseins. J'ai seulement compris que ces nouvelles décisions étaient en désaccord avec l'édit de Nantes du roi Henri IV.

« À mon retour je m'aperçois avec amertume qu'on n'a cessé d'en contester et d'en dénaturer les points avec une rigueur qui n'a d'égale que la mauvaise foi des casuistes et des juges. On appelle cela l'« observance minima » de l'Édit. Ainsi je vois les protestants obligés d'enterrer leurs morts la nuit. Pourquoi ? Parce que l'Édit ne porte pas explicitement que l'enterrement d'un réformé puisse se faire le jour. Donc il doit se faire la nuit.

– Voici qui doit plaire à votre humilité, ricana le vieux hobereau.

– Quant à l'article 28 permettant aux protestants d'ouvrir des écoles dans tous les lieux où l'exercice du culte est autorisé, comment l'a-ton interprété ? L'Édit ne parlant ni des matières enseignées, ni du nombre des maîtres, ni de l'importance des classes par communauté, on a donc décidé qu'il n'y aurait qu'un maître protestant par école et par bourg. C'est ainsi qu'à Marennes j'ai vu six cents enfants protestants n'ayant droit qu'à un seul maître. Ah ! que voilà bien l'esprit sournois auquel a conduit la fausse dialectique de l'Église ancienne, s'écria le pasteur avec éclat. Il

y eut un silence atterré, et Angélique s'aperçut que son grand-père, esprit droit et juste dans le fond, était légèrement désarçonné par l'exposé de ces faits qu'il n'ignorait pas.

Mais la voix calme de Raymond s'éleva soudain :

– Monsieur le pasteur, je ne suis pas de taille à apprécier la justice de l'enquête que vous avez pu mener en ce pays sur certains abus de zéloteurs intransigeants. Je vous sais gré de n'avoir même pas cité les cas de conversions achetées d'adultes et d'enfants. Mais vous devez savoir que, si ces excès existent, S. S. le pape en personne est intervenue à de nombreuses reprises auprès du haut

clergé de France et du roi. Des commissions officielles et secrètes sillonnent le pays pour redresser les torts certains qui ont pu être constatés. Je suis même persuadé que si vous-même poussiez jusqu'à Rome et remettiez un cahier d'enquêtes précises au souverain pontife, la plupart des fautes réelles observées seraient redressées...

– Jeune homme, ce n'est pas à moi de chercher à réformer votre Église, dit le pasteur d'un ton acide.

– Aussi bien, monsieur le pasteur, c'est nous-mêmes qui le ferons et, ne Vous en déplaise, s'écria l'adolescent avec un feu soudain, Dieu nous éclairera.

Angélique regarda son frère avec étonnement. Jamais elle ne se fût doutée que tant de passion couvait sous son apparence falote et quelque peu hypocrite. C'était au tour du pasteur d'être déconcerté. Pour essayer de dissiper la gêne, le baron Armand dit en riant sans malice :

– Vos discussions me font penser que, depuis quelque temps, j'ai regretté souvent de n'être pas huguenot. Car il paraît que l'on donne jusqu'à trois mille livres pour un noble se convertissant au catholicisme.

Le vieux baron bondit.

– Mon fils, épargnez-moi vos facéties

pesantes. Elles sont malséantes devant un adversaire.

Le pasteur avait repris son manteau humide sur sa chaise.

– Je n'étais point venu en adversaire. J'avais une mission à remplir au château de Sancé. Un message des terres lointaines. J'aurais voulu en parler seul à seul avec le baron Armand, mais je vois que vous avez coutume de traiter vos affaires publiquement en famille. J'aime cette façon. C'était celle des patriarches et aussi des apôtres.

Angélique s'aperçut que son grand-père était devenu aussi blanc que la pomme d'ivoire de sa canne et qu'il s'appuyait

au chambranle de la porte. Elle eut pitié. Elle aurait voulu arrêter les paroles qui allaient venir, mais déjà le pasteur continuait :

– M. Antoine de Ridoué de Sancé, votre fils, que j'ai eu le plaisir de rencontrer en Floride, m'a demandé de me rendre au château où il est né, de prendre des nouvelles de sa famille, afin que je puisse les lui transmettre à mon retour. Voilà ma tâche accomplie...

Le vieux gentilhomme s'était approché de lui à petits pas.

– Hors d'ici ! fit-il d'une voix sourde et haletante. Jamais, moi vivant, le nom de mon fils parjure à son Dieu, à son roi, à

sa patrie, ne sera prononcé sous ce toit.
Hors d'ici, vous dis-je. Pas de huguenot
chez moi !

– Je m'en vais, dit le pasteur très calme.

– Non !

La voix de Raymond s'élevait de
nouveau.

– Restez, monsieur le pasteur. Vous ne
pouvez vous trouver dehors par cette
nuit pluvieuse. Aucun habitant de
Monteloup ne voudra vous donner asile
et le premier village protestant est trop
loin. Je vous demande d'accepter
l'hospitalité de ma chambre.

– Restez, dit Josselin de sa voix rauque,

il faut encore que vous me parliez des Amériques et de la mer.

La barbe du vieux baron tremblait.

– Armand, s'écria-t-il avec une sorte de détresse qui brisa le cœur d'Angélique, voici où s'est réfugié l'esprit de révolte de votre frère Antoine. En ces deux garçons que j'aimais. Dieu ne m'épargnera rien. En vérité, j'ai trop vécu.

Il chancela. Ce fut Guillaume qui le soutint. Il sortit appuyé au vieux soldat et répétant d'une voix tremblante :

– Antoine... Antoine...

Quelques jours plus tard, le vieux grand-père mourut. On ne put savoir de quelle maladie. En fait, il s'éteignit plutôt, alors qu'on le croyait déjà remis de l'émotion causée par la visite du pasteur.

La douleur de connaître le départ de Josselin lui fut épargnée.

En effet, un matin, un peu après l'enterrement, Angélique qui dormait encore s'entendit appeler à mi-voix :

– Angélique ! Angélique !

Ouvrant les yeux, elle vit avec étonnement Josselin à son chevet. Elle lui fit signe de ne pas éveiller Madelon,

et le suivit dans le couloir.

– Je pars, chuchota-t-il. Tu tâcheras de leur faire comprendre.

– Où vas-tu ?

– D'abord à La Rochelle et ensuite je m'embarquerai pour les Amériques. Le pasteur Roche-fort m'a parlé de tous ces pays : Antilles, Nouvelle Angleterre, et aussi des colonies : Virginie, Maryland, Caroline, le Nouveau Duché d'York, la Pennsylvanie. Je finirai bien par aborder quelque part dans un endroit où l'on veut de moi.

– Ici aussi l'on veut de toi, dit-elle plaintivement.

Elle grelottait dans sa mince chemise de nuit usée.

– Non, fit-il, il n'y a pas de place pour moi dans ce monde-ci. Je suis las d'appartenir à une classe qui possède des privilèges et n'a plus d'utilité. Riches ou pauvres, les nobles ne savent absolument plus à quoi ils servent. Vois papa. Il tâtonne. Il s'abaisse à faire des mulets, mais n'ose pas exploiter à fond cette situation humiliante pour relever par l'argent son titre de gentilhomme. Finalement il perd sur les deux tableaux. On le montre du doigt parce qu'il travaille comme un maquignon, et nous aussi parce que nous sommes toujours des nobles gueux. Heureusement l'oncle

Antoine de Sancé m'a indiqué le chemin. C'était le frère aîné de papa. Il s'est fait huguenot et a quitté le continent.

– Tu ne veux pas abjurer ? supplia-t-elle, effrayée.

– Non. Les bondieuseries ne m'intéressent pas. Moi je veux vivre.

Il l'embrassa rapidement, descendit quelques marches et se retourna, posant sur sa jeune sœur à demi nue, un regard d'homme avisé.

– Tu deviens belle et forte, Angélique. Méfie-toi. Il te faudrait aussi partir. Ou bien, un de ces jours, tu te retrouveras dans le foin avec un valet d'écurie. Ou

bien encore tu vas devenir la chose d'un de ces gros hobereaux que nous avons pour voisins.

Il ajouta avec une douceur subite :

– Crois-en mon expérience de mauvais garçon, chérie : ce serait une vie affreuse pour toi. Sauve-toi aussi de ces vieux murs. Quant à moi, je m'en vais sur la mer.

Et, en quelques bonds, franchissant les marches deux par deux, le jeune homme disparut.

Chapitre 8

La mort du grand-père, le départ de Josselin et ces mots qu'il lui avait jetés : « Va-t'en, toi aussi » bouleversèrent Angélique profondément, à un âge où la nature hypersensible est prête à toutes les extravagances.

Ce fut ainsi qu'aux premiers jours de l'été Angélique de Sancé de Monteloup partit pour les Amériques avec une troupe de petits croquants qu'elle avait recrutés et gagnés à ses vues

vagabondes. On en parla longtemps dans le pays et beaucoup de gens y trouvèrent une preuve de plus de son ascendance féerique.

À vrai dire, l'expédition ne dépassa pas la forêt de Nieul. La raison revint à Angélique alors que le soir tombait et que le soleil projetait de grands pinceaux de lumière rouge à travers les énormes troncs de la forêt centenaire. Depuis des jours elle avait vécu dans une sorte de fièvre. Elle se voyait gagnant La Rochelle, se proposant comme mousse aux navires en partance, débarquant sur les terres inconnues où des êtres aimables les accueilleraient, des raisins plein les mains. Nicolas

avait été vite séduit. « Matelot, ça me plaît plus que de garder les bêtes. J'ai toujours eu envie de voir du pays. » Quelques autres garnements, plus soucieux de courir les bois que de rester aux champs, supplièrent qu'on les emmenât, et Denis aussi, naturellement. Ils étaient huit en tout, et Angélique, la seule fille, était leur chef. Pleins de confiance en elle, c'est à peine si les gamins s'émurent lorsque la nuit commença à envahir la forêt. Des fleurs dans la main et le nez barbouillé de mûres, ils trouvaient cette première partie de l'expédition fort agréable. On marchait depuis le matin, mais on avait fait halte, vers le milieu du jour, près d'un petit ruisseau pour dévorer les

provisions de châtaignes et de pain bis.

Cependant Angélique sentit un frisson la saisir et, tout à coup, Ta conscience de sa sottise l'envahit avec une telle lucidité que sa bouche devint sèche.

« On ne peut passer la nuit dans la forêt, songea-t-elle. Il y a des loups. »

– Nicolas, reprit-elle tout haut, est-ce que cela ne te semble pas bizarre que nous n'ayons pas encore atteint le village de Naillé ?

Le garçon devenait soucieux.

– M'est avis qu'on s'est peut-être égaré. La fois que j'y étais allé avec mon père de son vivant, je crois me rappeler qu'on

n'avait pas marché si longtemps.

Angélique sentit une petite main crasseuse se glisser dans la sienne. C'était celle du plus jeune enfant, âgé de six ans.

– Il commence à faire nuit, gémit-il. Peut-être qu'on est perdu.

– Mais peut-être qu'on est tout près, rassura Angélique. Marchons encore.

Ils reprirent leur marche en silence. Entre les ramures, le ciel pâlisait.

– Si nous ne sommes pas arrivés au village d'ici la nuit, il n'y a pas besoin de s'effrayer, dit Angélique. Nous monterons dans les chênes pour y

dormir. Ainsi les loups ne nous verront pas.

Mais malgré son ton paisible, elle se sentait anxieuse. Soudain le son argentin d'une cloche lui parvint et elle eut un soupir de soulagement.

– Voici le village où l'on sonne l'Angélus, s'écria-t-elle.

Ils se mirent à courir. Le sentier commençait à descendre, les arbres s'espaciaient. Ils se trouvèrent tout à coup en lisière du bois, et s'arrêtèrent émerveillés. Au fond d'une combe de verdure, elle était là, merveille silencieuse au sein de la forêt, l'abbaye de Nieul.

Le soleil couchant dorait ses nombreux toits de tuiles rosés, ses clochetons, ses murs pâles percés de lucarnes et de cloîtres, ses vastes cours désertes. La cloche sonnait. Un moine chargé de seaux allait vers le puits.

Muets d'on ne sait quel émoi religieux, les enfants descendirent jusqu'au grand porche principal. La porte de bois en était entrouverte ; ils entrèrent. Un vieux moine, dans sa bure brune, était assis sur un banc et dormait ; ses cheveux blancs lui faisaient une petite couronne de neige soigneusement posée sur son crâne nu. Rendus nerveux par les émotions diverses qu'ils venaient d'éprouver, les petits vagabonds le regardèrent et

éclatèrent de rire. Ceci attira un gros frère jovial sur le seuil d'une porte.

– Eh ! petits gars, leur cria-t-il en patois, en voilà des façons de malappris !

– Je crois que c'est le frère Anselme, chuchota Nicolas.

Le frère Anselme parcourait quelquefois le pays avec son âne. Il distribuait des chapelets et des flacons de liqueur médicale extraite de fleurs d'angélique, en échange de blé et de morceaux de lard. La chose étonnait, car l'abbaye n'abritait pas un ordre mendiant, et on la disait fort riche étant donné les revenus prélevés sur ses domaines.

Angélique s'avança vers lui, suivie de sa troupe fidèle. Elle n'osa pas lui confier leur projet initial de partir pour les Amériques. Aussi bien le frère Anselme n'avait sans doute jamais entendu parler des Amériques. Elle lui raconta seulement qu'ils étaient de Monteloup et qu'étant allés au bois pour cueillir la fraise et la framboise, ils s'étaient égarés.

– Mes pauvres poulets, dit le frère qui était fort brave homme, voilà ce que c'est que d'être gourmands. Vos mères vont vous chercher en pleurant et au retour je prévois que les fesses vont vous cuire. Mais pour l'instant il n'y a rien d'autre à faire que de vous asseoir

là. Je m'en vais vous donner une écuelle de lait et du pain bis. Vous dormirez dans la grange, et demain j'attellerai le chariot pour vous reconduire chez vous ; précisément j'avais à quêter par là.

Le programme était raisonnable. Angélique et ses compagnons avaient marché tout le jour. Même en chariot elle savait qu'on ne pourrait être à Monteloup avant une heure avancée de la nuit ; aucune route ne traversait la forêt de part en part, sinon les sentiers que les enfants avaient suivis. Il fallait prendre un chemin beaucoup plus long par les communes de Naillé et Varrout dont ils étaient fort loin.

« La forêt c'est comme la mer, songea

Angélique, il faudrait s'y guider avec une pendule, ainsi que l'expliquait Josselin, sinon on marche en aveugle. »

Un certain découragement l'accablait. Elle se voyait mal reprenant son voyage avec sous le bras une pendule aussi lourde que celle de M. Molines. D'ailleurs ses « hommes » n'étaient-ils pas sur le point de l'abandonner ? La fillette resta silencieuse, tandis que les autres mangeaient assis au pied du mur dans la tiédeur dont le crépuscule emplissait les vastes cours.

La cloche continuait de sonner. Des hirondelles poussaient des cris aigus dans le ciel rosé, et des poules caquetaient sur des tas de paille et de

fumier. Le frère Anselme passa en rabattant son capuchon :

– Je m'en vais à complies. Soyez sages, ou je vous fais cuire dans ma marmite.

On voyait des silhouettes brunes glisser entre les arceaux d'un cloître. Près du porche, le vieux frère continuait de dormir. Sans doute était-il dispensé des offices... Angélique, voulant réfléchir, s'éloigna seule.

Dans l'une des cours elle aperçut un fort beau carrosse armorié reposant sur ses brancards. Des chevaux de race mangeaient leur foin à l'écurie. Ce détail l'intrigua sans qu'elle sût pourquoi. Elle marchait à petits pas dans le silence,

envoûtée par le charme de cette grande demeure au milieu des arbres. Tandis que la nuit emplirait la forêt, que les loups rôderaient, l'abbaye à l'abri de ses murs épais poursuivrait sa vie close, secrète, dont la fillette ne pouvait rien imaginer. Au loin, des chants d'église montaient, lents et doux. Angélique, guidée par la musique, commença de gravir un escalier de pierre. Jamais elle n'avait entendu une harmonie si suave, car à l'église de Monteloup les cantiques brailles par le curé et le maître d'école n'avaient rien qui rappelât les phalanges célestes.

Tout à coup, elle perçut un bruit de jupe et, se retournant, vit venir dans la

pénombre du cloître une fort belle dame vêtue somptueusement. Ce fut, du moins, ce qu'il lui parut. Jamais Angélique n'avait vu ni à sa mère ni à ses tantes une robe de velours noir incrustée de fleurs grises. Comment se serait-elle doutée que c'était là une toilette d'extrême simplicité, réservée aux retraites pieuses dans le calme d'une abbaye. La dame portait sur ses cheveux châtons une mantille de dentelle noire et à la main un fort gros missel. Elle passa près d'Angélique et lui jeta un regard surpris.

– Que fais-tu là, fillette ? Ce n'est pas l'heure de l'aumône.

Angélique recula en tâchant de prendre l'air niais d'une petite paysanne

intimidée. Dans l'ombre de ces voûtes, la poitrine de la dame lui apparaissait extrêmement blanche et gonflée. À peine si une légère dentelle couvrait ces magnifiques rondeurs que le plastron brodé présentait, comme une corne d'abondance présente ses fruits.

« Quand je serai grande, je voudrais avoir une poitrine semblable », pensa Angélique en redescendant l'escalier en tournevis.

Elle caressait son buste encore trop maigre à son gré et se sentait envahie de trouble. Le claquement de sandales gravissant l'escalier la rejeta nerveusement à l'abri d'un pilier. Un moine la frôla de sa robe de bure. Elle

ne put entrevoir qu'un fort beau visage, soigneusement rasé, des yeux bleus brillants d'intelligence dans l'ombre du froc. Il disparut. Puis sa voix, mâle et douce, s'éleva.

– On vient seulement de me prévenir de votre visite, madame. J'étais dans la bibliothèque du monastère penché sur quelques vieux grimoires traitant des philosophies grecques. Mais la salle est lointaine et mes frères sont dolents, surtout par temps de chaleur. Tout père abbé que je suis, je n'ai été averti de votre présence qu'à l'heure des compiles.

– Ne vous excusez pas, mon père. Je connais les êtres et me suis installée.

Ah ! que cet air qu'on respire ici est bon ! Je suis arrivée hier en mes terres de Richeville, et n'ai eu de cesse de me rendre à Nieul. L'atmosphère de la cour depuis qu'elle s'est transportée à Saint-Germain est odieuse. Tout y est brouillon, triste et pauvre. En fait, je ne me plais qu'à Paris... ou à Nieul. D'ailleurs M. Mazarin ne m'aime pas. Je vous dirai même que ce cardinal...

Le reste de la conversation se perdit. Les deux interlocuteurs s'éloignaient. Angélique retrouva ses petits compagnons dans la vaste cuisine de l'abbaye où frère Anselme, ceint d'un tablier blanc, s'affairait aidé de deux ou trois gavroches affublés de robes trop

longues pour eux. C'étaient les novices de l'abbaye.

– Repas délicat ce soir, disait le frère cuisinier. La comtesse de Richeville est dans nos murs. J'ai ordre de descendre aux caves choisir les vins les plus fins, de rôtir six chapons et de me débrouiller de n'importe quelle façon pour présenter un plat de poissons. Le tout dûment corsé d'épices, ajouta-t-il en jetant un clin d'œil entendu à un de ses confrères qui, assis à l'extrémité de la table de bois, buvait un verre de liqueur.

– Les servantes de la dame sont accortes, répondit l'autre, un homme gras et rouge dont le ventre était difficilement maintenu par une corde nouée de nœuds

à laquelle pendait un chapelet. J'ai aidé ces trois charmantes demoiselles à monter le lit dans la cellule réservée à leur maîtresse, ainsi que les malles et la garde-robe.

– Ah ! ah ! ah ! s'exclama frère Anselme. Je vous vois fort bien, frère Thomas, portant malle et garde-robe ! Vous qui n'avez pas même le courage de soulever votre bedaine.

– Je les ai aidées de mes conseils, fit dignement le frère Thomas. Ses yeux injectés de sang faisaient le tour de la salle, où brillaient et crépitaient les feux sous les broches et les énormes marmites.

– Qu'est-ce que cette nuée de petits croquants que vous abritez dans vos réserves, frère Anselme ?

– Des enfants de Monteloup qui se sont égarés dans la forêt.

– Vous devriez les faire tremper dans votre court-bouillon, dit le frère Thomas en roulant des yeux terribles.

Deux des petits paysans se mirent à pleurer, effrayés.

– Allons, allons ! dit frère Anselme en ouvrant une porte. Suivez ce couloir. Vous trouverez une grange ; mettez-vous là et dormez. Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous ce soir.

Heureusement qu'un pêcheur m'a apporté un beau brochet, sinon notre père abbé, dans sa contrariété, aurait pu fort bien m'ordonner trois heures de pénitence les bras en croix. Je me fais vieux pour ce genre d'exercice...

Lorsqu'elle eut constaté que ses petits compagnons s'étaient endormis, Angélique, couchée dans le foin odorant, sentit les larmes lui monter aux yeux.

– Nicolas, chuchota-t-elle, je crois que nous ne pourrons jamais arriver aux Amériques. J'ai réfléchi. Il faudrait avoir une pendule.

– Ne t'inquiète pas, répondit l'adolescent en bâillant. C'est raté pour cette fois, mais on s'est bien amusés.

– Naturellement, dit Angélique furieuse, tu es comme un écureuil. Incapable de mener à bien de grands projets. Et puis tu t'en moques que nous retournions comme des piteux à Monteloup. Ton père ne te rossera pas puisqu'il est mort, mais les autres, qu'est-ce qu'ils vont prendre !

– Ne te fais pas de souci pour eux, répéta Nicolas à demi endormi, ils ont la peau dure.

Trois secondes plus tard, il ronflait bruyamment.

Angélique pensa que tant de préoccupations l'empêcheraient de trouver le sommeil, mais peu à peu la voix lointaine du frère Anselme houspillant ses moinillons s'estompa et elle s'endormit.

Elle se réveilla parce qu'il faisait trop chaud dans le foin. Les enfants dormaient toujours et leurs souffles réguliers emplissaient la grange.

« Je vais aller respirer dehors », se dit-elle.

Elle tâtonna pour retrouver la porte du petit couloir menant à la cuisine. Dès qu'elle l'eut ouverte, un bruit de voix bruyantes et d'éclats de rire paysans lui

parvint. La lueur des feux continuait de danser là-bas. Il semblait y avoir maintenant nombreuse compagnie dans le domaine de frère Anselme.

La fillette s'avança jusqu'au seuil.

Elle aperçut une dizaine de moines assis autour de la grande table garnie d'assiettes et de pichets d'étain. Des carcasses de volailles traînaient dans les plats. Une odeur de vin et de friture se mêlait à celle plus délicate d'une bouteille de liqueur ouverte dont chacun des festoyants avait un verre devant lui. Trois femmes, fraîches paysannes déguisées en soubrettes, prenaient part à la fête. Deux d'entre elles riaient fort et paraissaient déjà complètement ivres :

La troisième, plus modeste, résistait aux mains gourmandes de frère Thomas qui cherchait à l'attirer.

– Allons, allons, mignonne, disait le gros moine, ne soit pas plus bégueule que ton auguste maîtresse. À cette heure, tu peux être bien sûre qu'elle ne s'entretient plus de philosophie grecque avec notre père abbé. Tu serais la seule à ne pas t'amuser cette nuit, à l'abbaye.

La servante jetait des regards gênés et déçus autour d'elle. Sans doute était-elle moins farouche qu'elle ne voulait le paraître, mais la face rubiconde du frère Thomas ne l'inspirait pas.

L'un des autres moines parut le

comprendre, car il se dressa brusquement et saisit la taille de la demoiselle d'un geste engageant.

– Par saint Bernard, patron de notre cloître, s'écria-t-il, cette petite est trop fine pour vous, gros porc. Qu'en penses-tu ? interrogea-t-il en relevant d'un doigt le menton de la récalcitrante. Est-ce que je n'ai pas de beaux yeux à défaut de beaux cheveux ? Et puis, tu sais, j'ai été soldat et je sais amuser les filles.

Il avait en effet des yeux noirs et gais, et un air futé. La soubrette consentit à sourire. Il s'ensuivit une courte bagarre provoquée par le frère Thomas vexé d'être délaissé. Un pot d'étain fut renversé, les femmes protestèrent. Tout à

coup, quelqu'un cria :

– Regardez ! Là !... Un ange !...

Tout le monde se tourna vers la porte, où se tenait Angélique. Elle ne recula pas, car elle n'était pas de nature craintive. Elle avait assez souvent assisté à des fêtes paysannes pour ne pas s'effrayer des éclats de voix et de l'agitation que provoquent nécessairement de larges libations. Cependant quelque chose en elle se révoltait. Il lui semblait que ce spectacle jurait avec la vision qu'elle avait eue sous les yeux du haut de la forêt, lorsque l'abbaye leur était apparue dans la lumière dorée du soir, asile et refuge de paix.

– C'est une gamine qui s'est perdue dans le bois, expliqua le frère Anselme.

– La seule fille d'une bande de gars, renchérit le frère Thomas. Ça promet. Peut-être qu'elle aime rire aussi ? Tiens, viens boire ça, dit-il en tendant vers la fillette un verre de liqueur, c'est bon, c'est sucré. C'est nous qui la fabriquons dans nos grandes cornues avec de l'angélique des marais : *Angelica sylvestris*.

Elle obéit, moins par gourmandise que par curiosité, et goûta à cette médecine dont on disait tant de bien, et qui portait son nom. Le breuvage, d'un vert doré, lui parut délicieux, à la fois fort et velouté, et lorsqu'elle eut bu, une agréable

chaleur se répandit en elle.

– Bravo ! braillait frère Thomas. Toi, au moins, tu sais lever le coude !

Il l'attira sur ses genoux. Son haleine avinée, l'odeur de suint de sa robe de bure dégoûtaient Angélique, mais elle était étourdie par l'alcool qu'elle venait d'absorber. La main du frère Thomas tapotait les genoux d'Angélique d'un geste qui se voulait paternel.

– Elle est tout plein mignonne, cette petite.

Une voix venue de la porte s'éleva :

– Mon frère, laissez cette enfant tranquille.

Un moine coiffé de son capuchon, les mains dans ses vastes manches, se tenait sur le seuil comme une apparition.

– Ah ! voilà notre rabat-joie, grogna frère Thomas. On ne vous demande pas de vous joindre à nous, frère Jean, si la bonne chère ne vous tente pas. Mais au moins laissez les autres se réjouir tranquillement. Vous n'êtes pas encore notre prieur.

– Il n'est pas question de cela, répondit l'autre d'une voix altérée. Je vous recommande seulement de laisser cette enfant. C'est la fille du baron de Sancé, et il ne serait pas bon qu'elle eût à se plaindre à lui de vos mœurs plutôt que de se féliciter de votre hospitalité.

Il y eut un silence fait d'étonnement et de gêne.

– Venez, mon enfant, dit le moine d'un ton ferme.

Machinalement Angélique le suivit. Ils traversèrent la cour. Levant les yeux, la fillette aperçut le ciel étoilé, d'une pureté indicible, au-dessus du monastère.

– Entrez là, dit frère Jean en ouvrant une porte de bois percée d'un guichet. C'est ma cellule. Vous pourrez vous y reposer en paix en attendant le jour.

C'était une très petite pièce aux murs nus à peine ornés d'un crucifix de bois et

d'une image de la Vierge. Dans un coin, il y avait une couchette basse, presque une planche recouverte de draps grossiers et d'une couverture. Un prie-Dieu de bois dont la tablette était chargée de livres de prières se trouvait sous le crucifix. Il régnait là une fraîcheur agréable, mais qui, l'hiver, devait se transformer en froid atroce. La fenêtre en plein cintre se fermait par un seul volet de bois. Ouverte, ce soir, les effluves de la forêt nocturne, faits d'odeurs de mousse et de champignons, pénétraient dans la pièce. À gauche, le seuil d'une marche donnait accès à un réduit où brillait une veilleuse. Un pupitre garni de parchemins et de godets l'encombrait. Le moine désigna sa

couchette à Angélique.

– Étendez-vous et dormez sans crainte, mon enfant. Pour moi, je vais poursuivre mes travaux.

Il pénétra dans le réduit, s'assit sur un tabouret et se pencha sur les parchemins. Assise au bord du raide matelas, la fillette ne se sentait aucune envie de dormir. Elle n'avait jamais imaginé des lieux aussi étranges. Elle se leva et alla regarder à la fenêtre. En dessous d'elle elle devina des rangées de petits jardins très étroits, séparés les uns des autres par de hauts murs. Chaque moine avait le sien, où il allait chaque jour cultiver quelques légumes et creuser sa tombe.

À pas de loup, la fillette se rapprocha de la chambrette où travaillait frère Jean. La veilleuse éclairait un profil de jeune homme à demi enseveli sous le capuchon. D'une main attentive, il copiait une enluminure ancienne. Ses pinceaux, enduits de rouge, de poudre d'or ou de bleu puisés dans des godets, reproduisaient habilement les entrelacs de fleurs et de monstres dont l'art du Moyen Age s'était plu à enrichir les missels.

Devinant la présence de la fillette, il redressa la tête et sourit.

– Vous ne dormez pas ?

– Non.

– Comment vous appelez-vous ?

– Angélique.

Une émotion soudaine bouleversa le visage creusé par les privations et l'ascétisme.

– Angélique ! Fille des Anges. C'est bien cela, murmura-t-il.

– Je suis bien contente que vous soyez venu, mon père. Ce gros moine ne me plaisait pas.

– Tout à coup, dit frère Jean dont les yeux brillèrent étrangement, une voix a dit en moi : « Lève-toi, laisse là ton travail paisible. Veille sur mes brebis perdues... » J'ai quitté ma cellule, porté

par je ne sais quel élan. Mon enfant, pourquoi ne vous trouvez-vous pas sagement sous le toit de vos parents, comme il se devrait pour une fille de votre âge et de votre condition ?

– Je ne sais pas, murmura Angélique en baissant la tête avec confusion.

Le moine avait posé ses pinceaux. Il se leva, et les mains dans ses larges manches, il s'approcha de la fenêtre et regarda longuement le ciel étoilé.

– Voyez, fit-il à mi-voix, la nuit règne encore sur la terre. Les paysans dorment dans leurs masures et les seigneurs dans leurs châteaux. Ils oublient leurs peines d'hommes dans le sommeil. Mais

l'abbaye ne dort jamais... Il y a des lieux où souffle l'esprit. Ici même, dans un combat qui ne finit point, soufflent l'Esprit de Dieu et l'Esprit du Mal...

« J'ai quitté le monde très jeune et suis venu m'ensevelir entre ces murs pour y servir Dieu dans la prière et le jeûne. J'y ai trouvé, mêlées à la plus haute culture, à la plus grande mystique, des mœurs infâmes, corrompues. Des soldats déserteurs ou invalides, des paysans paresseux recherchent dans le cloître sous la bure monacale une vie négligente et protégée² ; ils y introduisent leurs habitudes dépravées.

« L'abbaye est comme un grand navire ballotté par les tempêtes et qui craque

de toutes parts. Mais elle ne sombrera pas, tant qu'il restera entre ses murs des âmes priantes. Nous sommes ainsi quelques-uns à vouloir, coûte que coûte, mener ici la vie de pénitence et de sanctification à laquelle nous nous étions destinés.

« Ah ! ce n'est pas chose facile. Que n'invente le démon pour nous détourner de notre voie... Celui qui n'a pas vécu dans les cloîtres n'a jamais vu en face le visage de Satan.

« Il voudrait tant régner en maître dans la demeure de Dieu !... Et comme s'il jugeait insuffisantes les tentations de désespoir ou celles qu'il nous envoie par les femmes qui ont droit de cité dans

notre enceinte, il vient lui-même la nuit, frappe à nos portes, nous réveille, nous roue de coups...

Il releva sa manche, montrant un bras meurtri d'ecchymoses.

– Regardez, fit-il plaintivement, regardez ce que Satan m'a fait. Angélique l'écoutait avec une terreur grandissante.

« Il est fou », se disait-elle.

Mais elle craignait encore plus qu'il ne fût pas fou. Elle pressentait la vérité de ses paroles et la peur lui hérissait les cheveux. Quand donc finirait cette nuit pesante et désolée ?...

Le moine était tombé à genoux sur le sol

dur et froid.

– Seigneur, disait-il, secours-moi. Prends pitié de ma faiblesse. Que le Maudit s'éloigne !

Angélique, assise au bord de la couchette, sentait sa bouche se dessécher d'un effroi qu'elle ne pouvait définir. Les mots « nuit maléfique », dont la nourrice émaillait ses contes, lui revinrent à l'esprit. Il y avait autour d'elle quelque chose d'insupportable qu'elle ne pouvait définir et qui l'étouffait jusqu'à l'angoisse. Enfin le son grêle d'une cloche s'éleva dans la nuit, rompant le silence profond du monastère.

Frère Jean se redressa. Angélique vit

que des sillons de sueur brillaient sur ses tempes, comme s'il venait de soutenir un combat physique épuisant.

– Voici matines, dit-il. Ce n'est pas encore l'aube, mais je dois me rendre à la chapelle avec mes frères. Demeurez ici, si vous le désirez. Je viendrai vous chercher quand il fera jour.

– Non, j'ai peur, protesta Angélique, qui avait envie de se cramponner à la robe de bure de son protecteur, ne puis-je vous suivre à l'église ? Je prierai, moi aussi.

– Si vous voulez, mon enfant.

Il ajouta avec un sourire triste :

– Autrefois on n'eût jamais songé à mener une fillette à matines, mais maintenant nous croisons dans nos cloîtres tant d'étranges visages que plus rien n'étonne. C'est pourquoi je vous ai conduite chez moi, où vous étiez plus à l'abri que dans une grange.

Et gravement :

– Quand vous serez sortie de cette enceinte, puis-je vous demander, Angélique, de ne point raconter ce que vous y avez vu ?

– Je vous le promets, dit-elle en levant vers lui ses yeux purs. Ils sortirent dans le couloir où une buée froide semblait sourdre des vieilles pierres avec

l'approche de l'aube.

– Pourquoi y a-t-il un petit guichet à votre porte ? demanda encore Angélique.

– Jadis nous étions un ordre de solitaires. Les pères ne sortaient jamais de leur cellule que pour se rendre aux offices, et même ceci était interdit en temps de carême. Les frères convers déposaient leurs repas dans ce guichet. Maintenant taisez-vous, petite, et soyez aussi discrète que possible. Vous m'obligeriez. Des silhouettes encapuchonnées passaient près d'eux dans un bruit de chapelets et de prières murmurées.

Angélique se blottit dans un coin de la chapelle et s'efforça de prier ; mais les chants monotones et l'odeur des cierges allumés l'endormirent.

Lorsqu'elle se réveilla, la chapelle était de nouveau déserte, mais les cierges, à peine éteints, fumaient sous les voûtes sombres.

Elle sortit. Le soleil se levait. Sous sa lueur pourprée, les toits de tuiles étaient couleur de giroflée. Des colombes roucoulaient dans le jardin près d'un vieux saint de pierre. Angélique s'étira longuement et bâilla. Elle se demandait si elle n'avait pas rêvé...

Le frère Anselme, cordial mais lent, n'attela son chariot qu'après le repas de midi.

– Ne vous inquiétez pas, petits gars, disait-il gaiement. Je retarde d'autant votre fessée. Nous n'arriverons à votre village qu'à la nuit. Les paysans auront envie de dormir...

« À moins qu'ils ne soient par les champs à la recherche de leurs rejetons », pensait Angélique, qui n'était pas fière. Il lui semblait qu'elle avait subitement vieilli en quelques heures.

« Je ne ferai plus jamais de bêtises », se dit-elle avec une résolution teintée de mélancolie.

Frère Anselme, par révérence pour son rang, la fit monter à côté de lui sur le siège, tandis que les petits paysans s'empilaient à l'arrière du chariot.

– Ho ! Ho ! ma douce mule ! ma bonne mule ! chantonnait le moine en secouant ses rênes.

Mais la bête ne se hâtait point. Le soir tombait qu'on se trouvait encore sur la voie romaine.

– Je vais prendre un raccourci, dit le moine. L'ennui c'est qu'il faut passer près de Vaunou et Chaillé, qui sont des villages protestants. Dieu veuille que la nuit soit venue et que ces hérétiques ne nous aperçoivent pas. Ma bure n'est

guère aimée par là.

Il mit pied à terre pour tirer la mule dans un sentier montant. Angélique, qui avait envie de se dégourdir les jambes, vint marcher à son côté. Elle regardait avec étonnement autour d'elle, s'apercevant qu'elle n'était jamais venue dans ce coin, qui n'était pourtant qu'à quelques kilomètres de Monteloup. Le sentier traversait le flanc d'une sorte d'éboulis qui avait un peu l'aspect d'une carrière abandonnée. En examinant les lieux avec plus d'attention, Angélique vit émerger, en effet, quelques ruines.

Ses pieds nus dérapaient sur des scories noircies.

– Drôle de pierre ponce, dit-elle en se baissant pour ramasser une pierre boursouflée et pesante, qui l'avait blessée.

– C'est une très vieille mine de plomb des Romains, expliqua le moine. Elle figure dans nos anciens écrits sous le nom d'Argentum, car on en tirait aussi de l'argent, paraît-il. On avait essayé de la reprendre au XIII^e siècle, et les quelques fours abandonnés datent surtout de cette époque plus récente.

La fillette l'écoutait avec intérêt.

– Et le minerai dont on tirait le plomb, c'est sans doute cette lave figée noire et lourde ?

Le frère Anselme prit un air doctrinal.

– Pensez-vous ! Le minerai c'est le terrain jaune, en gros blocs. On dit qu'on en tire aussi des poisons à l'arsenic. Ne ramassez pas cela ! Mais, en revanche, vous pouvez toucher ces cubes brillants couleur argent, mais fragiles, que je vais vous trouver par ici.

Le moine chercha quelques instants, puis appela Angélique pour lui montrer sur un rocher des sortes de bas-reliefs de roche noire et de forme géométrique. Il en gratta quelques-uns et une surface brillante couleur argent apparut.

– Mais si c'est de l'argent massif, observa Angélique, pratique, pourquoi

personne ne le ramasse-t-il pas ? Ça doit valoir très cher et tout au moins pouvoir payer les impôts ?

– Ce n'est pas aussi simple que cela, noble demoiselle. D'abord n'est pas argent tout ce qui brille, et ce que vous voyez là est en réalité un autre minerai de plomb. Toutefois il contient de l'argent, mais, pour l'en sortir, c'est très compliqué : il n'y a que les Espagnols et les Saxons qui savent le procédé. Il paraît qu'on en fait des pâtés avec du charbon et de la résine, et qu'on les fond à la forge sous un feu violent. Alors on obtient un lingot de plomb. Jadis on l'employait fondu pour le déverser sur les ennemis par le mâchicoulis de votre

château. Mais, quant à en tirer de l'argent, c'est l'affaire d'alchimistes savants, et moi je ne le suis qu'à moitié.

– Vous avez dit, frère Anselme, de notre château ; pourquoi « notre château » ?

– Pardi ! Pour la raison bien simple que ce coin abandonné fait partie de vos terres, encore qu'il en soit séparé par les terres de Plessis.

– Jamais mon père n'en a parlé...

– Ce terrain est petit, très étroit et aucune culture n'y vient. Que voulez-vous que votre père en fasse ?

– Mais, pourtant, ce plomb et cet argent ?...

– Bah ! nul doute qu'ils ne soient épuisés. Au surplus, ce que je vous en dis, c'est d'un vieux moine saxon que je le tiens. Il avait la manie des cailloux et aussi des vieux grimoires. Je crois qu'il était un peu fou...

La mule, traînant la carriole, avait continué son chemin seule et au sommet de la côte débouchait sur un plateau. Angélique et le frère Anselme la rejoignirent et remontèrent sur le siège. L'ombre fut très vite assez dense.

– Je n'allume pas la lanterne, souffla le moine, pour ne pas nous faire remarquer. Quand je passe par ces villages, croyez-moi, il me vaudrait mieux les traverser tout nu qu'avec mon froc sur le dos et

mon chapelet à la ceinture. Ne... n'est-ce pas des torches qu'on aperçoit là-bas ? demanda-t-il soudain en retenant les rênes.

En effet, à quelque cent mètres, on voyait bouger de nombreux points lumineux, qui peu à peu se multipliaient. Un chant bizarre et triste était apporté par le vent de la nuit.

– Que la Vierge nous protège ! s'écria frère Anselme en sautant à terre, ce sont les huguenots de Vauloup qui vont enterrer leurs morts. La procession vient par là. Il faut nous en retourner.

Il saisit la bride de la mule et essaya de lui faire faire volte-face dans le sentier

étroit. Mais la bête refusa la manœuvre. Le moine s'affolait, jurait. Il n'était plus question de « douce mule », mais de « sacrée bête ». Angélique et Nicolas le rejoignirent pour essayer à leur tour de convaincre l'animal. La procession se rapprochait. Le cantique s'amplifiait : « Le Seigneur est notre secours dans nos tribulations... »

– Hélas ! Hélas ! gémissait le moine.

Les premiers porteurs de torches débouchèrent au détour du chemin. La lumière subite éclaira la carriole à demi engagée en travers du chemin.

– Qu'est cela ?

– Un suppôt du diable, un moine...

– Il nous barre la route.

– N'est-ce pas assez d'être contraints d'enterrer nos morts la nuit comme des chiens ?...

– Il veut les profaner encore par sa présence.

– Bandit ! Libertin ! Chien de papiste !
pourceau !

Les premières pierres ramassées sonnèrent contre le bois de la carriole. Les enfants se mirent à pleurer.

Angélique se précipita, les bras étendus.

– Arrêtez ! Arrêtez ! ce sont des enfants !

Son apparition, cheveux épars, déchaîna les passions.

– Une fille naturellement ! Une de leurs concubines !

– Et, dans la carriole, leurs bâtards arrosés d'eau bénite...

– Ceux-là aussi ils ont été conçus sans péché !

– Et par l'opération du Saint-Esprit !

– Ce sont nos enfants qu'ils ont volés pour les immoler devant leurs idoles !

– À mort les bâtards du diable !

– Au secours pour nos enfants !

Les faces grossières des paysans vêtus de noir se hissaient autour du chariot. Les gens de la procession, qui ne savaient pas ce qui se passait, continuaient de chanter :

« L'Éternel est notre forteresse !... »
Mais la foule s'amassait de plus en plus. Houspillé, roué de coups, frère Anselme, avec une agilité qu'on n'eût pas attendue de ce gros corps, réussit à se faufiler et à s'enfuir à travers champs. Nicolas, frappé à coups de bâton, essayait néanmoins de faire tourner la mule affolée. Des mains griffues s'étaient abattues sur Angélique. Se tordant comme une couleuvre, elle

s'échappa, se glissa en contrebas du chemin et se mit à courir. L'un des huguenots la poursuivit, la rejoignit. C'était un très jeune garçon, presque de son âge, dont l'adolescence devait décupler la passion sectaire.

Ils roulèrent dans l'herbe en se battant. Angélique était possédée soudain d'un délire de rage. Elle griffait, mordait, se cramponnait de toutes ses dents à des morceaux de chair dont le sang salé coulait sur sa langue. Elle sentit enfin son adversaire faiblir et put s'échapper encore.

Devant la carriole, un homme de grande taille s'était dressé.

– Arrêtez ! Arrêtez, malheureux ! criait-il répétant l'appel que la fillette avait lancé tout à l'heure. Ce sont des enfants.

– Enfants du diable ! Oui ! Et les nôtres, qu'en a-t-on fait ? On les a jetés sur des piques par les fenêtres à la Saint-Barthélémy.

– Ce sont les choses du passé, mes fils. Suspendez votre bras vengeur. Il nous faut la paix. Arrêtez, mes fils, écoutez votre pasteur.

Angélique entendit le grincement de la carriole qui s'ébranlait, conduite par Nicolas qui avait réussi enfin à la faire tourner.

Se faufile derrière les haies, elle le rejoignit au tournant suivant.

– Sans leur pasteur, je crois que nous serions tous morts, chuchota le jeune paysan dont les dents claquaient.

Angélique était couverte d'égratignures. Elle essayait de ramener sur elle sa robe déchirée et boueuse. On lui avait tellement tiré les cheveux qu'elle avait l'impression d'être scalpée et souffrait affreusement.

Un peu plus loin, une voix étouffée lança un appel et frère Anselme sortit des buissons.

Il fallut redescendre jusqu'à la route

romaine. Heureusement, la lune s'était levée. Les enfants n'arrivèrent qu'au petit jour à Monteloup. On leur apprit que depuis la veille les paysans battaient la forêt de Nieul. N'ayant trouvé que la sorcière qui cueillait des simples dans une clairière, ils l'avaient accusée d'avoir enlevé leurs enfants et l'avaient pendue, sans plus de façons, à la branche d'un chêne.

– Te rends-tu compte, dit le baron Armand à sa fille Angélique, des soucis et des ennuis dans lesquels je m'empêtre à cause de vous tous et de toi en particulier ?...

C'était quelques jours après son escapade. Angélique, flânant par un chemin creux, venait de rencontrer son père assis sur une souche tandis que son cheval broutait près de lui.

– Est-ce que les mulets ne vont pas, père ?

– Si, tout marche bien. Mais je reviens de chez l'intendant Molines. Vois-tu, Angélique, à la suite de ta randonnée insensée dans la forêt, ta tante Pulchérie nous a démontré, à ta mère et à moi, qu'il était impossible de te garder plus longtemps au château. Il faut te mettre au couvent. Aussi je me suis résolu à une démarche fort humiliante et que j'aurais voulu éviter à tout prix. Je viens d'aller

trouver l'intendant Molines pour lui demander de m'accorder cette avance d'aide à ma famille qu'il m'avait proposée.

Il parlait d'une voix basse et triste, comme si quelque chose se fût brisé en lui, comme si quelque chose lui fût arrivé de plus pénible encore que la mort de son père ou que le départ de son fils aîné.

– Pauvre papa ! murmura Angélique.

– Mais ce n'est pas si simple, reprit le baron. S'il suffisait encore de tendre la main à un roturier, la chose est déjà bien dure. Cependant, ce qui m'inquiète, c'est que l'arrière-pensée de Molines

m'échappe. Il a posé à son nouveau prêtre des conditions étranges.

– Quelles conditions, père ?

Il la regarda pensivement et, avançant sa main calleuse, caressa les magnifiques cheveux d'or sombre.

– C'est bizarre... J'ai plus de facilité à me confier à toi qu'à ta mère. Tu es une grande folle sauvage, mais il semble déjà que tu es capable de tout comprendre. Certes, je me doutais que Molines, dans cette affaire de mulets, recherchait un substantiel bénéfice commercial, mais je ne comprenais pas très bien pourquoi il s'adressait à moi pour la lancer, plutôt qu'à un simple

maquignon du pays. En fait, ce qui l'intéresse, c'est ma qualité de noble. Il m'a dit aujourd'hui qu'il comptait sur moi pour obtenir de mes relations ou parents la dispense totale, par l'intendant général des Finances Fouquet, des droits de visite de douane, d'octroi et de poussière pour le quart de notre production muletière, ainsi que le droit garanti pour ce quart d'être exporté en Angleterre ou en Espagne, lorsque la guerre avec cette dernière sera terminée.

– Mais c'est parfait ! s'écria Angélique enthousiaste. Voilà une affaire habilement montée. D'une part Molines est roturier et malin. D'autre part vous, vous êtes noble...

– Et pas malin, sourit le père.

– Non : pas au courant. Seulement vous avez des relations et des titres. Vous devez réussir. Vous disiez vous-même l'autre jour que l'acheminement des mulets vers l'étranger vous semblait impossible avec tous ces octrois et péages qui en multiplient les frais. Et, pour le quart de la production, le surintendant ne peut que trouver la chose raisonnable ! Que ferez-vous du reste ?

– Précisément l'intendance militaire aura le droit de s'en réserver l'achat, aux prix de l'année, sur le marché de Poitiers.

– Tout a été prévu. Ce Molines est un homme avisé ! Il faudra voir M. du

Plessis, et peut-être écrire au duc de la Trémouille. Mais je crois que tous ces grands personnages vont venir d'ici peu dans la région pour s'occuper encore de leur Fronde.

– On en parle en effet, dit le baron avec humeur. Toutefois, ne me félicite pas trop vite. Que les princes viennent ou non, il n'est pas certain que je sois en pouvoir d'obtenir leur accord. Et, d'ailleurs, je ne t'ai pas dit le plus étonnant.

– Quoi donc ?

– Molines veut que je remette en fonction la vieille mine de plomb que nous possédons du côté de Vauloup,

soupira le baron d'un air rêveur. Je me demande parfois si cet homme a toute sa raison et j'avoue que je comprends mal des affaires aussi tortueuses..., si affaires il y a. Bref, il m'a prié de solliciter du roi le renouvellement du privilège détenu par mes ancêtres de produire des lingots de plomb et d'argent sortis de la mine. Tu connais bien la mine abandonnée de Vauloup ?... interrogea Armand de Sancé en voyant que sa fille avait l'air absent.

Angélique fit oui de la tête.

– Savoir ce que ce régisseur du diable espère tirer de ces vieux cailloux ?... Car, évidemment, le rééquipement de la mine se fera sous mon nom, mais c'est

lui qui paiera. Un accord secret entre nous stipulera qu'il aura droit de fermage dix ans durant sur cette mine de plomb, prenant en charge mes obligations de propriétaire du sol et d'exploitation du minerai. Seulement je dois obtenir du surintendant le même allégement d'impôt sur le quart de la future production, ainsi que les mêmes garanties d'exportation. Tout cela me semble un peu compliqué, conclut le baron en se levant.

Ce geste fit sonner dans sa bourse les écus que venait de lui remettre Molines, et ce bruit sympathique le détendit.

Il rappela son cheval et jeta un regard qu'il voulait sévère sur Angélique

pensive.

– Tâche d'oublier ce que je viens de te raconter, et occupe-toi de ton trousseau. Car cette fois-ci, c'est décidé, ma fille. Tu pars au couvent.

Angélique prépara donc son trousseau. Hortense et Madelon partaient aussi. Raymond et Gontran les accompagneraient, et après avoir déposé leurs sœurs chez les dames ursulines, se rendraient chez les pères jésuites de Poitiers, éducateurs dont on disait merveille.

Il fut même question d'entraîner dans

cette émigration le jeune Denis, âgé de neuf ans. Mais la nourrice se révolta. Après T'avoir accablée de la charge de dix enfants, on voulait les lui enlever « tous ». Elle avait horreur de ces façons extrêmes, disait elle. Denis resta donc. Avec Marie-Agnès, Albert et un dernier petit garçon de deux ans qu'on appelait Bébé, Denis suffirait à occuper les « loisirs » de Fantine Lozier. Cependant quelques jours avant le départ, un incident faillit changer le cours de la destinée d'Angélique.

Un matin de septembre, M. de Sancé revint très affairé du château du Plessis.

– Angélique, s'écria-t-il en entrant dans la salle à manger où la famille réunie

l'attendait pour se mettre à table, Angélique, es-tu là ?

– Oui, père.

Il jeta un coup d'œil critique à sa fille qui, ces derniers mois, avait encore grandi et dont les mains étaient propres et les cheveux bien peignés. Tout le monde s'accordait à dire qu'Angélique devenait raisonnable.

– Cela ira, murmura-t-il.

Et s'adressant à sa femme :

– Figurez-vous que toute la tribu du Plessis, marquis, marquise, fils, pages, valets, chiens, vient de débarquer au domaine. Ils ont un hôte illustre, le

prince de Condé et toute sa cour. Je suis tombé au milieu d'eux et me sentais assez marri. Mais mon cousin s'est montré aimable. Il m'a interpellé, m'a demandé de vos nouvelles, et savez-vous ce qu'il m'a demandé ? De lui amener Angélique pour remplacer une des filles d'honneur de la marquise. Celle-ci a dû laisser à Paris presque toutes ses gamines qui la coiffent, l'amusent et lui jouent du luth. La venue du prince de Condé la bouleverse ; elle a besoin, assure-t-elle, de petites chambrières gracieuses pour l'aider.

– Et pourquoi pas moi ? s'exclama Hortense scandalisée.

– Parce qu'il a dit « gracieuses »,

rétorqua son père sans ambages.

– Le marquis m'avait pourtant trouvé beaucoup d'esprit.

– Mais la marquise veut de jolis minois autour d'elle.

– Oh ! c'est trop fort, s'écria Hortense en se précipitant sur sa sœur, toutes griffes dehors.

Mais celle-ci avait prévu le geste et s'esquiva prestement. Le cœur battant, elle monta jusqu'à la grande chambre qu'elle partageait seule maintenant avec Madelon. Par la fenêtre, elle appela l'un des petits valets et lui ordonna de monter un seau d'eau et un baquet.

Elle se lava avec beaucoup de soin, et brossa longuement ses beaux cheveux qu'elle portait sur les épaules en une sorte de capeline soyeuse. Pulchérie vint la rejoindre en apportant la plus belle robe qu'on lui eût faite pour son entrée au couvent.

Angélique admirait cette robe, bien qu'elle fût d'une teinte grise assez terne. Mais l'étoffe était neuve, achetée exprès pour la circonstance chez un important drapier de Niort, et un col blanc l'égayait. C'était sa première robe longue. Elle la revêtit avec un mouvement de plaisir. La tante joignait les mains, attendrie.

– Ma petite Angélique, on te prendrait

pour une jeune fille. Peut-être faudrait-il relever tes cheveux ?

Mais Angélique refusa. Son instinct féminin l'avertissait de ne pas diminuer l'éclat de sa seule parure.

Elle monta sur une jolie mule baie que son père avait fait seller à son intention et, en compagnie de celui-ci, prit le chemin du château du Plessis !

Le château s'était éveillé de son sommeil enchanté. Lorsque le baron et sa fille eurent laissé leurs bêtes chez le régisseur Molines, et qu'ils remontèrent l'allée principale, des bouffées de

musique vinrent à leur rencontre. De longs lévriers et de mignons griffons folâtraient sur les pelouses. Des seigneurs aux cheveux bouclés et des dames en robes chatoyantes parcouraient les allées. Certains regardèrent avec étonnement le hobereau vêtu de bure sombre et cette adolescente en tenue de pensionnaire.

– Ridicule, mais jolie, dit une des dames en jouant de l'éventail.

Angélique se demanda si c'était d'elle qu'il s'agissait. Pourquoi la disait-on ridicule ? Elle regarda mieux les toilettes somptueuses, aux couleurs vives, garnies de dentelles, et commença à trouver sa robe grise déplacée.

Le baron Armand ne partageait pas la gêne de sa fille. Il était tout à l'anxiété de l'entrevue qu'il comptait demander au marquis du Plessis. Obtenir la remise totale sur le quart d'une production muletière et d'une mine de plomb, cela pouvait être extrêmement facile pour un noble de haut lignage comme l'était en fait l'actuel baron de Ridoué de Sancé de Monteloup. Mais le pauvre gentilhomme s'apercevait qu'à vivre loin de la cour il était devenu aussi gauche qu'un paysan, parmi ces personnages dont les chevelures poudrées, l'haleine parfumée, les exclamations de perruche l'ahurissaient. Du temps du roi Louis XIII, il croyait se souvenir qu'on affichait plus de simplicité et de

rudesse. N'était-ce pas Louis XIII lui-même qui, choqué par le sein trop dévoilé d'une jeune beauté de Poitiers, avait craché sans vergogne dans cet entrebâillement indiscret... et tentateur ?... Témoin, en son temps, de cet acte royal, Armand de Sancé l'évoquait avec regret tandis que, suivi d'Angélique, il se frayait un passage parmi la cohue enrubannée.

Des musiciens perchés sur une petite estrade maniaient des instruments aux sons grêles et charmants : vielles, luths, hautbois, flûtes. Dans une grande salle garnie de glaces, Angélique aperçut des jeunes gens qui dansaient. Elle se demanda si son cousin Philippe était

parmi eux.

Cependant le baron de Sancé, parvenu au fond des salons, s'inclinait, en ôtant son vieux feutre garni d'une maigre plume. Angélique se mit à souffrir. « Dans notre pauvreté, pensait-elle, l'arrogance seule eût été de mise. » Au lieu de plonger dans la révérence que Pulchérie lui avait fait répéter trois fois, elle resta raide comme un pantin de bois, regardant droit devant elle. Les visages qui l'entouraient se brouillaient un peu, mais elle savait que tout le monde mourait d'envie de rire à sa vue. Un silence mêlé de gloussements étouffés s'était établi brusquement au moment où le valet avait annoncé :

– M. le baron de Ridoué de Sancé de Monteloup.

Le visage de la marquise du Plessis devenait tout rouge derrière son éventail et ses yeux brillaient de gaieté contenue. Ce fut le marquis du Plessis qui vint au secours de tous en s'avançant affablement.

– Mon cher cousin, s'écria-t-il, vous nous comblez en accourant si vite et en amenant votre charmante fille. Angélique, vous êtes encore plus jolie qu'à mon dernier passage. N'est-ce pas ? N'a-t-elle pas l'air d'un ange ? interrogea-t-il en se tournant vers sa femme.

– Absolument, approuva celle-ci, qui avait repris son sang-froid. Avec une autre robe, elle sera divine. Asseyez-vous sur ce tabouret, mignonne, que nous puissions vous observer à l'aise.

– Mon cousin, dit Armand de Sancé, dont la voix rugueuse sonna bizarrement dans ce salon précieux, je désirerais vous entretenir sans tarder d'affaires importantes. Le marquis haussa des sourcils étonnés.

– Vraiment ? Je vous écoute.

– Je regrette, mais ces choses ne peuvent être traitées qu'en privé. M. du Plessis jeta un regard à la fois résigné et cocasse à son entourage.

– C'est bon ! C'est bon, mon cousin baron. Nous allons nous rendre dans mon cabinet. Mesdames, excusez-nous. À tout à l'heure...

Angélique, sur son tabouret, était le point de mire d'un cercle de curieux. L'émotion affreuse qui l'avait étreinte se dissipait un peu. Maintenant elle distinguait nettement tous ces visages qui l'entouraient. La plupart lui étaient étrangers. Mais, près de la marquise, il y avait une très belle femme qu'elle reconnut à sa gorge blanche et nacrée.

« Mme de Richeville », pensa-t-elle.

La robe brodée d'or de la comtesse et son plastron fleuri de diamants lui

faisaient trop comprendre à quel point sa robe grise était laide. Toutes ces dames étincelaient de la tête aux pieds. Elles portaient à la ceinture des colifichets étranges : petits miroirs, peignes d'écaille, drageoirs et montres. Jamais Angélique ne pourrait être vêtue ainsi. Jamais elle ne serait capable de regarder les autres avec tant de hauteur, jamais elle ne saurait s'entretenir de cette voix élevée et précieuse qui semblait perpétuellement sucer des dragées.

– Ma chère, disait l'une, elle a des cheveux séduisants, mais qui n'ont jamais connu aucun entretien.

– Sa poitrine est maigre pour quinze ans.

– Mais, ma très chère, elle n'a que treize ans à peine.

– Voulez-vous mon avis, Henriette ? Il est trop tard pour la dégrossir.

« Suis-je une mule qu'on achète ? » se demandait Angélique, trop stupéfaite pour être vraiment blessée.

– Que voulez-vous, s'écria Mme de Richeville, elle a les yeux verts, et les yeux verts portent malheur, comme l'émeraude.

– C'est une teinte rare, protesta l'une.

– Mais sans charme. Regardez-moi quelle expression dure a cette fillette. Non, vraiment, je n'aime pas les yeux

verts.

« M'enlèvera-t-on jusqu'à mes seuls biens, mes yeux et mes cheveux ? » pensait l'adolescente.

– Certes, madame, dit-elle brusquement à voix haute, je ne doute pas que les yeux bleus de l'abbé de Nieul n'aient plus de douceur... et ne vous portent bonheur, acheva-t-elle plus bas.

Il y eut un silence de mort. Quelques rires jaillirent, puis s'éteignirent. Des dames regardèrent autour d'elles avec égarement, comme si elles doutaient d'avoir entendu de telles paroles prononcées par cette gamine impassible. Une teinte pourpre s'était étendue sur le

visage de la comtesse de Richeville et gagnait sa gorge.

– Mais je la reconnais ! s'écria-t-elle.

Puis elle se mordit les lèvres.

On regardait Angélique avec stupeur. La marquise du Plessis, qui était une très méchante langue, s'étouffait de nouveau de rire dans son éventail. Mais c'était maintenant à sa voisine qu'elle essayait de dissimuler son hilarité.

– Philippe ! Philippe ! appela-t-elle pour se donner une contenance. Où est mon fils ? Monsieur de Barre, voulez-vous avoir la bonté de faire venir le colonel ?... Et lorsque le jeune colonel

de seize ans fut là :

– Philippe, voici ta cousine de Sancé. Emmène-la donc danser. La compagnie des jeunes gens la distraira mieux que la nôtre.

Sans attendre, Angélique s'était levée. Elle s'en voulait de sentir battre son cœur. Le jeune seigneur regardait sa mère avec une indignation non dissimulée. « Comment, semblait-il dire, osez-vous me jeter dans les bras une fille aussi mal fagotée ? »

Mais il dut comprendre, à l'expression de l'entourage qu'il se passait quelque chose d'anormal et, tendant la main à Angélique, il murmura du bout des

lèvres : « Venez donc, ma cousine. »

Elle mit dans la paume ouverte ses petits doigts, dont elle ignorait la joliesse. En silence, il la guida jusqu'au seuil de la galerie où les pages et les jeunes gens de son âge avaient droit de s'ébattre à leur guise.

– Place ! place ! cria-t-il tout à coup. Mes amis, je vous présente ma cousine la baronne de la Triste Robe.

Il y eut de grands rires, et tous les jeunes gens se précipitèrent vers eux. Les pages avaient de curieuses petites culottes bouffantes arrêtées au ras des cuisses, et avec leurs longues jambes maigres d'adolescents, perchés sur des talons

hauts, ils ressemblaient à des échassiers.

« Après tout, je ne suis pas plus ridicule avec ma triste robe qu'eux avec cette espèce de potiron autour des hanches », pensa Angélique.

Elle eût sacrifié assez volontiers un peu de son amour-propre pour rester encore auprès de Philippe. Mais l'un des garçons demanda :

– Savez-vous danser, mademoiselle ?

– Un peu.

– Vraiment ? Et quelles danses ?

– La bourrée, le rigodon, la ronde...

– Ah ! ah ! ah ! s'esclaffèrent les jeunes gens. Philippe, quel oiseau nous amènes-tu là !

Allons, allons, messieurs, tirons au sort ! Qui va faire danser la campagnarde ? Où sont les amateurs de bourrée ! Pouf ! Pouf !... Pouf !

Brusquement, Angélique arracha sa main de celle de Philippe et s'enfuit.

Elle traversa les grands salons encombrés de valets et de seigneurs, le hall pavé de mosaïque où des chiens dormaient sur des carreaux de velours. Elle cherchait son père, et" surtout elle ne voulait pas pleurer. Tout ceci n'en valait pas la peine. Ce serait un souvenir

qu'il faudrait effacer de sa mémoire, comme un rêve un peu fol et grotesque. Il n'est pas bon pour la caille de sortir de son fourré. Pour avoir écouté avec quelque bonne volonté les enseignements de la tante Pulchérie, Angélique se disait qu'elle avait été justement punie des mouvements de vanité que lui avait inspirés la demande flatteuse de la marquise du Plessis.

Elle entendit enfin, venant d'un petit salon écarté, la voix un peu perçante du marquis.

– Mais pas du tout, pas du tout ! Vous n'y êtes pas du tout, mon pauvre ami, disait-il dans un crescendo navré. Vous vous imaginez qu'il nous est facile à nous,

nobles, accablés de frais, d'obtenir des exemptions. Et d'ailleurs ni moi-même ni le prince de Condé ne sommes habilités pour vous les accorder.

– Je vous demande simplement de vous faire mon avocat près du surintendant des Finances, M. de Trémant, que vous connaissez personnellement. L'affaire n'est pas sans intérêt pour lui. Il m'exempte d'impôts et de tous droits de route sur la seule étendue du Poitou jusqu'à l'océan. Cette exemption ne s'appliquerait d'ailleurs qu'au quart de ma production de mulets et de plomb. En contrepartie, l'Intendance militaire du roi pourra se réserver d'acheter le reste au prix courant, et de même le Trésor

royal sera libre d'achats similaires de plomb et d'argent au tarif officiel. Il n'est pas mauvais pour l'État d'avoir quelques producteurs sûrs en matières diverses dans le pays plutôt que d'acheter à l'étranger. Ainsi pour tirer les canons j'ai de fort belles bêtes, drues et de reins solides...

– Vos paroles sentent le fumier et la sueur, protesta le marquis en portant à son nez une main dégoûtée. Je me demande jusqu'à quel point vous ne dérogez pas à votre condition de gentilhomme en vous lançant dans une entreprise qui ressemble fort – permettez-moi de dire le mot – à un commerce.

– Commerce ou pas commerce, il me faut vivre, répliqua Armand de Sancé avec une ténacité qui fut bienfaisante à Angélique.

– Et moi, s'écria le marquis en levant les bras au ciel, croyez-vous que je sois sans difficultés ? Eh bien, sachez que jusqu'à mon dernier jour, je m'interdirai toute besogne roturière pouvant nuire à ma qualité de gentilhomme.

– Mon cousin, vos revenus ne sont pas comparables aux nôtres. En fait, je ne vis qu'à l'état de mendicité à l'égard du roi qui me refuse des secours, et à l'égard des usuriers de Niort qui me dévorent.

– Je sais, je sais, mon brave Armand. Mais vous êtes-vous jamais demandé comment moi, homme de cour et ayant deux charges royales importantes, je pouvais équilibrer ma bourse ? Non, j'en suis certain ! Eh bien, sachez que mes dépenses dépassent obligatoirement mes recettes. C'est entendu, avec les revenus de mon domaine du Plessis, de ceux de ma femme en Touraine, avec ma charge d'officier de la chambre du roi – environ 40 000 livres – et celle de maître de camp de brigade du Poitou, j'ai un revenu moyen brut de 160 000 livres...

– Moi, dit le baron, je me contenterais du dixième.

– Un instant, cousin de campagne. J'ai

160 000 livres de revenu. Mais sachez qu'avec les dépenses de ma femme, le régiment de mon fils, mon hôtel de Paris, mon pied-à-terre de Fontainebleau, mes voyages à suivre la cour dans ses déplacements, les intérêts à payer pour emprunts divers, les réceptions, habillements, équipages, valetaille, etc., j'ai 300 000 livres de dépenses.

– Vous seriez donc en perte de plus de 150 000 livres par an ?

– Je ne vous le fais pas dire, mon cousin. Et si je me suis permis devant vous cet exposé fastidieux, c'est pour que vous compreniez mon point de vue lorsque je vous dirai qu'actuellement il m'est impossible d'aborder M. de Trémant,

surintendant des Finances.

– Pourtant vous le connaissez.

– Je le connais, mais ne le vois plus. Je me tue à vous répéter que M. de Trémant est au service du roi et de la Régente et qu'il serait même dévoué à Mazarin.

– Eh bien, précisément...

– Précisément pour cette raison nous ne le voyons plus. Vous ne savez donc pas que M. le prince de Condé, auquel je suis fidèle, est brouillé avec la cour ?...

– Comment le saurais-je ? fit Armand de Sancé ahuri. Je vous ai vu il y a à peine quelques mois, et à cette époque la Régente n'avait pas de meilleur serviteur

que M. le prince.

– Ah ! le temps a marché depuis, soupira le marquis du Plessis avec agacement. Je ne peux vous en faire l'historique par le menu. Sachez seulement que si la reine, ses deux fils et ce diable rouge de cardinal ont pu réintégrer le Louvre à Paris, ce n'est que grâce à M. de Condé. Or, en remerciement, on traite ce grand homme de façon indigne. Depuis quelques semaines, il y a rupture. Des propositions de l'Espagne ont paru assez intéressantes au prince ; il s'est rendu chez moi afin d'en étudier le bien-fondé.

– Des propositions espagnoles ? répéta le baron Armand.

– Oui. Entre nous, et sur notre honneur de gentilhomme, figurez-vous que le roi Philippe IV va jusqu'à offrir à notre grand général, ainsi qu'à M. de Turenne, une armée de dix mille hommes chacun.

– Pour quoi faire ?

– Mais pour réduire la Régente, et surtout ce voleur de cardinal ! Grâce aux armées espagnoles dirigées par M. de Condé, celui-ci entrerait dans Paris et Gaston d'Orléans, c'est-à-dire Monsieur, frère du feu roi Louis XIII, serait proclamé roi. La monarchie serait sauvée et enfin débarrassée de femmes, d'enfants et d'un étranger qui la déshonore. Dans tous ces beaux projets que puis-je faire, je vous le demande ?

Pour soutenir le train de vie que je viens de vous exposer, je ne peux me dévouer à une cause perdue. Or, le peuple, le Parlement, la cour, tout le monde hait Mazarin. La reine continue à se cramponner à lui et ne cédera jamais. Vous dire l'existence que mènent la cour et le petit roi depuis deux ans est indescriptible. On ne peut que la comparer à celle de tziganes d'Orient : fuites, retours, disputes, guerres, etc.

« C'en est trop. La cause du petit roi Louis XIV est perdue. J'ajoute que la fille de Gaston d'Orléans, Mlle de Montpensier – vous savez cette grande fille au verbe haut – est une frondeuse enragée. Elle a déjà bataillé aux côtés

des révoltés, il y a un an. Elle ne demande qu'à recommencer. Ma femme l'adore, et elle le lui rend bien. Mais, cette fois, je ne laisserai pas Alice s'engager dans un autre parti que le mien. Se nouer une écharpe bleue sur les reins et mettre un épi de blé à son chapeau ne serait pas grave, si la séparation entre époux n'entraînait d'autres désordres. Or, Alice, de par son caractère, est « contre ». Contre les jarretières pour les pendants de soie, contre la frange de cheveux pour le front découvert, etc. C'est une originale. Actuellement elle est contre Anne d'Autriche, la Régente, parce que celle-ci lui a fait la remarque que les pastilles dont elle usait pour les soins de la

bouche lui rappelaient une médecine purgative. Rien ne fera revenir Alice à la cour, où elle prétend que l'on s'ennuie parmi les dévotions de la reine et les exploits de ses petits princes. Je suivrai donc ma femme, puisque ma femme ne veut pas me suivre. J'ai la faiblesse de lui trouver du piquant, et certains talents amoureux qui me complaisent... Après tout, la Fronde est un jeu agréable...

– Mais... mais vous ne voulez pas dire que M. de Turenne, lui aussi ?... balbutia Armand de Sancé qui perdait pied.

– On ! M. de Turenne ! M. de Turenne ! Il est comme tout le monde. Il n'aime pas qu'on mésestime ses services. Il a demandé Sedan pour sa famille. On le

lui a refusé. Il s'est fâché, comme de juste. Il paraîtrait même qu'il aurait déjà accepté les propositions du roi d'Espagne. M. de Condé est moins pressé. Il attend pour se décider des nouvelles de sa sœur de Longueville, qui est partie avec la princesse de Condé pour soulever la Normandie. Il faut vous dire qu'il y a ici la duchesse de Beaufort, dont les charmes ne lui sont pas indifférents... Pour une fois, notre grand héros se montre moins impatient de partir en guerre. Vous l'excuserez lorsque vous rencontrerez la déesse en question... Elle possède, mon cher, une peau !...

Angélique, qui se tenait appuyée à une

tecture, vit de loin son père sortir son grand mouchoir et s'essuyer le front.

« Il n'obtiendra rien, se dit-elle le cœur serré. Qu'est-ce que ça peut leur faire, nos histoires de mules et de plomb argentifère ? »

Une peine insupportable lui montait à la gorge. Derechef, elle s'éloigna, et gagna le parc où le soir bleu s'étendait. On entendait toujours les violons et les guitares se répondre au fond des salons, mais les laquais en files apportaient des chandeliers. D'autres, hissés sur des escabeaux, allumaient les bougies posées en appliques contre les murs, devant des miroirs qui en multipliaient le reflet.

« Quand je pense, se disait Angélique en marchant à petits pas dans les allées, que mon pauvre papa se faisait des scrupules pour quelques mulets que Molines aurait voulu vendre en Espagne en temps de guerre ! La trahison ?... Voilà qui est bien indifférent à tous ces princes, qui pourtant ne vivent que grâce à la monarchie. Est-ce possible qu'ils puissent vraiment penser à combattre le roi ?... »

Elle avait contourné le château et se trouvait maintenant au pied de cette muraille qu'elle avait jadis si souvent escaladée pour aller contempler les trésors de la chambre enchantée. L'endroit était désert, car les couples qui

ne fuyaient pas la brume crépusculaire, très fraîche par cette soirée d'automne, se tenaient de préférence sur les pelouses du devant.

Un instinct familier lui fit ôter ses souliers et, avec agilité, malgré sa robe longue, elle se hissa jusqu'à la corniche du premier étage. La nuit était maintenant profonde. Personne, passant par là, n'aurait pu l'apercevoir, blottie au surplus dans l'ombre d'une petite tourelle ornant l'aile droite.

La fenêtre était ouverte. Angélique s'y pencha. Elle devinait que pour la première fois la pièce devait être habitée, car la lueur dorée d'une veilleuse à huile y brillait.

Le mystère des beaux meubles, des tapisseries, s'en accentuait encore. On voyait luire comme des cristaux de neige les nacres d'un petit chiffonnier d'ébène. Tout à coup, en regardant dans la direction du haut lit damassé, Angélique eut l'impression que le tableau du dieu et de la déesse venait de s'animer. Deux corps blancs et nus s'y étreignaient dans le désordre des draps rejetés dont les dentelles traînaient à terre. Ils étaient si étroitement mêlés qu'elle crut d'abord à un combat d'adolescents, à une lutte entre pages batailleurs et impudiques, avant de distinguer qu'il y avait là un homme et une femme.

La chevelure brune et bouclée du

partenaire masculin couvrait presque entièrement le visage de la femme que son long corps semblait vouloir écraser entièrement. Cependant, l'homme se mouvait avec douceur, régulièrement, animé d'une sorte de ténacité voluptueuse, et les reflets de la veilleuse révélaient le jeu de ses muscles magnifiques.

De la femme, Angélique n'apercevait que des détails à demi fondus dans la pénombre : une jambe fine, relevée contre le corps viril, un sein jaillissant des bras qui l'encerclaient, une main légère et blanche. Celle-ci, tel un papillon, allait et venait, caressant comme machinalement le flanc de

l'homme pour se rejeter soudain, paume ouverte, pendante au bord du lit, tandis qu'un gémissement profond montait des courtines soyeuses.

Durant les instants de silence, Angélique entendait maintenant deux souffles, se mêlant, de plus en plus précipités, pareils au vent d'une tempête brûlante. Puis une brusque détente les apaisait. Alors la plainte de la femme s'étirait de nouveau dans l'ombre, tandis que sa main s'abattait vaincue sur le drap blanc, comme une fleur coupée.

Angélique était à la fois bouleversée jusqu'au malaise et vaguement émerveillée. Pour avoir si souvent contemplé le tableau de l'Olympe, goûté

sa fraîcheur et son élan empreints de majesté, c'était finalement une impression de beauté qui se dégagait pour elle de cette scène dont, en petite paysanne avertie, elle comprenait le sens.

« C'est donc cela l'amour ! » se disait-elle tandis qu'un frisson d'effroi et de plaisir la parcourait.

Enfin les deux amants se dénouèrent. Ils reposaient maintenant l'un près de l'autre, comme des gisants pâles dans l'obscurité d'une crypte. Leurs souffles s'alanguissaient dans une béatitude proche du sommeil. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Ce fut la femme qui bougea la première. Allongeant son bras très blanc

elle atteignit sur la console, proche du lit, un flacon où brillait le rubis d'un vin sombre. Elle eut un petit rire contrit.

– Oh ! très cher, je suis brisée, murmura-t-elle. Il faut absolument que nous partagions ensemble ce vin du Roussillon que votre prévoyant valet a déposé là. En voulez-vous une coupe ?

L'homme, du fond de l'alcôve, répondit par un grognement qui pouvait être pris pour un assentiment.

La dame, dont les forces semblaient tout à fait revenues, remplit deux verres, en tendit un à son amant, avala l'autre avec une joie gourmande. Tout à coup, Angélique se dit qu'elle aimerait être là,

dans ce lit, ainsi entièrement nue et détendue, savourant le vin chaleureux du Midi.

« C'est le chaudaut des princes », songea-t-elle.

Elle ne sentait pas sa posture inconmode. Maintenant elle voyait entièrement la femme, admirait ses seins parfaitement ronds, soulignés d'une pointe mauve, son ventre souple, ses jambes longues qu'elle croisait.

Sur le plateau, il y avait des fruits. La femme choisit une pêche et y mordit à pleines dents.

– La peste soit des fâcheux ! s'écria tout

à coup l'homme, en bondissant par-dessus sa maîtresse jusqu'au bas du lit.

Angélique, qui n'avait pas entendu les coups frappés à la porte de la chambre, se crut découverte et se rencogna dans sa tourelle, plus morte que vive. Lorsqu'elle regarda de nouveau, elle vit que le dieu s'était drapé dans une ample robe de chambre brune nouée d'une cordelière d'argent. Son visage de jeune homme d'une trentaine d'années était moins beau que son corps, car il avait un long nez et des yeux durs mais pleins de feu qui lui donnaient un peu l'apparence d'un oiseau de proie.

– Je suis en compagnie de la duchesse de Beaufort, cria-t-il tourné vers la porte.

Chapitre 9

Malgré cet avertissement, un valet parut sur le seuil.

– Que Son Altesse me pardonne. Un moine vient de se présenter au château, insistant pour être reçu par M. de Condé. Le marquis du Plessis a cru bien faire en l'envoyant immédiatement à Son Altesse.

– Qu'il entre ! marmonna le prince après un instant de silence.

Il s'approcha du secrétaire d'ébène qui se trouvait près de la fenêtre et ouvrit des tiroirs.

Du fond de la pièce un laquais introduisait un autre personnage, un moine encapuchonné de bure qui s'approcha en s'inclinant à plusieurs reprises avec une souplesse d'échiné remarquable.

En se redressant il révéla son visage brun où brillèrent de longs yeux noirs langoureux.

La venue de cet ecclésiastique ne semblait nullement gêner la femme étendue sur le lit. Elle continuait à mordre dans les beaux fruits avec insouciance. C'est à peine si elle s'était voilée d'une écharpe, à la naissance des jambes. L'homme aux cheveux bruns, penché sur le secrétaire, en tirait de

grandes enveloppes scellées de rouge.

– Mon père, dit-il sans se retourner, est-ce M. Fouquet qui vous envoie ?

– Lui-même, monseigneur.

Le moine ajouta une phrase en une langue chantante qu'Angélique supposa être de l'italien. Lorsqu'il s'exprimait en français, son accent zézayait légèrement et avait quelque chose d'enfantin qui n'était pas sans charme.

– Il était inutile de répéter le mot de passe, signor Exili, dit le prince de Condé, je vous aurais reconnu à votre signalement et à ce signe bleu que vous possédez au coin de l'œil. C est donc

vous l'artiste le plus habile d'Europe en cette science difficile et subtile des poisons ?

– Votre Altesse m'honore. Je n'ai fait que perfectionner quelques recettes léguées par mes ancêtres florentins.

– Les gens d'Italie sont artistes en tout genre, s'écria Condé.

Il éclata d'un grand rire hennissant, puis sa physionomie reprit subitement son expression dure.

– Vous avez la chose ?

– Voici.

De sa large manche le capucin sortit un

coffret ciselé. Lui-même l'ouvrit en appuyant sur une des moulures de bois précieux.

– Voyez, monseigneur, il suffit d'introduire l'ongle à la naissance du cou de ce mignon personnage qui porte une colombe sur son poing.

Le couvercle s'était rabattu. Sur un coussinet de satin brillait une ampoule de verre emplie d'un liquide couleur émeraude. Le prince de Condé prit le flacon avec précaution et l'éleva dans la lumière.

– Vitriol romain, dit doucement le père Exili. C'est une composition à effet lent, mais sûr. Je l'ai préféré au sublimé

corrosif qui peut provoquer la mort en quelques heures. D'après les indications que j'ai reçues de M. Fouquet, j'ai cru comprendre que vous-même, monseigneur, ainsi que vos amis, ne teniez pas à ce que des soupçons trop certains se fassent jour dans l'entourage de la personne. Celle-ci sera prise de langueur, résistera peut-être une semaine, mais sa mort n'aura que l'apparence naturelle d'un échauffement du ventre causé par du gibier trop frelaté ou quelque nourriture peu fraîche. Il serait même habile de faire servir à la table de cette personne des moules, huîtres ou autres coquillages dont les effets sont parfois dangereux. Leur faire porter la faute d'une mort si soudaine

sera jeu d'enfant.

– Je vous remercie de vos excellents conseils, mon père.

Condé fixait toujours l'ampoule vert pâle et ses yeux avaient une lueur haineuse. Angélique en éprouvait une déception aiguë : le dieu d'amour descendu sur la terre était sans beauté et lui faisait peur.

– Prenez garde, monseigneur, reprit le père Exili, ce poison ne doit être manié qu'avec d'innombrables précautions. Pour le concentrer, je suis obligé moi-même de porter un masque de verre. Une goutte tombée sur votre peau pourrait y développer un mal rongeur qui n'aurait cessé d'avoir dévoré l'un de vos

membres. S'il ne vous est pas possible de verser vous-même cette médecine dans les mets de la personne, recommandez bien au valet qui en sera chargé de se montrer sûr et adroit.

– Mon valet qui vous a introduit est un homme de toute confiance. Par une manœuvre dont je me félicite, la personne en question ne le connaît point. Je crois qu'il sera facile en effet de le placer à ses côtés.

Le prince jeta un regard moqueur au moine, qu'il dominait de sa haute taille.

– Je suppose qu'une vie consacrée à un tel art ne vous a pas rendu trop scrupuleux, signor Exili. Cependant que

penseriez-vous si je vous avouais que ce poison est destiné à l'un de vos compatriotes, un Italien des Abruzzes ?

Un sourire allongea les lèvres souples d'Exili. Derechef, il s'inclina.

– Je n'ai pour compatriotes que ceux qui apprécient mes services à leur juste valeur, monseigneur. Et pour l'instant, M. Fouquet, du Parlement de Paris, se montre plus généreux à mon égard que certain Italien des Abruzzes que je connais aussi.

Le rire chevalin de Condé éclata de nouveau.

– Bravo, bravissimo, signor ! J'aime

avoir avec moi des gens de votre espèce.

Doucement il remit le flacon sur son coussin de satin. Il y eut un silence. Les yeux du signor Exili contemplaient son œuvre avec une satisfaction qui n'était pas exempte de vanité.

– J'ajoute, monseigneur, que cette liqueur a le mérite d'être inodore et presque sans saveur. Elle n'altère pas les aliments auxquels elle est mêlée, et c'est à peine si la personne, à supposer qu'elle se montre très attentive à ce qu'elle mange, pourra reprocher à son cuisinier d'avoir été un peu trop généreux pour les épices.

– Vous êtes un homme précieux, répéta le prince, qui semblait devenir rêveur.

Un peu nerveusement il ramassa sur la tablette du chiffonnier les enveloppes cachetées.

– Voici, en revanche, ce que je dois en échange vous remettre pour M. Fouquet. Cette enveloppe-ci contient la déclaration du marquis d'Hocquincourt. Voici celles de M. de Charost, de M. du Plessis, de Mme du Plessis, de Mme de Richeville, de la duchesse de Beaufort, de Mme de Longueville. Comme vous le voyez, les dames sont moins paresseuses... ou moins scrupuleuses que les messieurs. Il me manque encore les lettres de M. de Maupéou, du

marquis de Créqui et de quelques autres...

– Et la vôtre, monseigneur.

– C'est juste. La voici d'ailleurs. Je la terminais à l'instant et ne l'ai point encore signée.

– Votre Altesse aurait-elle l'extrême obligeance de m'en lire le texte, afin que je puisse en vérifier point par point l'ordonnance ? M. Fouquet tient essentiellement à ce qu'aucun terme ne soit oublié.

– À votre guise, fit le prince avec un imperceptible haussement d'épaules.

Il prit le feuillet et lut à voix haute :

Moi, Louis II, prince de Condé, je donné à Monseigneur Fouquet l'assurance de n'être jamais à aucune autre personne qu'à lui, de n'obéir à aucune autre personne sans exception, de lui remettre mes places, fortifications et autres, toutes les fois qu'il l'ordonnera.

Pour l'assurance de quoi je donne le présent billet écrit et signé de ma main, de ma propre volonté sans qu'il l'ait même désiré, ayant la bonté de se fier à ma parole qui lui est assurée.

Fait au Plessis-Bellière, le 20 septembre 1649.

– Signez, monseigneur, dit le père Exili

dont les yeux luisaient à l'ombre de sa capuche.

Rapidement et comme pressé d'en finir, Condé prit sur le secrétaire une plume d'oie qu'il tailla. Tandis qu'il paraphait sa lettre, le moine avait allumé un petit réchaud de vermeil. Condé y fit fondre de la cire rouge et cacheta la missive.

– Toutes les autres déclarations sont faites sur ce modèle et signées, conclut-il. Je pense que votre maître se montrera satisfait et nous le prouvera.

– Soyez-en certain, monseigneur. Cependant je ne puis quitter ce château sans emporter devers moi les autres déclarations que vous m'avez fait

espérer.

– Je me fais fort de vous les obtenir avant demain midi.

– Je demeurerai donc sous ce toit jusqu'à ce moment.

– Notre amie, la marquise du Plessis, va veiller à votre installation, signor. Je l'ai fait prévenir de votre arrivée.

– En attendant, je crois qu'il serait prudent de renfermer ces lettres dans le coffret secret que je viens de vous remettre. L'ouverture en est invisible, et elles ne seront nulle part plus à l'abri des indiscretions.

– Vous avez raison, signor Exili. À vous

entendre je comprends que la conspiration est aussi un art qui demande expérience et pratique. Moi, je ne suis qu'un guerrier et ne m'en cache pas.

– Guerrier glorieux ! s'exclama l'Italien en s'inclinant.

– Vous me flattez, mon père. Mais j'avoue que j'aimerais que M. Mazarin et S. M. la reine partageassent votre avis. Quoi qu'il en soit, je crois cependant que la tactique militaire, bien que plus grossière et plus ample, se rapproche un peu de vos manœuvres subtiles. Il faut toujours prévoir les intentions de l'ennemi.

– Monseigneur, vous parlez comme si Machiavel lui-même eût été votre maître.

– Vous me flattez, répéta le prince.

Mais il se rassérénait.

Exili lui indiqua la façon de soulever le coussin de satin pour glisser au-dessous les enveloppes compromettantes. Puis le tout fut déposé dans le secrétaire. À peine l'Italien s'était-il retiré que Condé, comme un enfant, reprenait le coffret et l'ouvrait de nouveau.

– Montre, chuchota la femme en tendant le bras vers lui.

Durant l'entretien, elle n'était pas

intervenue, se contentant de remettre l'une après l'autre ses bagues à ses doigts. Mais, apparemment, elle n'avait pas perdu un mot des paroles échangées.

Condé se rapprocha du lit et tous deux se penchèrent sur le flacon d'émeraude.

– Crois-tu que ce soit vraiment aussi terrible qu'il le dit ? murmura la duchesse de Beaufort.

– Fouquet assure qu'il n'y a pas de plus habile apothicaire que ce Florentin. Et, de toute façon, nous devons passer par Fouquet. C'est lui qui a eu l'idée de l'intervention espagnole, au Parlement de Paris, en avril dernier. Intervention qui a déplu à tous, mais qui l'a mis en

contact avec Sa Majesté Très Catholique. Je ne tiendrai mon armée que par ses soins.

La dame s'était rejetée sur les coussins.

– Ainsi M. Mazarin est mort ! fit-elle lentement.

– C'est tout comme, car voici sa mort que je tiens entre mes mains.

– Ne dit-on pas qu'il arrive parfois à la reine mère de prendre ses repas avec celui qu'elle aime passionnément ?

– On le dit, fit Condé après un moment de silence. Mais je ne partage pas votre projet, ma mie. Et je pense à une autre manœuvre plus habile et plus efficace.

Que serait la reine mère sans ses fils ?...
L'Espagnole n'aurait plus qu'à se retirer
dans un cloître pour les y pleurer...

– Empoisonner le roi ? dit la duchesse
en sursautant.

Le prince hennit gaiement. Il revint vers
le secrétaire et y déposa le coffret.

– Voilà bien les femmes ! clama-t-il. Le
roi ! Vous vous attendrissez parce qu'il
s'agit d'un bel enfant, tout agité des
troubles de l'adolescence et qui depuis
quelque temps, à la cour, vous fait des
yeux de chien couchant. Le roi, pour
vous, c'est cela. Pour nous, c'est un
obstacle dangereux à tous nos projets.
Quant à son frère, le petit Monsieur, un

gamin dévoyé qui prend déjà plaisir à s'habiller en fillette et à se faire câliner par les hommes, je le vois encore moins bien sur le trône que votre royal puceau. Non, croyez-moi, avec M. d'Orléans, aussi peu austère que son frère Louis XIII l'était trop, nous aurons un roi à notre convenance. Il est riche et de caractère faible. Que nous faut-il de plus ?

« Ma chère, reprit Condé qui avait refermé le secrétaire et glissé la clef dans la poche de sa houppelande, je crois qu'il faudrait songer à nous présenter devant nos hôtes. Le souper ne va pas tarder. Voulez-vous que je fasse appeler Manon, votre femme de

chambre ?

– Je vous en saurais gré, mon cher seigneur.

Angélique, qui commençait à être courbatue, s'était un peu reculée sur la corniche. Elle pensait que son père devait la chercher, mais ne se décidait pas à quitter son perchoir. Dans la chambre, le prince et sa maîtresse, aux mains de leurs domestiques, revêtaient leurs atours dans un grand froissement d'étoffes, avec accompagnement de quelques jurons de la part de Monseigneur qui n'était pas patient.

Lorsque Angélique détournait les yeux de l'écran de lumière que formait la fenêtre ouverte, elle ne voyait autour d'elle que la nuit opaque d'où montait le murmure de la forêt proche, remuée par le vent d'automne.

Enfin elle se rendit compte que la chambre était maintenant déserte. La veilleuse y brillait toujours, mais la pièce avait retrouvé son mystère. Très doucement, l'adolescente s'approcha de la croisée et se glissa à l'intérieur. L'odeur des fards et des parfums se mêlait étrangement à celle venue de la nuit, chargée de senteurs de bois humide, de mousse, de châtaignes mûres. Angélique ne savait pas encore très bien

ce qu'elle allait faire. Elle aurait pu être surprise. Elle ne le craignait pas. Tout cela n'était qu'un rêve. C'était comme le départ pour les Amériques, la dame folle de Monteloup, les crimes de Gilles de Retz...

D'un geste prompt, elle prit dans la poche de la houppelande abandonnée sur une chaise, la petite clef du secrétaire, ouvrit celui-ci, tira le coffret à elle. Il était de bois de santal et dégageait une odeur pénétrante. Ayant refermé le secrétaire, remis la clef en place, Angélique se retrouva sur la corniche, le coffret sous le bras. Tout à coup, elle s'amusait prodigieusement. Elle imaginait le visage de M. de Condé,

découvrant la disparition du poison et des lettres compromettantes.

« Ce n'est pas voler, se dit-elle, puisqu'il s'agit d'éviter un crime. »

Déjà elle savait en quelle cachette elle enfouirait son larcin. Les tourelles d'angle, dont l'architecte italien avait flanqué les quatre coins du gracieux château du Plessis, ne servaient que d'ornements, mais on les avait garnies cependant de créneaux et de mâchicoulis en miniature, imitant la décoration guerrière des édifices du Moyen Age. De plus, elles étaient creuses et percées d'une très petite lucarne. Angélique glissa le coffret à l'intérieur de celle qui était la plus proche. Bien malin celui qui

viendrait le chercher là !

Puis, soudainement, elle glissa au long de la façade, et retrouva le sol ferme. Elle s'aperçut seulement alors que ses pieds nus étaient glacés. Ayant remis ses vieilles chaussures, elle revint vers le château.

Maintenant, tout le monde était réuni dans les salons. Cette nuit trop sombre et brumeuse n'inspirait plus personne.

En pénétrant dans le hall, le nez d'Angélique fut agréablement chatouillé par des effluves culinaires fort appétissants. Elle vit passer une série de

petits valets en livrée qui portaient fort gravement de grands plats d'argent. Des faisans et des bécasses garnis de leurs plumes, un cochon de lait couronné de fleurs comme une épousée, plusieurs morceaux d'un très beau chevreuil, dressés sur des fonds d'artichaut et des branches de fenouil, défilèrent devant elle. Le bruit des faïences et des cristaux entrechoqués venait des salles et des galeries où toute la compagnie s'était réunie autour de petites tables nappées de dentelles, dispersées çà et là avec goût. Une dizaine de personnes prenaient place à chacune. Angélique, arrêtée sur le seuil du plus grand salon, aperçut le prince de Condé

qu'entouraient Mme du Plessis, la duchesse de Beaufort et la comtesse de Richeville. Le marquis du Plessis et son fils Philippe partageaient également la table du prince, ainsi que quelques autres dames et jeunes seigneurs. La bure brune de l'Italien Exili mettait une note insolite parmi tant de dentelles, de rubans, d'étoffes précieuses rebrodées d'or et d'argent. Si le baron de Sancé avait été présent, il aurait fait pendant à l'austérité monastique. Mais Angélique avait beau regarder avec attention, elle ne voyait son père nulle part.

Tout à coup, l'un des pages qui passait porteur d'un flacon de vermeil, la reconnut. C'était celui qui s'était moqué

d'elle lourdement à propos de la bourrée.

– Oh ! voici la baronne de la Triste Robe ! plaisanta-t-il. Que voulez-vous boire, Nanon ? De la piquette de pommes ou du bon lait caillé ?

Elle lui tira vivement la langue, puis, le laissant un peu pantois, continua d'avancer du côté de la table princière.

– Seigneur, que nous arrive-t-il là ? s'exclama la duchesse de Beaufort. Mme du Plessis suivit la direction de son regard, découvrit Angélique, et appela une fois de plus son fils à son secours :

– Philippe ! Philippe ! mon ami, ayez la

bonté de conduire votre cousine de Sancé à la table des filles d'honneur.

Le jeune garçon leva vers Angélique son regard maussade.

– Voici un tabouret, dit-il en désignant près de lui une place libre.

– Pas ici, Philippe, pas ici. Vous aviez réservé cette place pour Mlle de Senlis.

– Mlle de Senlis n'avait qu'à se hâter. Quand elle nous rejoindra elle verra qu'elle a été remplacée...
avantageusement, conclut-il avec un bref sourire ironique.

Ses voisins s'esclaffèrent.

Cependant, Angélique s'asseyait. Elle était allée trop loin pour reculer. Elle n'osait demander où était son père, et les éclats de lumière que se renvoyaient les verres, les carafons, l'argenterie et les diamants de ces dames, l'éblouissaient jusqu'au vertige. Par réaction, elle se raidit, bomba sa poitrine, rejeta en arrière sa lourde chevelure dorée. Il lui parut que quelques seigneurs lui jetaient des regards qui n'étaient pas dénués d'intérêt. Presque en face d'elle, l'œil d'oiseau de proie du prince de Condé la dévisagea un instant avec une attention arrogante.

– Par le diable, vous avez là d'étranges parents, monsieur du Plessis. Qu'est-ce

que cette sarcelle grise ?

– Une jeune cousine de province, monseigneur. Ah ! plaignez-moi : deux heures durant, ce soir même, au lieu d'écouter nos musiciens et les charmants propos de ces dames, j'ai supporté le réquisitoire de son baron de père, dont le souffle m'indispose encore – ainsi que le clamerait notre cynique poète Argenteuil : Je vous dis, sans mentir, que l'haleine d'un mort ou l'odeur d'un retrait ne sentent pas si fort.

Un éclat de rire servile secoua l'assemblée.

« Et savez-vous ce qu'il me demandait ? reprit le marquis en s'essuyant les

paupières d'un geste précieux. Je vous le donne en mille : que je lui fasse remettre ses impôts sur quelques mulets de son écurie, ainsi que sur une production – savourez le mot – de plomb qu'il prétend trouver tout fondu en lingots sous les plates-bandes de son potager. Je n'ai jamais ouï pareilles stupidités.

– La peste soit des croquants ! grommela le prince. Ils ridiculisent nos blasons avec leurs façons campagnardes.

Les dames s'étouffaient de gaieté.

– Avez-vous vu la plume de son chapeau ?

– Et ses souliers, qui avaient encore de

la paille attachée aux talons !...

Le cœur d'Angélique battait si violemment qu'il lui semblait que son voisin Philippe devait l'entendre. Elle lui jeta un regard et surprit l'œil bleu et froid du beau garçon attaché sur elle avec une expression indéfinissable.

« Je ne peux laisser insulter ainsi mon père », pensait-elle.

Angélique devait être fort pâle. Elle évoqua la rougeur de Mme de Richeville quelques heures plus tôt, lorsque sa voix à elle, Angélique, s'était élevée dans un silence soudain glacé. Il y avait donc quelque chose que ces gens impertinents craignaient...

La « petite de Sancé » prit une profonde aspiration.

– Il se peut que nous soyons des gueux, dit-elle à voix très haute et très distinctement, mais nous, au moins, nous ne cherchons pas à empoisonner le roi !

Comme l'autre fois, les rires moururent sur les visages, et un silence si pesant tomba, que les tables voisines s'en émurent. Peu à peu les conversations languirent, l'entrain des dîneurs se ralentit ; on regardait dans la direction du prince de Condé.

– Qui... qui... qui ?... bégaya le marquis du Plessis. Puis il se tut brusquement.

– Voilà de curieuses paroles, dit enfin le prince, qui se maîtrisait avec peine. Cette jeune personne n'a pas l'habitude du monde. Elle en est encore à ses contes de nourrice...

« Dans une seconde, il va me ridiculiser et on va me chasser en me promettant une fessée », pensa Angélique aux abois.

Elle se pencha un peu, regarda vers le bout de la table.

– On m'a dit que le signor Exili était le plus grand expert du royaume dans l'art des poisons.

Ce nouveau caillou dans la mare propagea des ondes violentes. Il y eut un

murmure effrayé.

– Oh ! cette fille est possédée du diable ! s'écria Mme du Plessis, mordant avec rage son petit mouchoir de dentelle. C'est la deuxième fois qu'elle me couvre de honte. Elle se tient là comme une poupée aux yeux de verre, et puis tout à coup elle ouvre la bouche et dit des choses terribles !

– Terribles ! Pourquoi terribles ? protesta doucement le prince, dont le regard ne quittait pas Angélique. Elles le seraient si elles étaient vraies. Mais ce ne sont que des divagations de fillette qui ne sait pas se taire.

– Je me tairai quand cela me plaira, dit

Angélique nettement.

– Et quand cela vous plaira-t-il, mademoiselle ?

– Quand vous cesserez d'insulter mon père, et que vous lui aurez accordé les pauvres faveurs qu'il demande.

Le teint de M. de Condé s'assombrit brusquement. Le scandale était à son comble. Des gens au fond de la galerie montaient sur des chaises.

– La peste soit... La peste soit..., s'étouffa le prince.

Il se dressa brusquement, le bras tendu comme s'il lançait ses troupes à l'assaut des tranchées espagnoles.

– Suivez-moi ! rugit-il.

« Il va me tuer », se dit Angélique.

Et la vue de ce grand seigneur la dominant la fit tressaillir de peur et de plaisir.

Cependant, elle le suivit, petite sarcelle grise, derrière ce grand oiseau enrubanné. Elle remarqua qu'il portait au-dessous des genoux de grands volants de dentelles empesés et sur son haut-de-chausses une sorte de jupe courte, garnie d'une infinité de galons. Jamais elle n'avait vu un homme habillé de façon aussi extravagante. Cependant elle admirait sa démarche, la façon dont il posait sur le sol ses hauts talons

cambrés.

– Nous voici seuls, dit brusquement Condé en se retournant. Mademoiselle, je ne veux pas me fâcher avec vous, mais il faut que vous répondiez à mes questions. Cette voix douce et effrayante plus Angélique que des éclats de colère. Elle se vit dans un boudoir désert, seule avec cet homme puissant dont elle bouleversait les intrigues, et comprit qu'elle venait également de s'y engager et de s'y perdre comme dans une toile d'araignée. Elle se recula, balbutia, feignit un peu une sottise paysanne.

– Je ne pensais pas mal dire.

– Pourquoi avez-vous inventé pareille

insulte à la table d'un oncle que vous respectez ?

Elle comprit ce qu'il voulait lui faire avouer, hésita, pesa le pour et le contre. Étant donné ce qu'elle savait, une protestation d'ignorance totale de sa part ne serait pas crue.

– Je n'ai pas inventé... j'ai répété des choses qu'on m'a dites, murmura-t-elle : que le signor Exili était un homme très habile à faire des poisons... Mais pour le roi j'ai inventé. Je n'aurais pas dû. J'étais en colère.

Elle roulait gauchement un pan de sa ceinture.

– Qui vous a dit cela ?

L'imagination d'Angélique travaillait activement.

– Un... un page. Je ne sais pas son nom.

– Pourriez-vous me le montrer ?

– Oui.

Il la ramena à l'entrée des salons. Elle lui désigna le page qui s'était moqué d'elle.

– La peste soit de ces marmots qui écoutent aux portes ! grommela le prince. Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

–Angélique de Sancé.

– Écoutez, mademoiselle de Sancé. Il n'est pas bon de répéter à tort et à travers des paroles qu'une fillette de votre âge ne peut comprendre. Cela peut vous nuire, à vous et à votre famille. Pour cet incident, je passe l'éponge. J'irai même jusqu'à examiner le cas de votre père et voir si je ne peux rien pour lui. Mais quelle garantie aurai-je de votre silence ?

Elle leva vers lui ses yeux verts.

– Je sais aussi bien me taire lorsque j'ai obtenu satisfaction que parler quand on m'insulte.

– Par le diable, lorsque vous serez femme je prévois que des hommes se pendront pour vous avoir rencontrée, dit le prince.

Mais un vague sourire flottait sur son visage. Il ne semblait pas soupçonner qu'elle pût en savoir plus long que ce qu'elle lui avait dit. Impulsif et d'ailleurs étourdi, Condé manquait de psychologie et d'attention. Le premier émoi passé, il décidait qu'il n'y avait là que ragots de couloirs.

En homme habitué à la flatterie et sensible à tous les charmes féminins, l'émoi de cette adolescente d'une beauté déjà remarquable, aidait à l'apaisement de sa colère. Angélique s'efforçait de

lever vers lui un regard d'une admiration candide.

– Je voudrais vous demander quelque chose ? fit-elle encore en accentuant sa naïveté.

– Quoi donc ?

– Pourquoi portez-vous une petite jupe ?

– Une petite jupe ?... Mais mon enfant, il s'agit là d'une « rhingrave ». N'est-ce pas d'ailleurs d'une suprême élégance ? La rhingrave dissimule le haut-de-chausse disgracieux et qui ne sied guère qu'aux cavaliers. On peut la garnir de galons et de rubans. On s'y sent fort à l'aise. Vous n'aviez point encore vu cela

dans vos campagnes ?

– Non. Et ces grands volants que vous portez sous les genoux ?

– Ce sont des « canons ». Ils mettent en valeur le mollet, qui en surgit, fin et cambré.

– Il est vrai, approuva Angélique. Tout ceci est merveilleux. Je n'ai jamais vu un aussi bel habit !

– Ah ! parlez chiffons aux femmes et vous apaisez la plus dangereuse furie, dit le prince enchanté de son succès. Mais je dois retourner vers mes hôtes. Me promettez-vous d'être sage ?

– Oui, monseigneur, fit-elle avec un

sourire plus câlin qui découvrait ses petites dents nacrées.

Le prince de Condé revint vers les salons, apaisant de gestes bénisseurs l'émoi de la société.

– Mangez, mangez, mes amis. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. La petite insolente va s'excuser.

D'elle-même, Angélique s'inclinait devant Mme du Plessis.

– Je vous fais mes excuses, madame, et vous demande l'autorisation de me retirer.

On rit un peu du geste de Mme du Plessis qui, incapable de parler,

montrait la porte. Mais devant cette porte, un autre attroupement se formait.

– Ma fille, où est ma fille ? réclamait le baron Armand.

– M. le baron demande sa fille, cria un laquais goguenard.

Parmi les hôtes élégants et les valets en livrée, le pauvre hobereau ressemblait à un gros bourdon noir prisonnier. Angélique courut à lui.

– Angélique, soupira-t-il, tu me rends fou. Voici plus de trois heures que je te cherche dans la nuit entre Sancé, le pavillon de Moline et le Plessis. Quelle journée, mon enfant ! Quelle journée !

– Partons, père, partons vite, je t'en prie, dit-elle.

Ils étaient déjà sur le perron lorsque la voix du marquis du Plessis les rappela.

– Un instant, mon cousin. M. le prince désirerait vous entretenir un moment. C'est à propos de ces droits de douane dont vous m'avez parlé...

Le reste se perdit tandis que les deux hommes rentraient.

Angélique s'assit sur la dernière marche du perron et attendit son père. Tout à coup, il lui semblait qu'elle était entièrement vidée de toute pensée, de toute volonté. Un petit griffon blanc vint

la renifler. Elle le caressa machinalement. Lorsque M. de Sancé reparut, il saisit sa fille par le poignet.

– Je craignais que tu n'aies encore filé. Tu as vraiment le diable au corps. M. de Condé m'a adressé sur toi des compliments si bizarres que je ne savais trop s'il ne fallait pas m'excuser de t'avoir mise au monde.

Un peu plus tard, alors que leurs montures marchaient à petits pas dans les ténèbres, M. de Sancé reprit en hochant la tête :

– Je ne comprends rien à ces gens-là. On

m'écoute en ricanant. Le marquis, chiffres en main, m'expose combien sa situation pécuniaire est plus précaire que la mienne. On me laisse partir sans même me proposer un verre de vin pour me rincer le gosier, et puis, tout à coup, on me rattrape, on me promet tout ce que je veux. D'après monseigneur, l'exemption de mes droits de douane me sera accordée dans le mois qui va suivre.

– Tant mieux, père, murmura Angélique.

Elle écoutait, venant de la nuit, le chant nocturne des crapauds, qui trahissait l'approche des marais et du vieux château fortifié. Tout à coup, elle eut envie de pleurer.

– Crois-tu que Mme du Plessis va te prendre comme fille d'honneur ? demanda encore le baron.

– Oh ! non, je ne crois pas, répondit suavement Angélique.

Chapitre 10

Du voyage qu'elle fit pour atteindre Poitiers, Angélique ne garda qu'un souvenir cahotant et plutôt désagréable. On avait réparé pour l'occasion un très vieux carrosse dans lequel elle avait pris place avec Hortense et Madelon. Un valet conduisait les mules de l'attelage. Raymond et Gontran montaient chacun un cheval de belle race dont leur père leur avait fait présent. On disait que les jésuites avaient, dans leurs nouveaux collèges, des écuries réservées aux montures des jeunes nobles. Deux lourds chevaux de malle complétaient la

caravane. L'un portait le vieux Guillaume, chargé d'escorter ses jeunes maîtres. Trop de mauvaises nouvelles d'agitations et de guerres circulaient dans le pays. On disait que M. de la Rochefoucauld soulevait le Poitou pour le compte de M. de Condé. Il recrutait des armées et prélevait une partie des récoltes pour les nourrir. Qui dit armée, dit famine et pauvreté, bandits et vagabonds aux carrefours des routes. Le vieux Guillaume était donc là, sa pique appuyée à l'étrier, sa vieille épée au côté. Cependant le voyage fut calme. En traversant une forêt, on aperçut quelques silhouettes suspectes qui se dispersaient entre les arbres. Mais sans doute la pique du vieux mercenaire, à moins que

ce ne fût la pauvreté de l'équipage, découragea les brigands.

La nuit se passa dans une auberge, à la croisée d'un carrefour sinistre où l'on n'entendait que le sifflement du vent dans la forêt dépouillée.

L'aubergiste consentit à servir aux voyageurs une eau claire baptisée bouillon et quelques fromages qu'ils mangèrent à la lueur d'une mauvaise chandelle de suif.

– Tous les maîtres d'auberges sont complices des brigands, confia Raymond à ses jeunes sœurs terrifiées. C'est dans les auberges des routes qu'on commet le plus d'assassinats. À notre

dernier voyage nous avons couché dans une halte où moins d'un mois auparavant on avait coupé la gorge à un riche financier qui n'avait que le tort de voyager seul.

Regrettant de s'être livré à des réflexions trop profanes, il ajouta :

– Ces crimes commis par des hommes du peuple sont la conséquence du désordre des gens haut placés. Tout le monde a perdu la crainte de Dieu.

Il y eut encore une journée de route. Secouées comme des sacs de noix sur ces routes gelées et creusées d'ornières, les trois sœurs se sentaient brisées. On ne rencontrait que très rarement les

tronçons de voie romaine avec leurs grandes dalles anciennes et régulières. Le plus souvent c'étaient des chemins en pleine argile bouleversés par le passage incessant des cavaliers et des carrosses. À l'entrée des ponts, il fallait stationner parfois des heures jusqu'à en être glacé, le préposé au péage étant le plus souvent un fonctionnaire peu rapide et bavard, qui profitait de chaque voyageur pour faire un bout de causette. Seuls passaient sans ralentir les grands seigneurs qui, d'une main dédaigneuse, jetaient par la portière une bourse aux pieds de l'employé. Madelon pleurait, transie et cramponnée à Angélique. Hortense, les lèvres pincées, disait :

– C'est inadmissible !

Elles étaient toutes trois fourbues et ne purent s'empêcher de pousser un soupir de soulagement lorsque, le soir du deuxième jour, Poitiers leur apparut, étageant ses toits d'un rose fané, au flanc d'une colline entourée d'une riante rivière : le Clain. C'était par un jour pur d'hiver. On aurait pu se croire dans un paysage du Midi, dont le Poitou est d'ailleurs le seuil, tant le ciel avait de douceur au-dessus des toits de tuiles. Les cloches se répondaient, sonnant l'Angélus.

Ces cloches, désormais, allaient égrener les heures d'Angélique, durant près de cinq années. Poitiers était une ville

d'églises, de couvents et de collégiales. Les cloches réglèrent la vie de tout ce peuple de soutanes, de cette armée d'étudiants aussi bruyants que leurs maîtres étaient chuchoteurs. Prêtres et bacheliers se rencontraient aux coins des rues montantes, dans l'ombre des cours, sur les places, qui, d'étage en étage, proposaient leurs paliers aux pèlerins de la ville.

Les enfants de Sancé se quittèrent devant la cathédrale. Le couvent des ursulines était un peu à gauche et dominait le Clain. Le collège des pères jésuites se trouvait perché tout en haut. Avec la gaucherie de l'adolescence, on se sépara presque sans un mot, et Madelon seule,

en larmes, embrassa ses deux frères. Ainsi les portes du couvent se refermèrent sur Angélique. Elle fut longue à comprendre que la sensation d'étouffement qui l'oppressait venait de cette brusque rupture avec l'espace. Des murs et toujours des murs, et des grilles aux fenêtres. Ses compagnes ne lui parurent pas sympathiques : elle avait toujours joué avec des garçons, petits paysans qui l'admiraient et la suivaient. Or ici, parmi certaines demoiselles de haut lignage et de fortune solide, la place d'Angélique de Sancé ne pouvait se trouver que dans les derniers rangs.

Il lui fallut aussi se soumettre à la torture du corsage baleiné, lacé étroitement,

qui, en obligeant toute fillette à se tenir droite, lui donnait pour la vie et en n'importe quelles circonstances, un maintien de reine dédaigneuse. Angélique, vigoureuse et souplement musclée, gracieuse d'instinct, eût pu se passer de ce carcan. Mais il s'agissait là d'une institution qui dépassait largement le cadre du couvent. En écoutant parler les grandes, elle ne pouvait douter que le corsage baleiné ne tînt une grande place dans tout ce qui concernait la mode. Il était même question de busc et de busquière, sorte de plastron en bec-de-canard, raidi par du carton fort ou des tiges de fer et que l'on brodait et rebrodait et garnissait de nœuds et de bijoux. La busquière était destinée à

soutenir les seins, les faisant remonter sous la dentelle au point qu'ils paraissaient toujours prêts à s'échapper de cette contrainte. Naturellement les grandes se passaient de tels détails en secret, bien que le couvent fût spécialement chargé de préparer les jeunes filles au mariage et à la vie mondaine. Il fallait apprendre à danser, saluer, jouer du luth et du clavecin, soutenir avec deux ou trois compagnes des conversations sur un sujet déterminé, et même jouer de l'éventail et se mettre du fard. L'importance était ensuite accordée aux soins de la maison. En prévision des revers que le Ciel peut envoyer, les élèves devaient s'astreindre aux besognes les plus humbles. À tour

de rôle, elles travaillaient aux cuisines ou aux buanderies, allumaient et entretenaient les lampes, balayaient, lavaient les carrelages. Enfin quelques rudiments intellectuels leur étaient donnés : l'histoire et la géographie, sèchement exposées ; mythologie ; calcul, théologie, latin. On accordait plus de soins aux exercices de style, l'art épistolaire étant essentiellement féminin, et l'échange de lettres entre ses amis et ses amants représentant une des occupations les plus absorbantes d'une femme du monde.

Sans être une élève indocile, Angélique ne donna guère de satisfaction à ses professeurs. Elle exécutait ce qu'on lui

commandait, mais semblait ne pas comprendre pourquoi on l'obligeait à faire tant de choses stupides. Parfois, aux heures des leçons, on la cherchait en vain ; on la retrouvait enfin au potager, qui n'était qu'un grand jardin suspendu au-dessus de ruelles tièdes et peu passantes. Aux reproches les plus sévères, elle répondit toujours qu'elle n'avait pas conscience de faire quelque chose de mal en regardant pousser des choux. L'été suivant, il y eut à travers la ville une épidémie assez grave, qu'on baptisa peste parce que beaucoup de rats remontaient à la surface de leurs trous pour crever dans les rues et dans les maisons.

La Fronde des Princes, dirigée par MM. de Condé et Turenne, amenait la misère et la famine dans ces régions de l'Ouest jusque-là épargnées par les guerres étrangères. On ne savait plus qui était pour le roi, qui était contre, mais des paysans dont les villages avaient brûlé refluaient vers les villes. Cela faisait une armée de miséreux qui s'échouaient à toutes les portes cochères, la main tendue. Il y en eut bientôt plus que d'abbés et d'écoliers.

Les petites pensionnaires des ursulines firent l'aumône, certaines heures, certains jours, aux pauvres stationnant devant le couvent. On leur apprit que ceci entraît également dans leurs

attributions de futures grandes dames accomplies. Pour la première fois Angélique vit devant elle la misère sans espoir, la misère haillonneuse, la vraie misère à l'œil lubrique et haineux. Elle n'en fut ni émue ni bouleversée, contrairement à ses compagnes dont certaines pleuraient ou pinçaient les lèvres avec dégoût. Il lui semblait reconnaître une image depuis toujours imprimée en elle, comme le pressentiment de ce qu'une étrange destinée devait lui réserver.

La peste naquit sans mal de cette lie qui engorgeait les ruelles montantes où juillet brûlant tarissait les fontaines.

Il y eut plusieurs cas parmi les élèves. Un matin, à la cour de récréation, Angélique n'aperçut pas Madelon. Elle s'informa et on lui dit que l'enfant malade avait été portée à l'infirmerie. Madelon mourut quelques jours plus tard. Devant le petit corps blême et comme desséché, Angélique ne pleura pas. Elle en voulut même à Hortense de ses larmes spectaculaires. Pourquoi cette grande perche de dix-sept ans pleurerait-elle ? Elle n'avait jamais aimé Madelon. Elle n'aimait qu'elle-même.

– Hélas ! mes petites, leur dit doucement une vieille religieuse, c'est la loi de Dieu. Beaucoup d'enfants meurent. On m'a dit que votre mère a eu dix enfants et

n'en a perdu qu'un seul. Avec celle-ci, cela fera deux. Ce n'est pas beaucoup. Je connais une dame qui a eu quinze enfants et qui en a perdu sept. Vous voyez, c'est ainsi. Dieu donne les enfants, Dieu les reprend. Il y a beaucoup d'enfants qui meurent. C'est la loi de Dieu !...

À la suite de la mort de Madelon, la sauvagerie d'Angélique s'accrut, et elle devint même indisciplinée. Elle n'en faisait qu'à sa tête, disparaissant des heures entières dans des recoins ignorés de la vaste maison. On lui avait interdit l'accès du jardin et du potager. Elle trouvait cependant le moyen de s'y faufiler. On songea à la renvoyer, mais le baron de Sancé, malgré les difficultés

que lui causait la guerre civile, payait fort régulièrement la pension de ses deux filles, et ce n'était pas le cas de toutes les pensionnaires. De plus, Hortense promettait de devenir l'une des jeunes filles les plus accomplies de sa promotion. Par égard pour l'aînée, on conserva la cadette. Mais on renonça à s'en occuper.

C'est ainsi qu'un jour de janvier 1652 Angélique, qui venait d'avoir quinze ans, se trouvait perchée une fois de plus contre le mur du potager, s'amusant à regarder les allées et venues de la rue et à se chauffer au tiède soleil d'hiver. Il y avait une grande animation à Poitiers en

ces premiers jours de l'année, car la reine, le roi, et leurs partisans venaient de s'y installer. Pauvre reine, pauvre jeune roi, ballottés de révolte en révolte ! Ils venaient de se rendre en Guyenne afin de combattre M. de Condé. Au retour ils s'arrêtaient en Poitou pour essayer de négocier avec M. de Turenne, qui tenait entre ses mains cette province, depuis Fontenay-le-Comte jusqu'à l'océan. Châtellerauld et Luçon, anciennes places fortes protestantes, s'étaient ralliées au général huguenot, mais Poitiers, qui n'oubliait pas que, cent ans plus tôt, ses églises avaient été pillées et son maire pendu par les hérétiques, avait ouvert sa porte au monarque.

Aujourd'hui il n'y avait plus, aux côtés du prince adolescent, que la robe noire de l'Espagnole. Le peuple, la France entière avaient tant crié : « Point de Mazarin ! Point de Mazarin ! » que l'homme à la robe rouge s'était enfin incliné. Il avait quitté la reine, qu'il aimait, et s'était réfugié en Allemagne. Mais son départ ne suffisait point encore à calmer les passions...

Appuyée au mur de son couvent, Angélique écoutait le murmure de la ville agitée, dont l'excitation se répercutait jusque dans ce quartier éloigné. Les jurons des cochers dont les carrosses se coinçaient dans les ruelles

tortueuses se mêlaient aux rires et aux criailleries des pages et des servantes, et aux hennissements des chevaux.

Le bourdonnement des cloches volait sur ce brouhaha. Angélique reconnaissait maintenant chacun des carillons, celui de Saint-Hilaire, celui de Sainte-Radegonde, le bourdon de Notre-Dame-la-Grande, les cloches graves de la tour Saint-Porchaire. Tout à coup, au pied du mur, il y eut une farandole de pages qui passèrent comme une volée d'oiseaux des îles dans leurs vêtements de satin et de soie. L'un d'eux s'arrêta pour renouer le ruban de sa chaussure. En se redressant, il leva la tête et rencontra le regard d'Angélique qui le contemplait du

haut du mur. D'un coup de chapeau galant le page balaya la poussière.

– Salut, demoiselle. Vous n'avez pas l'air de vous amuser, là-haut ?

Il ressemblait à ces pages qu'elle avait vus au Plessis, portant comme eux la même petite culotte bouffante, la « trousse », apanage du XVI^e siècle, qui lui faisait des jambes immenses de héron.

À part cela, il était sympathique, avec un visage riant, hâlé, et de beaux cheveux châains et bouclés.

Elle lui demanda son âge. Il répondit qu'il avait seize ans.

– Mais ne vous inquiétez pas, demoiselle, ajouta-t-il, je sais faire la cour aux dames. Il lui lançait des regards câlins, et soudain il lui tendit les bras.

– Venez donc me rejoindre.

Une agréable sensation envahit Angélique. La prison grise et triste où son cœur s'étiolait lui parut s'ouvrir. Ce joli rire levé vers elle promettait elle ne savait quoi de doux et de savoureux dont elle avait faim, comme après le grand jeûne du carême.

– Venez, chuchota-t-il. Si vous voulez, je vous conduirai jusqu'à l'hôtel des ducs d'Aquitaine où la cour est descendue, et

je vous montrerai le roi.

Elle n'hésita qu'à peine et assujettit sa mante de laine noire à capuchon.

– Attention, je vais sauter ! cria-t-elle.

Il la reçut presque dans ses bras. Ils éclatèrent de rire. Vivement, il la prit par la taille et l'entraîna.

– Que vont dire les nonnes de votre couvent ?

– Elles sont habituées à mes fantaisies.

– Et comment ferez-vous pour rentrer ?

– Je sonnerai à la porte et demanderai l'aumône.

Il pouffa.

Angélique se grisait du tourbillon dont elle était soudain environnée. Parmi les seigneurs et dames dont les beaux atours émerveillaient les provinciaux, des marchands passaient. À l'un d'eux, le page acheta deux baguettes sur lesquelles étaient enfilées des cuisses de grenouilles frites. Ayant toujours vécu à Paris, il trouvait ce mets extrêmement cocasse. Les deux jeunes gens mangèrent de bon appétit. Le page raconta qu'il s'appelait Henri de Roguier et qu'il était attaché au service du roi. Celui-ci, gai compagnon, quittait parfois les gens graves de son conseil pour venir gratter un peu la guitare avec ses amis. Les

charmantes poupées italiennes, nièces du cardinal Mazarin, étaient toujours présentes à la cour, malgré le départ forcé de leur oncle.

Tout en devisant, le jeune garçon entraîna insidieusement Angélique vers des quartiers moins animés. Elle s'en aperçut, mais ne dit rien. Son corps subitement en éveil attendait quelque chose, que la main du page contre sa taille promettait. Il s'arrêta et la poussa doucement dans l'encoignure d'une porte. Puis il se mit à l'embrasser avec vivacité. Il disait des choses banales et amusantes.

– Tu es jolie... Tu as des joues comme des pâquerettes et des yeux verts comme

les grenouilles... Les grenouilles de ton pays... Ne bouge pas. C'est ton corsage que je veux ouvrir... Laisse-toi faire. Je sais m'y prendre... Oh ! Je n'ai jamais vu de seins si blancs et si mignons... Et fermes comme des pommes... Tu me plais, ma mie...

Elle le laissait divaguer, caresser. Elle rejetait un peu la tête en arrière, contre la pierre moussue, et ses yeux regardaient machinalement le ciel bleu au bord d'un toit festonné.

Maintenant le page se taisait ; son souffle se précipitait. Il s'agita et regarda plusieurs fois autour de lui avec agacement. La rue était assez calme. Cependant, des gens allaient et venaient.

Il y eut même une cavalcade d'étudiants qui poussèrent des Hou ! Hou ! en découvrant le jeune couple dans l'ombre de la muraille. Le garçon recula, tapa du pied.

– Oh ! J'enrage ! Les maisons sont pleines à craquer dans cette sacrée ville de province. Les grands seigneurs eux-mêmes doivent recevoir leurs maîtresses dans des antichambres. Alors, je te le demande, où pourrions-nous être un peu tranquilles ?

– Nous sommes bien ici, murmura-t-elle. Mais il n'était pas satisfait.

Il jeta un regard dans la petite aumônière qu'il portait à la ceinture, et son visage

s'éclaira.

– Viens ! J'ai une idée ! Nous allons trouver salon à notre taille.

Il la prit par la main et l'entraîna en courant par les rues, jusqu'à la place de Notre-Dame-la-Grande. Depuis plus de deux ans qu'elle était à Poitiers, Angélique ne connaissait rien de la ville. Elle regarda avec admiration la façade de l'église, ouvragée comme un coffret hindou, et flanquée de clochetons en pommes de pin. On aurait dit que la pierre même avait fleuri sous le ciseau magique des sculpteurs. Le jeune Henri dit alors à sa compagne de rester sous le porche et de l'attendre. Il revint peu après tout content, une clef à la main.

– Le sacristain de l'église m'a loué la chaire pour un moment.

– La chaire ? répéta Angélique stupéfaite.

– Bah ! Ce n'est pas la première fois qu'il rend ce service aux pauvres amoureux.

Il l'avait reprise par la taille et descendait les marches conduisant au sanctuaire dont le parvis était un peu affaissé.

Angélique fut saisie par les ténèbres et la fraîcheur des voûtes. Les églises du Poitou sont les plus sombres de France. Solides édifices, posées sur d'énormes

piliers, elles dissimulent dans leur ombre d'anciennes décorations murales dont les teintes vives apparaissent peu à peu aux yeux surpris. Les deux adolescents s'avançaient en silence.

– J'ai froid, murmura Angélique en serrant sa cape contre elle.

Il lui mit un bras protecteur autour des épaules, mais son exaltation était tombée et il paraissait intimidé.

Il ouvrit la première porte de la chaire monumentale, puis, gravissant les degrés, pénétra dans la rotonde réservée au prêche. On peu machinalement, Angélique le suivit.

Ils s'assirent tous deux sur le plancher recouvert d'un tapis de velours. Cette église, cette nuit profonde à l'odeur d'encens paraissait avoir calmé l'humeur entreprenante du garçon. Il mit encore son bras autour des épaules d'Angélique et l'embrassa doucement à la tempe.

– Comme tu es une belle petite amie, soupira-t-il, comme je te préfère à toutes ces grandes dames qui me taquent et qui se jouent de moi. Cela ne m'amuse pas toujours, mais je dois leur complaire. Si tu savais...

Il soupira encore. Son visage avait retrouvé toute sa puérilité.

– Je vais te montrer quelque chose de

très beau, d'exceptionnel, dit-il en fouillant dans son aumônière.

Il en sortit un carré de toile blanche bordé d'une petite dentelle et légèrement sali.

– Un mouchoir ? dit Angélique.

– Oui. Le mouchoir du roi. Il l'a laissé tomber ce matin. Je l'ai ramassé et l'ai gardé en talisman.

Il la fixa longuement, songeur.

– Vais-je te le donner en gage d'amour ?

– Oh ! oui, dit Angélique en avançant vivement la main.

Son bras heurta la balustrade de bois plein et cela fit un écho énorme sous les voûtes.

Ils s'immobilisèrent interdits, un peu anxieux.

– Je crois que quelqu'un vient, murmura Angélique.

Le garçon avoua d'un air piteux :

– J'ai oublié de fermer la porte de la chaire au bas de l'escalier.

Puis ils se turent, écoutant le pas qui s'approchait. Quelqu'un gravit les degrés de leur refuge, et la tête d'un vieil abbé coiffé d'une calotte noire apparut au-dessus d'eux.

– Que faites-vous là, mes enfants ?
demanda-t-il.

Le page à la langue bien pendue avait déjà son histoire prête.

– J'ai voulu voir ma sœur qui est pensionnaire à Poitiers, mais je ne savais où la rencontrer. Nos parents...

– Ne parle pas si fort dans la maison de Dieu, dit le prêtre. Lève-toi et ta sœur aussi, et suivez-moi.

Il les emmena dans la sacristie et s'assit sur un tabouret. Puis, les mains appuyées sur ses genoux, il les regarda successivement l'un et l'autre. Les cheveux blancs débordant de sa calotte

ecclésiastique auréolaient un visage qui, malgré la vieillesse, conservait de fortes couleurs paysannes. Il avait un gros nez, de petits yeux vifs et précis, une courte barbe blanche. Henri de Roguier, tout à coup, paraissait effaré et se taisait avec une confusion qui n'était pas feinte.

– Est-il ton amant ? demanda soudain le prêtre à Angélique, en désignant le jeune garçon du menton.

La rougeur envahit le visage de l'adolescente, et le page s'écria vivement et franchement :

– Monsieur, je l'aurais souhaité, mais elle n'est pas de cette sorte-là.

– Tant mieux, ma fille. Si tu avais un beau collier de perles, t'amuserais-tu à le jeter dans ta cour pleine de fumier où les pourceaux viendraient les rafler de leurs groins morveux ? Hein ? Réponds-moi, petite ? Ferais-tu cela ?

– Non. Je ne le ferais pas.

– Il ne faut pas donner de perles aux pourceaux. Il ne faut pas gaspiller ce trésor de ta virginité qui ne doit être réservé qu'au mariage. Et toi, grossier personnage, continua-t-il doucement en se tournant vers le garçon, où as-tu été chercher l'idée sacrilège d'amener ton amie dans la chaire de l'église pour lui conter fleurette ?

– Où pouvais-je l'amener ? protesta le page, maussade. On ne peut pas causer tranquillement dans les rues de cette ville qui sont plus étroites que des placards. Je savais que le sacristain de Notre-Dame-la-Grande loue parfois la chaire et les confessionnaux pour qu'on puisse s'y chuchoter quelque secret loin des oreilles indiscrètes. Dans ces villes de province, vous savez, Monsieur Vincent, il y a beaucoup de demoiselles trop sévèrement gardées par un père bougon et une mère acariâtre, et qui n'auraient jamais l'occasion d'entendre un mot doux si...

– Comme tu m'instruis bien, mon petit !

– La chaire c'est trente livres, et les

confessionnaires vingt livres. C'est beaucoup pour ma bourse, croyez-moi, Monsieur Vincent.

– Je te crois sans peine, dit Monsieur Vincent, mais c'est plus cher encore dans la balance où le diable et l'ange pèsent les péchés sur le parvis de Notre-Dame-la-Grande.

Son visage qui, jusque-là, avait gardé une expression sereine, s'était durci. Il tendit la main.

– Donne-moi la clef qu'on t'a confiée.

Et lorsque le jeune garçon la lui eut remise :

– Tu iras te confesser, n'est-ce pas ? Je

t'attendrai demain soir dans cette même église. Je t'absoudrai. Je sais trop bien dans quel milieu tu vis, pauvre petit page ! Et il vaut mieux pour toi essayer de jouer à l'homme avec une enfant de ton âge que de servir de jouet aux dames mûres qui t'entraînent dans leurs alcôves pour te dévoyer... Oui, je te vois rougir. Tu as honte devant elle, si fraîche, si neuve, de tes amours frelatées.

Le jeune garçon baissa la tête, son aplomb avait disparu. Il balbutia enfin :

– Monsieur Vincent de Paul, de grâce, ne racontez pas cette affaire à S. M. la reine. Si elle me renvoie à mon père, celui-ci ne saura plus comment m'établir. J'ai sept sœurs qu'il faudra doter et je

suis le troisième cadet de la famille. Je n'ai pu obtenir cette faveur insigne d'entrer au service du roi que grâce à M. de Lorraine qui me... à qui je plaisais, acheva-t-il avec embarras. Il a acheté la charge pour moi. Si je suis chassé, il exigera sans doute que mon père la lui rembourse, et cela est impossible.

Le vieil ecclésiastique le regardait avec gravité.

– Je ne te nommerai pas. Mais il est bon qu'une fois de plus je rappelle à la reine les turpitudes dont elle est entourée. Hélas ! Cette femme est pieuse et dévouée aux œuvres, mais que peut-elle contre tant de pourriture ? On ne peut changer les âmes avec des décrets...

La porte de la sacristie, en s'ouvrant, l'interrompit. Un jeune homme aux longs cheveux bouclés, vêtu d'un habit noir assez recherché, entra. Monsieur Vincent se redressa et lui jeta un regard sévère.

– Monsieur le vicaire, je veux croire que vous ignorez les trafics auxquels se livre votre sacristain. Il vient de toucher trente livres de ce jeune seigneur pour lui donner liberté de rencontrer son amie dans la chaire de votre église. Il serait temps que vous surveilliez vos clercs avec un peu plus de soin.

Pour se donner une contenance, le vicaire mit beaucoup de temps à refermer la porte. Quand il se retourna, la pénombre de la pièce dissimulait mal

son embarras. Comme il se taisait, Monsieur Vincent reprit :

– Je constate, de plus, que vous portez perruque et habit civil. Cela est interdit aux prêtres. Je vais me voir contraint de signaler de tels manquements et de tels commerces au bénéficiaire de votre paroisse.

L'abbé eut de la peine à dissimuler un haussement d'épaules.

– Voilà qui lui sera bien indifférent, Monsieur Vincent. Mon bénéficiaire est un chanoine parisien. Il a acheté la charge il y a trois ans au précédent curé qui se retirait dans ses terres. Il n'est jamais venu ici et, comme il a maison

canoniale sur l'abside de Notre-Dame de Paris, je parie que Notre-Dame-la-Grande de Poitiers doit lui paraître fort petite.

– Ah ! je tremble, s'écria brusquement Monsieur Vincent, que ce damnable trafic de cures et de paroisses, vendues comme ânes et chevaux sur le marché, n'entraîne l'Église à sa perte. Et qui nomme-t-on maintenant évêques dans ce royaume ? De grands seigneurs guerriers et libertins, qui parfois même n'ont pas reçu les ordres, mais qui, ayant assez de fortune pour acquérir un évêché, se permettent de revêtir la robe et les ornements des ministres de Dieu !... Ah ! que le Seigneur nous aide à renverser de

telles institutions³ !

Heureux de voir que les foudres se détournèrent de lui, le vicaire hasarda :

– Ma paroisse n'est pas négligée. Je m'en occupe et y donne tous mes soins. Faites-nous le grand honneur, Monsieur Vincent, d'assister ce soir à notre office du Très Saint Sacrement. Vous verrez la nef bondée de fidèles. Poitiers a été préservée de l'hérésie par le zèle de ses prêtres. Ce n'est pas comme Niort, Châtelleraut, et...

Le vieillard lui jeta un regard noir.

– Ce sont les vices des prêtres qui ont été la première cause des hérésies⁴,

cria-t-il rudement.

Il se leva et, prenant les deux adolescents aux épaules, il les entraîna dehors. Malgré son grand âge et son dos voûté, il semblait plein de vigueur et de promptitude. Le soir tombait sur la place, devant l'église poitevine où la pâle lumière d'hiver animait les fleurs de pierre.

– Mes agneaux, dit M. Vincent, mes petits enfants du Bon Dieu, vous avez essayé de goûter au fruit vert de l'amour. Voilà pourquoi vos dents sont agacées et vos cœurs pleins de tristesse. Laissez donc mûrir au soleil de la vie ce qui est destiné de tout temps à s'épanouir. Il ne faut pas s'égarer lorsqu'on recherche

l'amour, car il se peut alors qu'on ne le retrouve jamais. Quel plus cruel châtement de l'impatience et de la faiblesse que d'être condamné pour la vie à ne mordre que dans des fruits amers et sans saveur !

« Vous allez vous en aller chacun de votre côté. Toi, garçon, à ton service, que tu dois accomplir avec conscience. Toi, fille, à tes religieuses et à tes travaux. Et, quand le jour se lèvera, n'oubliez pas de prier Dieu qui est. notre père à tous. Il les laissa. Son regard suivit leurs silhouettes gracieuses jusqu'à ce qu'elles se séparassent à angle de la place.

Angélique ne détourna la tête que lorsqu'elle eut atteint la porte du couvent. Une grande paix était descendue en elle. Mais son épaule gardait le souvenir d'une vieille main chaleureuse.

« M. Vincent, pensa-t-elle, est-ce là le grand Monsieur Vincent ? Celui que le marquis du Plessis appelle la Conscience du Royaume ? Celui qui oblige les nobles à servir les pauvres ? Celui qui voit chaque jour en particulier la reine et le roi ? Comme il a l'air simple et doux ! »

Avant de soulever le heurtoir, elle jeta encore un coup d'œil sur la ville, qui s'enveloppait de nuit.

« Monsieur Vincent, bénissez-moi », murmura-t-elle.

Angélique accepta sans révolte les punitions qui lui furent infligées pour cette nouvelle évasion. À partir de ce jour son attitude farouche se transforma. Elle s'appliqua à ses études, se montra enjouée avec ses compagnes. Elle semblait enfin s'être adaptée à la sévérité du cloître.

Au mois de septembre, sa sœur Hortense quitta le couvent. Une tante éloignée la réclamait à Niort à titre de demoiselle de compagnie. En réalité, la dame en question, qui était de très petite noblesse et qui avait épousé un magistrat riche mais d'origine obscure, souhaitait que

son fils, en s'alliant à quelque grand nom, redonnât un peu d'éclat à leurs écus. Le fils venait de se faire offrir par son père une charge de procureur du roi à Paris, et il fallait qu'il parût à l'aise parmi les blasons. L'occasion était pour les deux partis inespérée. Le mariage se fit aussitôt. Simultanément le jeune roi Louis XIV rentrait en vainqueur dans sa bonne capitale. La France sortait exsangue d'une guerre civile, au cours de laquelle six armées avaient tourbillonné sur son sol, se cherchant et ne se trouvant pas toujours : il y avait eu celle du prince de Condé, celle du roi dirigée par Turenne qui, tout à coup, avait choisi de ne pas trahir, celle de Gaston d'Orléans, allié aux Anglais et brouillé

avec les princes français, celle du duc de Beaufort brouillé avec tout le monde, mais que les Espagnols aidaiet, celle du duc de Lorraine qui opérait pour son propre compte, et enfin celle de Mazarin qui, d'Allemagne, avait voulu envoyer des renforts a la reine. On faillit nommer Mlle de Montpensier général d'armée, pour l'initiative qu'elle prit de faire tirer, certain jour, le canon de la Bastille sur les troupes de son propre cousin le roi. Geste que la Grande Mademoiselle paya fort cher, car il effraya bien des prétendants à sa main parmi les princes d'Europe.

– Mademoiselle vient de « touer » son mari, avait murmuré, avec son doux

accent des Abruzzes, le cardinal Mazarin, lorsqu'on lui apprit la chose.

Ce dernier restait le grand vainqueur d'une crise atroce et folle. Moins d'un an plus tard on revit sa robe rouge dans les couloirs du Louvre, mais il n'y eut plus de « mazarinades ». Tout le monde était à bout de forces.

Angélique atteignait dix-sept ans lorsqu'elle apprit la mort de sa mère. Elle pria beaucoup à la chapelle, mais ne pleura point. Elle réalisait mal qu'elle ne reverrait jamais cette silhouette passant dans sa robe grise et son foulard noir sur lequel se posait en été un chapeau de paille démodé. Officiante du jardin et du verger, Mme de Sancé avait

peut-être prodigué plus de soins et de caresses à ses poiriers et à ses choux qu'à ses nombreux enfants.

Ce fut à l'occasion de la mort de sa mère qu'Angélique revit ses deux frères Raymond et Denis, car ils vinrent la lui annoncer. La jeune fille les reçut au parloir, derrière les froides grilles qu'exigeait l'ordre des ursulines.

Denis était maintenant au collège. En grandissant, il s'était mis à ressembler à Josselin, au point qu'elle crut un moment revoir son frère aîné tel qu'elle en gardait le souvenir, avec son uniforme noir d'écolier et son encrier de corne à

la ceinture. Elle était tellement frappée de cette ressemblance, qu'après avoir salué l'ecclésiastique qui accompagnait son frère, elle ne prit pas garde à lui, et qu'il dut se nommer.

– Je suis Raymond, Angélique, tu ne me reconnais pas ?

Elle fut presque intimidée. Dans son couvent, extrêmement rigoriste en regard de tant d'autres, les religieuses considéraient les prêtres avec une servilité dévotieuse qui n'était pas exempte de l'instinctive soumission féminine à l'égard de l'homme. S'entendre tutoyer par l'un d'eux la troublait. Et c'était elle maintenant qui baissait les yeux tandis que Raymond lui

souriait. Avec beaucoup de tact, il la mit au courant du malheur qui les frappait tous et parla très simplement de l'obéissance qu'on devait à Dieu. Il y avait quelque chose de changé dans sa longue physionomie au teint mat, aux yeux clairs et ardents.

Il dit aussi que leur père avait été fort déçu que sa vocation religieuse à lui, Raymond, se maintînt durant les dernières années qu'il avait passées chez les jésuites. Josselin parti, on espérait sans doute que Raymond reprendrait le rôle d'héritier du nom. Mais le jeune homme avait renoncé à son héritage en faveur de ses autres frères, et avait prononcé ses vœux. Gontran aussi

décevait le pauvre baron Armand. Loin de vouloir se rendre aux armées, il était parti pour Paris étudier on ne savait trop quoi. Il faudrait donc attendre Denis, qui avait treize ans, pour voir le nom de Sancé retrouver l'éclat militaire de tradition dans les familles de haut lignage.

Tout en parlant, le père jésuite regardait sa sœur, cette jeune fille qui, pour l'entendre, appuyait contre les froids barreaux son visage au teint de rose, et dont les yeux étranges prenaient dans l'ombre du parloir une limpidité d'eau marine. Il eut une sorte de pitié dans la voix quand il interrogea :

– Et toi, Angélique, que vas-tu faire ?

Elle secoua ses lourds cheveux aux reflets d'or et répondit avec indifférence qu'elle ne savait pas.

Un an plus tard Angélique de Sancé fut de nouveau demandée au parloir. Ce fut le vieux Guillaume, à peine plus blanc qu'au temps jadis, qu'elle y trouva. Il avait soigneusement appuyé son inséparable pique contre le mur de la cellule.

Il lui dit qu'il venait la chercher pour la ramener à Monteloup. Elle avait maintenant terminé son éducation. Elle était une jeune fille accomplie, et on lui avait trouvé un mari.

Deuxième partie

**Mariage toulousain
(1656 – 1660)**

Chapitre 1

Le marquis de Sancé regardait sa fille Angélique avec une satisfaction non dissimulée.

– Ces nonnes ont fait de toi une jeune fille parfaite, ma sauvageonne.

– Oh ! parfaite ! C'est à voir à l'usage, protesta Angélique en retrouvant, pour secouer sa crinière frisée, un geste d'autrefois.

L'air de Monteloup, avec sa douceâtre senteur venue des marais, lui donnait un regain d'indépendance. Elle se

redressait comme une fleur étiolée sous une agréable averse.

Mais la vanité paternelle du baron Armand n'acceptait pas de se laisser abattre.

– En tout cas, tu es plus jolie encore que je ne l'espérais. Ton teint est à mon avis plus foncé que ne l'exigeraient tes yeux et tes cheveux. Mais le contraste n'est pas sans charme. J'ai remarqué d'ailleurs que la plupart de mes enfants avaient la même couleur de peau. Je crains que ce ne soit là l'ultime survivance d'une goutte de sang arabe que les gens du Poitou ont en général conservée. As-tu vu ton petit frère Jean-Marie ? On dirait un vrai Maure !

Il ajouta tout à trac :

– Le comte de Peyrac de Morens t'a demandée en mariage.

– Moi ? dit Angélique. Mais je ne le connais pas !

– Aucune importance. Moline le connaît, lui, et c'est le principal. Il me garantit que je ne pouvais rêver, pour une de mes filles, une alliance plus flatteuse.

Le baron Armand rayonnait. Du bout de sa canne, il fauchait quelques primevères du talus, au bord du chemin creux où il se promenait avec sa fille en cette tiède matinée d'avril.

Angélique était arrivée la veille au soir à Monteloup en compagnie de Guillaume, et de son frère Denis. Comme elle s'étonnait de voir le collégien en vacances, il lui dit qu'il avait obtenu un congé pour venir assister à son mariage.

« Qu'est-ce donc que cette histoire de mariage ? » pensa la jeune fille.

Elle ne prenait pas encore l'affaire au sérieux, mais maintenant le ton d'assurance du baron commençait à l'inquiéter.

Il n'avait pas beaucoup changé au cours des dernières années. À peine quelques fils gris se mêlaient-ils à ses moustaches

et à la petite touffe de poils qu'il portait sous la lèvre, à la mode du règne de Louis XIII. Angélique, qui s'était attendue à le trouver abattu et incertain à la suite de la mort de sa femme, s'étonnait presque de le voir, en somme, assez en train et souriant.

Comme ils débouchaient sur une prairie en pente dominant les marais desséchés, elle essaya de détourner la conversation qui menaçait de créer un conflit entre eux alors qu'ils venaient à peine de se retrouver.

– Vous m'avez écrit, père, que vous aviez subi de grosses pertes de bétail par les réquisitions et pillages de l'armée durant les années de cette terrible Fronde ?

– Certes, Molines et moi-même avons perdu à peu près la moitié des bêtes et, sans lui, je serais en prison pour dettes, après vente de toutes nos terres.

– Est-ce que vous lui devez encore beaucoup ? s'inquiéta-t-elle.

– Hélas ! sur les 40 000 livres qu'il m'a prêtées jadis, en cinq années de travail acharné, de n'ai pu lui en rendre que 5 000, et encore Molines les refusait-il, prétendant qu'il me les avait abandonnées et que c'était ma part dans l'affaire. J'ai dû me fâcher pour les lui faire accepter.

Angélique fit remarquer avec simplicité que puisque le régisseur lui-même

estimait n'avoir pas besoin d'être remboursé, son père avait eu tort de s'entêter dans sa générosité.

– S'il vous a proposé cette affaire, ce Molines, c'est qu'il y gagnait. Ce n'est pas un homme à faire des cadeaux. Mais il possède une certaine droiture, et s'il vous abandonne ces quarante mille livres, c'est qu'il estime que le mal que vous vous êtes donné et les services que vous lui avez rendus, les valent bien.

– Il est vrai que notre petit commerce de mulets et de plomb avec l'Espagne, exempté d'impôts jusqu'à l'océan, marche tant bien que mal. Et les années sans pillage, lorsqu'on peut vendre le reste de la production à l'État, on couvre

les frais... C'est vrai.

Il jeta sur Angélique un regard perplexe.

– Mais comme vous parlez net, ma fille !
Je me demande si un tel langage, pratique et même cru, sied à une toute jeune fille à peine sortie du couvent ?
Angélique se mit à rire.

– Il paraît qu'à Paris ce sont les femmes qui dirigent tout : la politique, la religion, les lettres, même les sciences. On les appelle les précieuses. Elle se réunissent chaque jour chez l'une d'elles avec de beaux esprits, des savants. La maîtresse de maison est étendue sur son lit et ses invités s'entassent dans la ruelle de l'alcôve, et l'on discute. Je me

demande si, lorsque j'irai à Paris, je ne créerai pas une ruelle où l'on parlerait commerce et affaires.

– Quelle horreur ! s'écria le baron franchement choqué. Angélique, ce ne sont tout de même pas les ursulines de Poitiers qui vous ont inculqué de pareilles idées ?

– Elles prétendaient que j'étais excellente en calcul et en raisonnement. Trop même... En revanche, elles déploraient beaucoup de n'avoir pu faire de moi une dévote exemplaire... et hypocrite comme ma sœur Hortense. Celle-ci leur a fait beaucoup espérer qu'elle entrerait dans leur ordre. Mais décidément l'attrait du procureur a été

plus grand.

– Ma fille, il ne faut pas être jalouse, puisque ce Molines que vous jugez sévèrement vous a justement trouvé un mari, qui est certainement de beaucoup supérieur à celui d'Hortense.

La jeune fille tapa du pied avec impatience.

– Ce Molines exagère vraiment ! À vous entendre, ne dirait-on pas que je suis sa fille et non la vôtre, pour qu'il prenne si grand soin de mon avenir ?

– Vous auriez vraiment tort de vous en plaindre, petite mule, dit son père en souriant. Écoutez-moi un peu. Le comte

Joffrey de Peyrac est un descendant des anciens comtes de Toulouse, dont les quartiers de noblesse remonteraient plus haut que ceux de notre roi Louis XIV. De plus, c'est l'homme le plus riche et le plus influent du Languedoc.

– C'est possible, père, mais enfin je ne peux pas me marier ainsi à un homme que je ne connais pas, que vous-même n'avez jamais vu.

– Pourquoi ? s'étonna le baron. Toutes les jeunes filles de qualité se marient de cette façon. Ce n'est pas à elles, ni au hasard de décider des alliances qui sont favorables à leurs familles, et d'un établissement où elles engagent non seulement leur avenir, mais leur nom.

– Est-il... est-il jeune ? interrogea la jeune fille avec hésitation.

– Jeune ? Jeune ? grommela le baron avec ennui. Voici une question bien oiseuse pour une personne pratique. En fait, il est vrai que votre futur époux a douze années de plus que vous. Mais la trentaine, chez un homme, est l'âge de la force et de la séduction. De nombreux enfants peuvent vous être accordés par le Ciel. Vous aurez un palais à Toulouse, des châteaux en Albi et en Béarn, des équipages, des toilettes... M. de Sancé s'arrêta, à bout d'imagination.

– Pour ma part, conclut-il, j'estime que la demande en mariage d'un homme qui, lui non plus, ne vous a jamais vue, est

une chance inespérée, extraordinaire...

Ils firent quelques pas en silence.

– Précisément, murmura Angélique, je trouve cette chance trop extraordinaire. Pourquoi ce comte, qui a tout ce qu'il faut pour choisir une riche héritière comme épouse, vient-il chercher au fond du Poitou une fille sans dot ?

– Sans dot ? répéta Armand de Sancé dont le visage s'éclaira. Rentre avec moi au château, Angélique, afin de t'habiller pour sortir. Nous allons prendre nos chevaux. Je veux te montrer quelque chose.

Dans la cour du manoir, un valet, sur

l'ordre du baron, fit sortir deux chevaux de l'écurie et les harnacha rapidement. Intriguée, la jeune fille ne posait plus de questions. Tandis qu'elle se mettait en selle, elle se disait qu'après tout elle était destinée à se marier, et que la plupart de ses compagnes se mariaient ainsi, avec des candidats que leur présentaient leurs parents. Pourquoi ce projet la révoltait-il à ce point ? L'homme qu'on lui destinait n'était pas un vieillard. Elle serait riche... Angélique s'aperçut qu'elle éprouvait tout à coup une agréable sensation physique et fut quelques instants à en comprendre la raison. La main du valet qui l'avait aidée à s'asseoir en amazone sur la bête, venait de glisser sur sa cheville et la

caressait doucement, en un geste que la meilleure bonne volonté du monde ne pouvait prendre pour une inattention.

Le baron était entré dans le château pour y changer de bottes et mettre un rabat propre.

Angélique eut un geste nerveux, et le cheval rompit de quelques pas.

– Qu'est-ce qui te prend, manant ?

Elle se sentait rouge et furieuse contre elle-même, car elle devait s'avouer qu'un frisson délicieux l'avait parcourue sous cette brève caresse. Le valet, un Hercule aux larges épaules, redressa la tête. Des mèches de cheveux bruns

tombaient dans ses yeux sombres, qui brillaient d'une malice familière.

– Nicolas ! s'écria Angélique, tandis que le plaisir de revoir cet ancien compagnon de jeux et la confusion du geste qu'il avait osé se disputaient en elle.

– Ah ! tu as reconnu Nicolas, dit le baron de Sancé qui arrivait à grands pas. C'est le pire diable de la contrée et personne n'en vient à bout. Ni le labour ni les mulets ne l'intéressent. Paresseux et trousseur de filles, voilà ton beau compagnon de jadis, Angélique !

Le jeune homme ne semblait nullement honteux des appréciations de son maître.

Il continuait à regarder Angélique avec un rire qui montrait ses dents blanches, et une hardiesse presque insolente. Sa chemise ouverte découvrait sa poitrine massive et noire.

– Hé ! gars, prends un bourrin⁵ et suis-nous, dit le baron, qui ne voyait rien.

– Bien, not'maître.

Les trois montures franchirent le pont-levis et s'engagèrent dans le chemin, sur la gauche de Monteloup.

– Où allons-nous, père ?

– À la vieille carrière de plomb.

– Ces fours écroulés près des terres de

l'abbaye de Nieul ?...

– Ceux-là mêmes.

Angélique se rappela le cloître des moines paillards, la folle équipée de son enfance lorsqu'elle avait voulu partir pour les Amériques, et les explications du frère Anselme à propos de plomb et d'argent, et des travaux accomplis dans la carrière au Moyen Age.

– Je ne vois pas en quoi ce lopin de terre inculte...

– Ce lopin de terre, qui n'est plus inculte et qui s'appelle maintenant Argentières, représente tout simplement ta dot. Tu te souviens que Molines m'avait demandé

de renouveler le droit d'exploitation de ma famille, comme l'exemption des impôts sur le quart de la production. Ceci obtenu, il a fait venir des ouvriers saxons. Voyant l'importance qu'il attachait à cette terre jusqu'ici déshéritée, je lui ai dit un jour que j'en ferais ta dot. Je crois que c'est de ce moment que l'idée d'un mariage avec le comte de Peyrac a germé dans sa tête fertile, car en effet ce seigneur toulousain voudrait l'acquérir. Je n'ai pas très bien compris le genre de transaction auquel il se livre avec Molines ; je crois que c'est lui qui est plus ou moins réceptionnaire des mulets et des métaux que nous envoyons par mer à destination espagnole. Cela

prouve qu'il y a beaucoup plus de gentilshommes qu'on ne croit qui s'intéressent au commerce. J'aurais cru cependant que le comte de Peyrac avait assez de propriétés et de terres pour ne pas recourir à des procédés roturiers. Mais peut-être cela le distrait-il. On le dit très original.

– Si j'ai bien saisi, fit lentement Angélique, vous saviez que l'on convoitait cette mine, et vous avez fait comprendre qu'il fallait prendre la fille avec.

– Comme tu présentes les choses sous un angle bizarre, Angélique ! Je trouve que cette solution de te donner la mine en dot était excellente. Le désir de voir mes

filles bien établies a été ma préoccupation principale ainsi que celle de ta pauvre mère. Or, chez nous, on ne vend pas les terres ; malgré les pires difficultés, nous avons réussi à garder le patrimoine intact, et pourtant du Plessis, plus d'une fois, a guigné mes fameux terrains des marais desséchés. Mais marier ma fille, non seulement honorablement, mais richement, voilà qui me contente. La terre ne sort pas de la famille. Elle ne va pas à un étranger mais à un nouveau rameau, à une nouvelle alliance.

Angélique marchait un peu en retrait de son père ; aussi celui-ci né pouvait-il voir l'expression de son visage. Les

petites dents blanches de la jeune fille mordaient ses lèvres avec une rage impuissante. Elle pouvait d'autant moins expliquer à son père combien la façon dont s'était présentée cette demande en mariage était humiliante pour elle, que celui-ci était persuadé d'avoir très habilement préparé le bonheur de sa fille. Elle essaya cependant encore de lutter.

– Si je me souviens, bien, n'aviez-vous pas loué cette carrière pour dix ans à Molines ? Il reste donc environ quatre ans de fermage. Comment peut-on donner ce coin, qui est loué, en dot ?

– Molines est non seulement d'accord, mais il continuera d'exploiter pour le

compte de M. de Peyrac. Du reste, le travail a déjà commencé il y a trois ans, comme tu vas le voir. Nous arrivons.

En une heure de trot, ils atteignirent les lieux. Jadis Angélique avait cru que cette noire carrière et ses villages protestants étaient situés au bout du monde. Mais maintenant cela paraissait tout proche. Une route bien entretenue confirmait cette nouvelle impression. Un petit hameau pour les ouvriers avait été construit. Le père et la fille mirent pied à terre, et Nicolas s'approcha pour tenir les brides des chevaux.

L'endroit à l'aspect désolé, dont

Angélique se souvenait si bien, avait totalement changé.

Une canalisation amenait de l'eau courante et actionnait plusieurs meules de pierre verticales. Des pilons de fonte, dans un bruit sourd, écrasaient des pierres, tandis que des gros blocs de roche étaient débités par des masses à main.

Deux fours rougeoyaient et d'énormes soufflets de peau en activaient les flammes. Des montagnes noires de charbon de bois étaient disposées à côté des fours, et le reste du carreau de la mine était occupé par des tas de pierres. Dans des goulottes de bois où coulait de l'eau, des ouvriers jetaient à la pelle le

sable de la roche sortant des meules. D'autres, avec des houes, ratissaient, à contrecourant, l'intérieur de ces canalisations. Un assez grand bâtiment, construit en retrait, montrait des portes avec grillages et barreaux de fer, fermées par de gros cadenas.

Deux hommes armés de mousquets en gardaient les abords.

– La réserve des lingots d'argent et de plomb, dit le baron.

Très fier, il ajouta qu'il demanderait un jour prochain à Molinez d'en montrer à Angélique le contenu.

Ensuite, il la mena voir la carrière

attenante. D'énormes gradins, de quatre mètres de haut chacun, dessinaient maintenant une sorte d'amphithéâtre romain. Ça et là, de noirs souterrains s'enfonçaient sous la roche, d'où l'on voyait surgir de petits chariots traînés par des ânes.

– Il y a ici dix familles saxonnes de mineurs de métier, fondeurs et carriers. Ce sont eux et Molines qui ont monté l'exploitation.

– Et l'affaire rapporte combien par an ? demanda Angélique.

– Ça, par exemple, c'est une question que je ne me suis jamais posée..., avoua avec une pointe de confusion Armand de

Sancé. Tu comprends : Molines me paie régulièrement son fermage. Il a fait tous les frais d'installation. Des briques de fours sont venues d'Angleterre et sans doute même d'Espagne, apportées par des caravanes de contrebande du Languedoc.

– Probablement, n'est-ce pas, par l'intermédiaire de celui que vous me destinez pour époux ?

– C'est possible. Il paraît qu'il s'occupe de mille choses diverses. C'est, d'ailleurs, un savant et c'est lui qui a dessiné le plan de cette machine à vapeur.

Le baron amena sa fille jusqu'à l'entrée

d'une des basses galeries de la montagne. Il lui montra une sorte d'énorme chaudron de fer sous lequel on faisait du feu, et d'où s'échappaient deux gros tuyaux entourés de bandelettes, qui allaient ensuite s'enfoncer dans un puits. Un jet d'eau en jaillissait périodiquement à la surface du sol.

– C'est une des premières machines à vapeur construites jusqu'ici au monde. Elle sert à pomper l'eau souterraine des mines. C'est une invention que le comte de Peyrac a mise au point au cours d'un de ses séjours en Angleterre. Tu vois que, pour une femme qui veut devenir Précieuse, tu auras là un mari aussi savant et bel esprit que je suis, moi,

ignorant et peu rapide, ajouta-t-il avec une moue piteuse. Tiens, bonjour, Fritz Hauër.

Un des ouvriers, qui se tenait près de la machine, ôta son bonnet et s'inclina profondément. Il avait un visage comme bleui par les poussières de roche incrustées dans sa peau, au cours d'une longue existence de travaux miniers. Deux doigts manquaient à l'une de ses mains. Trapu et bossu, on eût dit que ses bras étaient trop longs. Des mèches de cheveux tombaient dans ses yeux petits et brillants.

– Je trouve qu'il ressemble un peu à Vulcain, le dieu des enfers, dit M. de Sancé. Il paraît qu'il n'y a pas un homme

qui connaisse mieux les entrailles de la terre que cet ouvrier saxon. C'est peut-être pourquoi il a cet aspect curieux. Toutes ces questions de mines ne m'ont jamais paru très claires, et je ne sais pas dans quelle mesure il ne s'y mêle pas un peu de sorcellerie. On dit que Fritz Hauër connaît un procédé secret pour transformer le plomb en or. Voilà qui serait bien extraordinaire. Toujours est-il qu'il travaille depuis plusieurs années avec le comte de Peyrac, qui l'a envoyé en Poitou pour installer Argentières.

« Le comte de Peyrac ! Toujours le comte de Peyrac ! » pensa Angélique, excédée. Elle dit tout haut :

– C'est peut-être pour cela qu'il est si

riche, ce comte de Peyrac. Il transforme en or le plomb que lui envoie ce Fritz Hauër. D'ici à ce qu'il me transforme en grenouille...

– Vraiment vous me peinez, ma fille. Pourquoi ce ton de persiflage ? Ne dirait-on pas que je cherche à faire votre malheur ? Il n'y a rien dans ce projet qui puisse justifier votre méfiance. Je m'attendais à des cris de joie, et je n'entends que des sarcasmes.

– C'est vrai, père, pardonnez-moi, fit Angélique confuse et désolée de la déception qu'elle lisait sur l'honnête visage du hobereau. Les religieuses ont souvent dit que je n'étais pas comme les autres, et que j'avais des réactions

déconcertantes. Je ne vous cache pas qu'au lieu de me réjouir, cette demande en mariage m'est extrêmement désagréable. Laissez-moi le temps de réfléchir, de m'habituer...

Tout en parlant, ils étaient revenus vers les chevaux. Angélique se mit en selle rapidement afin d'éviter l'aide trop empressée de Nicolas, mais elle ne put empêcher que la main brune du valet ne l'effleurât en lui passant les rênes.

« C'est très gênant, se dit-elle contrariée. Il faudra que je le remette à sa place sévèrement. »

Les chemins creux étaient fleuris d'aubépine. L'odeur exquise, en lui

rappelant les jours de son enfance, apaisa un peu l'énervement de la jeune fille.

– Père, dit-elle tout à coup, je crois comprendre qu'au sujet du comte de Peyrac vous voudriez me voir prendre une décision rapide. Je viens d'avoir une idée : me permettez-vous de me rendre chez Molines ? Je voudrais avoir une conversation sérieuse avec lui.

Le baron jeta un regard au soleil afin de mesurer l'heure.

– Il va être bientôt midi. Mais je pense que Molines se fera un plaisir de te recevoir à sa table. Va, ma fille. Nicolas t'accompagnera.

Angélique fut sur le point de refuser cette escorte, mais elle ne voulut pas avoir l'air d'attacher la moindre importance au paysan et, après avoir adressé un joyeux signe d'adieu à son père, elle s'élança au galop. Le valet, qui n'était monté que sur un mulet, se laissa bientôt distancer.

Une demi-heure plus tard, Angélique, passant devant la grille du château du Plessis, se penchait pour essayer de découvrir, au bout de l'allée de marronniers, la blanche apparition.

« Philippe », pensa-t-elle.

Et elle s'étonna que ce nom lui fût revenu en mémoire comme pour ajouter à sa mélancolie.

Mais les du Plessis étaient toujours à Paris. Bien qu'ancien partisan de M. de Condé, le marquis avait su rentrer en grâce près de la reine et du cardinal Mazarin, tandis que Monsieur le Prince, le vainqueur de Rocroi, l'un des plus glorieux généraux de France, s'en allait servir honteusement le roi d'Espagne, dans les Flandres. Angélique se demanda si la disparition du coffret au poison avait joué quelque rôle dans la destinée de M. de Condé. En tout cas, ni le cardinal Mazarin ni le roi et son jeune frère n'avaient été empoisonnés. Et l'on

disait que M. Fouquet, l'âme de l'ancien complot contre Sa Majesté, venait d'être nommé surintendant des Finances. C'était amusant de penser qu'une petite campagnarde obscure avait peut-être changé le cours de l'Histoire. Il faudrait qu'elle s'assurât un jour que le coffret était toujours en sa cachette. Et le page qu'elle avait accusé, qu'en avait-on fait ? Bah ! cela n'avait pas d'importance.

Angélique entendit le galop du mulet de Nicolas qui se rapprochait. Elle reprit sa course et arriva bientôt à la maison du régisseur.

Après le repas, l'intendant Molines fit

entrer Angélique dans le petit bureau où quelques années plus tôt il avait reçu son père. C'était là qu'avait pris naissance l'affaire des mulets, et la jeune fille se souvint tout à coup de la réponse ambiguë que le régisseur avait faite à sa question d'enfant pratique :

– Et à moi que me donnera-t-on ?

– On vous donnera un mari.

Pensait-il déjà à une alliance avec ce bizarre comte de Toulouse ? Ce n'était pas impossible, car Molines était un homme dont l'esprit voyait loin et entrelaçait mille projets. En fait, l'intendant du château voisin n'était pas antipathique. Son attitude quelque peu

cauteleuse était inhérente à sa condition de subalterne. Un subalterne qui se savait plus intelligent que ses maîtres.

Pour la famille du petit châtelain voisin, son intervention avait été une véritable providence, mais Angélique savait que seul l'intérêt personnel de l'intendant était à l'origine de ses largesses et de son aide. Cela lui plaisait, en lui enlevant le scrupule de se croire son obligée et de lui devoir une reconnaissance humiliante. Elle s'étonnait cependant de la réelle sympathie que lui inspirait ce huguenot roturier et calculateur.

« C'est parce qu'il est en train de créer quelque chose de neuf et peut-être de

solide », se dit-elle tout à coup.

Mais, par exemple, elle admettait mal d'être mêlée aux projets du régisseur au même titre qu'une ânesse ou un lingot de plomb.

– Monsieur Molines, dit-elle nettement, mon père m'a parlé avec insistance d'un mariage que vous auriez organisé pour moi avec un certain comte de Peyrac. Étant donné l'influence très grande que vous avez prise sur mon père ces dernières années, je ne puis douter que vous attachiez, vous aussi, une grande importance à ce mariage, c'est-à-dire que je suis appelée à jouer un rôle dans vos combinaisons commerciales. Je voudrais bien savoir lequel ?

Un froid sourire étira les lèvres minces de son interlocuteur.

– Je remercie le Ciel de vous retrouver telle que vous promettiez de devenir lorsqu'on vous appelait dans le pays la petite fée des Marais. En effet, j'ai promis à M. le comte de Peyrac une femme belle et intelligente.

– Vous vous engagez beaucoup. J'aurais pu devenir laide et idiote, et voilà qui aurait nui à votre métier d'entremetteur !

– Je ne m'engage jamais sur une présomption. À plusieurs reprises, des relations que j'ai à Poitiers m'ont entretenu de vous et, moi-même, je vous ai aperçue l'année dernière au cours

d'une procession.

– Ainsi vous me faisiez surveiller, s'écria Angélique furieuse, comme un melon qui mûrit sous cloche !

Simultanément, l'image lui parut si drôle qu'elle pouffa de rire et que sa colère tomba. Au fond, elle préférait savoir à quoi s'en tenir plutôt que de se laisser prendre au piège comme une oie blanche.

– Si j'essayais de parler le langage de votre monde, dit gravement Molines, je pourrais me retrancher derrière des considérations traditionnelles : une jeune fille, très jeune encore, n'a pas besoin de savoir pourquoi ses parents

lui choisissent tel ou tel mari. Les affaires de plomb et d'argent, de commerce et de douane, ne sont point du ressort des femmes, surtout des dames nobles... Les affaires d'élevage encore moins. Mais je crois vous connaître, Angélique, et je ne vous parlerai pas ainsi.

Elle ne fut pas choquée du ton plus familier.

– Pourquoi pensez-vous pouvoir me parler autrement qu'à mon père ?

– C'est difficile à exprimer, mademoiselle. Je ne suis pas philosophe et mes études ont surtout consisté en expériences de travail. Pardonnez-moi

d'être très franc. Mais je vous dirai une chose. Les gens de votre monde ne pourront jamais comprendre ce qui m'anime : c'est le travail.

– Les paysans travaillent beaucoup plus encore, il me semble.

– Ils triment, ce n'est pas pareil. Ils sont stupides, ignares et inconscients de leur intérêt, de même que les gens de la noblesse qui eux ne produisent rien. Ces derniers sont des êtres inutiles, sauf dans la conduite des guerres destructrices. Votre père, lui, commence à faire quelque chose, mais, excusez-moi, mademoiselle, il ne comprendra jamais le travail !

– Vous pensez qu'il ne réussira pas ?
s'effara soudain la jeune fille. Je croyais
pourtant que son affaire marchait, et la
preuve en était que vous vous y
intéressiez.

– La preuve serait surtout que nous
sortions plusieurs milliers de mulets par
an, et la deuxième et plus importante
preuve serait que cela rapporte un
revenu considérable et croissant : voilà
le signe véritable d'une affaire qui
marche.

– Eh bien, n'est-ce pas ce à quoi nous
parviendrons un jour ?

– Non, car un élevage, même important
et ayant des réserves d'argent derrière

lui pour les moments difficiles, maladies ou guerres, reste un élevage quand même. C'est, comme la culture de la terre, une chose très longue et de très petit rapport.

D'ailleurs, jamais les terres, ni les bêtes, n'ont enrichi véritablement les hommes : rappelez-vous l'exemple des immenses troupeaux des pasteurs de la Bible, dont la vie était cependant si frugale.

– Si telle est votre conviction, je ne vous comprends pas, monsieur Moline, de vous être lancé, vous si prudent, dans une telle affaire, longue et de très petit rapport.

– Mais c'est là, mademoiselle, que M.

votre père et moi allons avoir besoin de vous.

– Je ne peux pourtant pas vous aider à faire mettre bas vos ânesses deux fois plus rapidement.

– Vous pouvez nous aider à en doubler le rapport.

– Je ne vois absolument pas de quelle façon.

– Vous allez saisir mon idée facilement. Ce qui compte dans une affaire rentable, c'est d'aller vite, mais, comme nous ne pouvons changer les lois de Dieu, force nous est d'exploiter la faiblesse de l'esprit des hommes. Ainsi donc les

mulets représentent la façade de l'affaire. Ils couvrent les frais courants, nous mettent au mieux avec l'Intendance militaire, à laquelle nous vendons du cuir et des bêtes. Ils permettent surtout de circuler librement, avec des exemptions de douane et de péages, et de pouvoir mettre sur les routes des caravanes lourdement chargées. Ainsi nous expédions, avec un contingent de mulets, du plomb et de l'argent à destination de l'Angleterre. Au retour les bêtes rapportent des sacs de scories noires que nous baptisons « fondant », produits nécessaires aux travaux de la mine, et qui sont en réalité de l'or et de l'argent, venus de l'Espagne en guerre en passant par Londres.

– Je ne vous suis plus, Molines. Pourquoi envoyez-vous de l'argent à Londres pour en ramener ensuite ?

– J'en ramène double ou triple quantité. Quant à l'or, le comte Joffrey de Peyrac possède en Languedoc un gisement aurifère. Lorsqu'il aura la mine d'Argentières, les opérations de change que je ferai pour lui sur ces deux métaux précieux ne pourront plus paraître en rien suspects, or et argent venant officiellement de ces deux mines lui appartenant. C'est en cela que réside notre véritable affaire. Car, comprenez-moi, l'or et l'argent que l'on peut exploiter en France représentent, une fois encore, peu de chose ; en revanche,

sans dérouter le fisc, ni l'octroi ni la douane, nous pouvons faire entrer une grande quantité d'or et d'argent espagnols. Les lingots que je présente aux changeurs ne parlent pas. Ils ne peuvent confesser qu'au lieu de provenir d'Argentières ou du Languedoc, ils arrivent d'Espagne par l'intermédiaire de Londres. Ainsi, tout en donnant un bénéfice légal au Trésor royal, nous pouvons passer, sous couvert de travaux miniers, une quantité importante de métaux précieux, sans payer de main-d'œuvre, de droits de douane, et sans nous voir ruinés par de trop importantes installations, car personne ne peut se douter combien nous produisons ici, et l'on doit se fier aux chiffres que nous

déclarons.

– Mais si ce trafic est découvert, ne risque-t-il pas de vous conduire aux galères ?

– Nous ne fabriquons aucune fausse monnaie. Nous n'avons d'ailleurs pas l'intention d'en fabriquer jamais. Au contraire, c'est nous qui alimentons régulièrement le Trésor royal en bon et franc or, et en argent en lingots qu'il vérifie et estampille et dont il frappera monnaie. Seulement, à l'abri de ces minimes extractions nationales, nous pourrons, lorsque la mine d'Argentières et celle du Languedoc seront réunies sous un même nom, connaître un rapide bénéfice des métaux précieux d'Espagne.

Ce dernier pays regorge d'or et d'argent venus des Amériques ; il en a perdu le goût de tout travail et ne vit plus que par le troc de ses matières premières avec d'autres nations. Les banques de Londres lui servent d'intermédiaires. L'Espagne est à la fois le plus riche et le plus misérable pays du monde. Quant à la France, ces rapports commerciaux, qu'une mauvaise gestion économique l'empêche d'accomplir au grand jour, l'enrichiront presque malgré elle. Et nous-mêmes auparavant, car les sommes investies seront rendues plus vite et de façon plus importante, qu'avec le marché d'une ânesse qui porte dix mois et ne peut rapporter au plus que 10 % du capital investi.

Angélique ne pouvait s'empêcher d'être très intéressée par ces combinaisons ingénieuses.

– Et le plomb, que comptez-vous en faire ? Sert-il seulement de déguisement ou peut-il être utilisé commercialement ?

– Le plomb est d'un très bon rapport. Il en faut pour la guerre et la chasse. Il a pris encore de la valeur ces dernières années, depuis que la reine mère a fait venir des ingénieurs florentins qui complètent des installations de salles d'eau dans toutes ses demeures, ainsi que l'avait déjà fait sa belle-mère, Catherine de Médicis. Vous avez dû voir le modèle d'une de ces salles au château du Plessis, avec sa baignoire romaine et

tous ses tuyaux de plomb.

– Et le marquis votre maître est-il au courant de tant de projets ?

– Non, fit Molines avec un sourire indulgent. Il n'y comprendrait rien et le moins qu'il puisse faire serait de me retirer ma charge d'intendant de ses domaines, que je remplis cependant à sa satisfaction.

– Et mon père, que sait-il de vos trafics d'or et d'argent ?

– J'ai pensé que le seul fait de savoir que des métaux espagnols passeraient sur ses terres lui serait désagréable. N'est-il pas préférable de lui laisser croire que les

petits rapports qui lui permettent de vivre sont le fruit d'un labeur honnête et traditionnel ?

Angélique fut froissée par l'ironie un peu dédaigneuse de la voix du régisseur. Elle dit sèchement :

– Et pourquoi ai-je droit, moi, à ce que vous me dévoiliez vos combinaisons, qui sentent la galère à dix lieues ?

– Il n'est pas question de galères, et, y aurait-il des difficultés avec des commis administratifs, que quelques écus arrangeraient les choses : voyez si Mazarin et Fouquet ne sont pas des personnages qui ont plus de crédit que les princes du sang et que le roi même.

C'est parce qu'ils sont possesseurs d'une immense fortune. Quant à vous, je sais que vous vous débattrez dans les brancards tant que vous n'aurez pas compris pourquoi on vous y engage. Le problème, au fond, est simple. Le comte de Peyrac a besoin d'Argentières. Et votre père ne lui cédera sa terre qu'en établissant une de ses filles. Vous savez combien il est têtu. Il ne vendra jamais une parcelle de son patrimoine. D'autre part le comte de Peyrac, désirant se marier dans une famille de bonne noblesse, a trouvé la combinaison avantageuse.

– Et si, moi, je refusais de partager cet avis ?

– Vous ne souhaitez pas que votre père connaisse la prison pour dettes, fit lentement le régisseur. Il suffit de peu de chose pour que vous retombiez tous dans une misère plus grande que celle que vous avez connue jadis. Et, pour vous-même, quel serait l'avenir ? Vous vieilliriez comme vos tantes dans la pauvreté... Pour vos frères et vos jeunes sœurs ce serait le manque d'éducation, le départ à l'étranger plus tard...

Voyant que les yeux de la jeune fille étincelaient de colère, il ajouta d'un ton patelin :

– Mais pourquoi me contraindre à brosser ce noir tableau ? Je me suis figuré que vous étiez d'une autre trempe

que ces nobles qui se contentent de leur blason pour tout potage, et qui vivent des aumônes du roi... On ne sort pas des difficultés sans les saisir à pleines mains et sans payer un peu de sa personne. C'est-à-dire qu'il faut agir. Voilà pourquoi je ne vous ai rien caché, afin que vous sachiez dans quel sens porter votre effort.

Aucune parole ne pouvait atteindre plus directement Angélique. Jamais personne ne lui avait adressé un langage aussi proche de son caractère. Elle se redressa comme sous un coup de fouet. Elle revoyait Monteloup en ruine, ses jeunes frères et sœurs vautrés dans le fumier, sa mère aux doigts rouges de

froid, et son père assis à son petit bureau, écrivant avec application une supplique au roi qui n'avait jamais répondu...

Le régisseur les avait tirés de la misère. Maintenant il fallait payer.

– C'est entendu, monsieur Molines, dit-elle d'une voix blanche, j'épouserai le comte de Peyrac.

Chapitre 2

Elle revenait maintenant par les chemins embaumés, mais ne voyait rien, tout à ses pensées.

Nicolas la suivait sur son mulet. Elle ne prêtait plus attention au jeune valet. Elle essayait cependant de ne point préciser le vague effroi qui continuait à s'agiter en elle. Sa résolution était prise. Quoi qu'il advînt, elle ne retournerait pas en arrière. Alors, le mieux était de regarder en avant et de rejeter impitoyablement tout ce qui pourrait la faire chanceler dans l'exécution de ce programme si

bien tracé. Tout à coup, une voix mâle l'interpella :

– Mademoiselle ! Mademoiselle Angélique !

Machinalement, elle tira sur ses rênes, et le cheval qui, depuis quelques minutes, marchait lentement, s'arrêta.

En se retournant, Angélique vit que Nicolas avait mis pied à terre et lui faisait signe de le rejoindre.

– Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle.

Assez mystérieusement, il chuchota :

– Descendez, je veux vous montrer quelque chose.

Elle obéit, et le valet ayant passé les brides des deux bêtes au tronc d'un jeune bouleau, la précéda, sous le couvert d'un petit bois. Elle le suivit. La lumière printanière, à travers les feuilles toutes neuves, était couleur d'angélique. Un pinson sifflait sans répit dans les halliers.

Le front penché, Nicolas marchait en regardant avec attention autour de lui. Il s'agenouilla enfin, puis, se relevant, tendit, dans ses deux paumes ouvertes, des fruits rouges et parfumés.

– Les premières fraises, murmura-t-il tandis que la malice de son sourire allumait une flamme dans ses yeux marron.

– Oh ! Nicolas, ce n'est pas bien,
protesta Angélique.

Mais son émotion lui amena des larmes subites au bord des cils, car, dans ce geste, c'était tout le charme de son enfance qu'il lui rendait, le charme de Monteloup, des courses dans les bois, des rêves grisés d'aubépines, la fraîcheur des canaux où

Valentin l'entraînait, des ruisseaux où l'on péchait l'écrevisse, Monteloup qui ne ressemblait à aucun lieu sur terre parce que s'y mêlaient le mystère douceâtre des marais, l'acre mystère des forêts...

– Te rappelles-tu, murmura-t-il, comme

nous te nommions : Marquise des Anges...

– Tu es sot, fit-elle d'une voix fragile, tu ne devrais pas, Nicolas...

Mais déjà, retrouvant un geste familier, elle picorait dans les mains tendues les fruits menus et délicieux. Nicolas se tenait tout près d'elle comme au temps jadis, mais maintenant le garçonnet maigre et preste, au visage d'écureuil, la dominait de toute la tête et, par l'échancrure de sa chemise ouverte, elle respirait l'odeur rustique de cette chair d'homme, hâlée et velue de poils noirs. Elle voyait la poitrine puissante respirer à coups lents, et cela la troublait au point qu'elle n'osait plus relever la tête,

trop sûre du regard audacieux et brûlant qu'elle rencontrerait. Elle continua de goûter les fraises, s'absorbant dans sa délectation, et, en vérité, elle y accordait un prix infini.

« Une dernière fois Monteloup ! se disait-elle. Une dernière fois que je le savoure ! Tout ce qu'il a eu de meilleur pour moi est contenu dans ces mains-là, les mains brunes de Nicolas. »

Quand ce fut fini, elle ferma brusquement les yeux et appuya sa tête contre le tronc d'un chêne.

– Écoute, Nicolas...

– Je t'écoute, répondit-il en patois.

Et elle sentit sur sa joue son souffle chaud, au goût de cidre. Il était si proche, presque collé à elle, qu'il l'enveloppait toute du rayonnement de sa massive présence. Pourtant il ne la touchait pas et subitement, en le regardant, elle vit qu'il avait mis ses mains au dos pour résister à la tentation de la saisir, de l'étreindre. Elle reçut le choc du regard redoutable, dépourvu de tout sourire, assombri d'une prière qui ne laissait place à aucune équivoque. Jamais Angélique n'avait capté ainsi l'attraction du mâle, n'avait entendu confession plus nette sur les désirs qu'inspirait sa beauté. Le caprice du page de Poitiers n'avait été qu'un jeu, une acide expérience de jeunes bêtes qui

essaient leurs griffes.

Là, c'était autre chose, c'était puissant et dur, vieux comme le monde, comme la terre, comme l'orage.

La jeune fille s'en effraya. Plus expérimentée, elle n'eût pu résister à un tel appel. Sa chair s'émouvait, ses jambes tremblaient, mais elle recula telle la biche devant le chasseur. L'inconnu de ce qui l'attendait et la violence contenue du paysan l'apeurèrent.

– Ne me regarde pas ainsi, Nicolas, fit-elle en essayant de raffermir sa voix, je veux te dire...

– Je sais ce que tu veux me dire, interrompit-il d'une voix sourde. Je le lis dans tes yeux et dans la façon dont tu redresses la tête. Tu es Mlle de Sancé et moi je suis un valet... Et maintenant, c'est fini pour nous de nous regarder même en face. Moi, je dois rester tête basse ! Bien, mademoiselle ; oui, mademoiselle... Et toi, ce sont tes yeux qui passent par-dessus moi, sans me voir... Pas plus qu'une bûche, moins qu'un chien. Il y a des marquises dans leurs châteaux qui se font laver par leur laquais, parce qu'un laquais, ça ne tire pas à conséquence qu'on se montre nue devant lui... Un laquais, ça n'est point un homme, c'est un meuble... un meuble à servir. Est-ce ainsi que tu me traiteras

maintenant ?

– Tais-toi, Nicolas.

– Oui, je vais me taire.

Il respirait violemment, mais bouche close comme une bête malade.

– Je vais te dire une dernière chose avant de me taire, reprit-il, c'est qu'il n'y avait que toi dans ma vie. Je ne l'ai compris que lorsque tu es partie, et pendant plusieurs jours je suis devenu comme fou. C'est vrai que je suis paresseux, trousseur de filles, et que j'ai le dégoût de la terre et des bêtes. Je suis comme quelque chose qui n'est pas à sa place et qui se promènera toujours ici et

là sans savoir. Ma seule place c'était toi. Lorsque tu es revenue, je n'ai pas pu attendre pour savoir si tu étais toujours à moi, si je t'avais perdue. Oui, je suis hardi et sans gêne. Oui, si tu avais voulu, je t'aurais prise, là, sur la mousse, dans ce petit bois qui est à nous, sur cette terre de Monteloup qui est à nous, rien qu'à nous deux comme autrefois ! Cria-t-il.

Les oiseaux effrayés s'étaient tus dans les ramées.

– Tu divagues, mon pauvre Nicolas, dit doucement Angélique.

– Pas cela, fit l'homme en pâlisant sous son haie.

Elle secoua ses longs cheveux, qu'elle portait encore épanchés sur les épaules, et une pointe de colère l'anima.

– Quel langage veux-tu que je te tiennne ? fit-elle employant à son tour le patois. Que je le veuille ou non, je ne suis plus libre d'écouter les propos galants d'un berger. Je dois épouser prochainement le comte de Peyrac.

– Le comte de Peyrac ! répéta Nicolas avec stupeur.

Il recula de quelques pas et la considéra en silence.

– Alors c'est vrai ce qu'on racontait dans le pays ? souffla-t-il. Le comte de

Peyrac. Vous !... Vous ! Vous allez épouser cet homme-là ?

– Oui.

Elle ne voulait pas poser de question ; elle avait dit oui, c'était suffisant. Elle dirait : Oui, aveuglément, jusqu'au bout.

Elle prit le petit sentier qui la ramenait vers la route, et sa cravache abattait un peu nerveusement les pousses tendres en bordure du chemin.

Le cheval et le mulet broutaient de conserve à la lisière du bois. Nicolas les détacha. Les yeux baissés, il aida Angélique à s'asseoir en amazone sur la selle. Ce fut elle qui retint tout à coup la

main rude du valet.

– Nicolas... dis-moi, le connais-tu ?

Il leva les yeux vers elle et elle y vit briller une ironie méchante.

– Oui... je l'ai vu... Il est venu bien des fois au pays. C'est un homme si laid que les filles s'enfuient quand il passe sur son cheval noir. Il est boiteux comme le Maudit, mauvais comme lui... On dit que, dans son château de Toulouse, il attire les femmes par des philtres et des chants étranges... Celles qui le suivent, on ne les revoit plus, ou bien elles deviennent folles... Ah ! ah ! ah ! que voilà un bel époux, mademoiselle de Sancé !...

– Tu dis qu'il est boiteux ? répéta Angélique, dont les mains se glaçaient.

– Oui, boiteux ! boiteux ! Demandez à chacun, on vous répondra : c'est le Grand Boiteux du Languedoc.

Il se mit à rire et marcha vers son mulet en imitant une claudication accentuée. Angélique cravacha sa bête, la lança à corps perdu. À travers les buissons d'aubépine elle fuyait la voix ricanante qui répétait : « Boiteux ! boiteux ! »

Elle arrivait dans la cour de Monteloup lorsqu'un cavalier, derrière elle, franchit le vieux pont-levis. À son visage suant

et poussiéreux et à ses hauts-de-chausses renforcés de cuir, on vit aussitôt que c'était un messager. Tout d'abord, personne ne comprit rien à ce qu'il demandait, car son accent était si extraordinaire qu'il fallut un certain temps pour s'apercevoir qu'il parlait français. À M. de Sancé accouru, il remit un pli tiré de sa petite boîte de fer.

– Mon Dieu, c'est M. d'Andijos qui arrive demain, s'écria le baron très agité.

– Qui est-ce encore ? interrogea Angélique.

– C'est un ami du comte. M. d'Andijos doit t'épouser...

– Tiens, celui-là aussi ?

– ...Par procuration, Angélique. Laisse-moi achever mes phrases, mon enfant. Ventre saint-gris, comme disait ton grand-père, je me demande ce que les religieuses t'ont appris si elles ne t'ont même pas inculqué le respect que tu me dois. Le comte de Peyrac envoie son meilleur ami pour le représenter à la première cérémonie nuptiale, qui aura lieu ici, dans la chapelle de Monteloup. La seconde bénédiction se donnera à Toulouse. À celle-ci, hélas, ta famille ne pourra assister. Le marquis d'Andijos t'escortera durant ton voyage jusqu'au Languedoc. Ces gens du Sud sont rapides. Je les savais en route, mais ne

les attendais pas de sitôt.

– Je vois qu'il était temps pour moi d'accepter, murmura Angélique avec amertume.

Le lendemain, un peu avant midi, la cour s'emplit du bruit des roues des carrosses grinçants, des hennissements de chevaux, de cris sonores et de discours volubiles. Le Midi débarquait à Monteloup. Le marquis d'Andijos, très brun, la moustache en « pointe de poignard », l'œil de feu, portait une rhingrave de soie jaune et orange qui dissimulait avec grâce son embonpoint de joyeux vivant. Il présenta également ses compagnons qui seraient témoins au mariage, le comte de Carbon-Dorgerac et le petit

baron Cerbalaud.

On les conduisit à la salle à manger où, sur des tables à tréteaux, la famille de Sancé avait étalé ses meilleures richesses, miel des ruches, fruits, lait caillé, oies rôties, vins du coteau de Chaillé.

Les arrivants mouraient de soif. Mais, après avoir bu, le marquis d'Andijos se retourna et cracha avec précision sur le dallage.

– Par saint Paulin, baron, vos vins du Poitou me révoltent la langue ! Ce que vous venez de me verser là est un grince-dents du dernier sur. Holà les Gascons, apportez les barriques !

Sa simplicité sans détours, son accent chantant, l'ail de son haleine, loin de déplaire au baron de Sancé, l'enchantèrent.

Quant à Angélique, elle n'avait même pas la force de sourire. Depuis la veille elle s'était tellement démenée avec la tante Pulchérie et la nourrice pour donner au vieux château un aspect présentable, qu'elle se sentait rompue et ankylosée. C'était mieux ainsi : elle ne pouvait même plus penser. Elle avait enfilé sa robe la plus élégante, faite à Poitiers, mais qui était grise encore avec cependant quelques petits nœuds bleus sur le corsage : la sarcelle grise parmi les seigneurs chatoyants de rubans. Elle

ne savait pas que son chaud visage, d'une fermeté, d'une finesse de fruit à peine mûr, émergeant d'un grand col de dentelle bien raide, était à lui seul une parure éblouissante. Les regards des trois seigneurs revenaient sans cesse vers elle avec une admiration que leur tempérament ne leur permettait guère de dissimuler. Ils commencèrent à lui faire de nombreux compliments. Elle ne les comprenait qu'à demi, à cause de leur langage rapide, de cet accent invraisemblable qui faisait rebondir le mot le plus plat dans une gerbe de soleil.

« Faudra-t-il que j'entende parler ainsi toute ma vie ? » se dit-elle avec ennui. Cependant les laquais roulaient dans la

salle de grandes barriques qu'on hissa sur des tréteaux et qu'on mit en perce aussitôt. À peine le trou fut-il fait qu'on y enfonça un robinet de bois ; mais le premier jet laissait à terre de grandes flaques aux transparences rosés ou mordorées.

– Saint-Emilion, disait le comte de Carbon-Dorgerac qui était bordelais, Sauternes, Médoc...

Habitué à la piquette de pommes ou au jus de prunelles, les habitants du château de Monteloup ne goûtaient qu'avec circonspection aux différents crus annoncés. Mais bientôt Denis et les trois derniers devinrent trop gais. L'odeur capiteuse montait aux cerveaux.

Angélique se sentit envahie de bien-être. Elle voyait son père rire, ouvrir son justaucorps à l'ancienne mode sans souci de son linge usé. Et déjà les seigneurs du Sud dégrafaient leurs courtes vestes sans manches ; l'un d'eux ôtait sa perruque pour s'essuyer le front et la remettait un peu de travers.

Marie-Agnès, cramponnée au bras de sa sœur aînée, lui criait dans l'oreille d'une voix aiguë :

– Angélique, mais viens donc ! Angélique, viens voir là-haut, dans ta chambre, des merveilles...

Elle se laissa entraîner. Dans la vaste pièce où elle avait si longtemps dormi avec Hortense et Madelon, on avait apporté de grands coffres de fer et de cuir bouilli, qu'on appelait alors « garde-robe ». Des valets et des servantes les avaient ouverts et étalaient leur contenu sur le plancher et sur quelques fauteuils boiteux. Sur le lit monumental, Angélique aperçut une robe de taffetas vert de la même teinte que ses yeux. Une dentelle d'une finesse extraordinaire en garnissait le corsage baleiné, et le plastron de la busquière était entièrement rebrodé de diamants et d'émeraudes assemblés en forme de fleurs. Le même dessin de fleurs se reproduisait dans le velours ciselé du

manteau de robe qui était d'un noir soutenu. Des agrafes de diamants le tenaient relevé sur les côtés de la jupe.

– Votre robe de noces, dit le marquis d'Andijos, qui avait suivi les jeunes filles. Le comte de Peyrac a longuement cherché, parmi des étoffes qu'il a fait venir de Lyon, une couleur assortie à vos yeux.

– Il ne les avait jamais vus, protesta-t-elle.

– Le sieur Molines les lui a décrits avec soin : la mer, a-t-il dit, telle qu'on l'aperçoit du rivage alors que le soleil plonge dans ses profondeurs jusqu'au sable.

– Sacré Molines ! s'écria le baron. Vous ne me ferez pas croire qu'il est poète à ce point. Je vous soupçonne, marquis, de broder sur la vérité afin de voir sourire les yeux d'une jeune épouse, flattée d'une telle attention de la part de son mari.

– Et cela ! Et cela ! Regarde, Angélique ! répétait Marie-Agnès dont la frimousse de petite souris avisée brillait d'excitation.

Avec ses deux jeunes frères Albert et Jean-Marie, elle soulevait des lingeeries fines, ouvrait des boîtes où dormaient des rubans et des parures de dentelles, ou encore des éventails de parchemin et de plumes. Il y avait un ravissant

nécessaire de voyage de velours vert doublé de damas blanc, ferré d'argent doré, et garni de deux brosses, d'un étui d'or à trois peignes, de deux petits miroirs italiens, d'un carrelet à mettre les épingles, de deux bonnets et d'une chemise de nuit de fin linon, d'un bougeoir d'ivoire et d'un sac de satin vert contenant six bougies de cire vierge. Il y avait encore des robes plus simples, mais fort élégantes, des gants, des ceintures, une petite montre en or et une infinité de choses dont Angélique ne soupçonnait même pas l'utilité, telle une petite boîte de nacre dans laquelle se trouvait un choix de « mouches de velours noir sur taffetas gommé ».

– Il est de bon ton, expliqua le comte de Carbon, de fixer ce petit grain de beauté en quelque emplacement de votre visage.

– Je n'ai pas le teint assez blanc pour qu'il y ait quelque nécessité de le souligner, dit-elle en refermant la boîte.

Comblée, elle hésitait au bord d'une joie enfantine, d'un ravissement de femme qui, ayant le goût instinctif de la parure et de la beauté, en prend conscience pour la première fois.

– Et ceci, demanda le marquis d'Andijos, votre teint refuse-t-il aussi d'en partager l'éclat ?

Il ouvrit un écrin plat, et il y eut dans la pièce où s'entassaient servantes, laquais et valets de ferme, un cri, puis des murmures d'admiration.

Sur le satin blanc brillait un triple rang de perles d'une lumière très pure, un peu dorée. Rien ne pouvait mieux convenir à une jeune mariée. Des boucles d'oreilles complétaient l'ensemble, ainsi que deux rangs de perles plus petites, qu'Angélique prit d'abord pour des bracelets.

– Ce sont des garnitures de cheveux, expliqua le marquis d'Andijos qui, malgré sa bedaine et ses façons de guerrier, paraissait très à la page sur les nuances de l'élégance. Vous relevez ainsi

vos cheveux. À vrai dire, je ne saurais trop vous indiquer de quelle façon.

– Je vais vous coiffer, madame, intervint une grande et forte servante en s'approchant.

Plus jeune, elle ressemblait étrangement à la nourrice Fantine Lozier. La même flamme sarrasine, venue des lointaines invasions, leur avait brûlé la peau. L'une et l'autre se lançaient déjà des regards ennemis d'un œil également sombre.

– C'est Marguerite, la sœur de lait du comte de Peyrac. Cette femme a servi les grandes dames de Toulouse et a suivi longtemps ses maîtres à Paris. Elle sera

désormais votre femme de chambre.

Avec habileté, la servante relevait la lourde chevelure mordorée et l'emprisonnait dans l'entrelacs des perles. Puis d'une main sans rémission elle détachait des oreilles d'Angélique les petites pierres modestes que le baron de Sancé avait offertes à sa fille pour sa première communion, et agrafait les somptueux bijoux. Ce fut le tour du collier.

– Ah ! il faudrait une poitrine plus dégagée, s'écria le petit baron Cerbalaud dont l'œil, noir comme des mûres des bois après la pluie, cherchait à deviner les formes gracieuses de la jeune fille.

Le marquis d'Andijos lui envoya sans façon un coup de canne sur la tête. Un page se précipitait, portant un miroir.

Angélique se vit en son éclat nouveau. Tout en elle lui paraissait briller, jusqu'à sa peau lisse, à peine teintée de rosé aux pommettes. Un soudain plaisir se fit jour en elle, monta jusqu'à ses lèvres, qui s'épanouirent dans un sourire charmant.

« Je suis belle », se dit-elle.

Mais déjà tout se brouillait, et des profondeurs du miroir il lui semblait entendre monter l'affreux ricanement.

– Boiteux ! Boiteux ! Et plus laid que le diable. Ah ! quel bel époux vous aurez

là, mademoiselle de Sancé !

Le mariage par procuration eut lieu huit jours plus tard, et les réjouissances durèrent trois jours. On dansait dans tous les villages environnants, et le soir du mariage on tira des pétards et des fusées à Monteloup.

Dans la cour du château et jusqu'aux prés voisins, il y avait de grandes tables garnies de pichets de vin et de cidre, et de toutes sortes de viandes et de fruits que les paysans venaient manger tour à tour, s'ébaudissant sur ces Gascons et ces Toulousains bruyants dont les tambours de basque, les luths, les

violons et les voix de rossignols faisaient la nique au ménétrier du village et au joueur de chalumeau. Le dernier soir avant le départ de la mariée pour le lointain pays du Languedoc, il y eut un grand dîner dans la cour du château réunissant les notables et les châtelains des environs. Le sieur Molines y vint avec sa femme et sa fille. Dans la grande chambre où tant de fois, la nuit, Angélique avait écouté grincer les énormes girouettes du vieux château, la nourrice l'aidait à s'habiller. Après avoir brossé avec amour ses superbes cheveux, elle lui présenta le corsage turquoise, agrafa la pièce d'estomac ornée de bijoux.

– Que tu es belle, ah ! que tu es belle, ma gazoute ! soupirait-elle d'un air navré. Ta poitrine est si ferme qu'elle n'aurait pas besoin d'être soutenue par tous ces corsets. Veille que les plastrons ne t'écrasent pas les seins. Laisse-les bien libres.

– Est-ce que je ne suis pas trop décolletée, Nounou ?

– Une grande dame doit montrer ses seins. Comme tu es belle ! Et pour qui donc, grands dieux ! soupira-t-elle d'une voix étouffée.

Angélique vit que le visage de la vieille Poitevine était tout sillonné de larmes.

– Ne pleure pas, Nounou, tu vas m'ôter mon courage.

– Il t'en faudra, hélas ! ma fille... Penche la tête que j'agrafe ton collier. Pour les perles des cheveux, on laissera faire la Margot ; je ne comprends rien à ces entortillements !... Ah ! ma gazoute, quel crève-cœur ! Quand je pense que ce sera cette grande bringue qui pue l'ail et le diable à cent mètres, qui te lavera et te rasera le soir de tes noces ! Ah ! quel crève-cœur !

Elle s'agenouilla pour arranger au sol la traîne du manteau de robe. Angélique l'entendit sangloter.

Elle ne s'était pas imaginé un si grand

désespoir, et l'anxiété qui lui poignait le cœur s'en trouva décuplée.

Toujours à terre, Fantine Lozier murmura :

– Pardonne-moi, ma fille, de n'avoir pas su te défendre, moi qui t'ai nourrie de mon lait. Mais depuis trop de jours que j'entends parler de cet homme, je ne peux plus fermer l'œil.

– Que dit-on de lui ?

La nourrice se redressa ; elle retrouvait déjà son regard nocturne et fixe de prophétesse.

– De l'or ! De l'or plein son château...

– Ce n'est pas un péché de posséder de l'or, nourrice. Regarde tous les présents qu'il m'a faits. J'en suis ravie.

– Ne t'y trompe pas, ma fille. Cet or est maudit. C'est avec ses cornues, ses philtres qu'il le crée. Un des pages, celui qui joue si bien du tambourin, Henrico, m'a dit que dans son palais de Toulouse, un palais rouge comme le sang, il y a tout un bâtiment où personne ne doit aller. Celui qui garde l'entrée est un homme complètement noir, aussi noir que le fond de mes marmites. Un jour que le gardien s'était absenté, Henrico a vu par une porte entrebâillée une grande salle pleine de boules de verre, de cornues et de tuyaux. Et ça sifflait, et ça

bouillait ! Et tout à coup, il y a eu une flamme et un bruit de tonnerre. Henrico s'est enfui.

– Ce gamin est imaginatif, comme tous les gens du Sud.

– Hélas ! Il y avait un accent de vérité et de frayeur dans sa voix auquel on ne se trompe pas. Ah ! c'est un homme qui a cherché puissance et richesse au prix du Malin que ce comte de Peyrac. Un Gilles de Retz, voilà ce qu'il est, un Gilles de Retz qui n'est même pas poitevin !

– Ne dis pas de sottises, fit durement Angélique. Personne n'a jamais raconté qu'il mangeait les petits enfants.

– Il attire les femmes, chuchota la nourrice, par des charmes bizarres. Dans son palais, il y a des orgies. Il paraît que l'archevêque de Toulouse l'a dénoncé en chaire publiquement, a crié au scandale et au démon. Et ce païen de valet, qui me racontait la chose, hier, dans ma cuisine en riant comme un fou, disait qu'à la suite du sermon, le comte de Peyrac a donné l'ordre à ses gens de rosser les pages et les porteurs de l'archevêque, et qu'il y a eu des batailles jusque dans la cathédrale. Crois-tu que de telles abominations se verraient chez nous ? Et tout cet or qu'il possède, où va-t-il le chercher ? Ses parents ne lui ont laissé que des dettes et des terres hypothéquées. C'est un seigneur qui ne

fait pas sa cour au roi, ni aux grands. On dit que, lorsque M. d'Orléans, qui est gouverneur du Languedoc, vint à Toulouse, le comte refusa de ployer le genou devant lui sous prétexte que cela le fatiguait et, comme Monsieur lui faisait remarquer, sans se fâcher, qu'il pourrait lui obtenir de grands bienfaits en haut lieu, le comte de Peyrac a répondu que...

La vieille Fantine s'interrompit et s'affaira à planter quelques épingles ici et là dans la jupe, pourtant bien ajustée.

– Il a répondu quoi ?

– Que... que d'avoir le bras long ne lui ferait pas la jambe moins courte. C'est

d'une insolence !

Angélique se regardait dans le petit miroir rond de son nécessaire de voyage, lissait du doigt ses cils soigneusement épilés par la servante Marguerite.

– C'est donc vrai ce qu'on raconte, qu'il est boiteux ? dit-elle, s'efforçant de donner à sa voix une inflexion indifférente.

– C'est vrai, hélas ! ma gazoute. Ah ! Jésus ! toi si belle !

– Tais-toi, nourrice. Tu me lasses avec tes soupirs. Va appeler Margot pour qu'elle me coiffe, et ne parle plus du

comte de Peyrac comme tu viens de le faire. N'oublie pas qu'il est désormais mon mari.

Dans la cour, la nuit venue, on avait allumé des torches. Les musiciens, groupés sur le perron en un petit orchestre de deux vielles, d'un luth, d'une flûte et d'un hautbois, accompagnaient en sourdine les conversations bruyantes. Angélique demanda tout à coup qu'on allât chercher le ménétrier du village qui faisait danser les manants dans le grand pré au pied du château. Son oreille n'était pas habituée à cette autre musique un peu mièvre, faite pour la cour et les réunions de

seigneurs en dentelles. Une fois encore, elle voulait entendre les douces musettes du Poitou, et le son hardi du chalumeau scandant le battement sourd des sabots paysans. Le ciel était étoilé, mais feutré d'un léger brouillard qui mettait un halo doré à la lune. Les plats et les bons vins défilaient sans cesse. Une panerée de petits pains ronds encore chauds fut posée devant Angélique et resta là jusqu'à ce que la jeune femme levât les yeux sur celui qui la présentait. Elle vit un homme grand, vêtu d'un habit cossu en ce gris clair que portent les meuniers. Ayant la farine à peu de frais, ses cheveux étaient poudrés aussi abondamment que ceux des châtelains. Son rabat et ses canons étaient de linge

fin.

– Voici Valentin, le fils du meunier, qui vient porter son hommage à l'épousée, s'écria le baron Armand.

– Valentin, dit en souriant Angélique, je ne t'avais pas vu depuis mon retour au pays. Est-ce que tu vas toujours dans les chenaux, avec ta barque, cueillir de l'angélique pour les moines de Nieul ?

Le jeune homme s'inclina très bas, sans répondre. Il attendit qu'elle se fût servie, puis relevant sa corbeille la passa à la ronde. Il se perdit dans la foule et la nuit.

– Si tous ces gens se taisaient,

j'entendrais à cette heure les crapauds des marais, pensait Angélique. Si je reviens, des années plus tard, peut-être ne les entendrai-je plus, car les eaux auront reculé devant les travaux.

– Goûtez cela, il le faut absolument, disait à son oreille la voix du marquis d'Andijos.

Il lui présentait un plat d'un aspect peu engageant, mais dont l'odeur était très fine.

– C'est un ragoût de truffes vertes, madame, venues toutes fraîches du Périgord. Sachez que la truffe est divine

et magique. Il n'y a pas de mets plus recherché pour préparer le corps d'une jeune épousée à recevoir les hommages de son mari. La truffe fait l'entraille chaleureuse, le sang vif et rend la peau facilement émue aux caresses.

– Eh bien, je ne vois pas la nécessité d'en manger ce soir, dit froidement Angélique en repoussant la marmite d'argent. Étant donné que je ne rencontrerai pas mon mari avant plusieurs semaines...

– Mais, il faut vous y préparer, madame. Croyez-moi, la truffe est la meilleure amie de l'hyménée. À son régime délicieux, vous ne serez que tendresse le soir de vos noces.

– Dans mon pays, dit Angélique en le regardant en face avec un petit sourire, avant la Noël on gave les oies de fenouil afin que leur chair soit plus savoureuse pour la nuit où on les mangera rôties !...

Le marquis, à demi gris, éclata de rire.

– Ah ! que j'aimerais être celui qui croquera cette petite oie que vous êtes ! fit-il en se penchant si près que sa moustache lui effleura la joue. Dieu me damne ! ajouta-t-il en se redressant, une main sur le cœur, si je me laisse aller à prononcer d'autres paroles malséantes. Hélas ! je ne suis pas entièrement coupable, car j'ai été trompé. Lorsque mon ami Joffrey de Peyrac m'a demandé de remplir près de vous le rôle et les

formalités d'un mari sans en avoir les droits charmants, je lui ai fait jurer que vous étiez bossue et bigle, mais je vois qu'une fois de plus il ne se souciait pas de m'épargner des tourments. Vraiment vous ne voulez pas de ces truffes ?

– Non, merci.

– Je les mangerai donc, fit-il avec une grimace piteuse qui, en toute autre circonstance, eût égayé la jeune femme, bien que je sois un faux mari, et célibataire par surcroît. Et j'espère que la nature me sera favorable en guidant vers moi dans cette nuit de fête quelques dames ou filles moins cruelles que vous.

Elle fit effort pour sourire à ces folies.

Les torches et les flambeaux dégageaient une chaleur insupportable. Il n'y avait pas un souffle d'air. On chantait, on buvait. L'odeur des vins et des sauces était lourde.

Angélique passa un doigt sur ses tempes et les trouva moites.

« Qu'est-ce que j'ai, pensa-t-elle, il me semble que je vais éclater brusquement, leur crier des paroles de haine. Pourquoi ?... Père est heureux. Il me marie presque princièrement. Les tantes jubilent. Le comte de Peyrac leur a envoyé de grands colliers de roches des Pyrénées, et toutes sortes de colifichets. Mes frères et sœurs seront bien élevés. Et moi, pourquoi me plaindre ? On nous

a toujours mis en garde, au couvent contre les rêveries romanesques. Un époux riche et bien titré, n'est-ce pas le premier but pour une femme de qualité ? »

Un tremblement pareil à celui des chevaux fourbus la saisissait. Pourtant elle n'était point lasse. C'était une réaction nerveuse, une révolte physique de tout son être, qui, au moment le plus inattendu, cédait.

« Est-ce la peur ? Encore ces histoires de nourrice qui jubile de voir le diable partout. Pourquoi irais-je la croire ? Elle a toujours exagéré. Molines, ni mon père ne m'ont caché que ce comte de Peyrac était un savant. De là à imaginer

je ne sais quelles orgies démoniaques, il y a une marge. Si la nourrice croyait vraiment que je puisse tomber entre les mains d'un tel être, elle ne me laisserait pas partir. Non, je n'ai pas peur de cela. Je n'y crois pas. »

Près d'elle, le marquis d'Andijos, serviette au menton, levait d'une main une truffe juteuse, de l'autre son verre de bordeaux. Il déclamait d'une voix légèrement éraillée où son accent semblait de temps à autre dans un hoquet satisfait :

– Ô truffe divine, bienfait des amants !
Verse en mes veines le joyeux entrain de
l'amour ! Je caresserai ma mie jusqu'à
l'aube !...

« C'est cela, pensa tout à coup Angélique, c'est cela que je refuse, que je ne pourrai jamais supporter. »

Elle eut la vision du seigneur affreux et difforme, dont elle allait être la proie livrée. Dans le silence des nuits de ce lointain Languedoc, l'homme inconnu aurait tous les droits sur elle. Elle pourrait appeler, crier, supplier. Personne ne viendrait. Il l'avait achetée ; on l'avait vendue. Et ce serait ainsi jusqu'à la fin de sa vie !

« Voilà ce qu'ils pensent tous et qu'on ne se dit pas, qu'on ne se chuchote peut-être qu'aux cuisines, entre valets et servantes. Voilà pourquoi il y a une sorte de pitié pour moi dans les yeux des musiciens du

Sud, de ce joli Henrico aux cheveux frisés qui bat si habilement le tambourin. Mais l'hypocrisie est plus grande que la pitié. Une seule personne de sacrifiée et tant de gens contents ! L'or et le vin coulent à flots. Est-ce que cela compte ce qui se passera entre leur maître et moi ? Ah ! je le jure, jamais il ne posera ses mains sur moi... »

Elle se leva, car elle était envahie d'une colère terrible, et l'effort qu'elle faisait pour se dominer la rendait presque malade. Dans le brouhaha on ne fit pas attention à son départ.

Avisant le maître d'hôtel que son père

avait engagé à Niort, un nommé Clément Tonnel, elle lui demanda où était le valet Nicolas.

– Il est aux granges et remplit les bouteilles, madame.

La jeune femme poursuivit son chemin. Elle marchait comme une automate. Elle ne savait pas pourquoi elle cherchait Nicolas, mais elle voulait le voir. Depuis la scène du petit bois, Nicolas n'avait jamais plus levé les yeux sur elle, se bornant à accomplir son service de laquais avec une conscience mêlée de nonchalance. Elle le trouva dans le cellier, où il versait le vin des barriques dans les cruches et carafons que lui apportaient sans cesse les petits valets et

les pages. Il était revêtu d'une livrée de maison jaune bouton-d'or à revers galonnés, que M. de Sancé avait louée pour la circonstance. Loin de paraître gauche dans cette défroque, le jeune paysan ne manquait pas d'allure. Il se redressa en voyant Angélique, et fit un profond salut dans le style que le maître d'hôtel Clément avait enseigné pendant quarante-huit heures à tous les gens de la maison.

– Je te cherchais, Nicolas.

– Madame la comtesse...

Elle jeta un regard sur les chambrillons qui attendaient, leurs pichets en main.

– Mets un garçon à ta place pour quelques instants et suis-moi.

Dehors, elle passa encore la main sur son front. Non, elle ne savait pas du tout ce qu'elle allait faire, mais l'exaltation se répandait en elle et l'envahissait avec l'odeur capiteuse des flaques de vin répandues sur le sol. Elle poussa la porte d'une grange voisine. Là aussi l'encens lourd du vin continuait de flotter. On y avait rempli les bouteilles une partie de la nuit. Maintenant les barriques étaient vides et la grange déserte. Il faisait noir et chaud.

Angélique posa ses mains sur la forte poitrine de Nicolas. Et tout à coup elle s'abattit contre lui, secouée de sanglots

secs.

– Nicolas, gémissait-elle, mon compagnon, dis-moi que ce n'est pas vrai. Ils ne vont pas m'emmener, ils ne vont pas me donner à lui. J'ai peur, Nicolas. Serre-moi, serre-moi fort !

– Madame la comtesse...

– Tais-toi ! cria-t-elle. Ah ! ne sois pas méchant, toi aussi. Elle ajouta d'une voix rauque et haletante qu'elle reconnut à peine pour la sienne :

– Serre-moi ! Serre-moi fort ! c'est tout ce que je te demande. Il parut hésiter, puis ses bras noueux de laboureur se refermèrent sur la taille menue.

La grange était noire. La chaleur de la paille amoncelée dégageait une sorte de tension frémissante pareille à celle de l'orage. Angélique, folle, saoulée, roulait son front contre l'épaule de Nicolas. De nouveau, elle se sentait environnée par le désir sauvage de l'homme, mais cette fois elle s'y abandonnait.

– Ah ! tu es bon, soupirait-elle. Toi, tu es mon ami. Je voudrais que tu m'aimes... Une seule fois. Une seule fois je veux être aimée par un homme jeune et beau. Comprends-tu ?

Elle noua ses bras autour de la nuque massive, le contraignit à pencher son visage vers elle. Il avait bu et son

souffle avait l'arôme du vin brûlant. Il soupira :

– Marquise des Anges...

– Aime-moi, chuchota-t-elle, les lèvres contre ses lèvres. Une seule fois. Après je partirai... Ne veux-tu pas ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Il répondit par un grondement sourd et l'enlevant entre ses bras, il tituba dans l'ombre et alla s'abattre avec elle sur le tas de paille.

Angélique se sentait à la fois étrangement lucide et comme détachée de toutes contingences humaines. Elle venait de pénétrer dans un autre monde ;

elle flottait au-dessus de ce qui avait été sa vie jusqu'alors. Étourdie par l'obscurité totale de la grange, par la chaleur et l'odeur confinée, par la nouveauté de ces caresses à la fois brutales et habiles, elle essayait surtout de dominer sa pudeur, qui se rétractait malgré elle. De toute sa volonté, elle voulait que ce fût fait et vite, car on pouvait les surprendre. Les dents serrées elle se répétait que ce ne serait pas l'autre qui la prendrait le premier. Elle se vengerait ainsi, ce serait la réponse jetée à l'or, qui croyait pouvoir tout acheter.

Attentive à suivre les injonctions de l'homme dont le souffle se précipitait,

elle se laissait faire, acceptait tout de lui, se divisait docilement sous le poids de ce corps qui maintenant s'appesantissait...

Il y eut un brusque éclat de lanterne à travers la grande, et, de la porte, un cri de femme horrifiée s'éleva. Nicolas, d'un bond, s'était rejeté de côté. Angélique vit une forme massive se ruer sur le valet. Elle reconnut le vieux Guillaume et s'agrippa à lui au passage, de toute sa force. Prestement Nicolas avait déjà gagné les poutres du toit, ouvert une lucarne. On l'entendit sauter au-dehors et s'enfuir. La femme sur le seuil continuait à pousser des

hurlements. C'était la tante Jeanne, un flacon d'une main, l'autre posée sur son ample sein palpitant. Angélique lâcha Guillaume pour se précipiter sur elle, lui enfoncer dans le bras ses ongles comme des griffes.

– Allez-vous vous taire, vieille folle ?... Vous tenez donc à ce qu'un scandale éclate, que le marquis d'Andijos plie bagage avec cadeaux et promesses ? Finies vos roches des Pyrénées et vos petites douceurs. Taisez-vous ou je vous enfonce mon poing dans votre vieille bouche édentée.

Des granges voisines, paysans et

domestiques se rapprochaient, curieux. Angélique vit venir la nourrice, puis son père, qui, malgré de copieuses libations et une démarche incertaine continuait à veiller, en bon maître de maison, à l'ordonnance du festin.

– Est-ce vous, Jeanne, qui poussez ces cris de dame chatouillée par le diable ?

– Chatouillée ! clama la vieille demoiselle en perdant le souffle. Ah ! Armand, je me meurs.

– Et pourquoi, ma bonne ?

– Je suis venue ici chercher un peu de vin. Et, dans cette grange, j'ai vu... j'ai vu...

– Tante Jeanne a vu une bête, interrompit Angélique, elle ne sait pas s'il s'agit d'un serpent ou d'une fouine, mais vraiment, ma tante, il n'y a pas de quoi vous émouvoir ainsi. Vous feriez mieux de retourner à table, on va vous apporter votre vin.

– C'est ça, c'est ça, approuva le baron d'une voix pâteuse. Pour une fois, Jeanne, que vous essayez de rendre service, cela dérange bien du monde.

« Elle n'a pas essayé de rendre service, pensait Angélique. Elle m'a guettée, elle m'a suivie. Depuis le temps qu'elle vit au château, assise devant sa tapisserie

comme une araignée au milieu de sa toile, elle nous connaît tous mieux que nous-mêmes, elle nous sent, elle nous devine. Elle m'a suivie. Et elle a demandé au vieux Guillaume de lui tenir sa lanterne. »

Ses doigts s'enfonçaient toujours dans les avant-bras gélatineux de la grosse femme.

– Vous m'avez bien comprise ? chuchota-t-elle, pas un mot à quiconque avant mon départ, sans cela, je vous le jure, je vous empoisonnerai avec des herbes spéciales que je connais.

Tante Jeanne poussa un dernier gloussement et ses yeux chavirèrent.

Mais l'allusion à son collier plus encore que la menace, l'avait matée. Pinçant les lèvres, mais silencieuse, elle suivit son frère.

Une main rude retint Angélique en arrière. Sans douceur, le vieux Guillaume lui enleva de ses cheveux et de sa robe les brins de paille qui y restaient accrochés. Elle leva les yeux vers lui, essaya de deviner l'expression de son visage barbu.

– Guillaume, murmura-t-elle, je voudrais que tu comprennes...

– Je n'ai point besoin de comprendre, madame, répondit-il en allemand avec une hauteur qui la souffleta. Ce que j'ai

vu me suffit.

Il tendit le poing vers l'ombre en grommelant une injure. Elle redressa la tête et rejoignit l'endroit du festin. En s'asseyant elle chercha des yeux le marquis d'Andijos, et le découvrit écroulé sous son escabeau et dormant de bon cœur. La table ressemblait à un plateau de cierges d'église lorsque les dernières cires achèvent de s'effondrer. Une partie des invités étaient partis ou endormis. Mais on dansait encore dans les prés.

Raidie, Angélique continuait à présider sans sourire son repas de noces. L'irritation de cet acte inachevé, de cette vengeance qu'elle s'était promise et

qu'elle n'avait pu accomplir, la faisait souffrir jusqu'au bout des ongles. La colère et la honte se disputaient son cœur. Elle avait perdu le vieux Guillaume. Monteloup la rejetait. Elle n'avait plus qu'à rejoindre son époux boiteux.

Chapitre 3

Le lendemain, quatre carrosses et deux lourdes voitures prenaient la route de Niort. Angélique avait peine à croire que ce déploiement de chevaux et de postillons, de cris et de grincements d'essieux, avait lieu en son honneur. Tant de poussière remuée pour Mlle de Sancé, qui n'avait jamais connu d'autre escorte qu'un vieux mercenaire armé d'une pique, était inimaginable.

Les valets, servantes et musiciens s'entassaient dans les grosses voitures avec les bagages. Au soleil du chemin,

parmi les vergers fleuris, on voyait passer ce cortège de faces brunes. Rires, chansons et grattement de guitares laissaient derrière eux, dans l'odeur du crottin, un goût d'insouciance. Les enfants du Sud retournaient vers leur Midi brasillant, parfumé d'ail et de vin.

Seul dans la joyeuse société, maître Clément Tonnel affectait un air gourmé. Engagé

comme extra pour la semaine des noces, il avait demandé qu'on voulût bien le ramener à Niort, ce qui évitait de lui payer une escorte. Mais dès le soir de cette première étape, le maître d'hôtel vint trouver Angélique. Il s'offrait de demeurer à son service, soit comme

maître d'hôtel, soit comme valet de chambre. Il expliqua qu'il avait servi à Paris chez quelques seigneurs, dont il donna les noms. Cependant, étant venu à Niort, dont il était originaire, pour régler la succession de son boucher de père, il avait vu sa dernière place occupée par un valet intrigant. Depuis, il recherchait une maison honnête et de quelque rang, pour y exercer de nouveau ses fonctions.

D'apparence discrète et entendue, Clément avait conquis les bonnes grâces de la servante Marguerite. Celle-ci affirma qu'un nouveau valet, aussi bien stylé, serait accueilli de fort grand cœur au palais de Toulouse. M. le comte s'entourait de gens trop divers et de

toutes couleurs, ne faisant pas un service convenable. Chacun baguenaudait au soleil, et le plus paresseux de tous était certainement l'intendant chargé de les diriger, Alphonso.

Angélique engagea donc maître Clément. Il l'intimidait sans qu'elle sût pourquoi, mais elle lui savait gré de parler comme tout le monde, c'est-à-dire sans cet insupportable accent qui commençait à l'exaspérer. Finalement ce serait cet homme froid, souple, presque trop servile dans son respect et ses attentions, ce domestique inconnu hier encore, qui représenterait pour elle sa province. Dès que Niort, la capitale des marais., eut été abandonnée avec son

lourd donjon noir comme la fonte, l'équipage de Mme de Peyrac dégringola d'un trait vers la lumière. Sans presque s'en apercevoir, Angélique se trouva aux prises avec un paysage inusité, sans ombrages, rayé en tous sens par les vignobles. On passa non loin de Bordeaux. Puis le maïs vert alterna avec la vigne. Aux abords du Béarn, les voyageurs furent reçus dans le château de M. Antonin de Caumont, marquis de Péguilin, duc de Lauzun. Angélique regarda avec un étonnement mêlé d'amusement ce petit homme dont la grâce et l'esprit en faisaient affirmer Andijos « le plus adulé garçon de la cour ». Le roi lui-même, qui se voulait grave dans son adolescence, ne pouvait

résister aux saillies de Pégulin qui le faisaient pouffer en plein conseil. Précisément, Pégulin se trouvait pour l'heure dans ses terres où il purgeait quelque insolence dépassant les bornes envers M. Mazarin. Il n'en semblait pas plus marri et racontait mille histoires.

Angélique, mal habituée au jargon de la galanterie alors en honneur dans les cours, ne comprenait pas la moitié de ces récits, mais l'étape fut joyeuse et vive, et la détendit. Le duc de Lauzun s'extasia sur sa beauté, la complimenta en vers qu'il improvisa sur-le-champ.

– Ah ! mes amis, s'écria-t-il, je me demande si la Voix d'or du royaume ne va pas en perdre sa note la plus haute.

Ce fut ainsi qu'Angélique entendit parler pour la première fois de la Voix d'or du royaume.

– C'est le plus grand des chanteurs de Toulouse, lui expliqua-t-on. Depuis les grands troubadours du Moyen Age, le Languedoc n'en a pas connu de tel ! Vous l'entendrez, madame, vous ne pourrez pas ne point succomber à son charme.

Avec application, Angélique essayait de ne pas décevoir ses hôtes par un visage fermé. Tous ces gens étaient sympathiques, parfois avec trivialité, mais aussi avec gentillesse. L'air surchauffé, les toits de tuiles, les feuilles des platanes avaient la couleur du vin blanc, l'esprit en avait la légèreté.

Mais, à mesure qu'on se rapprochait du but, Angélique avait l'impression que son cœur devenait plus lourd.

La veille de l'entrée à Toulouse, on logea dans l'une des demeures du comte de Peyrac, un château de pierres claires de style Renaissance. Angélique savoura le confort d'une des salles, celle où se trouvait la piscine de mosaïque. La grande Margot s'affairait près d'elle. Elle craignait que la poussière et la chaleur de la route n'eussent assombri encore le teint de sa maîtresse dont elle désapprouvait en secret la matité chaleureuse.

Elle l'oignit d'onguents divers et lui ordonna de rester étendue sur un lit de repos tandis qu'elle la massait avec beaucoup d'énergie, puis l'épi lait entièrement. Angélique n'était pas choquée de cette coutume qui, jadis, alors qu'il y avait des étuves romaines dans toutes les villes, était pratiquée même par le peuple. Maintenant, seules les jeunes filles de la société y étaient soumises. Il était fort malséant qu'une grande dame conservât sur elle le moindre duvet superflu. Cependant Angélique, alors qu'on s'empressait ainsi à lui faire un corps parfait, ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sorte d'horreur.

« Il ne me touchera pas, se répétait-elle. Je me jetterai plutôt par la fenêtre. »

Mais rien n'arrêtait la course folle, le tourbillon dans lequel elle était entraînée.

Le matin suivant, malade d'appréhension, elle monta une dernière fois dans le carrosse qui allait l'amener en quelques heures à Toulouse. Le marquis d'Andijos prit place à son côté. Il jubilait, chantonnait, bavardait. Mais elle ne l'écoutait pas. Depuis quelques minutes, elle voyait le postillon retenir son attelage. Un peu en avant de la voiture, une foule de gens et de cavaliers

barrant la route. Lorsque le carrosse se fut immobilisé, on entendit mieux des chants et des cris que scandait le battement rythmé des tambourins.

– Par saint Séverin, s'écria le marquis en bondissant, je crois bien que voici votre époux qui vient vers nous.

– Déjà !

Angélique se sentait pâlir. Les pages ouvraient les portières. Il lui fallut descendre dans le sable de la route, sous le soleil implacable. Le ciel était d'azur foncé. Une haleine brûlante s'élevait des champs de maïs jaunis, de chaque côté du chemin. Une farandole chatoyante s'avançait. Habillés de costumes

étranges à grands losanges rouges et verts, une nuée d'enfants bondissaient, faisaient des culbutes étourdissantes et venaient trébucher dans les chevaux des cavaliers, déguisés eux-mêmes de livrées extravagantes de satin rosé et de plumes blanches.

– Les princes des amours ! Les comédiens d'Italie ! exulta le marquis en ouvrant les bras en un geste d'enthousiasme, dangereux pour ses voisins. Ah ! Toulouse !

Toulouse !...

La foule venait de s'entrouvrir. Une grande silhouette dégingandée et bringuebalante apparut vêtue de velours

pourpre et s'appuyant sur une canne d'ébène. À mesure que ce personnage progressait en boitant on distinguait, dans l'encadrement d'une ample perruque noire, un visage aussi déplaisant à regarder que l'ensemble de sa démarche. Deux profondes cicatrices barraient sa tempe et sa joue gauche, et fermaient à demi la paupière. Les lèvres étaient fortes, entièrement rasées, ce qui n'était pas la mode et ajoutait à l'aspect insolite de ce curieux épouvantail.

« Ce n'est pas lui, pria Angélique. Mon Dieu, faites que ce ne soit pas lui ! »

– Votre époux, le comte de Peyrac, madame, disait près d'elle le marquis d'Andijos.

Elle plongea dans la révérence apprise. Son esprit aux abois enregistrait des détails ridicules : le nœud de diamants des souliers du comte, et aussi que l'un d'eux avait un talon un peu plus haut que l'autre pour atténuer sa boiterie ; les bas plissés aux baguettes de soie ouvragées, le costume somptueux, l'épée, l'énorme col de dentelles blanches.

On lui parla ; elle répondit n'importe quoi. Le battement des tambourins mêlé à de grands déchirements de trompettes l'étourdissait.

Comme elle reprenait place dans son carrosse, une gerbe de rosés et des bouquets de violettes atterrirent sur ses genoux.

– Les fleurs ou « joies principales », dit une voix. Elles règnent sur Toulouse.

Angélique s'aperçut que ce n'était plus le marquis d'Andijos, mais l'autre, qui était à son côté. Afin de ne plus voir l'affreux visage, elle se pencha vers les fleurs. Peu après, la ville apparut, hérissée de tours et de clochers rouges. Le cortège s'engagea à travers les ruelles étroites, de profonds couloirs d'ombre où stagnait une lumière pourpre.

Au palais du comte de Peyrac, Angélique fut revêtue rapidement d'une magnifique robe de velours blanc, incrusté de satin blanc. Les attaches et les nœuds étaient soulignés de diamants. Tout en l'habillant, ses filles lui

passaient des boissons glacées, car elle mourait de soif. À midi, dans un carillonnement de cloches, le cortège s'en fut à la cathédrale, où l'archevêque attendait les mariés sur le parvis. La bénédiction donnée, Angélique, selon la coutume des princes, descendit seule la nef. Le claudicant seigneur la précédait, et cette longue forme rouge et remuante lui parut soudain aussi extraordinaire sous ces voûtes embrumées d'encens que celle du diable lui-même. Dehors on eût dit que la ville entière était en fête. Angélique n'arrivait pas à concilier tant de tapage avec cet événement personnel que représentait son mariage avec le comte de Peyrac. Inconsciemment, elle cherchait ailleurs le spectacle qui

donnait à la foule ces sourires bien fendus et le goût des cabrioles. Mais les yeux étaient tournés vers elle. C'est devant elle que s'inclinaient des seigneurs aux regards de feu, des dames somptueusement parées. Pour retourner de la cathédrale au palais, les nouveaux époux montèrent sur deux chevaux magnifiquement caparaçonnés. Le chemin, suivant les rives de la Garonne, était jonché de fleurs et les cavaliers aux habits rosés que le marquis d'Andijos avait appelés les « princes des amours », continuaient à y déverser de pleines panerées de pétales.

Sur la gauche, le fleuve doré scintillait, des mariniers dans leurs barques

poussaient de grands vivats.

Angélique s'aperçut qu'elle s'était mise à sourire un peu machinalement. Le ciel si bleu et l'odeur des fleurs foulées la grisait. Tout à coup, elle retint un cri ; elle était escortée par des petits pages à figure de réglisse qu'elle avait cru tout d'abord masqués. Mais elle comprenait soudain qu'ils avaient vraiment la peau noire. C'était la première fois qu'elle voyait des Nègres.

Décidément tout ce qu'elle vivait là avait quelque chose d'irréel. Elle se sentait extrêmement seule au sein d'un rêve ambigu dont, peut-être, au réveil, elle chercherait à se souvenir.

Et, toujours à son côté, elle distinguait, dans le soleil, le profil défiguré de l'homme qu'on appelait son mari et qu'on acclamait.

Des piécettes d'or tintaient sur les cailloux. Des pages en jetaient à travers la foule, et les gens se battaient dans la poussière.

Aux jardins du palais, de longues tables blanches étaient disposées sous les ombrages. Du vin coulait des fontaines devant les portes, et les gens de la rue pouvaient y boire. Les seigneurs et les grands bourgeois avaient accès à l'intérieur. Angélique, assise entre

l'archevêque et l'homme rouge, incapable de manger, vit dénier un nombre incalculable de services et de plats : terrines de perdreaux, filets de canards, grenades au sang, cailles à la poêle, truites, lapereaux, salades, tripes d'agneau, foie gras. Les desserts, crème frite garnie de beignets de pêche, confitures de toutes sortes, pâtisseries au miel, étaient innombrables, les pyramides de fruits aussi hautes que les négrillons qui les présentaient. Les vins de toutes les nuances, depuis le rouge le plus noir à l'or le plus clair, se succédaient. Angélique remarqua près de son assiette une sorte de petite fourche en or. Regardant autour d'elle, elle vit que la plupart des gens s'en

servaient pour piquer leur viande et la porter à leur bouche. Elle essaya de les imiter, mais après quelques essais infructueux, elle préféra revenir à sa cuiller. On la lui avait laissée en voyant qu'elle ne savait pas se servir de ce curieux petit instrument que tout le monde appelait « fourchette ». Ce ridicule incident ajouta à son désarroi. Rien n'est plus difficile à supporter que des réjouissances auxquelles le cœur n'a point de part. Raidie dans son appréhension et sa rancune, Angélique se sentait excédée de tant de bruit et d'abondance. Nativement fière, elle n'en laissait rien paraître, souriait et trouvait un mot aimable à dire à tous. La discipline de fer du couvent des

ursulines lui permettait de demeurer droite et d'un maintien superbe malgré la fatigue. Elle était seulement incapable de se tourner vers le comte de Peyrac et, consciente de ce que cette attitude avait de bizarre, elle reportait toute son attention sur son autre voisin l'archevêque. Celui-ci était un fort bel homme, dans l'épanouissement de la quarantaine. Il avait beaucoup d'onction, de grâce mondaine, et des yeux bleus très froids.

Seul de l'assemblée, il ne semblait pas partager l'allégresse générale.

– Quelle profusion ! quelle profusion ! soupirait-il en regardant autour de lui. Quand je pense à tous les pauvres qui

chaque jour s'amoncellent devant la porte de l'archevêché, aux malades sans soins, aux enfants des villages hérétiques qu'on ne peut arracher à leurs croyances faute d'argent, mon cœur se déchire. Êtes-vous dévouée aux œuvres, ma fille ?

– Je sors à peine du couvent, monseigneur. Mais je serais heureuse de me consacrer à ma paroisse sous votre égide.

Il abaissa sur elle son regard lucide, et eut un mince sourire tandis qu'il se rengorgeait dans son menton un peu gras.

– Je vous remercie de votre docilité, ma fille. Mais je sais combien la vie d'une

jeune maîtresse de maison est pleine de nouveautés qui requièrent toute son attention. Je ne vous enlèverai donc pas à elles avant que vous n'en émettiez le désir. La plus grande œuvre d'une femme, celle à laquelle elle doit apporter tous ses soins, n'est-ce pas d'abord l'influence qu'elle doit prendre sur l'esprit de son mari ? Une femme aimante, habile, de nos jours peut tout sur l'esprit d'un mari.

Il se pencha vers elle et les cabochons de sa croix épiscopale jetèrent un éclair mauve.

– Une femme peut tout, répéta-t-il, mais entre nous, madame, vous avez choisi un bien curieux mari...

« J'ai choisi..., pensait Angélique avec ironie. Mon père avait-il vu une seule fois cet affreux pantin ? J'en doute. Père m'aimait sincèrement. Pour rien au monde il n'aurait voulu faire mon malheur. Mais voilà : ses yeux me voyaient riche ; moi, je me voyais aimée. Sœur Sainte-Anne me répéterait encore qu'il ne faut pas être romanesque... Cet archevêque semble de bonne relation. Est-ce avec les gens de son escorte que les pages du comte de Peyrac se sont battus dans la cathédrale ?... »

Cependant, la chaleur écrasante cédait devant le soir. Le bal allait s'ouvrir. Angélique eut un soupir.

« Je danserai toute la nuit, se dit-elle, mais, pour rien au monde, je n'accepterai de rester seule un instant avec lui... »

Nerveusement, elle jeta un coup d'œil à son mari. Chaque fois qu'elle le regardait, la vue de ce visage couturé où brillaient des prunelles noires comme du charbon, lui causait un malaise. La paupière gauche, à demi fermée par le bourrelet d'une cicatrice, donnait au comte de Peyrac une expression d'ironie méchante. Renversé en arrière dans son fauteuil de tapisserie, il venait de porter à sa bouche une sorte de petit bâton brun. Un domestique se précipita tenant au bout d'une pince un charbon ardent

qu'il apposa à l'extrémité du bâtonnet.

– Ah ! comte, votre exemple est déplorable ! s'exclama l'archevêque en fronçant les sourcils. J'estime que le tabac, c'est le dessert de l'enfer. Qu'on le consomme en poudre, à seule fin de soigner les humeurs du cerveau et sur conseil du médecin, je l'admets déjà à grand-peine, car les priseurs me semblent y trouver une jouissance malsaine et prennent trop souvent prétexte de leur santé pour râper du tabac à tout propos. Mais les fumeurs de pipe sont la lie de nos tavernes, où ils s'abrutissent durant des heures avec cette plante maudite. Jusqu'ici je n'avais jamais ouï dire qu'un gentilhomme

consommât du tabac de cette façon grossière.

– Je n'ai pas de pipe et je ne prise pas. Je fume la feuille enroulée tel que je l'ai vu faire à certains sauvages d'Amérique. Personne ne peut m'accuser d'être vulgaire comme un mousquetaire ou maniéré comme un petit maître de la cour...

– Quand il y a deux manières de faire une chose, il faut toujours que vous en trouviez une troisième, dit l'archevêque avec humeur. Ainsi je remarque à l'instant une autre singularité dont vous êtes coutumier. Vous ne mettez dans votre verre ni pierre de crapaudine, ni morceau de licorne. Chacun sait pourtant

que ce sont là les deux meilleures précautions pour éviter le poison qu'une main ennemie est toujours capable de verser dans votre vin. Même votre jeune femme a sacrifié à cet usage de prudence. La crapaudine en effet et la corne de la licorne virent de couleur au contact de breuvages dangereux. Or, vous n'en utilisez jamais. Vous croyez-vous invulnérable ou... sans ennemis ? ajouta le prélat avec un regard dont l'éclair impressionna Angélique.

– Non, monseigneur, répondit le comte de Peyrac, j'estime seulement que la meilleure façon de se préserver du poison est de ne rien mettre dans son verre et tout dans son corps.

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci : chaque jour de votre vie absorbez une dose infime de quelque poison redoutable.

– Vous faites cela ? s'exclama l'archevêque avec effroi.

– Depuis mon plus jeune âge,, monseigneur. Vous n'ignorez pas que mon père fut la victime de quelque boisson florentine, et pourtant la crapaudine qu'il mettait dans son verre était grosse comme un œuf de pigeon. Ma mère qui était une femme sans préjugés, chercha le vrai moyen de me préserver à mon tour. D'un Maure esclave ramené de Narbonne, elle apprit

la méthode de se défendre du poison par le poison.

– Vos raisonnements ont toujours quelque chose de paradoxal qui m'inquiète, fit l'archevêque avec souci. On dirait que vous souhaitez de réformer toutes choses, et pourtant nul n'ignore combien ce mot de Réforme a engendré de désordres dans l'Église et dans le royaume. Encore une fois, pourquoi pratiquer une méthode de laquelle vous n'avez aucune assurance, alors que les autres ont donné leurs preuves ? Évidemment, il faut posséder de vraies pierres et de vraies cornes de licorne. Trop de charlatans se sont faits commerçants de ces objets, et vendent je

ne sais quoi en leur place. Mais, par exemple, mon moine Bécher, un récollet de grande science, qui se livre pour moi à des travaux d'alchimie, vous en procurerait d'excellentes.

Le comte de Peyrac se pencha un peu pour regarder l'archevêque et, dans ce mouvement, ses abondantes boucles noires effleurèrent la main d'Angélique, qui recula. Elle remarqua à cet instant que son mari ne portait pas perruque, mais que cette toison abondante lui était naturelle.

– Ce qui m'intrigue, déclara-t-il, c'est de savoir comment lui-même se les procure. Lorsque j'étais enfant, je me suis intéressé à tuer de nombreux

crapauds. Jamais je ne trouvais dans leur cerveau la rameuse pierre protectrice qu'on appelle crapaudine et qui, paraît-il, doit s'y trouver. Quant à la corne de licorne, je vous dirai que j'ai parcouru le monde et que ma conviction est faite. La licorne est un animal mythologique, imaginaire, bref, un animal qui n'existe pas.

– Ces choses-là ne s'affirment pas, monsieur. On doit laisser leur part aux mystères et ne pas prétendre tout savoir.

– Ce qui est un mystère pour moi, fit lentement le comte, c'est qu'un homme de votre intelligence puisse sérieusement croire à de telles imaginations...

« Seigneur, pensa Angélique, je n'ai jamais entendu traiter un ecclésiastique de rang élevé avec une telle insolence ! »

Elle regardait tour à tour les deux personnages, dont les prunelles s'affrontaient. Le premier, son mari parut s'apercevoir de l'émotion qu'elle éprouvait. Il lui adressa un sourire, qui plissait bizarrement son visage, mais découvrait ses dents très blanches.

– Pardonnez-nous, madame, de discuter ainsi devant vous. Monseigneur et moi, nous sommes des ennemis intimes !

– Nul homme n'est mon ennemi ! s'écria l'archevêque indigné. Que faites-vous de

la charité qui doit habiter dans le cœur d'un serviteur de Dieu ? Si vous me haïssez, je ne vous hais point. Mais j'ai devant vous l'inquiétude du berger pour la brebis qui s'égare. Et, si vous n'écoutez pas mes paroles, je saurai séparer l'ivraie du bon grain.

– Ah ! s'écria le comte avec une sorte de rire effrayant, que voilà bien l'héritier de ce Foulques de Neuilly, évêque et bras droit du terrible Simon de Montfort qui dressa les bûchers des Albigeois, réduisit en cendres la délicate civilisation d'Aquitaine ! Le Languedoc, au bout de quatre siècles, pleure encore ses splendeurs détruites, et tremble au récit des horreurs décrites. Moi qui suis

de la plus ancienne souche toulousaine, qui porte du sang ligure et wisigoth dans mes veines, je frémis lorsque mon regard rencontre vos yeux bleus d'homme du Nord. Héritier de Foulques, héritier des grossiers barbares qui ont implanté chez nous le sectarisme et l'intolérance, voilà ce que je lis dans vos yeux !

– Ma famille est une des plus anciennes du Languedoc, clama l'évêque en se dressant à demi. (Et à cet instant son accent du Midi le rendait à peu près inintelligible aux oreilles d'Angélique). Vous savez bien vous-même, monstre insolent, que la moitié de Toulouse m'appartient en héritage. Depuis des

siècles, nos fiefs sont toulousains.

– Quatre siècles ! quatre siècles à peine, monseigneur, cria Joffrey de Peyrac, levé lui aussi. Vous êtes venu dans les chariots de Simon de Montfort, avec les croisés honnis. Vous êtes l'envahisseur ! Homme du Nord ! Homme du Nord ! que faites-vous à ma table ?...

Angélique, horrifiée, commençait à se demander si la bataille n'allait pas se déclarer, lorsqu'un grand éclat de rire des convives souligna les dernières paroles du comte toulousain. Le sourire de l'évêque fut moins sincère. Cependant, quand le grand corps de Joffrey de Peyrac se déhancha pour aller s'incliner devant le prélat en signe

d'excuse, il lui tendit avec bonne grâce son anneau pastoral à baiser. Angélique était trop déconcertée pour se mêler franchement à cette exubérance. Les paroles que ces deux hommes venaient de se jeter à la tête n'étaient point futiles, mais il est vrai que pour les gens du Sud le rire est souvent le prélude éclatant aux plus noires tragédies. Tout à coup, Angélique retrouvait l'exaltation brûlante dont la nourrice Fantine avait environné son enfance. Grâce à cela, elle ne se sentirait pas étrangère en cette société impulsive.

– La fumée du tabac vous importune-t-elle, madame ? demanda brusquement le comte en se penchant vers elle et en

cherchant à surprendre son regard.

Elle secoua la tête négativement. L'odeur subtile du tabac accentuait sa mélancolie, évoquant pour elle la présence du vieux Guillaume au coin du feu et la grande cuisine de Monteloup. Le vieux Guillaume, la nourrice, les choses familières étaient devenues lointaines soudain.

Dans les bosquets, des violons commençaient de jouer. Bien qu'elle fût lasse à mourir, Angélique accepta avec empressement le marquis d'Andijos qui venait l'inviter. Les danseurs s'étaient rassemblés dans une grande cour dallée, rafraîchie d'un jet d'eau. Au couvent, Angélique avait appris assez de pas à la

mode pour ne pas paraître embarrassée parmi les seigneurs et les dames d'une province fort mondaine, dont la plupart faisaient parfois de longs séjours à Paris. C'était la première fois qu'elle dansait ainsi dans une véritable réception, et elle commençait à y prendre goût lorsqu'il y eut une sorte de remous. Les couples furent disloqués sous la poussée d'une foule qui courait vers l'emplacement du banquet. Les danseurs protestèrent, mais quelqu'un cria :

– Il va chanter.

D'autres répétèrent :

– La Voix d'or ! La Voix d'or du

royaume...

Chapitre 4

À ce moment, une main se posa discrètement sur le bras nu d'Angélique.

– Madame, chuchotait la servante Margot, c'est le moment de vous éclipser. M. le comte m'a chargée de vous conduire au pavillon de la Garonne, où vous devez passer la nuit.

– Mais je ne veux pas partir ! protesta Angélique. Je veux écouter ce chanteur dont on dit grand bien. Je ne l'ai pas encore aperçu.

– Il chantera pour vous, madame, il

chantera pour vous dans le privé, le comte s'y est engagé, affirma la grande femme. Mais la chaise vous attend.

Tout en parlant, elle avait jeté sur les épaules de sa maîtresse une mante à capuchon et lui tendait un masque de velours noir.

– Mettez cela sur votre visage, chuchota-t-elle. Ainsi l'on ne vous reconnaîtra pas. Sinon les jeunes gens du charivari seront capables de courir jusqu'au pavillon et de troubler votre nuit de noces par le tintamarre de leurs casseroles.

Et la servante pouffa dans sa main.

– C'est toujours ainsi à Toulouse, reprit-elle. Les jeunes mariés qui ne peuvent s'enfuir comme des voleurs, doivent se racheter à grands coups d'écus ou subir le charivari de ces démons. C'est en vain que monseigneur et la police essaient de supprimer cet usage... Aussi le mieux à faire est de quitter la ville.

Elle poussa Angélique à l'intérieur d'une chaise que deux solides valets enlevèrent aussitôt sur leurs épaules. Quelques cavaliers sortant de l'ombre formèrent escorte. Après avoir suivi le dédale des ruelles, le petit groupe atteignit la campagne. Le pavillon était une habitation modeste entourée de jardins qui descendaient jusqu'au fleuve.

En mettant pied à terre, Angélique fut surprise du silence, que troublait seul le crissement des grillons.

Marguerite, qui était montée en croupe d'un des cavaliers, glissa à terre et introduisit la jeune mariée à l'intérieur de la maison déserte. L'œil brillant, un sourire aux lèvres, la servante jouissait apparemment de tous ces mystères d'amoureux.

Angélique se trouva dans une chambre carrelée de mosaïque. Une veilleuse brûlait près de l'alcôve, mais sa lumière était inutile, car la clarté de la lune plongeait si avant dans la pièce qu'elle donnait un éclat neigeux aux draps de dentelles du grand lit.

Marguerite jeta un dernier coup d'œil critique à la jeune femme, puis chercha dans son sac quelque flacon d'eau des anges pour lui purifier la peau.

– Laissez-moi, protesta Angélique avec impatience.

– Madame, votre époux va venir, il faut...

– Il ne faut rien. Laissez-moi.

– Bien, madame.

La servante fit une révérence.

– Je souhaite une douce nuit à madame.

– Laissez-moi ! cria une troisième fois

Angélique avec colère. Elle resta seule, furieuse de n'avoir pas su contenir son dépit devant une domestique. Mais celle-ci lui était antipathique. Ses manières assurées et habiles l'intimidaient, et elle redoutait la moquerie de ses yeux noirs.

Elle demeura immobile un long moment, jusqu'à ce que le calme trop grand de la chambre lui fût devenu insupportable.

La peur que l'agitation et les conversations avaient endormie s'éveillait de nouveau. Elle serra les dents.

« Je n'ai pas peur, se dit-elle presque à voix haute, je sais ce que je dois faire.

Je mourrai, mais il ne me touchera pas ! »

Elle s'avança vers la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse. Angélique n'avait vu qu'au Plessis ces balcons élégants que l'architecture de la Renaissance avait mis à la mode.

Un lit de repos, tendu de velours vert, invitait à s'asseoir et à contempler le paysage plein de majesté. De cet endroit, on ne voyait plus Toulouse, que dérobaient un tournant du fleuve. Il n'y avait que les jardins et l'eau brillante, et plus loin encore des champs de maïs et de vignes.

Angélique s'assit au bord du divan et

laissa aller son front contre la balustrade. Sa coiffure compliquée d'épingles à diamants et de perles la faisait souffrir. Elle entreprit de la libérer, non sans peine.

« Pourquoi cette grande sotte ne m'a-t-elle pas décoiffée et dévêtue ? pensa-t-elle. S' imagine-t-elle que mon mari s'en chargera ? »

Elle eut pour elle-même un petit rire railleur et triste.

« Mère Sainte-Anne ne manquerait pas de me faire un petit discours sur la docilité que l'on doit montrer envers tous les désirs de son mari. Et quand elle disait ce tous, ses yeux roulaient

comme des billes et nous pouffions de rire, sachant bien à quoi elle pensait. Mais je n'ai pas le goût de la docilité. Molines a raison lorsqu'il dit que je ne m'incline pas devant une chose que je ne comprends pas. J'ai obéi pour sauver Monteloup. Que peut-on me demander encore ? La mine d'Argentières est au comte de Peyrac. Lui et Molines pourront continuer leur trafic. Et mon père pourra continuer à faire des mulets pour porter l'or espagnol... Si je mourais en me jetant du haut de ce balcon rien ne serait changé. Chacun a eu ce qu'il voulait... »

Elle avait enfin réussi à dénouer ses cheveux. Ils s'épandirent sur ses épaules

nues et elle les secoua avec le mouvement de tête un peu sauvage de son enfance. Alors elle crut entendre un léger bruit. Se retournant, elle retint un cri d'effroi. Appuyé au chambranle de la porte-fenêtre, le boiteux la regardait.

Il ne portait plus son habit rouge, mais était vêtu d'un haut-de-chausses et d'un pourpoint de velours noir très court qui laissait libres la taille et les manches d'une fine chemise de linon.

Il s'avança de son pas inégal et salua profondément.

– Me permettez-vous de m'asseoir à

votre côté, madame ?

Elle inclina la tête en silence. Il s'assit, posa son coude sur l'appui de pierre et regarda devant lui avec nonchalance.

– Il y a plusieurs siècles, dit-il, sous ces mêmes étoiles, dames et troubadours montaient sur les chemins de ronde des châteaux, et là avaient lieu les cours d'amour. Avez-vous entendu parler des troubadours du Languedoc, madame ?

Angélique n'avait pas prévu ce genre de conversation. Elle était toute crispée dans une tension de défense et elle balbutia avec quelque peine :

– Oui, je crois... On appelait ainsi des

poètes du Moyen Age.

– Les poètes de l'amour. Langue d'oc ! Langue douce ! si différente du rude parler du Nord, la langue d'oïl. En Aquitaine, on apprenait l'art d'aimer, car, ainsi que l'a dit Ovide, bien avant les troubadours eux-mêmes, « l'amour est un art qui peut s'enseigner et dans lequel on peut se perfectionner en étudiant ses lois ». Vous êtes-vous déjà intéressée à cet art, madame ?

Elle ne savait que répondre ; elle était trop fine pour ne pas sentir la légère ironie de la voix. Telle que la question se trouvait posée, un oui ou un non eussent été pareillement ridicules. Elle n'était pas accoutumée au badinage.

Étourdie par trop d'événements, son esprit de repartie l'avait abandonnée. Elle ne sut que détourner la tête, regarder machinalement du côté de la plaine endormie. Elle se rendait compte que l'homme s'était approché d'elle, mais ne bougeait pas.

– Voyez, reprit-il, là-bas, dans le jardin, ce petit bassin d'eau verte où la lune plonge comme une pierre de crapaudine dans un verre d'anis... Eh bien, cette eau a la même couleur que vos yeux, ma mie. Jamais, à travers le monde, je n'ai rencontré de prunelles si étranges, ni si séduisantes. Et voyez ces rosés qui s'accrochent en guirlandes à notre balcon. Elles ont la même teinte que vos

lèvres. Non, vraiment, jamais je n'ai rencontré lèvres si rosés... et si closes. Quant à leur douceur... je vais en juger.

Soudainement, deux mains l'avaient saisie à la taille. Angélique se sentit ployée en arrière par une force qu'elle n'avait pas soupçonnée chez ce grand homme maigre. Elle se trouva la nuque renversée au creux d'un bras dont l'étreinte la paralysait. L'affreux visage se penchait sur elle jusqu'à l'effleurer. Elle cria d'horreur, se tordit, soulevée de répulsion. Presque aussitôt elle se retrouva libre. Le comte l'avait lâchée et la regardait en riant.

– C'est bien ce que je pensais. Je vous fais une peur horrible. Vous aimeriez

mieux vous jeter du haut de ce balcon que de m'appartenir. N'est-ce pas vrai ?

Elle le dévisageait, le cœur battant. Il se leva et sa longue silhouette de faucheur s'étira sous le ciel lunaire.

– Je ne vous forcerai pas, pauvre petite vierge. Ce n'est pas dans mes goûts. Ainsi, on vous a livrée toute neuve à ce grand boiteux du Languedoc ? C'est une chose terrible !

Il se pencha et elle détesta son sourire moqueur.

– Sachez que j'ai possédé beaucoup de femmes dans ma vie : des blanches, des noires, des jaunes et des rouges, mais je

n'en ai jamais pris une de force ni n'en ai attiré par de l'argent. Elles sont venues et vous viendrez aussi un jour, un soir...

– Jamais !

La réplique avait jailli, violente. Le sourire ne s'effaça pas du curieux visage.

– Vous êtes une jeune sauvage, mais cela ne me déplaît pas. Une conquête facile rend l'amour sans valeur, une conquête difficile lui donne du prix. Ainsi parle André le Chapelain, le maître de l'Art d'aimer. Adieu, ma jolie, dormez bien dans votre grand lit, seule avec vos membres gracieux, vos petits seins merveilleux, tristes d'être sans caresses.

Adieu !

Le lendemain, en s'éveillant, Angélique vit que le soleil était haut dans le ciel. Les oiseaux se taisaient dans les ombrages du jardin, déjà engourdis par la chaleur. Angélique ne se souvenait plus très bien comment elle s'était dévêtue et couchée dans ce lit dont les draps armoriés avaient un parfum de violette. Elle avait pleuré, de fatigue et de dépit, peut-être de solitude. Ce matin, elle se sentait plus lucide. L'assurance qu'elle avait reçue de son étrange mari qu'il ne la toucherait pas sans qu'elle le désirât, la tranquillisait pour un temps. « S'imagine-t-il que je vais trouver

magnifiques sa jambe courte et son visage brûlé ?... »

Elle caressa le projet d'une existence agréable près d'un époux avec lequel elle vivrait en bonne amitié. Après tout, la vie pourrait ne pas manquer de charme. Toulouse offrait tant de distractions.

Marguerite, discrète et impassible, vint l'habiller. À midi, Angélique regagna la ville. Clément se présenta et lui dit que M. le comte l'avait chargé d'avertir Mme la comtesse qu'il travaillait à son laboratoire et qu'il ne fallait pas l'attendre pour le repas. Elle en éprouva un soulagement. L'homme ajouta que M. le comte l'avait engagé en qualité de

maître d'hôtel. Il en était bien aise. Les gens d'ici étaient bruyants et paresseux mais cordiaux. La maison lui semblait riche et il ferait de son mieux pour satisfaire ses nouveaux maîtres.

Angélique le remercia de ce petit discours, où une certaine condescendance se mêlait à de la servilité. Elle n'était pas mécontente de garder près d'elle ce garçon dont les façons contrastaient avec l'exubérance de l'entourage. Les jours suivants, Angélique put constater que le palais du comte de Peyrac était certainement l'endroit le plus fréquenté de la ville. Le maître de maison prenait une part active à toutes les réjouissances. Sa grande

silhouette dégingandée passait d'un groupe à l'autre, et Angélique s'étonnait de l'animation que sa seule présence provoquait. Elle s'habituaît à son aspect, et la répulsion s'atténuait. Sans doute l'idée de la soumission charnelle qu'elle lui devait avait-elle été pour beaucoup dans la violence du ressentiment et aussi de la peur qu'il lui avait inspirée. Maintenant qu'elle était rassurée à ce sujet, elle devait reconnaître que cet homme à la parole pleine de feu, au caractère enjoué et curieux, attirait la sympathie. À son égard, il affichait une grande indifférence. Tout en lui prodiguant les attentions dues à son rang, il paraissait à peine la voir. Il la saluait chaque matin et elle présidait en face de

lui les repas, auxquels assistaient toujours au moins une dizaine de personnes, ce qui leur évitait un tête-à-tête qu'elle redoutait. Cependant il ne se passait pas de jour qu'elle ne trouvât chez elle un présent, colifichet ou bijou, une robe nouvelle, un meuble, et jusqu'à des confiseries ou des fleurs. Tout était d'un goût parfait, d'un luxe qui la laissait éblouie, enchantée... et aussi embarrassée. Elle ne savait comment témoigner au comte le plaisir qu'elle éprouvait de ses présents. Chaque fois qu'elle était dans l'obligation de lui adresser la parole directement, elle ne pouvait se décider à lever ses yeux sur son visage balafré, elle devenait gauche et balbutiait.

Un jour, elle trouva, près de la fenêtre devant laquelle elle avait coutume de s'asseoir, un écrin de maroquin rouge orné au petit fer et, en l'ouvrant, elle découvrit la plus magnifique parure de diamants qu'elle eût jamais imaginée. Tremblante, elle la contemplait en se disant que certainement la reine n'en avait pas de semblable, lorsqu'elle entendit le pas caractéristique de son époux. D'un élan, elle courut à lui, les yeux brillants.

– Quelle splendeur ! Comment vous remercier, monsieur ?

Son enthousiasme l'avait portée trop vite vers lui. Elle le heurta presque. Sa joue rencontra le velours du pourpoint ;

tandis qu'un bras de fer la retenait subitement. Le visage qui la terrifiait lui parut si proche que son sourire s'éteignit et qu'elle se rejeta en arrière avec un incoercible frisson d'effroi. Le bras de Joffrey de Peyrac retomba aussitôt, et il dit avec une nonchalance un peu méprisante :

– Me remercier ? Pourquoi ?... N'oubliez pas, ma chère, que vous êtes la femme du comte de Peyrac, dernier descendant des illustres comtes de Toulouse. À ce titre, vous devez être la plus belle, la mieux parée. Désormais, ne vous croyez pas obligée de me remercier.

Ainsi ses obligations étaient fort légères, et elle eût pu se croire une des invitées

du palais, plus libre encore que les autres de disposer de son temps à sa guise. Joffrey de Peyrac ne lui rappelait son titre de mari qu'en de très rares occasions. Par exemple, lorsqu'un bal chez le gouverneur ou l'un des hauts fonctionnaires de la ville exigeait que Mme de Peyrac fût justement la femme la plus belle et la mieux parée de la ville.

Il arrivait alors sans se faire annoncer, s'asseyait près de la coiffeuse et surveillait attentivement la toilette de la jeune femme, guidant d'un mot les mains habiles de Margot et des soubrettes. Aucun détail ne lui échappait. La parure féminine n'avait pas de secrets pour lui.

Angélique s'émerveillait de la justesse de ses observations, du soin de ses recherches. Comme elle avait la bonne volonté de devenir une grande dame de qualité, elle ne perdait pas un mot de la leçon. À ces moments-là, elle oubliait ses rancunes et ses appréhensions.

Mais un soir qu'elle se contemplait dans le grand miroir, éblouissante dans une robe de satin ivoire à haute collerette de dentelle mêlée de perles, elle distingua à son côté la silhouette sombre du comte de Peyrac et un brusque désespoir lui tomba sur les épaules comme une chape de plomb.

« Qu'importent la richesse et le luxe, pensait-elle en face de ce sort terrible :

être liée pour la vie à un mari bancal et affreux ! »

Il s'aperçut soudain que c'était lui qu'elle regardait dans le miroir, et il s'écarta brusquement.

– Qu'avez-vous ? Ne vous trouvez-vous pas belle ?

Elle reporta sur sa propre image un regard morne.

– Si, monsieur, dit-elle docilement.

– Alors ?... Vous pourriez au moins sourire...

Et elle crut l'entendre soupirer tout bas.

Dans les mois qui suivirent, elle fut bien obligée de se rendre compte que Joffrey de Peyrac prodiguait beaucoup plus d'attentions et de compliments aux autres femmes qu'à son épouse.

Sa galanterie était spontanée, riante, raffinée, et les dames la recherchaient avec un plaisir évident.

Celles-ci jouaient aux Précieuses, ainsi qu'il était de mode à Paris.

– C'est ici l'hôtel du Gai Savoir, lui dit un jour le comte. Tout ce qui fit la grâce et la courtoisie de l'Aquitaine et, partant, de la France, doit se retrouver en ces murs. Ainsi Toulouse vient de connaître les célèbres Jeux floraux. La violette

d'or a été décernée à un jeune poète du Roussillon. De tous les coins de France et même du monde, c'est à Toulouse que les faiseurs de rondeaux viennent se faire juger, sous l'égide de Clémence Isaure, la lumineuse inspiratrice des troubadours du temps passé. Ainsi ne vous effarez pas, Angélique, de tous ces visages inconnus qui vont et viennent dans mon palais. S'ils vous importunent, vous pouvez vous retirer au pavillon de la Garonne.

Mais Angélique n'éprouvait pas le désir de s'isoler. Peu à peu, elle se laissait gagner par le charme de cette vie chantante. Après l'avoir dédaignée, quelques dames lui trouvèrent de l'esprit

et l'accueillirent dans leurs cercles. Devant le succès des réceptions que le comte donnait en cette demeure qui était malgré tout la sienne, la jeune femme prenait goût à diriger leur bonne ordonnance. On la vit courir des cuisines aux jardins et des combles aux caves, suivie de ses trois petits négrillons. Elle s'était accoutumée à leurs amusantes faces rondes et noires. Il y avait beaucoup de Maures esclaves à Toulouse, car les ports d'Aigues-Mortes et de Narbonne s'ouvraient sur cette Méditerranée, qui n'était qu'un grand lac de piraterie. Se rendre par mer de Narbonne à Marseille représentait une véritable expédition ! À Toulouse, on riait beaucoup alors de sa mésaventure

d'un seigneur gascon, qui durant un voyage avait été fait prisonnier par les galères arabes. Le roi de France l'avait racheté immédiatement au sultan des barbaresques, mais à son retour on le trouvait fort maigri et il ne cachait pas qu'il avait eu très chaud chez les Maures. Seul Kouassi-Ba impressionnait un peu Angélique. Lorsqu'elle voyait se dresser devant elle ce sombre colosse aux yeux d'émail blanc, elle maîtrisait un petit recul de crainte. Il semblait cependant fort doux. Il ne quittait pas le comte de Peyrac, et c'est lui qui gardait au fond du palais la porte d'un appartement mystérieux. Là, le comte se retirait chaque soir, et parfois même le jour. Angélique ne doutait pas que ce

domaine réservé n'abritât les cornues et fioles dont Henrico avait parlé à la nourrice.

Elle aurait été fort curieuse d'y pénétrer, mais n'osait pas. Ce fut un des visiteurs de l'hôtel du Gai Savoir qui lui permit de découvrir ce nouvel aspect de l'étrange personnalité de son mari.

Chapitre 5

Le visiteur était couvert de poussière. Il voyageait à cheval et venait de Lyon par Nîmes.

C'était un homme assez grand, d'environ trente-cinq ans. Il commença à parler l'italien, puis passa au latin, qu'Angélique comprenait mal, puis finit par s'exprimer en allemand.

C'est en cette langue, qui était familière à Angélique, que le comte présenta le voyageur.

– Le Pr Bernalli de Genève me fait le

grand honneur de venir parler avec moi de problèmes scientifiques au sujet desquels nous avons entretenu depuis de longues années une abondante correspondance.

L'étranger s'inclina avec une galanterie tout italienne et se confondit en protestations. Il allait certainement importuner, par ses discours abstraits et ses formules, une charmante dame dont les soucis devaient être plus légers. Mi par bravade, mi par réelle curiosité, Angélique demanda d'assister à la discussion. Cependant, pour ne pas être indiscrete, elle alla s'asseoir dans l'angle d'une haute croisée ouverte sur la cour.

On était en hiver, mais le froid était sec et le soleil continuait de briller. Des cours, montait l'odeur des braseros de cuivre autour desquels se chauffaient les valets. Angélique, un travail de broderie à la main, tendait l'oreille aux propos des deux hommes, qui s'étaient assis face à face près de la cheminée, où l'on entretenait sans conviction un petit feu de bois.

Ils parlèrent d'abord de personnalités qui lui étaient totalement inconnues : du philosophe anglais Bacon, du français Descartes, de l'ingénieur français Blondel contre lequel les causeurs s'indignèrent fort, car celui-ci, disait-on, traitait les théories de Galilée de

paradoxes stériles.

De tout ceci, Angélique finit par comprendre que l'arrivant était un partisan acharné du nommé Descartes, que son mari au contraire combattait.

Assis au creux de son fauteuil de tapisserie dans une de ces poses nonchalantes qu'il affectionnait, Joffrey de Peyrac semblait à peine plus sérieux que lorsqu'il discutait avec les dames des rimes d'un sonnet. Son attitude désinvolte tranchait avec celle de son interlocuteur, raidi au bord de son tabouret par la passion que lui inspirait leur dialogue.

– Votre Descartes est assurément un

génie, disait le comte, mais ceci ne veut pas dire qu'en tout et pour tout il ait raison.

L'Italien s'échauffait.

– Je suis bien curieux de savoir comment vous pourrez le prendre en défaut. Voyons ! Voici un homme qui, le premier, à la scolastique et aux idées abstraites et religieuses a opposé sa méthode expérimentale. Désormais, au lieu de juger les choses comme on le faisait autrefois selon les principes absolus, on les jugera en effectuant des mesures et des expériences, pour en déduire ensuite les lois mathématiques. Cela, nous le devons à Descartes. Comment vous, qui affectez de posséder l'esprit réaliste

cher aux hommes de la Renaissance, pouvez-vous ne pas adhérer à ce système ?

– J'y adhère, croyez-moi, mon ami. Je suis convaincu que sans Descartes jamais la science n'aurait pu émerger de la croûte de sottises dans laquelle ces derniers siècles l'ont ensevelie. Mais je lui reproche d'avoir manqué de franchise envers son propre génie. Ses théories sont entachées d'erreurs flagrantes. Mais je ne veux, point vous contrarier si vous êtes convaincu.

– Je suis venu de Genève, et j'ai traversé neiges et fleuves pour accepter votre défi concernant Descartes. Je vous écoute.

– Prenons, si vous voulez, le principe de la gravitation, c'est-à-dire de l'attraction des corps les uns contre les autres et, partant, de la chute des corps vers le sol. Descartes affirme que lorsqu'un corps en choque un autre, il ne peut lui imprimer de mouvement que s'il a une masse supérieure à celui-ci. Ainsi une boule de liège frappant une boule de fonte ne pourra pas la déplacer.

– C'est l'évidence même. Et permettez-moi de citer la formule de Descartes : « La somme arithmétique des quantités en mouvement des diverses parties de l'univers reste constante. »

– Non, s'écria Joffrey de Peyrac en se levant avec une brusquerie qui fit

tressaillir Angélique. Non, ceci n'est qu'une fausse évidence et Descartes n'a pas fait-l'expérience. Il lui aurait suffi, pour s'apercevoir de son erreur, de tirer au pistolet une balle de plomb d'une once contre une boule de chiffons serrés d'un poids supérieur de deux livres. La boule de chiffons aurait été déplacée.

Bernalli regarda le comte avec une expression stupéfaite.

– J'avoue que vous me confondez. Mais votre exemple est-il bien choisi ? Dans cette expérience de tir au pistolet il entre peut-être un élément nouveau ?... Comment l'appeler : la violence, la force...

– C'est l'élément de vitesse tout simplement. Mais il n'est pas spécifique au tir. Chaque fois qu'un corps se déplace, cet élément entre en jeu. Ce que Descartes appelle la quantité de mouvement, c'est la loi de la vitesse et non une addition arithmétique des choses.

– Et si la loi de Descartes n'est pas bonne, laquelle voyez-vous d'autre ?

– Celle de Copernic lorsqu'il parle de l'attraction réciproque des corps entre eux, de cette propriété invisible, pareille à celle de l'aimant, qu'on ne peut mesurer, mais qu'on ne peut nier aussi.

Bernalli, un poing sur les lèvres, se

recueillait.

– J'ai déjà pensé un peu à tout cela, et j'en ai discuté avec Descartes lui-même, lorsque je l'ai rencontré à La Haye, avant qu'il parte en Suède où il devait, hélas, mourir. Savez-vous ce qu'il m'a répondu : il m'a déclaré que cette loi de l'attraction devait être écartée parce qu'il y avait en elle « quelque chose d'occulte » et qu'elle paraissait à priori hérétique et suspecte.

Le comte de Peyrac éclata de rire.

– Descartes était un pleutre, et surtout il ne voulait pas perdre les mille écus de pension que M. Mazarin lui octroyait. Il se souvenait du pauvre Galilée qui dut

rétracter sous les tortures de l'Inquisition son « hérésie du mouvement de la terre », et qui, plus tard, mourut en soupirant : « Et pourtant elle tourne !... » Aussi lorsque Descartes, dans son *Traité du Monde*, reprit la théorie du Polonais Copernic *De Revolutionibus orbium coelestium*, se garda-t-il bien d'affirmer le mouvement de la terre. Il se borna à dire : « La terre ne se meut pas, mais elle est entraînée par un tourbillon. » N'est-ce pas une hyperbole charmante ?

– Je vois que vous n'êtes pas pour ce pauvre Descartes, dit le Genevois, et pourtant vous le considérez comme un génie.

– J'en veux doublement aux grands

esprits de se montrer mesquins. Descartes, malheureusement, avait le souci de sauver sa vie et d'assurer son pain quotidien, qu'il ne pouvait devoir qu'aux largesses des grands. J'ajouterai qu'à mon avis, s'il s'est montré un génie pour les mathématiques pures, il n'était pas de force pour la dynamique et la physique en général. Ses expériences sur la chute des corps, si tant est qu'il se soit livré à de véritables expériences matérielles, sont embryonnaires. Il aurait fallu, pour les compléter, qu'il avançât un fait extraordinaire mais qui, à mon sens, n'est pas impossible : c'est que l'air n'est pas vide.

– Que voulez-vous dire ? Vos paradoxes

m'affolent !

– J'expose que l'air dans lequel nous nous mouvons ne serait en réalité qu'un élément dense, un peu comme l'eau que respirent les poissons : élément d'une certaine élasticité, d'une certaine résistance, bref élément invisible à nos yeux, mais réel.

– Vous m'effrayez, répéta l'Italien.

Il se leva et fit quelques pas à travers la pièce avec agitation. S'arrêtant, il ouvrit plusieurs fois la bouche comme un poisson, secoua la tête et revint s'asseoir au coin de la cheminée.

– Je serais tenté de vous traiter de fou,

ajouta l'Italien, et pourtant en moi-même il y a quelque chose qui vous approuve. Votre théorie serait le parachèvement de l'étude à laquelle je me suis livré sur les liquides en mouvement. Ah ! je ne regrette pas ce dangereux voyage, qui me procure la joie insigne de parler avec un grand savant. Mais prenez garde, mon ami : Si moi-même, dont les paroles n'ont jamais atteint l'audace des vôtres, je suis considéré comme hérétique et contraint de m'exiler en Suisse, qu'advient-il de vous ?

– Bah ! dit le comte, je ne cherche à convaincre personne, si ce n'est des esprits initiés aux sciences et qui peuvent me comprendre. Je n'ai même

pas l'ambition d'inscrire et de faire éditer le résultat de mes travaux. Je m'y livre par plaisir, comme je prends plaisir à versifier quelques chansons avec d'aimables dames. Je suis tranquille dans mon palais toulousain et qui viendrait m'y chercher noise ?

– L'œil du pouvoir est partout, fit Bernalli en jetant un regard désenchanté autour de lui.

À cet instant même, Angélique eut la perception d'un bruit très léger non loin d'elle, et il lui sembla que la tenture d'une portière avait bougé. Elle en ressentit une impression désagréable. Dès lors, elle ne suivit plus qu'avec distraction la conversation des deux

hommes. Son regard s'attachait inconsciemment au visage de Joffrey de Peyrac. La pénombre qui envahissait la pièce par ce crépuscule hâtif d'hiver atténuait les traits défigurés du gentilhomme, et seuls s'imposaient les yeux noirs pleins d'une lumière passionnée, l'éclat des dents sur le sourire dont il accompagnait avec désinvolture ses paroles les plus graves. Le trouble entraît dans le cœur d'Angélique.

Lorsque Bernalli se fut retiré pour mettre de l'ordre dans sa toilette avant le repas, Angélique ferma la fenêtre. Des valets disposèrent des flambeaux sur les tables tandis qu'une servante ranimait le

feu. Joffrey de Peyrac se leva et se rapprocha de l'embrasure où se tenait sa femme.

– Vous voici bien silencieuse, ma mie. C'est d'ailleurs votre coutume. Vous êtes-vous endormie en entendant nos discours ?

– Non, j'ai été vivement intéressée, au contraire, fit lentement Angélique et pour la première fois son regard ne fuyait pas celui de son mari. Je ne prétends pas avoir tout compris, mais je vous avouerai que j'ai plus de goût pour ce genre de discussions que pour les poésies de ces dames ou de leurs pages.

Joffrey de Peyrac posa un pied sur le

degré de l'embrasure et se pencha pour considérer Angélique avec attention.

– Vous êtes une curieuse petite femme. Je crois que vous commencez à vous apprivoiser, mais vous ne cessez de m'étonner. J'ai employé bien des séductions diverses pour conquérir la femme que je souhaitais, mais n'avais encore jamais pensé à mettre les mathématiques dans mon jeu.

Angélique ne put s'empêcher de rire, tandis qu'une flamme montait à ses joues. Elle baissa les yeux avec un peu de gêne pour son ouvrage. Pour changer de conversation elle demanda :

– C'est donc à des expériences de

physique que vous vous livrez dans ce mystérieux laboratoire que Kouassi-Ba garde si jalousement ?

– Oui et non. J'ai bien quelques appareils de mesure, mais mon laboratoire me sert surtout à des travaux de chimie sur les métaux, tels que l'or et l'argent.

– L'alchimie, répéta Angélique émue. (Et la vision du château de Gilles de Retz passa devant ses yeux.) Pourquoi voulez-vous toujours de l'or et de l'argent ? interrogea-t-elle soudain avec fougue. On dirait que vous les cherchez partout, non seulement dans votre laboratoire mais en Espagne, en Angleterre et jusque dans cette petite

mine de plomb que ma famille possédait en Poitou... Et Molines m'a dit que vous aviez aussi une mine d'or dans les montagnes des Pyrénées. Pourquoi voulez-vous tant d'or ?...

– Il faut beaucoup d'or et d'argent pour être libre, madame. Et voyez ce que dit le maître André le Chapelain, en tête de son manuscrit L'Art d'Aimer : « Pour s'occuper d'amour, il ne faut pas avoir souci de sa vie matérielle. »

– Ne croyez pas que vous me gagnerez avec des présents et des richesses, fit Angélique en se rétractant violemment.

– Je ne crois rien, ma chérie. Je vous attends. Je soupire. « Tout amant doit

pâlis en présence de son amante. » Je pâlis. Est-ce que vous trouvez que je ne pâlis pas assez ? Je sais bien qu'il est recommandé aux troubadours de se mettre à genoux devant leur dame, mais c'est un mouvement dont ma jambe s'accommode mal. Je m'en excuse. Ah ! soyez sûre que je peux redire comme Bernard de Ventadour, le divin poète : « Les tourments de l'amour que m'inspire cette belle dont je suis l'esclave soumis causeront ma mort ! » Je me meurs, madame.

Angélique secoua la tête en riant.

– Je ne vous crois pas. Vous n'avez pas l'air de mourir... Vous vous enfermez dans votre laboratoire, ou bien vous

courez les hôtels de ces précieuses dames toulousaines, afin de les guider dans leurs compositions poétiques.

– Vous manquerais-je, madame ?

Elle hésita, un sourire aux lèvres, voulant conserver le ton du badinage.

– Ce sont les distractions qui me manquent, et vous êtes la Distraction et la Variété personnifiées.

Elle reprit son ouvrage. Elle ne savait plus si elle aimait ou craignait l'expression avec laquelle Joffrey de Peyrac la regardait parfois à l'occasion de ces joutes plaisantes, que la vie mondaine multipliait entre eux. Tout à

coup, il cessait d'ironiser, et dans le silence elle avait l'impression de subir un empire étrange, qui l'enveloppait, la brûlait. Elle se sentait nue, ses petits seins pointaient sous les dentelles de son corsage. Elle avait envie de fermer les yeux.

« Il profite de ce que ma méfiance est endormie pour me jeter un charme », se dit-elle ce soir-là avec un petit frisson d'effroi et de plaisir.

Joffrey de Peyrac attirait les femmes. Angélique ne pouvait le nier, et ce qui avait été pour elle, les premiers jours, une cause de stupéfaction, lui devenait compréhensible. Certaines expressions bouleversées, certains tressaillements de

ses belles amies lorsque s'approchait dans les couloirs le pas hésitant du gentilhomme boiteux, ne lui avaient pas échappé. Qu'il parût, et un courant de fébrilité traversait l'assemblée féminine. Il savait parler aux femmes. Il avait des mots mordants et doux, connaissait la parole qui donne à celle qui la reçoit l'impression d'être remarquée entre toutes. Angélique se cabrait comme un cheval rétif sous la voix flatteuse. Avec une sensation de vertige, elle se remémorait les confidences de la nourrice : « Il attire les jeunes femmes par des chants bizarres... »

Lorsque Bernalli reparut, Angélique se leva pour aller à sa rencontre. Elle frôla

le comte de Peyrac, regretta soudain que la main de celui-ci ne se fût pas tendue pour lui prendre la taille.

Chapitre 6

Un rire hystérique éclata à travers la galerie déserte.

Angélique, qui s'avançait, s'immobilisa et regarda autour d'elle. Le rire se prolongeait, montant jusqu'aux notes les plus aiguës, retombant dans une sorte de sanglot, pour remonter encore. C'était une femme qui riait. Angélique ne la voyait pas. Cette aile du palais, où elle s'était aventurée par l'heure chaude, était très calme. Avril, avec les premières chaleurs, amenait de la torpeur en l'hôtel du Gai Savoir. Les pages dormaient dans

les escaliers. Angélique, qui n'aimait pas faire la sieste, avait entrepris de parcourir sa demeure, dont elle ne connaissait pas encore tous les recoins. Les escaliers, les salles, les couloirs coupés de loggia étaient innombrables. Par les croisées et les lucarnes, on distinguait la ville, ses hauts clochers aux baies emplies d'azur, ses grands quais rouges au bord de la Garonne. Tout dormait. La longue jupe d'Angélique faisait un bruit de feuilles sur le dallage. Tout à coup, ce rire perçant avait éclaté. La jeune femme aperçut au fond de la galerie une porte à demi ouverte. Il y eut un bruit d'eau jetée et le rire se coupa net. Une voix d'homme dit :

– Maintenant que vous voilà calmée, je vais vous écouter.

C'était la voix de Joffrey de Peyrac.

Angélique se rapprocha très doucement et regarda par la fente de la porte. Son mari était assis. Elle ne voyait que le dossier de son fauteuil et une de ses mains posée sur l'accoudoir et qui tenait un de ces bâtons de tabac qu'il appelait cigare. Devant lui, agenouillée sur le dallage dans une mare d'eau, il y avait une très belle femme qu'Angélique ne connaissait pas. Elle était habillée de noir avec richesse, mais apparemment trempée jusqu'à la chemise. Près d'elle, un baquet de bronze vide indiquait clairement à quel usage avait servi l'eau

de son contenu, réservé d'ordinaire à rafraîchir les flacons de vins fins.

La femme, ses longs cheveux noirs collés aux tempes, regardait avec effarement ses poignets de dentelles fripées.

– Moi ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, c'est moi que vous avez traitée ainsi ?

– Il le fallait, ma toute belle, répondit Joffrey sur un ton de gronderie indulgente. Je ne pouvais vous laisser plus longtemps perdre votre dignité devant moi. Vous ne me l'auriez jamais pardonné. Allons, relevez-vous, Carmencita. Par cette chaleur torride, vos vêtements seront bientôt secs.

Asseyez-vous dans ce fauteuil devant moi.

Elle se redressa avec peine. C'était une grande femme dont la beauté opulente était dans le goût de celles que célébraient les peintres Rembrandt et Rubens. Elle s'assit dans le fauteuil désigné. Ses yeux noirs, largement dilatés, regardaient droit devant elle avec une expression hagarde.

– Qu'y a-t-il ? reprit le comte. (Et Angélique tressaillit, car cette voix détachée d'un personnage invisible avait un charme dont elle ne s'était jamais avisée.) Voyons, Carmencita, voici plus d'un an que vous avez quitté Toulouse. Vous allez vers Paris avec votre époux,

dont le poste élevé vous était un gage de vie brillante. Vous avez poussé l'ingratitude envers notre petite société provinciale jusqu'à ne jamais donner aucune nouvelle. Et voici que vous vous abattez subitement au palais du Gai Savoir, criant, réclamant... Quoi donc au juste ?

– L'amour ! répondit-elle d'une voix rauque et haletante. Je ne peux plus vivre sans toi. Ah ! ne m'interromps pas. Tu ne peux savoir ce qu'a été mon supplice pendant cette longue année. Oui, je croyais que Paris comblerait ma soif de plaisir et de réjouissances. Mais voici qu'au milieu des plus belles fêtes de la cour une lassitude me prenait.

J'évoquais Toulouse, ce palais rosé du Gai Savoir. Je me surprénais à en parler les yeux brillants, et les gens se moquaient de moi. J'ai eu des amants. Leur grossièreté me révoltait. Alors j'ai compris : c'était toi qui me manquais. La nuit je restais les yeux ouverts, et je te voyais. Je voyais tes yeux à toi tout illuminés du feu de tes forges, si brûlants que j'en défailtais, tes mains blanches et savantes...

– Ma démarche gracieuse ! fit-il avec un petit rire.

Il se leva et s'approcha d'elle en accentuant sa claudication. Elle le dévisagea.

– N'essaie pas de me détacher de toi par le dédain, dit-elle. Ta boiterie, tes blessures, est-ce que cela compte aux yeux des femmes que tu as aimées, en face du don que tu leur fais ?

Elle tendit les mains vers lui.

– Toi, tu leur donnes la volupté, chuchota-t-elle. Avant de te connaître, j'étais froide. Tu as allumé en moi un feu qui me dévore.

Le cœur d'Angélique battait à se rompre. Elle craignait elle ne savait quoi, peut-être que la main de son mari ne se posât sur cette belle épaule dorée, offerte avec impudeur.

Mais le comte s'appuyait contre une table et fumait d'un air impassible. Il se présentait de profil, et le côté ravagé de sa face était invisible. Tout à coup, c'était un autre homme qu'elle découvrait là, dont les traits avaient une pureté de médaille sous la retombée des épais cheveux noirs.

– Il ne sait pas aimer vraiment celui qui possède une trop grande luxure, dit-il, tandis que négligemment il soufflait un nuage de fumée bleue. Rappelle-toi les préceptes de l'amour courtois que l'hôtel du Gai Savoir t'a enseignés. Retourne à

Paris, Carmencita, c'est le refuge des gens de ton espèce.

– Si tu me chasses, je me retirerai au couvent. D'ailleurs mon mari veut m'y enfermer.

– Excellente idée, ma chère. J'entends dire qu'il se fonde à Paris de pieux asiles en grand nombre où la dévotion est à la mode. La reine Anne d'Autriche ne vient-elle pas d'acheter le très beau couvent du Val-de-Grâce pour loger des bénédictines ; et la Visitation de Chaillot est fort courue également.

Les yeux de Carmencita flambaient.

– Alors, c'est tout l'effet que cela te produit ? Je suis prête à m'ensevelir sous un voile, et tu ne me plains même pas ?

– Mes ressources de pitié sont minimes. S'il y a quelqu'un à plaindre, je ne vois dans toute cette affaire que le duc de Mérecourt, ton époux, qui eut l'imprudence de te ramener de Madrid dans les chariots de son ambassade. Et ne cherche plus à me mêler à ton existence volcanique, Carmencita. Encore une fois, je t'indiquerai d'autres préceptes de l'amour galant : « Un amant ne doit avoir qu'une amante à la fois. » Et aussi celui-là : « Amour nouveau chasse l'ancien. »

– Parles-tu pour moi ou pour toi ? interrogea-t-elle.

Sous ses cheveux noirs, dans ses atours noirs, son visage était devenu d'une

blancheur de marbre.

– C'est à cause de cette femme, de ta femme, que tu parles ainsi ? Je croyais que tu l'épousais pour satisfaire ta cupidité. Une histoire de terrain, me disais-tu. Mais tu l'as choisie pour amante ?... Ah ! je ne doute pas qu'entre tes mains elle ne devienne une élève remarquable. Comment, toi, as-tu pu te laisser aller à aimer une fille du Nord ?

– Elle n'est pas du Nord, elle est poitevine. Je connais le Poitou, j'y ai voyagé ; c'est un doux pays qui appartient jadis au royaume d'Aquitaine. La langue d'oc se retrouve dans le patois des paysans, et Angélique elle-même a le teint des filles de chez nous.

– Je vois bien que tu ne m'aimes plus, s'écria subitement la femme. Ah ! je te devine plus que tu ne crois.

Elle glissa à genoux, s'accrochant au pourpoint de Joffrey.

– Il est temps encore. Aime-moi. Prends-moi. Prends-moi !

Angélique ne put en entendre davantage. Elle s'enfuit. En courant, elle traversa la galerie, descendit l'escalier en vis de la tour. Au bas des marches, elle se heurta à Kouassi-Ba qui grattait une guitare en fredonnant de sa grosse voix veloutée un refrain de son pays. Il lui sourit de toutes ses dents et gazouilla :

– Bonzou, médème.

Elle ne répondit pas, continua sa course. Le palais s'éveillait. Dans la grande salle, quelques dames étaient déjà réunies, leurs tablettes en main et sirotant des boissons fraîches. L'une d'elle appela :

– Angélique, mon cœur, trouvez-nous votre mari. Par cette chaleur, notre « Imaginative⁶ » souffre de langueur et, pour discourir...

Angélique ne s'arrêta pas, mais elle eut le courage de lancer aux bavardes un sourire.

– Discourez ! Discourez ! Je ne vais pas

tarder à revenir.

Elle atteignit enfin sa chambre et s'abattit sur son lit. « C'en est trop », se répétait-elle. Mais peu à peu elle dut s'avouer qu'elle ne, savait pas pourquoi elle était ainsi bouleversée. En tout cas c'était intolérable. Cela ne pouvait continuer ainsi. Angélique mordit avec rage son petit mouchoir de dentelle et regarda d'un air sombre autour d'elle. Trop d'amour, voilà ce qui l'exaspérait. Tout le monde parlait d'amour, discourait l'amour dans ce palais, dans cette ville où les foudres de l'archevêque tonnaient parfois du haut de la chaire, vouant au bûcher, de l'enfer, à défaut de celui de l'Inquisition, les

débauchés, les libertins, et leurs maîtresses couvertes de bijoux et de riches atours. Discours qui visaient particulièrement l'hôtel du Gai Savoir.

Gai Savoir ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Gai Savoir ! Doux Savoir ! Ce secret faisait briller de beaux yeux, roucouler de belles gorges, inspirait les poètes, entraînaient les musiciens. Et le maître de ce ballet tendre et fou, c'était donc l'infirmes tour à tour moqueur et lyrique, ce magicien qui s'était asservi Toulouse par la richesse et le plaisir ! Jamais, depuis le temps des troubadours, Toulouse n'avait vu pareil essor, pareil triomphe. Elle secouait le joug des hommes du Nord, retrouvait son vrai

destin...

« Oh ! je le déteste, je le hais », s'écria Angélique en tapant du pied. Elle secoua violemment une clochette de vermeil et, lorsque Marguerite parut, elle lui ordonna de faire avancer une chaise à porteurs et une escorte, car elle voulait gagner, sans attendre, le pavillon de la Garonne.

La nuit venue, Angélique resta longtemps sur la terrasse de sa chambre. Peu à peu, le calme du paysage au bord du fleuve apaisait ses nerfs.

Ce soir, elle aurait été incapable de

demeurer à Toulouse, d'aller se promener sur la Féria en carrosse afin d'écouter les chanteurs du soir, et de présider ensuite le grand dîner que le comte de Peyrac devait donner dans les jardins, avec illumination de lanternes vénitiennes. Elle s'était attendue que son mari la fît revenir de force pour recevoir leurs hôtes, mais aucun messager n'était venu de la ville réclamer la fugitive. Elle avait bien ainsi la preuve qu'on n'avait pas besoin d'elle. Nul n'avait besoin d'elle ici. Elle était étrangère.

Voyant Margot déçue de ne pas assister à la fête, elle l'avait renvoyée au palais, ne gardant qu'une jeune soubrette et quelques gardes, la banlieue de

Toulouse où les seigneurs taisaient construire leurs maisons de plaisance n'étant pas à l'abri des voleurs ou des déserteurs espagnols.

Solitaire, Angélique cherchait à se recueillir et à voir clair en elle. Elle roula son front contre la balustrade. « Moi, je ne connaîtrai jamais l'amour », se dit-elle avec mélancolie.

Chapitre 7

Comme, enfin lasse et désœuvrée, elle allait se retirer dans sa chambre, une guitare préluda sous ses fenêtres. Angélique se pencha, mais ne distingua personne parmi les ombres noires des bosquets.

« Henrico serait-il venu me rejoindre ? Il est gentil, ce petit. Il a songé à me distraire... »

Mais le musicien invisible commençait de chanter. Sa voix basse et mâle n'était pas celle du page.

Dès les premières notes la jeune femme fut saisie au cœur. Ce timbre aux inflexions tour à tour veloutées et sonores, à la diction parfaite, était d'une qualité que les amateurs galants dont Toulouse était envahie dès la nuit ne possédaient pas toujours. En Languedoc, les beaux gosiers ne sont pas rares. La mélodie naît spontanément sur des lèvres habituées au rire et aux déclamations. Mais cette fois l'artiste s'imposait. Son souffle avait une puissance exceptionnelle. Il semblait que le jardin en fût envahi, que la lune en vibrât. Il chantait une complainte ancienne, en cette vieille langue d'oc dont le comte de Peyrac vantait si souvent la finesse. Il en accusait chaque

nuance. Angélique ne comprenait pas toutes les paroles, mais un mot revenait sans cesse : Amore ! Amore !

Amour !

Une certitude s'imposa à elle : « C'est lui, c'est le dernier des troubadours, c'est la Voix d'or du royaume ! »

Jamais elle n'avait entendu chanter ainsi. On lui disait parfois :

– Ah ! si vous entendiez la Voix d'or du royaume ! Il ne chante plus. Quand chantera-t-il de nouveau ?

Et on lui jetait un regard de malice, la

plaignant de ne pas connaître cette célébrité de la province.

« L'entendre une fois et puis mourir ! » disait Mme Aubertré, femme du Grand Capitoul de la ville et dont la cinquantaine était fort exaltée.

« C'est lui ! C'est lui ! se reedit Angélique. Comment peut-il être ici ? Est-ce pour moi ? »

Elle aperçut son reflet dans le grand miroir de sa chambre. Elle avait une main posée sur la poitrine et des yeux dilatés. Elle se moquait : « Suis-je ridicule ! Ce n'est peut-être qu'Andijos ou un autre soupirant qui m'envoie un musicien à gages pour me donner la

sérénade !... »

Néanmoins, elle ouvrit la porte. Les mains jointes sur son corsage afin de contenir les battements de son cœur, elle glissa à travers les antichambres, descendit les escaliers de marbre blanc, sortit dans le jardin. La vie allait-elle commencer pour Angélique de Sancé de Monteloup, comtesse de Peyrac ? Car l'amour, c'est la vie !

La voix venait d'une tonnelle située au bord de l'eau et qui abritait une statue de la déesse Pomone. Comme la jeune femme s'approchait, le chanteur se tut, mais il continua de pincer en sourdine les cordes de sa guitare.

La lune, ce soir-là, n'était pas encore pleine. Elle avait la forme d'une amande. Sa clarté cependant suffisait pour éclairer le jardin, et Angélique devina à l'intérieur de la tonnelle une silhouette noire assise contre le socle de la statue. À sa vue, l'inconnu ne bougea pas.

« C'est un Nègre », pensa Angélique déçue.

Mais elle s'aperçut vite de sa méprise. L'homme portait un masque de velours, mais ses mains très blanches posées sur son instrument ne laissaient aucun doute sur sa race. Un foulard de satin noir noué sur sa nuque, à l'italienne, cachait ses cheveux. Autant que l'on pouvait s'en rendre compte dans l'obscurité de la

tonnelle, son costume un peu élimé était un curieux mélange entre celui d'un valet et d'un comédien. Il avait de grosses chaussures de castor comme en portent les gens qui marchent beaucoup : les routiers et les colporteurs, mais des volants de dentelles dépassaient les manches de sa veste.

– Vous chantez à merveille, dit Angélique voyant qu'il ne faisait pas un mouvement, mais je serais curieuse de connaître le nom de celui qui vous a envoyé ?

– Personne, madame. Je suis venu ici sachant que ce pavillon abrite une des plus belles femmes de Toulouse.

L'homme parlait d'une voix basse et très lente, comme s'il craignait d'être entendu.

– Je suis arrivé à Toulouse ce soir et me suis rendu à l'hôtel du Gai Savoir, où il y avait joyeuse et nombreuse assemblée, afin d'y donner mes chansons. Mais, lorsque j'ai appris que vous n'étiez pas présente, je suis parti pour vous rejoindre, car votre réputation de beauté est si grande dans notre province que je souhaite depuis longtemps vous rencontrer.

– Votre réputation est également grande. N'est-ce pas vous qu'on appelle la Voix d'or du royaume ?

– C'est moi, madame. Je suis votre humble serviteur.

Angélique s'assit sur le banc de marbre qui faisait le tour de la tonnelle. L'odeur du chèvrefeuille grimpant était enivrante.

– Chantez encore, dit-elle.

La voix chaude s'éleva de nouveau, mais plus douce et comme feutrée. Ce n'était plus le chant d'appel, mais un chant de tendresse, une confidence, un aveu.

– Madame, dit le musicien en s'interrompant, pardonnez mon audace, je voudrais vous traduire en langue française un refrain que m'inspire le

charme de vos yeux.

Angélique inclina la tête.

Elle ne savait plus depuis combien de temps elle était là. Rien n'avait plus d'importance. La nuit leur appartenait.

Il préluda assez longuement, comme s'il cherchait le fil de sa mélodie, puis il poussa un long soupir et commença :

*Les yeux verts ont la couleur de l'océan
Les flots se sont refermés sur moi
Et naufragé de l'amour
J'erre en l'océan profond
De son cœur.*

Angélique avait fermé les yeux. Plus encore que les paroles ardentes, la voix

l'engourdissement d'un plaisir qu'elle n'avait jamais éprouvé. Lorsqu'elle ouvre ses yeux verts

Les étoiles s'y reflètent,

Comme au fond d'un étang printanier.

« C'est maintenant qu'il faut qu'il vienne – se disait Angélique – car cet instant-là ne pourra plus revivre. On ne peut pas vivre cela deux fois. Cela, qui est tellement pareil à toutes les histoires d'amour que nous nous racontions autrefois au couvent. »

La voix s'était tue. L'inconnu se glissa sur le banc. Au bras ferme qui la saisit, à la main qui lui releva le menton avec

une douceur impérieuse, l'instinct d'Angélique reconnut un maître qui avait dû compter plus d'une tendre victoire. Elle eut un petit regret, mais dès que la lèvre du chanteur effleura la sienne, un vertige la saisit. Elle ne savait pas qu'une lèvre d'homme pouvait avoir cette fraîcheur de pétale, cette tendresse fondante. Un bras musculeux la broyait, mais la bouche frémissait encore des paroles charmantes, et ce charme et cette force entraînaient Angélique dans un tourbillon où elle cherchait en vain à retrouver quelque pensée.

« Je ne dois pas faire cela... C'est mal !... Si Joffrey nous surprenait... »

Puis tout sombra. Les lèvres de l'homme

entrouvraient les siennes. Son souffle brûlant lui emplit la bouche, répandit dans ses veines un délicieux bien-être. Les yeux clos, elle s'abandonna à l'interminable baiser, voluptueuse possession qui déjà en préfigurait et en appelait une autre. Les vagues du plaisir refluaient en elle, plaisir trop neuf pour son corps de jeune fille, si bien qu'elle en ressentit tout à coup une sorte d'irritation et de douleur, et qu'elle recula dans un frisson violent. Il lui semblait qu'elle allait s'évanouir, ou se mettre à pleurer. Elle vit que les doigts de l'homme caressaient sa poitrine nue qu'il avait sournoisement dégagée de son corsage tandis qu'il l'embrassait.

Elle s'éloigna un peu, remit de l'ordre dans sa toilette.

– Pardonnez-moi, balbutia-t-elle, vous devez me trouver bien nerveuse, mais je ne savais pas... je ne savais pas...

– Qu'est-ce que vous ne saviez pas, mon cœur ?

Comme elle se taisait, il chuchota :

– Qu'un baiser pouvait être si doux ?

Angélique se leva et alla s'appuyer à l'entrée de la tonnelle. Au-dehors, la lune déclinait et se teintait d'or en descendant vers le fleuve. Il y avait des heures qu'Angélique devait être dans ce jardin. Elle était heureuse,

merveilleusement heureuse. Rien n'avait plus d'importance que de pouvoir revivre de telles heures.

– Vous êtes faite pour l'amour, murmura le troubadour. Cela se devine au seul toucher de votre peau. Celui qui saura éveiller votre corps charmant vous mènera au sommet des voluptés.

– Taisez-vous ! Il ne faut pas parler ainsi. Je suis mariée, vous le savez, et l'adultère est un péché.

– C'est un péché plus grand encore qu'une si belle dame accepte pour mari un tel seigneur boiteux.

– Je ne l'ai pas accepté : il m'a achetée.

Elle regretta aussitôt ces paroles qui troublaient l'heure sereine.

– Chantez encore, supplia-t-elle. Une fois encore, et puis nous nous quitterons. Il se leva pour prendre sa guitare, mais dans le mouvement qu'il eut, il y eut quelque chose d'insolite qui troubla Angélique. Elle le regarda mieux. Elle ne savait pas pourquoi, mais tout à coup elle avait peur.

Tandis qu'il chantait un refrain très bas, d'une nostalgie étrange, elle l'étudiait avec acuité. Tout à l'heure, alors qu'il l'embrassait, elle avait eu un bref instant l'impression d'une présence familière et

maintenant elle se souvenait : l'haleine du chanteur mêlait au parfum de la violette l'arôme singulier du tabac... Le comte de Peyrac mâchait aussi parfois des pastilles de violette... Il fumait aussi. Un soupçon effrayant envahissait Angélique... Tout à l'heure, lorsqu'il s'était levé pour prendre sa guitare, il avait trébuché bizarrement...

Angélique poussa un cri de frayeur, suivi d'un cri de colère, et elle se mit à arracher le chèvrefeuille de la tonnelle en trépignant.

– Oh ! c'est trop fort, c'est trop fort... C'est monstrueux... Enlevez votre masque, Joffrey de Peyrac... Cessez votre mascarade ou je vous arrache les

yeux, je vous égorge, je vous...

La chanson coupée net, s'arrêta. La guitare émit un decrescendo lugubre. Sous le masque de velours, les dents blanches du comte de Peyrac brillaient dans un grand rire.

Il s'approcha de son pas inégal. Angélique était terrifiée, mais surtout hors d'elle-même.

– Je vous arracherai les yeux, répéta-t-elle les dents serrées. Il lui prit les poignets, riant toujours.

– Que restera-t-il donc à cet affreux seigneur boiteux si vous lui arrachez les yeux ?

– Vous avez menti avec une impudence inqualifiable. Vous m'avez fait croire que vous étiez le... la Voix d'or du royaume.

– Mais je suis la Voix d'or du royaume.

Et comme elle le regardait, désarçonnée :

– Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? J'avais quelques dons. J'ai travaillé avec les plus grands maestros d'Italie. Chanter est un art de société qui se pratique beaucoup de nos jours. Franchement, ma très chère, ma voix ne vous plaît-elle pas ? Angélique se détourna et essuya vivement les larmes de dépit qui coulaient sur ses joues.

– Comment se fait-il que je n'aie rien deviné de votre don, rien soupçonné jusqu'ici ?

– J'avais demandé qu'on ne vous en parlât pas. Et peut-être n'étiez-vous pas très attentive à découvrir mes talents ?

– Oh ! c'est trop fort ! répéta Angélique.

Mais le premier moment de fureur passé, elle avait brusquement envie de rire. Dire qu'il avait poussé le cynisme jusqu'à l'encourager à « le » tromper avec lui-même ! Il avait vraiment le diable au corps !... C'était le diable en personne !

– Je ne vous pardonnerai jamais cette

odieuse comédie, dit-elle en pinçant les lèvres et en rassemblant tout ce qu'elle pouvait de dignité.

– J'adore jouer la comédie. Voyez-vous, ma chérie, l'existence ne m'a pas toujours été indulgente, et l'on a si souvent ricané sur mon passage que j'éprouve à mon tour un plaisir infini à me moquer des autres.

Elle ne put s'empêcher de lever vers le visage masqué un regard grave.

– Vous vous êtes vraiment moqué de moi ?

– Pas tout à fait, et vous le savez bien, répondit-il.

Sans un mot d'adieu, Angélique se détourna et s'éloigna.

– Angélique ! Angélique !

Il la rappelait à voix basse.

Dressé au seuil de la tonnelle, dans l'attitude mystérieuse d'un Arlequin d'Italie, il posait un doigt sur ses lèvres.

– Par grâce, madame, ne racontez cette histoire à personne, même à votre servante préférée. Si l'on apprend que je quitte mes hôtes, que je me déguise et que je me masque pour aller voler un baiser à ma propre femme, je serai ridiculisé.

– Vous êtes insupportable ! cria-t-elle.

Elle rassembla ses jupes et remonta en courant l'allée de sable. Dans l'escalier, elle s'aperçut qu'elle riait. Elle se déshabilla en arrachant les agrafes et en se piquant aux épingles dans son énervement. Se tournant et se retournant, brûlante, entre les draps, elle ne pouvait trouver le sommeil. Le visage masqué, le visage blessé, le profil aux traits purs passaient et repassaient devant elle. Quelle était l'énigme de cet homme trompeur ? Tout à coup, elle se révoltait, et puis le souvenir du plaisir éprouvé dans ses bras l'alanguissait.

« Vous êtes faite pour l'amour, madame... »

Elle finit par s'endormir. Dans son sommeil, les yeux de Joffrey de Peyrac lui apparaissaient « tout illuminés du feu de ses forges » et elle y voyait danser des flammes.

Chapitre 8

Angélique était assise dans la galerie aux glaces vénitiennes du palais. Elle ne savait pas encore ce qu'elle allait faire et quelle serait son attitude. Depuis son retour du pavillon de la Garonne, le matin même, elle n'avait pas revu Joffrey de Peyrac. Clément la prévint que M. le comte s'était enfermé avec le Maure Kouassi-Ba dans les appartements de l'aile droite, là où M. le comte avait coutume de se livrer à des travaux d'alchimie. Angélique se mordit les lèvres de dépit. Joffrey risquait de ne pas reparaître avant de longues heures.

D'ailleurs, elle ne le souhaitait pas. Cela lui était bien égal. Elle était trop révoltée encore de la mystification dont elle avait été l'objet la veille au soir.

La jeune femme décida de se rendre aux offices, où l'on mettait aujourd'hui en flacons les premières liqueurs de la saison. La table du Gai Savoir passait pour la plus raffinée de la province. Joffrey de Peyrac prenait lui-même grand soin des menus qu'il offrait à ses visiteurs et Clément, ayant dans ce domaine des capacités indéniables, avait pris une place très importante dans la tenue de la maison. Cependant, à peine Angélique avait-elle pénétré aux cuisines parfumées de l'odeur des

oranges, de l'anis et des épices aromatiques, qu'un négrillon essoufflé vint la prévenir que le baron Benoît de Fontenac, archevêque de Toulouse, demandait à la saluer ainsi que son mari.

Le matin n'était pas le moment habituel des visites, réservées aux heures fraîches du soir. Et de plus il y avait déjà plusieurs mois que l'archevêque, après on ne savait quelle nouvelle dispute de préséance, n'avait plus remis les pieds au palais du comte de Peyrac, qu'il accusait de combattre son influence sur l'esprit des Toulousains.

Intriguée et vaguement inquiète, Angélique enleva le devantier qu'elle venait d'épingler sur sa robe, et revint

précipitamment en tapotant ses cheveux. Elle les portait, selon la mode, assez longs et tombant en boucles sur sa berthe de dentelles. Elle arriva dans la galerie d'entrée pour voir se dresser au sommet du perron la haute silhouette du baron archevêque en robe rouge et collet blanc. En contrebas, dans les jardins, l'escorte de monseigneur, ses laquais, l'épée au côté, ses pages et les grands seigneurs à cheval, menait force bruit autour du carrosse attelé de six chevaux bais.

Angélique se précipita à genoux pour baiser l'anneau pastoral, mais la relevant, ce fut l'archevêque qui lui baisa la main pour préciser par ce geste

mondain que sa visite n'avait rien de solennel.

– De grâce, madame, ne me faites pas trop mesurer par vos révérences combien je suis un homme d'âge en face de votre jeunesse.

– Monseigneur, je ne cherchais qu'à vous témoigner le respect que j'éprouve pour un homme illustre et revêtu d'une dignité sacerdotale qu'il tient de S. S. le pape et de Dieu même...

Chaque fois qu'Angélique prononçait des paroles de ce genre, elle ne pouvait s'empêcher de revoir mère Sainte-Anne, leur professeur d'éducation mondaine au couvent de Poitiers. Mère Sainte-Anne

aurait été satisfaite d'une élève qui avait été pourtant bien indocile.

Cependant le prélat ôtait son chapeau et ses gants et les remettait à un jeune abbé de sa suite, qu'il congédia d'un geste.

– Mes gens vont m'attendre au-dehors. J'aimerais vous entretenir, madame, loin des oreilles frivoles.

Angélique jeta un regard moqueur au petit abbé accusé d'avoir des oreilles frivoles, et qui rougissait.

Dans le salon, la jeune femme, après avoir fait venir des rafraîchissements, excusa l'absence de son mari. Elle allait le prévenir.

– Moi-même je suis au regret de vous avoir fait attendre ; j'étais à l'office, où je surveillais la confection de nos liqueurs. Mais j'abuse de votre temps, monseigneur, en vous parlant de ces détails mesquins.

– Rien n'est mesquin devant Nôtre-Seigneur. Souvenez-vous du cas de Marthe la servante. Il est si rare de nos jours de voir une grande dame s'occuper des affaires de son ménage. C'est pourtant la maîtresse de maison qui donne le ton de la dignité et de l'activité à ses domestiques. Et lorsque, au surplus, on mêle comme vous, comtesse, la grâce de Marie-Madeleine à la sagesse de Marthe...

Mais la voix de l'archevêque était distraite, et le badinage du monde ne semblait pas un art dans lequel il se complût. Malgré sa prestance et le regard volontairement droit de ses yeux bleus, il y avait en lui quelque chose de soupçonneux qui impressionnait toujours ses interlocuteurs. Joffrey avait fait la remarque, un jour, que l'archevêque était un homme qui excellait à mettre les gens dans leur tort. Après s'être frotté les mains pensivement, il répéta qu'il éprouvait un grand plaisir à revoir une jeune femme dont les apparitions à l'archevêché avaient été bien rares, depuis le jour déjà lointain où il l'avait mariée en la cathédrale Saint-Séverin.

– Je vous aperçois aux offices, et je n'ai qu'à louer votre assiduité aux services du carême. Mais j'avoue, ma fille, que j'ai eu quelque déception à ne pas vous entendre à mon confessionnal.

– J'ai pour aumônier le chapelain des visitandines, monseigneur.

– C'est un digne prêtre, mais pour vous, madame, dont la situation est en vue, il me semble...

– Monseigneur, pardonnez-moi, s'écria Angélique en éclatant de rire, mais je vais vous expliquer mon point de vue : je commets de trop petits péchés pour aller les confesser à un homme de votre importance ; j'en serais gênée.

– Il me semble, mon enfant, que vous vous trompez sur la nature même du sacrement de pénitence. Ce n'est pas au pécheur de mesurer l'étendue de ses fautes. Et, lorsque l'écho de la ville me rapporte les désordres dont cet hôtel est le théâtre, je doute fort qu'une jeune femme aussi jolie et gracieuse puisse y demeurer intacte comme au jour de son baptême.

– Je n'ai pas cette prétention, monseigneur, murmura Angélique en baissant les yeux, mais je crois que l'écho exagère. En vérité les fêtes sont joyeuses ici. On y rime, on y chante, on y boit, on y parle d'amour et l'on rit beaucoup. Mais je n'ai jamais été témoin

de désordres dont ma conscience aurait pu s'offusquer...

– Laissez-moi m'imaginer que vous êtes plus naïve qu'hypocrite, mon enfant. On vous a mise trop jeune entre les mains d'un époux dont les paroles ont plus d'une fois frôlé l'hérésie, et dont l'habileté et l'expérience acquise près des femmes lui ont permis de façonner sans peine votre esprit encore malléable. Je n'ai qu'à évoquer ces trop célèbres cours d'amour qu'il tient chaque année dans son palais, et auxquelles se rendent non seulement les seigneurs de la ville, mais encore des femmes bourgeoises, mais encore tous les jeunes nobles de la province, pour frémir et

trembler lorsque je constate que par sa fortune il prend chaque jour une influence plus grande sur la ville. Déjà les principaux capitouls, qui sont comme vous le savez les consuls de nos provinces, magistrats austères et intègres, s'inquiètent de voir leurs épouses reçues au palais du Gai Savoir.

– Voilà des gens bien compliqués, fit Angélique en affectant un air piqué. J'ai toujours entendu dire que l'ambition des grands bourgeois était précisément de se voir accueillis par la haute noblesse jusqu'au jour où une faveur du roi leur permettrait de se faire anoblir à leur tour. Mon mari n'est pas pointilleux tant sur le blason que sur l'ancienneté de la

famille. Il reçoit ceux et celles qui sont gens d'esprit. Je m'étonne que ces messieurs capitouls fassent pareille moue.

– L'âme d'abord ! tonna l'évêque comme s'il se fût trouvé en chaire, l'âme d'abord, madame, les honneurs ensuite.

– Croyez-vous vraiment que mon âme et celle de mon mari soient en péril grave, monseigneur ? demanda Angélique en ouvrant très grands ses yeux d'eau claire.

Car, si elle se montrait docile aux formes habituelles de la dévotion que pratiquaient toutes les demoiselles et dames de son rang : offices, jeûnes, confessions, communion, elle retrouvait

son esprit frondeur dès que l'exagération venait heurter son bon sens natif.

Or, sans savoir pourquoi, elle pressentait que l'archevêque n'était pas sincère. Celui-ci, les paupières baissées, la main sur sa croix de diamants et d'améthystes, paraissait se recueillir et chercher au plus profond de son cœur l'écho de la réponse divine.

– Le sais-je ? soupira-t-il enfin. Je ne sais rien. Ce qui se passe dans ce palais m'a été longtemps un mystère et me devient de jour en jour une inquiétude plus grande.

Brusquement, il interrogea :

– Êtes-vous au courant, madame, des travaux d'alchimiste de votre mari ?

– Non, vraiment, répondit Angélique sans s'émouvoir, le comte de Peyrac a le goût des sciences...

– On dit même que c'est un grand savant.

– Je le crois. Il passe de longues heures dans son laboratoire, mais ne m'y a jamais introduite. Il estime sans doute que ces choses-là n'intéressent pas les femmes.

Elle ouvrit son éventail et s'en servit pour dissimuler un sourire, et peut-être une gêne qui commençait à l'envahir sous le regard perçant de l'évêque.

– C'est mon métier de sonder le cœur des humains, dit celui-ci comme s'il eût discerné son embarras. Mais ne vous troublez pas, ma fille. Je vois dans votre regard que vous êtes droite et, malgré votre jeune âge, d'une personnalité exceptionnelle. Et pour votre mari il est peut-être temps encore qu'il regrette ses fautes et abjure son hérésie.

Angélique poussa un petit cri.

– Mais je vous jure que vous êtes dans l'erreur, monseigneur ! Mon mari n'a peut-être pas la conduite d'un catholique exemplaire, mais il ne s'occupe absolument pas de Réforme et autres croyances huguenotes. Je l'ai même entendu se moquer de ces « tristes

barbes de Genève » qui, disait-il, avaient reçu du Ciel la mission d'ôter le goût du rire à l'humanité entière.

– Paroles trompeuses, fit le prélat d'un air sombre. Sans cesse ne voit-on pas défiler chez lui, chez vous, madame, des protestants notoires ?

– Ce sont des savants avec lesquels il s'entretient de science, et non de religion.

– Science et religion sont intimement liées. Dernièrement mes gens m'ont informé que le célèbre Italien Bernalli est venu lui rendre visite. Savez-vous que cet homme, après avoir été en conflit avec Rome pour des écrits

impies, s'est réfugié en Suisse, où il s'est converti au protestantisme ? Mais ne nous attardons pas sur ces indices révélateurs d'un état d'esprit que je déplore. Voici la question qui m'intrigue depuis de longues années. Le comte de Peyrac est fort riche, de plus en plus riche. D'où vient une si grande profusion d'or ?

– Mais, monseigneur, n'appartient-il pas à l'une des plus vieilles familles du Languedoc apparentées même aux anciens comtes de Toulouse, qui avaient autant de pouvoir sur l'Aquitaine que les rois d'alors en Ile-de-France ?

Le prélat eut un petit rire méprisant.

– C'est exact. Mais quartiers de noblesse ne signifient pas richesse. Les parents mêmes de votre époux étaient si pauvres que le magnifique hôtel où vous réglez aujourd'hui tombait en ruine il y a de cela quinze ans à peine. M. de Peyrac ne vous a-t-il jamais parlé de sa jeunesse.

– N... non, murmura Angélique, surprise elle-même de son ignorance.

– Il était cadet de famille, et si pauvre, je vous le répète, qu'à seize ans il s'embarqua pour des contrées lointaines. On ne le revit plus pendant de longues années, et on le croyait mort lorsqu'il reparut. Ses parents et son frère aîné étaient décédés ; leurs créanciers se partageaient leurs terres. Il racheta tout

et depuis sa fortune n'a pas cessé de croître. Or, c'est un gentilhomme qu'on ne vit jamais à la cour, qui affecte même de s'en tenir éloigné et qui ne jouit d'aucune pension royale.

– Mais il a des terres, fit Angélique, qui se sentait oppressée peut-être à cause de la chaleur grandissante, il a des élevages de moutons dans les montagnes dont il tire de la laine, un grand atelier de drap pour tisser cette laine, des olivaias, des élevages de vers à soie, des mines d'or et d'argent...

– Vous avez bien dit d'or et d'argent ?

– Oui, monseigneur, le comte de Peyrac possède de nombreuses carrières en

France, d'où il prétend qu'il tire quantité d'or et d'argent.

– Comme votre terme est juste, madame ! fit le prélat d'une voix douce. D'où il prétend qu'il tire l'or et l'argent !... Voilà ce que je voulais entendre. L'affreuse supposition se précise.

– Que voulez-vous dire, monseigneur ? Vous m'alarmez.

L'archevêque de Toulouse fixa de nouveau sur elle ce regard trop clair qui prenait parfois la dureté de l'acier. Il prononça avec lenteur :

– Je ne doute pas que votre mari ne soit un des plus grands savants de l'époque et

c'est pourquoi je crois, madame, qu'il a véritablement découvert la pierre philosophale, c'est-à-dire le secret que possédait Salomon de la fabrication magique de l'or. Mais quelle voie a-t-il suivie pour y parvenir ? Je crains fort qu'il n'ait acquis cette puissance d'un commerce avec le diable !

Une fois encore, Angélique immobilisa son éventail sur ses lèvres afin de ne pas éclater de rire. Elle s'attendait à une allusion sur le commerce proprement dit auquel se livrait le comte, et dont elle avait eu quelques aperçus par les confidences de Molines et de son propre père ; elle n'était pas sans crainte,

sachant que de telles activités, de la part d'un noble, représentaient une tare qui pouvait jeter le discrédit sur sa maison. Aussi l'accusation bizarre de l'archevêque qu'on disait homme de grande intelligence, lui parut-elle tout d'abord extrêmement comique. Parlait-il sérieusement ?

Brusquement, dans un fulgurant retour de pensée, elle se rappela que Toulouse était la ville de France où l'Inquisition conservait encore son quartier général. La terrible institution médiévale du Tribunal contre les hérétiques gardait à Toulouse des prérogatives que l'autorité du roi lui-même n'osait pas contester.

Toulouse, cette ville rieuse, était aussi la ville rouge qui depuis un siècle avait massacré le plus grand nombre de huguenots. Bien avant Paris, elle avait eu sa Saint-Barthélemy sanglante. Les cérémonies religieuses y étaient plus nombreuses qu'ailleurs. C'était une véritable « île sonnante » avec ses cloches appelant perpétuellement les fidèles aux offices, une ville aussi noyée sous les crucifix, les saintes images et les reliques, que sous les fleurs. La flamme espagnole y étouffait la pure clarté de latinité qu'y avaient déposée d'anciens vainqueurs venus de Rome. À côté de ces confréries du plaisir telles que les « Princes des Amours » et les « Abbés de la Jeunesse » célèbres par

leurs facéties, on rencontrait dans les rues des processions de flagellants, l'œil allumé de mystique passion, se déchirant de verges et d'épines jusqu'à laisser sur les pavés des traces sanglantes.

Angélique, entraînée dans le tourbillon d'une vie légère, ne s'était pas attardée à cet aspect de Toulouse. Mais elle n'ignorait pas que c'était l'archevêque lui-même, cet homme assis là devant elle, dans le haut fauteuil de tapisserie et portant à ses lèvres un verre de limonade glacée, qui demeurait grand maître de l'Inquisition. Aussi ce fut d'une voix sincèrement altérée qu'elle murmura :

– Monseigneur, il n'est pas possible que

vous émettiez contre mon époux une accusation de sorcellerie ?... Faire de l'or n'est-il pas chose courante dans ce pays où Dieu a dispensé ses dons à profusion, répandant l'or à l'état pur dans la terre !

Elle ajouta avec finesse :

– Je me suis laissé dire que, vous-même, aviez des équipes d'orpailleurs qui lavent le gravier de la Garonne dans des paniers, et rapportent souvent un butin de sable d'or et de pépites avec lequel vous soulagez bien des misères.

– Votre objection n'est pas sans bon sens, ma fille. Mais précisément, connaissant ce que le travail de l'or de la terre peut

représenter, je peux affirmer ceci : laverait-on le gravier de tous les fleuves et ruisseaux du Languedoc, qu'on ne pourrait y récolter la moitié de ce que le comte de Peyrac semble posséder. Croyez-moi, je suis bien informé.

« Je n'en doute pas, pensa Angélique, et c'est vrai qu'il y a de longue date ce trafic d'or espagnol avec les mulets... »

L'œil bleu guettait son hésitation. Elle referma un peu nerveusement son éventail.

– Un savant n'est pas forcément un suppôt du démon. Ne dit-on pas qu'à la cour il y a des savants qui ont installé une lunette pour regarder les astres et les

montagnes de la lune, et M. Gaston d'Orléans, l'oncle du roi, se livre à ces observations guidé par l'abbé Picard.

– En effet, je connais d'ailleurs l'abbé Picard. Il est non seulement astronome, mais grand géomètre du roi.

– Vous voyez bien...

– L'Église, madame, est large d'esprit. Elle autorise toutes sortes de recherches, même fort osées, comme celles de l'abbé Picard que vous citez. Je vais plus loin. J'ai sous mon commandement, à l'archevêché, un religieux fort savant, de l'ordre des Récollets, le moine Bécher. Depuis des années, il fait des recherches sur la transmutation de l'or, mais avec

mon autorisation et celle de Rome. J'avoue que jusqu'ici il m'a coûté assez cher, surtout en produits spéciaux, que je dois faire venir d'Espagne et d'Italie. Cet homme, qui connaît les traditions les plus anciennes de son art, affirme que pour réussir il faut recevoir une révélation supérieure, qui ne peut venir que de Dieu ou de Satan.

– Et a-t-il réussi ?

– Pas encore.

– Pauvre homme ! Il est donc mal vu à la fois de Dieu et de Satan, malgré votre haute protection.

Angélique se mordit les lèvres, en

regrettant aussitôt sa malice. Elle avait l'impression qu'elle allait étouffer et qu'il lui fallait dire des sottises pour échapper à cette contrainte. La conversation lui paraissait aussi sotte que dangereuse. Elle se tourna vers la porte, dans l'espoir d'entendre le pas inégal de son mari avançant dans la galerie, et elle eut un petit sursaut.

– Oh ! vous étiez là ?

– J'arrive à l'instant, dit le comte, et je suis impardonnable, monsieur, de vous avoir fait attendre si longtemps. Je reconnais que j'ai été averti de votre visite il y a près d'une heure, mais il m'était impossible d'abandonner l'opération très délicate de certaine

cornue.

Il était encore revêtu de sa blouse d'alchimiste descendant jusqu'à terre. C'était une sorte de grande chemise où les signes brodés du Zodiaque se mêlaient aux taches colorées des acides. Angélique ne douta pas qu'il eût conservé cette tenue par une sorte de provocation, de même qu'il affectait de nommer « monsieur » l'archevêque de Toulouse, traitant ainsi d'égal à égal avec le baron Benoît de Fontenac. Le comte de Peyrac fit signe à un valet dans l'antichambre, qui l'aida à se débarrasser de son vêtement.

Puis il s'avança et s'inclina. Un rayon de soleil fit étinceler sa chevelure sombre

aux larges boucles luisantes, de laquelle il prenait grand soin et qui pouvait lutter d'ampleur avec les perruques parisiennes dont la mode commençait à se répandre.

« Il a les plus beaux cheveux du monde », se dit Angélique.

Son cœur battait plus vite qu'elle ne voulait l'admettre. La scène de la veille revivait à ses yeux.

« Ce n'est pas vrai, se répéta-t-elle encore, c'était un autre qui chantait. Oh ! je ne lui pardonnerai jamais ! »

Cependant, le comte de Peyrac avait fait avancer un haut tabouret et s'asseyait

près d'Angélique, un peu en retrait.

Ainsi elle ne le voyait pas, mais elle était effleurée par un souffle dont le parfum ne lui rappelait que trop un instant grisant. De plus, elle avait conscience que tout en échangeant des paroles banale avec l'archevêque, Joffrey de Peyrac ne se privait pas de caresser du regard la nuque et l'épaule de sa jeune femme, plongeant même avec audace dans les ombres douces du corsage où reposaient de jeunes seins dont il avait éprouvé, la veille même, la perfection.

Manège qu'il accentuait par malice en face du prélat, dont la vertu passait pour être intransigeante.

En effet, l'archevêque de Toulouse, bien qu'il eût hérité cette charge d'un de ses oncles, avait tenu à recevoir les ordres et à assumer non seulement ses responsabilités d'administrateur d'un des plus importants diocèses de France, mais aussi de pasteur des âmes. Son existence exemplaire, et qui ne pouvait donner prise à aucune critique, le rendait encore plus redoutable.

Angélique avait envie de se retourner vers son mari et de le supplier : « Je vous en prie, soyez prudent ! »

En même temps, elle jouissait de ce muet hommage. Sa peau virginale,

sevrée de caresses, appelait un contact plus précis, celui d'une lèvre savante qui l'eût éveillée à la volupté. Très droite, un peu raidie, elle sentait une flamme lui monter aux joues. Elle se disait qu'elle était ridicule et qu'il n'y avait rien dans tout ceci qui pût irriter l'évêque, car, après tout, elle était la femme de cet homme, elle lui appartenait. Le désir d'être sa chose, de s'abandonner, grave, les yeux clos, à son étreinte, l'envahit. Certainement son trouble ne pouvait échapper à Joffrey de Peyrac, et il devait s'en amuser. « Il joue avec moi comme le chat avec la souris. Il se venge de mes dédains », se disait-elle, désorientée.

Pour dissiper sa gêne, elle finit par appeler un des négrillons, qui somnolait sur un coussin dans un coin de la pièce, et lui ordonna d'aller chercher le drageoir. Quand l'enfant eut présenté le meuble d'ébène incrusté de nacre contenant noix et fruits confits, dragées d'épices et sucre rosat, Angélique avait repris son sang-froid et elle suivit avec plus d'attention la conversation des deux hommes.

– Non, monsieur, disait le comte de Peyrac en grignotant négligemment quelques pastilles à la violette, ne croyez pas que je me sois livré aux sciences dans le but de connaître les

secrets du pouvoir et de la puissance. J'ai toujours eu un goût naturel pour ces choses. Par exemple, si j'étais resté pauvre, j'aurais essayé de me faire habilitier comme ingénieur des Eaux du roi. Vous ne pouvez avoir idée combien nous sommes en retard en France, sur ces questions d'irrigation, de pompage d'eau, que sais-je ? Les Romains en savaient dix fois plus que nous, et lorsque j'ai visité l'Égypte et la Chine...

– Je sais, en effet, que vous avez énormément voyagé, comte. N'êtes-vous pas allé dans ces pays d'Orient où l'on connaît encore les secrets des Rois Mages ?

Joffrey se mit à rire.

– J'y suis allé, mais je n'ai pas rencontré les Rois Mages. La magie n'est pas mon affaire. Je laisse cela à votre brave et naïf Bécher.

– Bécher demande toujours quand il aura le plaisir d'assister à l'une de vos expériences et de devenir votre élève en chimie ?

– Monsieur, je ne suis pas un maître d'école. Et, même si je l'étais, je sais que j'en écarterais les gens bornés.

– Pourtant ce religieux passe pour un fin esprit.

– Sans doute en scolastique, mais en science d'observation il est nul : il ne

voit pas les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'il croit qu'elles sont. Moi j'appelle cela un homme inintelligent et borné.

– Soit, c'est votre point de vue, et je suis trop ignorant des sciences profanes pour juger du bien-fondé de vos antipathies. Mais n'oubliez pas que l'abbé Bécher, que vous traitez d'ignorant, a fait paraître en 1639 un livre remarquable sur l'alchimie, pour lequel d'ailleurs j'ai eu quelque mal à obtenir l'imprimatur de Rome.

– Un écrit scientifique n'a que faire des approbations ou des désapprobations de l'Église, dit le comte un peu sèchement.

– Permettez-moi d'être d'un avis différent. L'esprit de l'Église n'englobe-t-il pas l'ensemble de la nature et des phénomènes ?

– Je ne vois pas pourquoi il en serait ainsi ? Souvenez-vous, monseigneur, du « Rendez à César ce qui est à César » de Nôtre-Seigneur. César c'est le pouvoir extérieur des hommes, mais aussi le pouvoir extérieur des choses. En parlant ainsi, le Fils de Dieu a voulu affirmer l'indépendance du domaine des âmes, du domaine religieux de celui du domaine matériel, et je ne doute pas que la science abstraite y soit incluse.

Le prélat hocha plusieurs fois la tête tandis qu'un sourire doucereux étirait sa

lèvre mince.

– J'admire votre dialectique. Elle est digne de la grande tradition et démontre que vous avez bien assimilé l'enseignement théologique que vous avez reçu dans l'université de notre ville. Toutefois, c'est là qu'intervient le jugement du haut clergé pour trancher les débats, car rien ne ressemble plus à la raison que la déraison.

– Monseigneur, voilà une phrase de votre part qui me ravit. Car, en effet, à moins qu'il ne s'agisse strictement des choses de l'Église, c'est-à-dire du dogme et de la morale, j'estime que pour la science je dois tirer mon seul argument des faits observés et non pas de l'argutie

logique. En d'autres termes je dois me fier aux méthodes d'observation exposées par Bacon dans son *Novum organum* paru en 1620, de même qu'aux indications données par le mathématicien Descartes dont le *Discours de la Méthode* restera un des monuments de la philosophie et des mathématiques...

Angélique vit bien que les noms de ces deux savants étaient à peu près inconnus du prélat, qui passait cependant pour un érudit. Elle était anxieuse que la discussion ne prît un tour plus âpre et que Joffrey ne cherchât pas à ménager l'archevêque.

« Quel besoin ont donc les hommes de

discuter sur les mérites respectifs de têtes d'épingle ? » se disait-elle.

Mais elle craignait surtout que les habiles digressions de l'archevêque n'eussent pour dessein d'entraîner Joffrey de Peyrac dans un piège. Cette fois la susceptibilité de l'homme d'Église semblait avoir été atteinte. Ses joues pâles soigneusement rasées se colorèrent, et il ferma les paupières avec une expression de ruse hautaine qui effraya la jeune femme.

– Monsieur de Peyrac, dit-il, vous parlez de pouvoir : pouvoir sur les hommes, pouvoir sur les choses. Avez-vous jamais pensé que l'extraordinaire réussite de votre existence pouvait

paraître suspecte à beaucoup, et surtout à l'attention vigilante de l'Église ? Votre richesse, qui s'enfle avec les jours, vos travaux scientifiques qui amènent chez vous des savants blanchis par le labeur. J'ai conversé avec l'un d'eux l'an dernier, le mathématicien allemand Leibniz. Il s'effarait que vous soyez parvenu à résoudre, comme en vous jouant, des problèmes sur lesquels les plus grands esprits de ce temps se sont penchés en vain. Vous parlez douze langues...

– Pic de la Mirandole, au siècle dernier, en parlait dix-huit.

– Vous possédez une voix qui a fait pâlir de jalousie le grand chanteur italien Maroni, vous rimez à merveille, vous

poussez au plus haut point – pardonnez-moi, madame – l'art de séduire les femmes...

– Et ceci ?...

Angélique devina avec un serrement de cœur que Joffrey de Peyrac avait porté la main à sa joue ravagée.

La confusion de l'archevêque se termina par une grimace d'agacement.

– Hé ! vous vous arrangez je ne sais comment pour le faire oublier. Vous avez trop de dons, croyez-moi.

– Votre réquisitoire me surprend et me bouleverse, dit lentement le comte. Je n'avais pas encore compris que j'attirais

à ce point l'envie. Il me semblait au contraire que je traînais avec moi un cruel désavantage.

Il se pencha et ses yeux brillèrent comme s'il venait de découvrir l'occasion d'une bonne plaisanterie.

– Savez-vous, monseigneur, que je suis en quelque sorte un martyr huguenot ?

– Vous, huguenot ? s'écria le prélat effrayé.

– J'ai dit : en quelque sorte. Voici l'histoire. Après ma naissance ma mère me confia à une nourrice qu'elle choisit non en rapport avec sa religion mais de la grosseur de ses mamelles. Or, la

nourrice était huguenote. Elle m'emmena dans son village des Cévennes, sur lequel régnait le château d'un petit seigneur réformé. Non loin de là il y avait, comme il se doit, un autre petit seigneur et des villages catholiques. Je ne sais comment la chose s'engrena. J'avais trois ans lorsque catholiques et huguenots se battirent. Ma nourrice et les femmes de son village s'étaient réfugiées dans le château du gentilhomme réformé. Vers le milieu de la nuit les catholiques le prirent d'assaut. Tout le monde fut égorgé et on y mit le feu. Pour moi, après avoir eu le visage fendu par trois coups de sabre, on m'expédia par une fenêtre et je tombai de deux étages dans une cour remplie de neige. La neige me

sauva des brindilles enflammées qui pleuvaient tout alentour. Au matin, un des catholiques qui revenaient pour piller et qui me connaissait comme étant l'enfant de seigneurs toulousains, me trouva, me ramassa et me mit dans sa hotte à dos avec ma sœur de lait Margot, qui était la seule rescapée du carnage. L'homme traversa plusieurs tempêtes de neige avant de pouvoir gagner les plaines. Lorsqu'il parvint à Toulouse je vivais encore. Ma mère m'emmena sur une terrasse ensoleillée, me dévêtit et interdit aux médecins de m'approcher, car elle disait qu'ils m'achèveraient. Je restai ainsi des années étendu au soleil. Vers l'âge de douze ans seulement je pus marcher. À seize ans je m'embarquais.

Voici comment j'ai eu le loisir de tant étudier. Grâce à la maladie et à l'immobilité d'abord, grâce à mes voyages ensuite. Il n'y a là rien de suspect.

Après être resté un instant silencieux, l'archevêque dit d'un air songeur :

– Votre récit éclaire bien des choses. Je ne m'étonne plus de votre sympathie pour les protestants.

– Je n'ai pas de sympathie pour les protestants.

– Disons alors de votre antipathie pour les catholiques.

– Je n'ai pas d'antipathie pour les

catholiques. Je suis, monsieur, un nomme du passé et je sais mal vivre en notre époque d'intolérance. J'aurais dû naître un ou deux siècles plus tôt, en ce temps de la Renaissance, nom plus doux que celui de Réforme, alors que les barons français découvraient l'Italie, et derrière elle l'héritage lumineux de l'Antiquité : Rome, la Grèce, l'Égypte, les terres bibliques...

Mgr de Fontenac eut un imperceptible mouvement qui n'échappa pas à Angélique.

« Il l'a amené où il voulait », se dit-elle.

– Parlons des terres bibliques, fit doucement l'archevêque. L'Écriture ne

dit-elle pas que le roi Salomon fut un des premiers mages et qu'il envoya des vaisseaux à Ophyr où, à l'abri des regards indiscrets, il fit transformer par la transmutation des métaux vils en métaux précieux ? L'histoire dit qu'il ramena ses vaisseaux chargés d'or.

– L'histoire dit aussi qu'à son retour Salomon doubla les impôts, ce qui prouve qu'il n'avait pas rapporté beaucoup d'or, et surtout qu'il ne savait trop quand il pourrait renouveler sa provision. S'il avait réellement découvert la fabrication de l'or il n'aurait pas levé des impôts, ni pris la peine d'envoyer ses vaisseaux à Ophyr.

– Il pouvait dans sa sagesse ne pas

vouloir mêler ses sujets à des secrets dont ils auraient abusé.

– Mais je dirais plus : Salomon n'a pu connaître la transmutation des métaux en or, car la transmutation est un phénomène impossible. L'alchimie est un art qui n'existe pas, c'est une sinistre farce venant du Moyen Age et qui tombera d'ailleurs dans le ridicule, car personne ne pourra jamais opérer la transmutation.

– Et moi je vous dis, s'écria l'archevêque en pâlisant, que j'ai vu de mes propres yeux Bécher plonger une cuiller d'étain dans un produit de sa composition, et la retirer transformée en or.

– Elle n'était pas transformée en or, elle était recouverte d'or. Pour peu que ce brave homme eût pris la peine de gratter cette première pellicule avec un poinçon, il trouvait immédiatement l'étain en dessous.

– C'est exact, mais Bécher affirme que c'était là un début de transmutation, l'amorce du phénomène lui-même.

Il y eut un silence. La main de Joffrey de Peyrac glissa sur l'accoudoir du fauteuil d'Angélique et frôla le poignet de la jeune femme.

Le comte dit avec nonchalance :

– Si vous êtes persuadé que votre moine

a trouvé la formule magique, qu'êtes-vous donc venu me demander ce matin ?

L'archevêque ne cilla pas.

– Bécher est persuadé que vous connaissez le secret suprême qui permet l'achèvement de la transmutation.

Le comte de Peyrac éclata d'un rire sonore.

– Jamais je n'ai entendu une affirmation plus comique. Moi, me lancer dans ces recherches puériles ? Pauvre Bécher, je lui laisse bien volontiers toutes les émotions et tous les espoirs de la fausse science qu'il pratique et...

Un bruit terrible semblable à un coup de tonnerre ou de canon l'interrompit. Joffrey se dressa et blêmit.

– C'est... c'est au laboratoire. Mon Dieu, pourvu que Kouassi-Ba n'ait pas été tué !

En se hâtant, il se dirigea vers la porte.

L'archevêque s'était dressé tel un justicier. Silencieux il regarda Angélique.

– Je pars, madame, dit-il enfin. Il me semble que, dans cette maison, Satan semble déjà manifester sa fureur du fait de ma présence. Souffrez que je me retire.

Et il s'éloigna à grands pas. On entendit

le claquement des fouets et les cris du cocher, tandis que le carrosse épiscopal franchissait le grand porche. Restée seule, Angélique, ahurie, passa son petit mouchoir sur son front en sueur. Cette conversation, qu'elle avait écoutée cependant avec beaucoup de passion, la laissait déconcertée. Elle se dit qu'elle en avait par-dessus la tête de ces histoires de Dieu, de Salomon, d'hérésie et de magie. Puis, se reprochant aussitôt des pensées irrévérencieuses, elle fit un acte de contrition. Enfin elle décida que les hommes étaient insupportables avec leurs arguties, et qu'au fond Dieu lui-même devait en être excédé.

Chapitre 9

Indécise, Angélique ne savait que faire. Elle mourait d'envie de gagner l'aile du château d'où était venu ce bruit de tonnerre. Joffrey avait paru sérieusement ému. Y avait-il des blessés ?... Pourtant elle ne bougeait pas. Le mystère dont le comte entourait ses travaux lui avait fait comprendre plus d'une fois que c'était le seul domaine où il n'admettait pas la curiosité des profanes. Les explications qu'il avait consenties à l'évêque, il ne les avait données que du bout des lèvres et eu égard à la personnalité de son visiteur. Encore était-ce insuffisant pour

calmer les soupçons du prélat.

Angélique frissonna. « Sorcellerie ! » Elle jeta un regard autour d'elle. Dans ce décor enchanteur, ce mot paraissait une sinistre plaisanterie. Mais il y avait encore trop de choses qu'Angélique ignorait.

« Je vais aller voir là-bas, décida-t-elle. Tant pis s'il se fâche. »

Mais elle entendit le pas de son mari, et peu après il entra dans le salon. Il avait les mains noires de suie. Cependant il souriait.

– Dieu merci, rien de grave. Kouassi-Ba n'a que quelques écorchures, mais il

s'était si bien caché sous une table que j'ai pensé un moment que l'explosion l'avait volatilisé. En revanche, les dégâts matériels sont sérieux. Mes plus précieuses cornues en verre spécial de Bohême sont en miettes ; il n'en reste pas une !

Sur un signe de lui, deux pages s'avancèrent portant un bassin et une aiguière d'or. Il se lava les mains, puis défroissa d'une chiquenaude ses manchettes de dentelles. Angélique rassembla son courage.

– Est-il nécessaire, Joffrey, que vous consacriez tant d'heures à ces travaux dangereux ?

– Il est nécessaire d'avoir de l'or pour vivre, dit le comte en désignant d'un geste circulaire le magnifique salon dont il avait fait repeindre dernièrement le plafond de bois doré. Mais la question n'est pas là. Je trouve dans ces travaux un plaisir que rien d'autre ne peut me donner. C'est le but de ma vie.

Angélique ressentit un pincement au cœur comme si de telles paroles la frustraient d'un bien précieux. Mais, s'apercevant que son mari l'observait avec attention, elle s'efforça de prendre un air indifférent. Il eut un sourire.

– C'est le seul but de ma vie, hormis celui de vous conquérir, acheva-t-il avec un grand salut de cour.

– Je ne me pose pas en rivale de vos fioles et de vos cornues, dit Angélique un peu trop vivement. Cependant, les paroles de monseigneur ont éveillé en moi une inquiétude, je vous l'avoue.

– Vraiment ?

– N'y avez-vous pas senti une menace cachée ?

Il ne répondit pas aussitôt. Appuyé à la fenêtre, il regardait pensivement les toits plats de la ville pressés les uns contre les autres jusqu'à ne former avec leurs tuiles rondes qu'un immense tapis aux nuances mêlées du trèfle et du coquelicot. Sur la droite, la haute tour d'Assézat avec sa lanterne disait la

gloire des trafiquants du pastel, dont les champs s'étendaient encore aux alentours. Le pastel, plante cultivée en abondance, avait été pendant des siècles la seule matière colorante naturelle, et avait fait la fortune des bourgeois et des commerçants de Toulouse. Voyant que son mari ne parlait pas, Angélique revint s'asseoir dans son fauteuil et un petit négrillon posa près d'elle la boîte de vannerie où s'entremêlaient les fils de soie brillants de sa tapisserie.

Le palais était calme en ce lendemain de fête. Angélique songea qu'elle se trouverait seule en face du comte de Peyrac pour le repas de midi, à moins que l'inévitable Bernard d'Andijos ne

s'invitât...

– Avez-vous remarqué, dit soudain le comte, l'art de M. le grand inquisiteur ? Il parle tout d'abord de la morale, souligne en passant les « orgies » du Gai Savoir, fait allusion à mes voyages, et de là nous amène vers Salomon. Bref, on découvre tout à coup ceci : que M. le baron Benoît de Fontenac, archevêque de Toulouse, me demande de partager avec lui mon secret de la fabrication de l'or, sinon il me fera brûler comme sorcier sur la place des Salins.

– C'est bien la menace que j'ai cru deviner, fit Angélique effarée. Croyez-vous qu'il s' imagine vraiment que vous avez commerce avec le diable ?

– Lui ? Non. Il laisse cela à son naïf Bécher. L'archevêque a une intelligence trop positive et me connaît trop bien. Seulement il est persuadé que je possède le secret de multiplier scientifiquement l'or et l'argent. Il veut le connaître afin de pouvoir l'utiliser lui-même.

– C'est un être abject ! s'écria la jeune femme. Il semble pourtant si digne, si plein de foi, si généreux.

– Il l'est. Sa fortune passe dans les œuvres. Il a table ouverte chaque jour pour les officiers pauvres. Il prend à charge le bureau des incendies, l'asile des enfants trouvés, que sais-je ? Il est pénétré du bien des âmes et de la grandeur de Dieu. Seulement, son démon

à lui, c'est celui de la domination. Il regrette le temps où le seul maître d'une ville et même d'une province était l'évêque, crosse en main, qui rendait la justice, punissait, récompensait. Aussi, lorsqu'il voit grandir en face de sa cathédrale l'influence du Gai Savoir, il se révolte. Si les choses continuent ainsi, dans quelques années ce sera le comte de Peyrac, votre époux, ma chère Angélique, qui dominera Toulouse. L'or et l'argent donnent le pouvoir, et voici que le pouvoir tombe entre les mains d'un suppôt de Satan ! Alors monseigneur n'hésite pas. Ou nous partagerons le pouvoir, ou bien...

– Que se passera-t-il ?

– Ne vous effrayez pas, ma mie. Encore que les intrigues d'un archevêque de Toulouse puissent nous être néfastes, je ne vois pas pourquoi il nous faudrait en arriver là. Il a dévoilé son jeu. Il veut avoir le secret de la fabrication de l'or. Je le lui livrerai bien volontiers.

– Vous le possédez donc ? murmura Angélique en ouvrant de grands yeux.

– Ne confondons pas. Je ne possède aucune formule magique pour créer de l'or. Mon but n'est pas tellement de fabriquer des richesses que de faire travailler les forces de la nature.

– Mais n'est-ce pas déjà une idée un peu hérétique, comme dirait monseigneur ?

Joffrey éclata de rire.

– Je vois que vous avez été bien catéchisée. Vous commencez à vous débattre dans tous les fils d'araignée de ces argumentations spécieuses. Hélas ! Je reconnais qu'il est difficile d'y voir clair. L'Église du Moyen-Age n'excommuniait pourtant pas les meuniers dont le vent ou l'eau faisait tourner les aubes des moulins. Mais celle d'aujourd'hui partirait en guerre si j'essayais de construire sur une hauteur, aux environs de Toulouse, le même modèle de pompe à vapeur d'eau condensée que j'ai fait installer dans votre mine d'Argentières ! Cependant ce n'est pas parce que je mets un récipient

de verre ou de grès sur un feu de forge que Lucifer va se glisser subitement dedans...

– Il faut reconnaître que l'explosion de tout à l'heure était très impressionnante. Monseigneur en a paru vivement ému, et là je crois qu'il se montrait sincère. L'avez-vous fait exprès, pour le mettre hors de lui ?

– Non ! J'ai commis une négligence. J'ai laissé trop se dessécher une préparation d'or fulminant obtenu par de l'or laminé et de l'eau régale, et précipité ensuite par de l'ammoniaque. Il n'y avait dans cette opération aucune génération spontanée.

– Qu'est-ce donc que ce produit que vous appelez ammoniacque ?

– Un produit que les Arabes fabriquaient déjà il y a des siècles, en l'appelant alcalivolatil. Un moine savant espagnol, qui est de mes amis, m'en a envoyé dernièrement une bonbonne. À la rigueur, je pourrais en fabriquer moi-même ici ; mais c'est long et, pour avancer mes recherches, je préfère acheter mes produits chaque fois qu'il m'est possible de les trouver tout préparés. Cette fabrication d'ingrédients purs retarde beaucoup les progrès d'une science que des imbéciles, comme ce moine Bécher, désignent sous le nom de chimie par opposition à l'alchimie, qui.

est pour eux la science des sciences, c'est-à-dire un obscur mélange de fluide vital, de formules religieuses et de je ne sais quoi encore. Mais je vous ennuie...

– Non, je vous assure, dit Angélique, les yeux brillants. Je vous écouterai pendant des heures.

Il eut ce sourire dont les cicatrices de sa joue gauche accentuaient l'ironie.

– Quelle drôle de petite cervelle ! Jamais je n'ai pensé à entretenir une femme de ces choses. Moi aussi, j'aime à vous parler. J'ai l'impression que vous pouvez tout comprendre. Pourtant... n'étiez-vous pas sur le point de me prêter de ténébreux pouvoirs, lorsque

vous êtes arrivée en Languedoc ? Est-ce que je vous fais toujours grand-peur ?

Angélique se sentit rougir, mais lui rendit bravement son regard.

– Non ! Vous êtes encore un inconnu pour moi et c'est, je crois, parce que vous ne ressemblez à personne, mais vous ne me faites plus peur.

Il boitilla pour aller reprendre derrière elle le siège qu'il avait occupé pendant la visite de l'archevêque. Alors qu'à certains moments, avec une provocation insolente, il ne craignait pas de lever en pleine lumière son visage ravagé, à d'autres il recherchait l'ombre et la nuit. Sa voix y prenait des intonations

nouvelles comme si l'âme de Joffrey de Peyrac, délivrée de son enveloppe de chair, pouvait enfin s'exprimer librement.

Ainsi Angélique sentait près d'elle l'invisible présence de l'« homme rouge » qui l'avait tant effrayée. C'était certes le même homme, mais son regard à elle avait changé. Elle fut sur le point de poser l'anxieuse interrogation féminine : « M'aimez-vous ? »

Soudain son orgueil se cabra, car elle se souvenait de la voix qui lui avait dit : « Vous viendrez... Elles viennent toutes. »

Afin de dissiper son trouble, elle remit

la conversation sur ce terrain scientifique où curieusement leurs esprits s'étaient rencontrés et leur amitié s'était affirmée.

– Puisque vous ne voyez aucun inconvénient à céder votre secret, pourquoi refuser de recevoir ce moine Bécher auquel monseigneur semble tellement tenir.

– Bah ! Il est vrai que je peux déjà essayer de lui donner satisfaction sur ce point. Ce qui me préoccupe, ce n'est pas de dévoiler mon secret, c'est de le faire comprendre. En vain m'épuiserai-je à prouver qu'on peut transformer la matière, mais non la transmuter. Les esprits qui nous entourent ne sont pas

mûrs pour ces révélations. Et l'orgueil de ces faux savants est si grand qu'ils crieront au scandale si je leur affirme que mes deux plus précieux auxiliaires dans mes recherches ont été un Maure à la peau noire et un rustique mineur saxon.

– Kouassi-Ba et le vieux bossu d'Argentières, Fritz Hauër ?...

– Oui. Kouassi-Ba m'a raconté que lorsqu'il était tout enfant et libre, quelque part à l'intérieur de son Afrique sauvage, où l'on aborde par la côte des Épices, il a vu travailler l'or selon d'antiques procédés appris des Égyptiens. Les pharaons et le roi Salomon avaient jusque-là leurs mines

d'or ; mais je vous le demande, ma très chère, que dira monseigneur lorsque je lui confierai que le secret du roi Salomon, c'est mon Nègre Kouassi-Ba qui le détient ? Pourtant c'est bien lui qui m'a guidé dans mes travaux de laboratoire, et m'a donné l'idée de traiter certaines roches à or invisible. Quant à Fritz Hauër, c'est le mineur par excellence, l'homme des galeries, la taupe qui ne respire qu'au sein de la terre. De père en fils, ces mineurs saxons se repassent des recettes et, grâce à eux, j'ai pu m'y reconnaître enfin dans les mystifications bizarres de la nature, et me débrouiller avec tous mes ingrédients divers : plomb, or, argent ou vitriol, sublimé corrosif et autres.

– Il vous est arrivé de fabriquer du sublimé corrosif et du vitriol ? interrogea Angélique, à qui ces mots rappelaient vaguement quelque chose.

– Précisément, et ceci m'a servi à démontrer l'inanité de toute l'alchimie, car du sublimé corrosif je peux tirer à volonté soit du vif-argent, soit du mercure jaune et rouge, et ces derniers corps, à leur tour, je peux les retransformer en vif-argent. Le poids en mercure mis au départ non seulement n'en sera pas augmenté, mais au contraire diminuera, car il y a des pertes par les vapeurs. De même avec certains procédés je peux extraire l'argent du plomb, et l'or de certaines roches

stériles en apparence. Mais si, à l'entrée de mon laboratoire j'inscrivais ces paroles « Rien ne se perd, rien ne se crée », ma philosophie semblerait bien osée et même en opposition avec l'esprit de la Genèse.

– N'est-ce pas par un procédé de ce genre que vous pouvez faire parvenir jusqu'à Argentières les lingots d'or mexicain que vous achetez à Londres ?

– Vous êtes une fine mouche, et je trouve Molines bien bavard. N'importe ! S'il a parlé, c'est qu'il vous avait jugée. Oui, les lingots espagnols peuvent être refondus sur une forge avec de la pyrite ou de la galène. Ils prennent alors l'aspect d'une scorie pierreuse et gris-

noir, que le plus pointilleux des douaniers ne peut absolument pas soupçonner. Et c'est cette « matte » que les bons petits mulets de monsieur votre père transportent d'Angleterre en Poitou, ou d'Espagne à Toulouse, où elle est de nouveau transformée par mes soins, ou ceux de mon Saxon Hauër, en bel or scintillant.

– C'est de la « fraude fiscale », dit Angélique un peu sévèrement.

– Vous êtes adorable quand vous parlez ainsi. Cette fraude ne nuit aucunement au royaume, ni à Sa Majesté, et me rend riche. D'ailleurs, d'ici peu, je ferai revenir Fritz afin d'équiper cette mine d'or que j'ai découverte dans un pays

nommé Salsigne, aux environs de Narbonne. Alors, avec l'or de cette montagne et l'argent du Poitou, nous n'aurons plus besoin des métaux précieux d'Amérique, ni par conséquent de cette fraude, comme vous dites.

– Pourquoi n'avez-vous pas essayé d'intéresser le roi à vos découvertes ? Il se peut qu'il y ait d'autres terrains en France qu'on pourrait exploiter selon vos procédés, et le roi vous serait reconnaissant.

– Le roi est loin, ma toute belle, et je n'ai rien d'un courtisan. Seuls les gens de cette espèce peuvent avoir quelque influence sur les destinées du royaume. M. Mazarin est dévoué à la couronne, je

ne le nie pas, mais c'est surtout un intrigant international. Quant à M. Fouquet, chargé de trouver l'argent pour le cardinal Mazarin, c'est un génie de la finance, mais l'enrichissement du pays par une exploitation bien comprise de ses richesses naturelles lui est, je crois, indifférent.

– M. Fouquet, s'exclama Angélique, voilà ! Je me rappelle maintenant où j'ai entendu parler de vitriol romain et de sublimé corrosif ! C'était au château du Plessis.

Toute la scène revivait à ses yeux. L'Italien en robe de bure, la femme nue parmi les dentelles, le prince de Condé et le coffret de santal où miroitait un

flacon émeraude.

« Mon père, disait le prince de Condé, est-ce M. Fouquet qui vous envoie ? »

Angélique se demanda tout à coup si, en dissimulant ce coffret, elle n'avait pas arrêté le bras du Destin.

– À quoi pensez-vous ? interrogea le comte de Peyrac.

– À une aventure bizarre qui m'est arrivée jadis.

Et soudain, elle qui s'était tue si longtemps, elle lui raconta l'histoire du coffret, dont tous les détails restaient gravés dans sa mémoire.

– L'intention de M. de Condé, ajouta-t-elle, était certainement d'empoisonner le cardinal, et peut-être même le roi et son jeune frère. Mais ce que j'ai moins compris ce sont ces lettres, sorte d'engagements signés, que le prince et d'autres seigneurs devaient remettre à M. Fouquet. Attendez !... le texte m'échappe un peu... C'était quelque chose de ce genre : « Je m'engage à n'appartenir qu'à M. Fouquet, à mettre mes gens à son service... »

Joffrey de Peyrac l'avait écoutée en silence. À la fin, il ricana.

– Le joli monde que voilà ! Et quand on pense qu'à l'époque M. Fouquet n'était qu'un obscur parlementaire ! Mais, par

son habileté financière, il pouvait déjà mettre les princes à son service. Maintenant le voici le plus riche personnage du royaume, avec M. Mazarin s'entend. Ce qui prouve qu'il y avait de la place pour tous deux au bon soleil de Sa Majesté. Alors, vous avez poussé l'audace jusqu'à vous emparer de ce coffret ? Vous l'avez caché ?

– Oui, je l'ai...

Une prudence instinctive lui ferma subitement les lèvres.

– Non, je l'ai jeté dans l'étang aux nénuphars du grand parc.

– Et croyez-vous que quelqu'un vous ait

soupçonnée de cette disparition ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas qu'on ait attaché une grande importance à ma petite personne. Pourtant je n'ai pas manqué de faire allusion à ce coffret devant le prince de Condé.

– Vraiment ? Mais c'était de la folie !

– Il fallait bien que j'obtienne pour mon père l'exemption des droits de passage pour les mulets. Oh ! c'est toute une histoire, dit-elle en riant, et je sais maintenant que vous y étiez indirectement mêlé. Mais je recommencerais volontiers des imprudences de ce genre, rien que pour revoir les têtes effarées de ces gens

pleins de morgue.

Lorsqu'elle lui eut fait le récit de son escarmouche avec le prince de Condé, son mari hocha la tête.

– Je m'étonne presque de vous voir encore vivante à mes côtés. En effet, vous avez dû paraître trop inoffensive. Mais c'est une chose dangereuse que d'être mêlée en comparse à ces intrigues des gens de cour. À l'occasion, supprimer une fillette ne les embarrasserait guère.

Tout en parlant, il se levait et Angélique le vit s'approcher d'une portière voisine

qu'il écarta brusquement. Il revint avec une expression de contrariété.

– Je ne suis pas assez lesté pour surprendre les curieux.

– Quelqu'un nous écoutait ?

– J'en suis certain.

– Ce n'est pas la première fois que j'ai l'impression que nos conversations sont épiées.

Il revint prendre sa place derrière elle. La chaleur s'appesantissait, mais soudain la ville se mit à vibrer des mille cloches qui tintaient pour l'angélus. La jeune femme se signa dévotement et murmura l'oraison à la Vierge Marie. La

marée sonore déferlait et, pendant un long moment, Angélique et son mari, qui étaient assis près de la fenêtre ouverte, ne purent échanger un mot. Ils restèrent donc silencieux, et cette intimité, dont les occasions se faisaient plus fréquentes entre eux, émouvait profondément Angélique.

« Non seulement sa présence ne me déplâit pas, mais je suis heureuse, se disait-elle étonnée.. S'il m'embrassait encore, est-ce que cela me serait désagréable ? »

Comme tout à l'heure, pendant la visite de l'évêque, elle avait conscience du regard de Joffrey sur sa nuque blanche.

– Non, ma chérie, je ne suis pas un magicien, murmura-t-il. J'ai peut-être reçu de la nature quelque pouvoir, mais surtout j'ai voulu apprendre. Comprends-tu ? reprit-il d'un ton câlin qui la charma. J'avais la soif d'apprendre toutes les choses difficiles : les sciences, les lettres, et aussi le cœur des femmes. Je me suis penché avec délectation sur ce mystère charmant. Derrière les yeux d'une femme, on croit qu'il n'y a rien et l'on découvre un monde. Ou bien on s'imagine un monde et on ne découvre rien... qu'un petit grelot. Qu'y a-t-il derrière tes yeux verts, qui évoquent les prairies naïves et l'océan tumultueux ?...

Elle l'entendit bouger, et la somptueuse chevelure noire glissa sur son épaule nue comme une fourrure tiède et soyeuse. Elle tressaillit au contact des lèvres que sa nuque penchée attendait inconsciemment. Les yeux clos, savourant ce baiser long, ardent, Angélique sentait venir l'heure de sa défaite. Alors, tremblante, rétive encore, mais subjuguée, elle viendrait, comme les autres, s'offrir à l'étreinte de cet homme mystérieux.

Chapitre 10

À quelque temps de là, Angélique revenait d'une promenade matinale sur les bords de la Garonne. Elle aimait à faire du cheval et y consacrait toujours quelques heures à l'aube, quand il faisait encore frais. Joffrey de Peyrac l'accompagnait rarement. Contrairement à la plupart des seigneurs, l'équitation et la chasse ne l'intéressaient guère. On eût pu croire qu'il redoutait les exercices violents, si sa réputation d'escrimeur n'eût été presque aussi célèbre que sa réputation de chanteur. Les voltiges qu'il exécutait malgré sa jambe infirme

tenaient, disait-on, du miracle. Il s'entraînait chaque jour dans la salle d'armes du palais, mais Angélique ne l'avait jamais vu tirer. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ignorait encore de lui, et parfois, avec une soudaine mélancolie, elle évoquait les paroles que l'archevêque lui avait glissées le jour de son mariage : « Entre nous, vous avez choisi un bien curieux mari. »

Ainsi, après un apparent rapprochement, le comte semblait avoir repris à son égard l'attitude respectueuse mais distante qu'il affectait les premiers temps. Elle le voyait très peu et toujours

en présence d'invités, et elle se demandait si la tumultueuse Carmencita de Mérecourt n'était pas pour quelque chose dans ce nouvel éloignement. En effet, après un voyage à Paris, la dame était revenue à Toulouse, où son exaltation mettait tout le monde sur le gril. Cette fois on affirmait très sérieusement que M. de Mérecourt l'enfermerait dans un couvent. S'il ne mettait pas sa menace à exécution, c'était pour des raisons diplomatiques. La guerre continuait avec l'Espagne, mais M. Mazarin qui, depuis longtemps, cherchait à négocier la paix, recommandait qu'on ne fit rien qui pût envenimer les susceptibilités espagnoles. La belle Carmencita

appartenait à une grande famille madrilène. Les fluctuations de sa vie conjugale avaient donc plus d'importance que les batailles rangées des Flandres, et tout se savait à Madrid, car malgré la rupture des relations officielles, des messagers secrets revêtus de déguisements variés : moines, colporteurs ou marchands, ne cessaient de franchir les Pyrénées.

Carmencita de Mérecourt étalait donc à Toulouse sa vie excentrique, et Angélique en était inquiète et froissée. Malgré l'aisance mondaine qu'elle avait acquise au contact de cette société brillante, elle restait au fond d'elle-

même simple comme une fleur des champs, rustique et facilement ombrageuse. Elle ne se sentait pas de taille à lutter contre une Carmencita et elle se disait parfois, mordue au cœur par la jalousie, que l'Espagnole était plus appariée qu'elle-même au caractère original du comte de Peyrac.

Il n'y avait que dans le domaine des sciences qu'elle se savait la première femme aux yeux de son mari.

Précisément, ce matin-là, en s'approchant du palais avec son escorte de pages, de seigneurs galants et de quelques jeunes filles amies dont elle

aimait à s'entourer, elle aperçut de nouveau, stationnant devant le porche, un carrosse aux armoiries de l'archevêque. Elle en vit descendre une longue silhouette austère vêtue de bure, puis un seigneur enrubanné, l'épée au côté, et qui paraissait avoir le verbe haut, car de fort loin l'écho de sa voix criant des ordres ou des injures leur parvenait.

– Ma parole, s'exclama Bernard d'Andijos qui était toujours l'un des fidèles suivants d'Angélique, il semble bien que voilà le chevalier de Germontaz, le neveu de monseigneur. Le Ciel nous préserve ! C'est un rustre, et le pire sot que je connaisse. Si vous m'en croyez, madame, passons par les jardins

pour éviter sa rencontre.

Le petit groupe obliqua sur la gauche et, après avoir laissé les montures à l'écurie, gagna l'orangerie, qui était un lieu fort agréable, entouré de jets d'eau. Mais, à peine les convives étaient-ils attablés devant une collation de fruits et de boissons glacées, qu'Angélique fut avertie par un page que le comte de Peyrac la demandait.

Dans la galerie d'entrée, elle trouva son mari en compagnie du gentilhomme et du moine aperçus tout à l'heure.

– Voici l'abbé Bécher, le distingué savant dont monseigneur nous a déjà entretenus, lui dit Joffrey. Et je vous présente

également le chevalier de Germontaz, neveu de Son Excellence.

Le moine était grand et sec. Les sourcils proéminents cachaient des yeux très rapprochés, au regard un peu inégal, qui brûlaient d'une lueur fiévreuse et mystique ; un long cou maigre aux tendons saillants, jaillissait de sa robe de bure. Son compagnon semblait là pour lui servir de repoussoir. Aussi joyeux vivant que l'autre était consumé dans la macération, le chevalier de Germontaz avait le teint fleuri et, pour ses vingt-cinq ans, un embonpoint déjà honorable. Une opulente perruque blonde cascadaît sur son habit de satin bleu garni de flots de rubans rosés. Sa

rhingrave était si ample et ses dentelles si abondantes que dans un tel débordement de frous-frous, son épée de gentilhomme semblait une incongruité. De la plume d'autruche de son large feutre, il balaya le sol devant Angélique, lui baisa la main, mais, en se redressant, il lui adressa une œillade si osée qu'elle en fut outrée.

– Maintenant que ma femme est là, nous pouvons nous rendre au laboratoire, dit le comte de Peyrac.

Le moine eut un sursaut et abaissa sur Angélique un regard surpris.

– Dois-je comprendre que Madame pénétrera dans le sanctuaire et assistera

aux entretiens et aux expériences auxquelles vous voulez bien m'associer ?

Le comte eut une grimace ironique et dévisagea son invité avec insolence. Il savait combien ses expressions impressionnaient ceux qui le voyaient pour la première fois, et il en jouait avec malice.

– Mon père, dans la lettre que j'adressais à monseigneur et où je consentais à vous recevoir, selon le désir qu'il m'avait maintes fois exprimé, je lui ai dit qu'il ne s'agirait en quelque sorte que d'une visite, et que pourraient y assister des personnes de mon choix. Or, il a mis à vos côtés M. le chevalier, pour le cas où

vos yeux ne verraient pas tout ce qu'il est désirable de voir.

– Mais, monsieur le comte, vous, un savant, vous n'ignorez pas que la présence d'une femme est en contradiction absolue avec la tradition hermétique qui assure qu'aucun résultat ne peut être atteint parmi des fluides contraires...

– Figurez-vous, mon père, que dans ma science les résultats sont toujours fidèles, et ne dépendent ni de l'humeur ni de la qualité des personnes présentes...

– Moi, je trouve cela très bien ! s'écria le chevalier d'un air réjoui. Je ne cache pas que j'ai plus de goût pour une jolie

dame que pour les noies et Tes vieux pots. Mais mon oncle a tenu à ce que j'accompagne Bécher, afin de m'instruire des devoirs de ma nouvelle charge. Oui, mon oncle va me payer une charge de grand vicaire sur trois évêchés ; seulement c'est un homme terrible. Il ne me l'accorde qu'à une condition, c'est que j'obtienne les ordres. J'avoue que je me serais contenté des bénéfices.

Tout en parlant, le petit groupe se dirigeait vers la bibliothèque, que le comte voulait présenter et montrer au préalable. Le moine Bécher, pour lequel cette visite était une aubaine depuis longtemps espérée, posait de multiples questions auxquelles Joffrey de Peyrac

répondait avec une patience résignée.

Angélique suivait derrière, escortée du chevalier de Germontaz. Celui-ci ne perdait pas une occasion de la frôler et de lui adresser des œillades provocantes.

« C'est vraiment un rustre, se dit-elle. Il ressemble à un gros cochon de lait paré de fleurs et de dentelles pour le réveillon. »

– Ce que je comprends mal, reprit la jeune femme à haute voix, c'est le rapport qu'une visite au laboratoire de mon mari peut avoir avec votre nouvelle charge ecclésiastique.

– Moi non plus, je le confesse, mais mon oncle me l'a expliqué longuement. Il paraît que l'Église est moins riche et moins puissante qu'elle n'en a l'air et surtout qu'elle ne devrait. Mon oncle se plaint aussi de la centralisation du pouvoir royal au détriment des droits des États tels que le Languedoc. On rogne de plus en plus ses attributions aux assemblées de l'Église et même du parlement local dont il est, comme vous le savez, le président. On y substitue l'autorité de l'intendant provincial et de ses sbires de la police, de la finance et de l'armée. Et, à cet envahissement des délégués irresponsables du roi, il voudrait opposer l'alliance des hauts personnages de la province. Or, il voit

votre mari, qui amasse une fortune colossale sans que ni la ville ni l'Église en retirent bénéfice.

– Mais, monsieur le chevalier, nous donnons aux œuvres.

– Ce n'est pas suffisant. C'est l'alliance qu'il voudrait.

« Pour un élève du grand inquisiteur, il manque de nuances, pensa Angélique, à moins que ce ne soit une leçon bien apprise ! »

– En somme, reprit-elle, monseigneur estime que toutes les fortunes de la province doivent être remises entre les mains de l'Église ?

– L'Église doit occuper la première place.

– Avec monseigneur à sa tête ! Vous prêchez très bien, savez-vous. Je ne m'étonne plus qu'on vous destine à l'éloquence sacrée. Vous ferez mes compliments à votre oncle.

– Je n'y manquerai pas, très aimable dame. Votre sourire est ravissant, mais je crois que vos yeux manquent de tendresse pour moi. N'oubliez pas que l'Église reste encore la première puissance, surtout dans notre Languedoc.

– Je vois surtout que vous êtes un apprenti vicaire convaincu, malgré vos rubans et vos dentelles.

– La richesse est un moyen convaincant. Mon oncle a su l'employer à mon égard. Je le servirai de mon mieux.

Angélique ferma sèchement son éventail. Elle ne s'étonnait plus que l'archevêque fit confiance à son gras neveu. Malgré leurs caractères opposés, leur ambition était la même.

Dans la bibliothèque, où des contrevents maintenaient la pénombre, quelqu'un bougea, et se plia en deux à leur approche.

– Tiens, que faites-vous là, maître Clément ? demanda le comte avec une nuance de surprise dans la voix. Personne n'entre ici sans ma permission,

et je ne croyais pas vous en avoir donné la clef ?

– Que Monsieur le Comte m'excuse ; je me livrais moi-même au ménage de cette pièce, ne voulant pas confier le soin de ces livres précieux à un grossier domestique. Avec empressement, il rassembla torchon, brosse et escabeau, et s'esquiva tout en ébauchant encore quelques courbettes.

– Décidément, soupira le moine, je comprends que je verrai ici des choses bien étranges : une femme dans un laboratoire, un valet dans la bibliothèque, touchant de ses mains impures les grimoires qui contiennent toutes sciences !... Enfin, je constate que

voire réputation n'en est pas moins grande ! Voyons ce que vous avez là ?

Il reconnut, reliés richement, les classiques de l'Alchimie, tels que : Principe de Conservation des Corps ou Momie, de Paracelse, Alchimie, du grand Albert, Hermetica, d'Hermann Curingus, Explication 1572, de Thomas Eraste, et enfin, ce qui le combla d'aise, son propre livre De la transmutation par Conan Bécher. Ce fut tout fait rasséréiné et remis en confiance que le moine suivit son hôte. Le comte fit sortir ses invités du palais et les emmena jusqu'à l'aile où se trouvait son laboratoire.

En approchant, les visiteurs virent fumer sur le toit une vaste cheminée surmontée d'un coude en cuivre ayant l'apparence d'un bec d'oiseau apocalyptique. Alors qu'ils arrivaient à proximité, l'appareil, avec un grincement dans leur direction, montra sa bouche noire par laquelle s'échappait une fumée fuligineuse. Le moine fit un saut en arrière.

– Ce n'est qu'une girouette de cheminée pour activer le tirage des fourneaux par le vent, expliqua le comte.

– Chez moi, par temps de vent, le tirage marche très mal.

– Ici, c'est le contraire, car j'utilise la dépression provoquée par le vent.

– Et le vent se met à votre service ?

– Exactement. Comme pour la marche d'un moulin à vent.

– Dans un moulin, monsieur le comte, le vent fait tourner des meules.

– Chez moi, les fourneaux ne tournent pas mais l'air se trouve aspiré.

– Vous ne pouvez pas aspirer l'air, puisqu'il est fait de vide.

– Vous verrez cependant que j'ai un tirage d'enfer.

Le moine se signa trois fois avant de passer le seuil derrière Angélique et le comte, tandis que le Noir Kouassi-Ba

saluait solennellement de son sabre courbe et le remettait au fourreau.

Dans le fond de la vaste salle, on voyait rougeoyer deux fours. Un troisième, identique, restait sombre. Devant les fours, se trouvaient des appareils bizarres faits de cuir et de fer, ainsi que des tuyaux de terre et de cuivre.

– Ce sont mes soufflets de forge quand je dois pousser le feu très fort, par exemple quand j'ai besoin de fondre le cuivre, l'or ou l'argent, expliqua Joffrey de Peyrac.

Des planches disposées en étagères couraient le long de la salle principale. Elles étaient encombrées de pots et de

fioles portant des étiquettes marquées de signes cabalistiques et de chiffres.

– J'ai là une réserve de produits divers : soufre, cuivre, fer, étain, plomb, borax, orpiment, réalgar, cinabre, mercure, pierre infernale, vitriol bleu et vert. En face, dans ces bonbonnes de verre, j'ai de l'oléum, de l'eau-forte et de l'esprit-de-sel.

« Sur le rayon le plus haut, vous voyez mes tubes et vaisseaux de verre, de fer, de grès verni, et plus loin des cornues et des alambics. Dans la petite salle du fond, voici des roches à or invisible, comme ce minerais arsenical, et diverses pierres donnant par fusion de l'argent. Voici de l'argent corné du Mexique, que

j'ai eu par un seigneur espagnol revenant de là-bas.

– Monsieur le Comte veut se moquer du pauvre savoir d'un moine en affirmant que cette matière cireuse est de l'argent, car je n'en vois pas un traître point.

– Je vous le ferai voir bientôt, dit le comte.

Il prit un gros morceau de charbon de bois sur un tas disposé à côté des fours. Il prit également dans un bocal placé sur un rayon une bougie de suif, l'alluma à la flamme de la braise, creusa avec une pointe de fer un petit trou dans le charbon, y disposa un pois de l'« argent corné » qui était, en effet, d'un gris-jaune

sale et semi-translucide, y ajouta un peu de borax qu'il nomma, puis saisissant un tube de cuivre recourbé, l'approcha de la flamme de la bougie et souffla adroitement celle-ci contre le petit trou rempli des deux substances salines. Elles fondirent, se boursouflèrent, changèrent de couleur, puis une série de globules métalliques apparurent qu'en soufflant plus fort le comte fondit en une seule lentille brillante. Il éloigna la flamme et sortit sur la pointe d'un couteau Te petit lingot étincelant.

– Voici de l'argent fondu que j'ai retiré devant vous de cette roche à l'aspect bizarre.

– Opérez-vous aussi simplement la

transmutation de l'or ?

– Je ne fais aucune transmutation ; je ne fais qu'extraire les métaux précieux des minerais qui les contiennent déjà, mais à un état non métallique.

Le moine parut peu convaincu. Il toussota et regarda autour de lui.

– Quels sont ces tuyaux et ces caisses pointues ?

– C'est une canalisation d'adduction d'eau à la manière chinoise pour faire des essais de lavage et capter l'or par le mercure dans les sables.

Hochant la tête, le religieux s'approcha avec circonspection d'un fourneau qui

ronflait, et dans lequel plusieurs creusets mijotaient, en partie au rouge.

– Je vois là certes une très belle installation, dit-il, mais rien qui de près ou de loin ressemble à l'« athanor » ou la célèbre « maison du poulet du sage ».

Peyrac éclata de rire à s'étouffer, puis, devenu plus calme, il s'excusa :

– Pardonnez-moi, mon père, mais la dernière collection de ces vénérables stupidités a été détruite par l'explosion de l'or tonnant dont monseigneur a été témoin l'autre jour.

Bécher eut une expression déférente :

– Monseigneur m'en a parlé en effet.

Ainsi vous arrivez à faire un or instable et qui éclate ?

– J'arrive à fabriquer même un mercure fulminant, pour ne rien vous cacher.

– Mais l'œuf philosophique ?

– Je l'ai dans ma tête !

– Vous blasphémez ! fit le moine avec agitation.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de poulet et d'œuf ? s'exclama Angélique. Personne ne m'en a jamais parlé.

Bécher lui jeta un regard méprisant. Mais, voyant que le comte de Peyrac

dissimulait un sourire et que le chevalier de Germontaz bâillait sans retenue, il se contenta faute de mieux de ce modeste auditoire.

– C'est dans l'œuf philosophique que s'accomplit le Grand œuvre, dit-il en vrillant son regard de feu dans les yeux candides de la jeune femme. La conduite du Grand œuvre se fait sur l'or purifié. Soleil, et l'argent fin. Lune, auquel on doit mêler du vif-argent, Mercure. L'hermétiste les soumet dans l'œuf philosophique ou matras scellé aux ardeurs croissantes et décroissantes d'un feu bien réglé, Vulcain. Ce qui a pour effet de développer dans le compost les puissances séminales de Vénus, dont la

Pierre philosophale, substance régénératrice, est l'espèce visible. Dès lors, les réactions vont se développer dans l'œuf suivant un ordre certain : elles permettent de surveiller la cuisson de la matière. Il importe surtout de prêter attention aux trois couleurs : noir, blanc, rouge qui indiquent respectivement la putréfaction, l'ablation et la rubéfaction de la pierre philosophale. Bref, l'alternance de mort et de résurrection, par où selon l'ancienne philosophie doit passer pour se reproduire toute substance qui végète.

« L'esprit du monde, médiateur obligatoire de lame et du corps universel, est la cause efficiente des

générations de tout ordre, celle qui vitalise les quatre éléments.

« Cet esprit est détenu dans l'or, mais, hélas ! il y demeure inactif et prisonnier. C'est au sage de le libérer.

– Et comment procédez-vous, mon père, pour le libérer, cet esprit qui est à la base de tout et qui est prisonnier de l'or ? demanda doucement Peyrac.

Mais l'alchimiste restait insensible à l'ironie. La tête rejetée en arrière, il suivait son vieux rêve.

– Pour le libérer, il faut la pierre philosophale. Mais celle-ci ne suffit pas encore. Il faut pouvoir donner

l'impulsion à l'aide de la poudre de projection, amorce du phénomène qui transformera tout en or pur.

Il resta silencieux un moment, plongé dans ses pensées.

– Après des années et des années de recherches, je crois pouvoir dire que je suis arrivé à certains résultats. Ainsi, joignant le mercure de philosophes, principe femelle, avec l'or qui est mâle, mais un or choisi pur et en feuilles, je mis ce mélange dans l'Athanor ou maison du Poulet du Sage, sanctuaire, tabernacle que tout laboratoire d'alchimiste doit posséder. Cet œuf, qui

était une cornue en forme d'ovale parfait et scellée hermétiquement afin que rien de la matière ne pût s'exhaler, fut placé par moi sur une écuelle pleine de cendres et mis au four. Dès lors ce mercure, par sa chaleur et son soufre intérieur excité par le feu que j'entretenais continuellement dans un degré et une proportion nécessaires, ce mercure arriva à dissoudre l'or sans violence et le réduisit à l'état d'atomes. Au bout de six mois j'obtins une poudre noire que je nommais ténèbres cimériques. Avec cette poudre, il me fut possible de transformer certaines parties d'objets de métal vif en or pur, mais, hélas, le germe vital de mon purum aurum n'était pas encore assez fort, car

je ne pus jamais les transformer en profondeur et complètement !

– Mais vous avez certainement essayé, mon père, de fortifier ce germe moribond ? interrogea Joffrey de Peyrac tandis qu'un éclair amusé brillait dans ses yeux.

– Oui, et à deux reprises je crois avoir été bien près du but. La première fois, voici comment je procédai. Je fis digérer pendant douze jours des suc de mercuriale, de pourpier et de chélidoine dans du fumier. Ensuite je fis distiller le produit et j'obtins une liqueur rouge. Je la remis dans le fumier. Il en naquit des vers qui se dévorèrent entre eux, hormis un qui demeura seul. Je nourris ce ver

unique avec les trois plantes précédentes jusqu'à ce qu'il fût devenu gros. Ensuite je le brûlai, le réduisis en cendres et mêlai sa poudre à de l'huile de vitriol ainsi qu'à la poudre des ténèbres cimériques. Mais celle-ci en fut à peine fortifiée.

– Pouah ! dit le chevalier de Germontaz avec dégoût.

Angélique jeta un regard effaré à son mari, mais celui-ci demeurait impassible.

– Et la seconde fois ? demanda-t-il.

– La seconde fois, j'eus un grand espoir. Ce fut lorsqu'un voyageur qui avait fait

nauffrage sur des rives inconnues me remit de la terre vierge qu'aucun homme avant lui n'avait foulée, m'assura-t-il. En effet, la terre absolument vierge renferme la semence ou le germe des métaux, c'est-à-dire la vraie pierre philosophale. Mais sans doute cette parcelle de terre n'était-elle pas tout à fait vierge, conclut le savant religieux d'un air piteux, car je n'obtins pas les résultats espérés.

Maintenant Angélique aussi avait envie de rire. Un peu précipitamment, afin de dissimuler son hilarité, elle interrogea :

– Mais vous-même, Joffrey, ne m'avez-vous pas raconté que vous aviez fait naufrage dans une île déserte, couverte

de brumes et de glaces ?

Le moine Bécher sursauta et, les yeux illuminés, saisit le comte de Peyrac par les épaules.

– Vous avez fait naufrage sur une terre inconnue ? Je le savais, je m'en doutais. Vous êtes donc celui dont parlent nos écrits hermétiques, celui qui revient de « la partie postérieure du monde, là où l'on entend gronder le tonnerre, souffler le vent, tomber la grêle et la pluie. C'est en ce lieu qu'on trouvera la chose si l'on cherche ».

– Il y avait un peu de votre description, fit nonchalamment le gentilhomme. J'ajouterai même une montagne de feu au

milieu de glaces qui me paraissaient éternelles. Pas un habitant. Ce sont les parages de la Terre de Feu. Je fus sauvé par un voilier portugais.

– Je donnerais ma vie et même mon âme pour un morceau de cette terre vierge, s'écria Bécher.

– Hélas ! mon père, j'avoue que je n'ai pas songé à en rapporter.

Le moine lui jeta un regard sombre et soupçonneux, et Angélique vit bien qu'il né le croyait pas.

Les yeux clairs de la jeune femme allaient de l'un à l'autre des trois

hommes qui se tenaient devant elle dans ce bizarre décor d'éprouvettes, de bocal. Appuyé au montant de briques d'un de ces fours, Joffrey de Peyrac, le Grand Boiteux du Languedoc, laissait tomber sur ses interlocuteurs un regard hautain et ironique. Il ne se gênait pas pour affirmer en quelle pauvre estime il tenait le vieux Don Quichotte de l'alchimie et le Sancho Pança enrubanné. En face de ces deux grotesques, Angélique le vit si grand, si libre et si extraordinaire qu'un sentiment excessif gonfla son cœur jusqu'à la douleur.

« Je l'aime, pensa-t-elle soudain. Je l'aime et j'ai peur. Ah ! qu'ils ne lui fassent pas de mal. Pas avant... Pas

avant... »

Craintive, elle n'osait achever son souhait : pas avant qu'il ne m'ait serrée dans ses bras...

Chapitre 11

– L'amour, dit Joffrey de Peyrac, l'art de l'amour est la très précieuse qualité de notre race. J'ai voyagé à travers bien des pays, et partout j'ai vu la chose admise. Réjouissons-nous, messieurs, et vous, mesdames, rengorgez-vous, mais prenons garde tous. Car rien n'est plus fragile que cette réputation si un cœur subtil et un corps savant ne viennent la soutenir.

Son visage, masqué de velours très noir dans l'encadrement de son abondante chevelure, se pencha et l'on vit étinceler

son sourire.

– Voilà pourquoi nous sommes réunis dans ce palais du Gai Savoir. Cependant, je ne vous invite pas à un retour dans le passé. J'évoquerai, certes, notre maître de l'Art d'Aimer qui jadis éveilla les cœurs des hommes au sentiment amoureux, mais nous ne délaierons pas ce que les siècles suivants ont offert à notre perfectionnement : ainsi de l'art de converser, d'amuser, de faire briller son esprit, ou bien encore, jouissance plus simple mais qui a son importance, du soin de la bonne chère et du bien boire pour mettre en disposition amoureuse.

– Ah ! cela me convient mieux, beugla le

chevalier de Germontaz. Le sentiment, peuh ! moi, je mange un demi-sanglier, trois perdreaux, six poulets, j'avale une bouteille de vin de Champagne, et allez, la belle, au lit !

– Et quand cette belle s'appelle Mme de Mont-maure, elle raconte que vous savez fort bien et bruyamment ronfler, mais qu'au lit c'est tout ce que vous savez faire.

– Elle raconte cela ? Oh ! la traîtresse ! Il est vrai qu'un soir, me trouvant alourdi...

Un éclat de rire général interrompit le gros chevalier, qui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, souleva le

couvercle d'argent d'un des plats et se saisit entre deux doigts d'une aile de volaille.

– Moi, quand je mange, je mange. Je ne suis pas comme vous, qui mélangez tout et cherchez à mettre du raffinement là où il n'y a pas besoin d'en mettre.

– Grossier pourceau, dit doucement le comte de Peyrac, avec quel plaisir je vous contemple ! Vous personnifiez si bien tout ce que nous bannissons de nos mœurs, tout ce que nous haïssons. Voyez, messieurs, et vous, mesdames, voici le descendant des barbares, de ces croisés qui vinrent à l'ombre de leurs évêques allumer des milliers de bûchers entre Albi, Toulouse et Pau. Ils étaient si

féroce­ment jaloux de ce pays char­mant où l'on chan­ta­it l'amour des dames, qu'ils le ré­dui­rent en cen­dres et firent de Tou­louse une ville in­tolé­rante, mé­fian­te, aux yeux durs de fanatisme. N'ou­bli­ons pas...

« Il ne devrait pas parler ainsi », pensa Angé­lique.

Car l'on riait, mais elle voyait briller, dans certains yeux noirs, une lueur cruelle. C'était une chose qui la surprenait toujours que la rancune de ces gens du Midi pour un passé vieux de quatre siècles. Mais l'horreur de la croisade des Albigeois avait dû être telle que l'on voyait encore dans les campagnes des mères menacer leurs

enfants d'appeler le terrible Montfort.

Joffrey de Peyrac aimait attiser cette rancœur, moins par fanatisme provincial que par horreur pour toute étroitesse d'esprit, grossièreté et stupidité. Assis à l'autre bout de l'immense table, Angélique le voyait dans un habit de velours cramoisi constellé de diamants. Son visage masqué et ses cheveux sombres rehaussaient la blancheur de son haut col de dentelles des Flandres, de ses manchettes et aussi de ses mains longues et vivantes, dont chaque doigt portait une bague.

Elle-même était en blanc, et cela lui rappelait singulièrement le jour de son mariage. Comme ce jour-là, les plus

grands seigneurs du Languedoc et de Gascogne étaient présents et garnissaient les deux grandes tables des banquets que l'on avait fait dresser dans la galerie du palais. Mais aujourd'hui ni vieillards ni ecclésiastiques dans cette brillante société. Maintenant qu'Angélique pouvait mettre un nom sur chaque visage, elle reconnaissait que la plupart des couples qui l'entouraient ce soir étaient illégitimes. Andijos avait amené sa maîtresse, une flamboyante Parisienne. Mme de Saujac, dont le mari était magistrat à Montpellier, penchait câlinement sa tête brune sur l'épaule d'un capitaine aux moustaches dorées. Quelques cavaliers, venus seuls, se rapprochaient des dames assez

audacieuses et indépendantes pour s'être rendues sans chaperon à la célèbre cour d'amour.

Une impression de jeunesse et de beauté se dégageait de ces hommes et de ces femmes luxueusement vêtus. Les flambeaux et les torchères faisaient briller l'or et les pierres précieuses. Les fenêtres de la salle étaient grandes ouvertes sur la tiède soirée printanière. Pour éloigner les moustiques, on brûlait dans des cassolettes des feuilles de citronnelle et d'encens et l'odeur s'en mêlait, capiteuse, à celle des vins. Angélique se sentait rustique et déplacée comme une fleur des champs dans un parterre de rosés.

Cependant, elle était très en beauté, et son maintien n'avait rien à envier à celui des plus grandes dames.

La main du petit duc de Forba des Ganges effleura son bras nu.

– Quelle douleur, madame, chuchota-t-il, qu'un tel maître vous possède ! Car je n'ai de regards que pour vous ce soir.

Elle lui donna, du bout de son éventail, un petit coup mutin sur les doigts.

– Ne vous empressez pas à mettre en pratique ce qu'on vous enseigne ici. Écoutez plutôt sagement les paroles d'expérience : foin de celui qui se hâte et tourne à tous les vents. N'avez-vous pas

remarqué combien votre voisine de droite a le nez mutin et la joue rosé ? Je me suis laissé dire que c'était une petite veuve qui ne demandait qu'à être consolée de la mort d'un très vieux et très grognon mari.

– Merci de vos conseils, madame.

– « Amour nouveau chasse l'ancien », dit maître Le Chapelain.

– Tout enseignement de votre bouche ravissante ne peut qu'être suivi. Laissez-moi baiser vos doigts et je vous promets de m'occuper de la petite veuve.

À l'autre extrémité de la table, une

discussion s'était engagée entre Cerbalaud et M. de Castel-Jalon.

– Je suis pauvre comme un gueux, disait ce dernier, et je ne cache pas que j'ai vendu un arpent de vigne pour me nipper décemment et venir en ces lieux. Mais je prétends que je n'ai pas besoin d'être riche pour être aimé pour moi-même.

– Vous ne serez jamais aimé avec délicatesse. Au plus votre idylle vaudra-t-elle celle d'un croyant qui caresse sa bouteille d'une main et sa mie de l'autre en songeant tristement aux gros sous péniblement gagnés qu'il lui faudra donner pour payer l'une et l'autre.

– Je prétends que le sentiment...

– Le sentiment ne se cultive pas dans la gêne...

Joffrey de Peyrac étendit les mains en riant.

– Paix, messieurs, écoutez le maître ancien dont l'humaine philosophie doit trancher tous nos débats. Voici par quelles paroles s'ouvre son traité de l'Art d'aimer : « L'amour est aristocratique. Pour s'occuper d'amour, il ne faut pas avoir souci de sa vie matérielle et il ne faut pas être pressé par celle-ci au point de compter le temps de chaque jour. » Donc soyez riches, messieurs, et comblez vos belles de bijoux. L'éclair d'un regard de femme devant une parure est bien proche de se

transformer en éclair d'amour. Personnellement, j'adore le regard qu'une femme parée jette à son miroir. Mesdames, ne protestez pas et ne soyez pas hypocrites. Appréciez-vous celui qui vous dédaigne au point de ne pas chercher à rendre plus éclatante votre beauté ?

Les dames rirent et murmurèrent.

– Mais, moi, je suis pauvre, s'écria Castel-Jalon lamentablement. Peyrac, ne sois pas si dur, rends-moi l'espoir !...

– Deviens riche !

– Facile à dire !

– Toujours facile à qui le veut. Au moins

alors ne sois pas avare. « L'avarice est le pire ennemi de l'amour. » Puisque tu es gueux, ne compte pas ton temps, ni tes prouesses, fais mille folies, fais rire surtout. « L'ennui est le ver rongeur de l'amour. »

« N'est-ce pas, mesdames, que vous préférez un bouffon à un solennel savant ?... Enfin, je te livre en ultime consolation ceci : « Le mérite seul rend digne d'amour... »

« Comme sa voix est belle et comme il parle bien », se disait Angélique. Le baiser du petit duc avait laissé sur ses doigts une brûlure. Docile, il s'était ensuite détourné d'elle et se penchait sur la petite veuve au teint rosé. Angélique

était seule et à travers la longue table et la fumée bleue des cassolettes son regard ne quittait pas la silhouette rouge du maître de maison. La voyait-il ? Lui lançait-il un appel derrière ce masque dont il avait voilé son visage blessé ? Ou bien désinvolte, indifférent, savourait-il seulement en épicurien comblé la joute délicate des mots ?

– Savez-vous que je suis très déconcerté, s'écria soudain le jeune duc de Forba des Ganges en se dressant à demi. C'est la première fois que j'assiste à une cour d'amour et je m'attendais, je l'avoue, à un agréable libertinage et non pas à m'entendre dire une parole d'une telle rigueur. « Le mérite seul rend digne

d'amour. » Nous faut-il devenir des petits saints pour conquérir nos dames ?

– Dieu vous en préserve, monsieur le duc, glissa la jeune veuve en riant.

– Le défi est sérieux, fit Andijos. M'aimeriez-vous coiffé d'une auréole, ma très chère ?

– Certes non.

– Pourquoi accordez-vous le mérite aux autels ? s'écria Joffrey de Peyrac. Le mérite c'est d'être fou, joyeux, pourfendeur, cavalier, rimeur et surtout – je vous attends là, messieurs – amant habile et toujours dispos. Nos pères opposaient l'amour courtois à l'amour

gaulois. Moi, je vous dirai : faisons notre ordinaire de l'un et de l'autre. Il faut aimer vraiment et complètement, c'est-à-dire charnellement. Il se tut, un instant, puis continua d'une voix plus sourde : Mais ne méprisons pas l'exaltation sentimentale qui, sans être étrangère au désir, le transcende et l'affine. C'est pourquoi j'estime que celui qui veut connaître l'amour doit sacrifier à cette discipline du cœur et des sens que recommande Le Chapelain :

« Un amant ne doit avoir qu'une seule amante. Une amante ne doit avoir qu'un seul amant. » Choisissez-vous, aimez-vous, séparez-vous quand la lassitude viendra, mais ne soyez pas de ces

amants volages qui pratiquent l'ivrognerie des passions, boivent de toutes les coupes à la fois et transforment les cours des royaumes en basses-cours.

– Par saint Séverin ! s'exclama Germontaz en émergeant de son assiette. Si mon oncle l'archevêque vous entendait, il en perdrait le jugement. Ce que vous dites ne ressemble à rien. Jamais on ne m'a appris de telles choses.

– On vous a appris si peu de choses, monsieur le chevalier !... Qu'y a-t-il donc dans mes paroles qui vous choque tant ?

– Tout. Vous prêchez la fidélité et le

libertinage, la décence et l'amour charnel. Et puis, tout à coup, comme si vous étiez en chaire, vous flétrissez « l'ivrognerie des passions ». Je soumettrai l'expression à mon oncle l'archevêque. Nul doute qu'il la ressorte dès dimanche prochain, en pleine cathédrale.

– Mes paroles sont de sagesse humaine. L'amour est ennemi des excès. En cela, comme lorsqu'il s'agit de faire bonne chère, préférons la qualité à la quantité. La limite du plaisir s'arrête où commencent l'effort et l'écœurement du dévergondage. Mais est-il capable de déguster un baiser savant celui qui bâfre comme un porc et boit comme un trou ?

– Dois-je me reconnaître dans cette description ? grommela le chevalier de Germontaz la bouche pleine.

Angélique pensa qu'au moins il n'avait pas mauvais caractère. Mais pourquoi Joffrey semblait-il le provoquer à plaisir ? Lui-même ne se dissimulait pas, pourtant, le danger de cette présence désagréable.

– L'archevêque nous envoie son neveu en espionnage, avait-il annoncé à sa femme, la veille du festin.

Et il avait ajouté légèrement :

– Savez-vous que la guerre est déclarée entre nous ?

– Que s'est-il passé, Joffrey ?

– Rien. Mais l'archevêque veut le secret de ma fortune, sinon ma fortune elle-même. Il ne me lâchera plus.

– Vous vous défendrez, Joffrey ?

– De mon mieux. Malheureusement, il n'est pas né encore celui qui pourra anéantir la bêtise humaine.

Les valets avaient ôté les plats. Huit petits pages entrèrent portant les uns des corbeilles de rosés, les autres des pyramides de fruits. Devant chaque convive furent déposées des assiettes contenant des dragées aux épices et

diverses confiseries.

– Vous me voyez bien aise de vous entendre parler si simplement de l'amour charnel, dit le jeune Cerbalaud. Figurez-vous que je suis follement amoureux et pourtant me voici seul dans cette assemblée. Je ne crois pas avoir manqué d'ardeur dans mes déclarations, et sans me vanter j'ai eu par instants l'impression que ma flamme était partagée. Mais, hélas ! mon amie est prude. Que j'ose un geste hardi et aussitôt j'en ai pour plusieurs jours de regards cruels et de froideur significative. Voici des mois que je tourne dans ce manège diabolique : la conquérir en lui prouvant ma flamme et

la perdre chaque fois que j'essaie de la lui prouver !...

La mésaventure de Cerbalaud amusa tout le monde. Une dame le saisit à pleins bras et l'embrassa sur la bouche. Quand le brouhaha fut un peu calmé, Joffrey de Peyrac dit avec gentillesse :

– Prends patience, Cerbalaud, et souviens-toi que les filles farouches sont celles qui peuvent atteindre aux plus grandes voluptés. Mais il leur faut un amant habile, afin de dénouer en elles je ne sais quel scrupule qui leur font confondre l'amour avec le péché. Méfie-toi aussi des demoiselles qui trop souvent confondent amour et mariage. Maintenant je te citerai quelques

préceptes : « En t'adonnant aux plaisirs de l'amour, n'outrepasse pas le désir de l'amante ; que tu donnes ou reçoives les plaisirs de l'amour, observe toujours une certaine pudeur. » Et enfin « sois toujours attentif au commandement des dames ».

– Je trouve que vous faites trop belle la part aux dames, protesta un gentilhomme qui reçut pour sa peine force coups d'éventail. À vous entendre, il faudrait sans cesse mourir à leurs pieds.

– Mais c'est très bien ainsi, approuva la maîtresse de Bernard d'Andijos. Savezvous comment, à Paris, nous nommons les jeunes gens qui nous font la cour, à nous autres Précieuses ? Des

« mourants ».

– Je ne veux pas mourir, fit Andijos d'un air sombre. Ce sont mes rivaux qui mourront.

– Doit-on laisser les dames faire tous leurs caprices ?

– Évidemment.

– Elles nous en mépriseront...

– Et nous tromperont...

– Doit-on admettre d'être trompé ?

– Certainement pas, dit Joffrey de Peyrac. Battez-vous en duel, messieurs, et tuez vos rivaux. « Qui n'est pas jaloux

ne peut pas aimer. » – « Un soupçon sur mon amante, ardeur d'aimer augmente ! »

– Ce Chapelain du diable a pensé à tout !

Angélique porta un verre à ses lèvres. Son sang circulait plus vite, et elle se mit à rire. Elle aimait la fin de ces repas parmi les gens du Sud, alors que tout à coup l'accent prenait l'éclat d'une fanfare, qu'on se lançait à la tête défis et galéjades et qu'un gentilhomme tirait son épée tandis qu'un autre accordait sa guitare.

– Chante ! Chante ! réclama-t-on soudain. La Voix du royaume.

Dans la loggia qui surplombait la galerie, les musiciens se mirent à jouer en sourdine. Angélique vit que la petite veuve avait posé sa tête sur l'épaule du petit duc. D'un doigt léger, elle cueillait des pastilles et les lui glissait entre les lèvres. Ils se souriaient.

Sur le ciel velouté, la lune apparut, ronde et limpide. Joffrey de Peyrac fit un signe et un valet alla de flambeau en flambeau pour souffler les bougies. Il fit très sombre, puis les yeux peu à peu s'habituaient à la douce clarté lunaire ; mais les voix s'étaient assourdies et dans le soudain recueillement on entendait les soupirs de couples enlacés. Déjà certains s'étaient levés. Ils erraient dans

les jardins ou dans les galeries ouvertes aux souffles embaumés de la nuit.

– Mesdames, dit encore la voix grave et harmonieuse de Joffrey de Peyrac, et vous, messieurs, soyez donc les bienvenus au palais du Gai Savoir. Quelques jours nous deviserons ensemble et mangerons à la même table. Des appartements vous sont préparés dans cette demeure. Vous y trouverez vins fins, pâtisseries et sorbets. Et lits confortables. Dormez-y seul si vous êtes d'humeur morose. Accueillez-y l'ami d'une heure... ou de votre vie, si bon vous semble. Mangez, buvez, faites l'amour... mais soyez discrets, car « l'amour ne doit point être divulgué

pour garder toute saveur ». Un conseil encore... et qui est pour vous, mesdames. Sachez que la paresse est aussi une des grandes ennemies de l'amour. Dans ces pays où la femme est encore l'esclave de l'homme, en Orient et en Afrique, c'est à elle qu'il incombe, le plus souvent, de se dépenser pour mener son maître au plaisir. On vous a fait la part trop belle, en effet, sous nos ci eux civilisés. Vous en abusez parfois en répondant à notre fougue par une langueur... qui n'est pas loin de la torpeur. Apprenez donc à vous prodiguer avec une vaillance dont la volupté vous récompensera : « Homme hâtif, femme passive, font les amants sans plaisir. » J'achèverai sur une confidence d'ordre gastronomique.

Messieurs, souvenez-vous que le vin de Champagne, dont quelques bouteilles rafraîchissent à votre chevet, a plus d'imagination que de constance. En d'autres termes, il est préférable de n'en pas trop boire pour se préparer au combat. Mais aucun vin n'est plus glorieux pour célébrer la victoire, reconforter d'une nuit heureuse et entretenir ardeur et force. Mesdames, je vous salue.

Il repoussa son fauteuil, croisa brusquement ses deux pieds sur la table et prenant sa guitare il se mit à chanter. Son visage masqué se tournait du côté de la lune. Angélique se sentait affreusement solitaire. Un monde ancien,

cette nuit-là, renaissait de ses cendres à l'ombre de la tour d'Arsézat. Toulouse la chaude retrouvait son âme. La volupté avait droit de cité, et Cette jeune femme pleine de sève et de jeunesse ne pouvait y demeurer insensible. On ne s'entretient pas impunément de l'amour et de ses délices sans céder à une langueur déjà propice. Maintenant presque tous les convives avaient quitté la salle. Quelques-uns encore dans l'embrasement des fenêtres, un verre de rossolis à la main, se livraient aux câlineries du badinage. Mme de Saujac embrassait son capitaine. La longue soirée tiède, adoucie encore par les vins tins, les mets délicats rehaussés d'épices choisies, la musique et les fleurs,

achevait son œuvre en livrant le palais du Gai Savoir à la magie de l'amour.

L'homme rouge continuait de chanter, mais lui aussi était solitaire.

« Qu'attend-il ? se disait Angélique. Que j'aie me jeter à ses pieds en lui disant : prends-moi. »

Un long frisson la secoua à cette pensée, et elle ferma les yeux. Elle n'était que trouble et contradictions. Alors que la veille encore l'avait vue prête à céder, elle se révoltait ce soir contre la séduction : « Il attire les jeunes femmes par des chants. » De loin cela avait paru si terrible, et de près c'était si merveilleux. Elle se leva, et sortit à son

tour en se disant qu'elle « échappait à la tentation ». Puis aussitôt, pensant que cet homme était son époux devant Dieu, elle secoua la tête désespérément. Elle se sentait perdue et craintive. Élevée raidement, elle demeurait timide devant une vie trop libre. Elle était d'un temps où toute faiblesse se payait de remords et de scrupules.

Telle femme qui, cette nuit, se livrerait gémissante à l'étreinte de son amant, demain courrait s'abattre en larmes dans un confessionnal, réclamerait les grilles d'un couvent et le voile pour expier ses fautes. Angélique sentait bien que ce n'était pas au mariage mais à l'amour que Joffrey de Peyrac voulait l'asservir. Elle

eût été mariée à un autre qu'il eût agi de même. Est-ce que la nourrice n'avait pas eu raison en disant que cet homme était au service du diable ?... En descendant le grand escalier, elle croisa un couple qui s'étreignait. La femme murmurait très vite comme une petite prière plaintive. Dans ce palais plein de soupirs, Angélique en robe blanche errait le long des jardins. Elle aperçut Cerbalaud, seul aussi, marchant à travers les allées et méditant, sans doute, aux discours qu'il tiendrait à son amie trop prude. Elle sourit.

« Pauvre Cerbalaud ! Restera-t-il fidèle à son amour, ou l'abandonnera-t-il pour une fille moins cruelle ?... »

D'un pas incertain, le chevalier de Germontaz descendait l'escalier. Il s'arrêta près d'Angélique en soufflant bruyamment.

– La peste soit de ces mômèries et mièvreries des gens du Sud ! Ma petite amie qui, jusqu'alors, s'était montrée de bon vouloir, vient de me planter un soufflet en travers la figure. Il paraît que je ne suis plus assez délicat pour elle.

– Il est vrai qu'entre un maintien paillard et un maintien ecclésiastique, vous avez le choix des attitudes. Ce dont vous souffrez, peut-être, c'est de ne pas avoir encore bien décidé de votre vocation.

Très rouge, il se rapprocha d'elle et elle

reçut son haleine avinée en plein visage.

– Ce dont je souffre, c'est de me faire banderiller comme un taureau par des petites mijaurées de votre espèce. Moi, les femmes, voilà comment je les traite.

Avant qu'elle eût pu ébaucher un mouvement de défense, il l'avait saisie rudement et il lui plantait sa bouche humide et grasse sur les lèvres. Elle se débattit, soulevée de dégoût.

Chapitre 12

– Monsieur de Germontaz, dit tout à coup une voix.

Affolée, Angélique aperçut au sommet de l'escalier la silhouette rouge du comte de Peyrac. Celui-ci portait la main à son masque et le rejetait en arrière. Elle vit le visage qu'il pouvait rendre terrible au point de faire frémir les plus endurcis, lorsqu'il en convulsait les traits déformés. Très lentement, en accentuant sa claudication, il descendit, mais à la dernière marche un éclair brilla, tandis qu'il tirait son épée.

Germontaz s'était reculé en titubant un peu. Derrière Joffrey de Peyrac, Bernard d'Andijos et M. de Castel-Jalon descendaient aussi. Le neveu de l'archevêque jeta un regard du côté des jardins et vit Cerbalaud, qui s'était rapproché. Il souffla bruyamment.

– C'est... c'est un piège, balbutia-t-il, vous voulez m'assassiner !...

– Le piège est en toi-même, pourceau ! répondit Andijos. Qui t'a prié de déshonorer la femme de ton note ?

Tremblante, Angélique chercha à ramener sur sa poitrine son corsage déchiré. Ce n'était pas possible ! Ils n'allaient pas se battre ! Il fallait

intervenir... Joffrey risquait la mort avec ce grand gaillard en pleine force !...

Joffrey de Peyrac continuait d'avancer, et soudain on eût dit qu'une souplesse de jongleur s'était emparée de ce long corps difforme. Lorsqu'il fut devant le chevalier de Germontaz, il lui appuya la pointe de son arme sur le ventre en disant simplement :

– Bats-toi.

L'autre, obéissant au réflexe d'une éducation militaire, tira son épée, et les fers se croisèrent. Quelques instants, la bataille fut serrée, tendue au point que par deux fois les coquilles s'entrechoquèrent et que les visages des

duellistes furent à quelques pouces l'un de l'autre.

Mais, chaque fois, le comte de Peyrac rompait avec vivacité. Il compensait par cette promptitude la gêne que lui occasionnait sa jambe. Lorsque Germontaz l'eut acculé dans l'escalier jusqu'à le contraindre à remonter plusieurs marches, il passa soudainement par-dessus la balustrade et le chevalier n'eut que le temps de se retourner pour lui faire face de nouveau. Ce dernier se fatiguait. Il connaissait à fond toutes les subtilités de l'escrime, mais ce jeu trop rapide le déconcertait. L'épée du comte lui fendit sa manche droite et lui égratigna le bras. Ce n'était

qu'une blessure de surface, mais qui saignait abondamment ; le bras atteint qui tenait l'épée ne tarda pas à s'engourdir. Le chevalier se battait avec une difficulté croissante. Dans ses gros yeux globuleux une panique apparut. Dans ceux de Joffrey de Peyrac, brûlant d'un feu sombre, il n'y avait aucune rémission. Angélique y lut l'arrêt de mort. Elle mordait ses lèvres jusqu'à crier de douleur, mais n'osait faire un mouvement. Brusquement, elle ferma les yeux. Il y eut une sorte de cri sourd et profond comme le han d'effort d'un bûcheron.

Lorsqu'elle regarda de nouveau, elle vit que le chevalier de Germontaz était

étendu tout de son long sur le dallage de mosaïque et que la garde d'une épée sortait de son côté. Le Grand Boiteux du Languedoc se penchait sur lui avec un sourire.

– Mômeries et mièvreries ! dit-il avec douceur.

Il reprit la poignée de l'arme, tira d'un grand geste. Quelque chose rejaillit avec un bruit mou, et Angélique vit sur sa robe blanche des éclaboussures de sang. Elle défaillit et dut s'appuyer au mur. Le visage de Joffrey de Peyrac s'inclinait vers le sien. Il était sillonné de sueur et sous l'habit de velours rouge elle voyait la maigre poitrine aller et venir comme un soufflet de forge. Mais les yeux,

attentifs, conservaient leur lueur incisive et allègre. Un lent sourire étira les lèvres du comte lorsqu'il rencontra le regard vert, noyé d'émoi.

Il dit impérieusement :

– Viens.

Le cheval suivait lentement le bord du fleuve, soulevant le sable du petit chemin sinueux. À distance, trois laquais armés assuraient la garde de leur seigneur, mais Angélique ne se rendait pas compte de leur présence. Il lui semblait qu'elle était absolument seule sous le ciel étoilé, seule dans les bras de

Joffrey de Peyrac, qui l'ayant jetée en travers de sa selle l'emmenait maintenant au pavillon de Garonne pour y vivre leur première nuit d'amour.

Au pavillon de Garonne, les domestiques, stylés par un maître difficile, demeuraient invisibles. La chambre était prête. Sur la terrasse une collation de fruits était préparée à côté du lit de repos et dans un bassin de bronze des flacons étaient mis au frais, mais tout semblait désert.

Angélique et son mari se taisaient. L'heure était au silence. Pourtant, lorsqu'il l'attira à lui avec une sombre

impatience, elle murmura :

– Pourquoi ne souriez-vous pas ? Êtes-vous toujours fâché ? Je vous assure que je n'ai pas voulu cet incident.

– Je le sais, chérie.

Il respira profondément et reprit d'une voix sourde :

– Je ne peux pas sourire, car j'ai trop attendu cet instant, et il m'étreint jusqu'à la douleur. Je n'ai jamais aimé aucune femme comme toi, Angélique, et il me semble que je t'aimais avant même de te connaître. Et lorsque je t'ai vue... C'était toi que j'attendais. Mais tu passais, hautaine, à portée de ma main, comme un

elfe des marais, insaisissable. Et je te faisais des aveux plaisants, de peur d'un geste d'horreur ou d'une moquerie. Jamais je n'ai attendu une femme si longtemps, ni n'ai déployé tant de patience. Et pourtant tu étais à moi. Vingt fois j'ai été sur le point d'user de violence, mais je ne voulais pas seulement ton corps, je voulais ton amour. Aussi lorsque je te vois là, tout à coup, enfin à moi, je t'en veux de tous les tourments que tu m'as infligés. Je t'en veux, répéta-t-il avec une passion brûlante. Elle soutint bravement l'expression du visage qui ne l'effrayait plus et sourit.

– Venge-toi, murmura-t-elle.

Il tressaillit, sourit à son tour.

– Tu es plus femme que je ne croyais.
Ah ! ne me provoquez pas ! Vous demanderez grâce, belle ennemie !

À partir de cet instant, Angélique cessa de s'appartenir. En retrouvant les lèvres qui déjà une fois l'avaient grisée, elle retrouvait ce tourbillon de sensations inconnues dont le souvenir avait laissé au fond de sa chair une nostalgie imprécise. Tout s'éveillait en elle, et avec la promesse d'un épanouissement que rien ne viendrait entraver, son plaisir prit peu à peu une acuité telle qu'elle en fut effrayée. Haletante, elle se rejetait en arrière, essayant d'échapper à ces mains dont chaque geste lui révélait

une source nouvelle de jouissance, et alors, comme émergeant d'un puits de douceur oppressante, elle voyait chavirer autour d'elle le ciel étoilé, la plaine embrumée où la Garonne étirait son ruban d'argent.

Saine et de santé superbe, Angélique était faite pour l'amour. Mais la révélation soudaine qu'elle avait de son propre corps la bouleversait et elle se sentait pressée, bousculée dans un assaut violent, plus encore intérieur qu'extérieur. Ce ne fut que plus tard, l'expérience venue, qu'elle put mesurer combien Joffrey de Peyrac avait fait trêve au contraire à la violence de son propre désir, afin d'apprivoiser

entièrement sa conquête.

Sans qu'elle en eût presque conscience, il la dévêtit, l'étendit sur le lit de repos. Avec une patience inlassable, il la ramenait vers lui, chaque fois plus soumise, chaude et plaintive, les yeux brillants de fièvre. Elle se débattait et se blottissait tour à tour, mais, lorsque cette émotion qu'elle ne pouvait contrôler eut atteint à son paroxysme, une subite détente se produisit en elle. Il parut à Angélique qu'un bien-être l'envahissait auquel se mêlait une excitation délicieuse et lancinante ; toute pruderie rejetée, elle s'offrit d'elle-même aux caresses les plus hardies ; les yeux clos elle se laissait couler sans révolte au

courant de la volupté. Elle ne se cabra pas contre la douleur, car déjà chaque parcelle de son corps appelait furieusement la domination du maître. Lorsqu'il la pénétra, elle ne cria pas, mais ses paupières s'ouvrirent démesurément et les étoiles du ciel printanier se reflétèrent dans ses yeux verts.

– Déjà ! murmura Angélique.

Allongée sur le lit de repos, elle reprenait vie. Un moelleux châle des Indes, jeté sur elle, protégeait son corps en sueur du souffle léger de la nuit. Elle regardait Joffrey de Peyrac qui, debout, très noir dans le clair de lune, versait le vin frais dans des coupes. Il se mit à

rire.

– Tout doux, ma mignonne ! Vous êtes trop neuve pour me permettre de pousser plus loin la leçon. Le temps viendra des longues délices. En attendant, buvons ! Car nous avons fait tous deux, ce soir, un ouvrage qui mérite récompense. Son délicieux visage levé vers lui, elle lui adressa un sourire dont elle ne savait pas encore toute la séduction, car en quelques instants une nouvelle Angélique venait de naître, épanouie, libérée.

Il ferma les yeux, comme ébloui. Lorsqu'il les rouvrit, il vit une expression d'angoisse sur le charmant visage.

– Le chevalier de Germontaz, murmura Angélique. Oh ! Joffrey ! J'avais oublié. Vous avez tué le neveu de l'archevêque !

Il l'apaisa d'une caresse.

– N'y pensez plus. La provocation a eu des témoins. C'est de passer outre que j'aurais été blâmé. L'archevêque lui-même, qui est de sang noble, ne pourra que s'incliner. Dieu ! ma chérie, chuchota-t-il, vos formes sont plus parfaites encore que je ne soupçonnais.

D'un doigt, il suivait la courbe blanche et ferme du jeune ventre. Elle sourit et poussa un long soupir de bien-être. On lui avait toujours dit que les hommes, après l'amour, étaient brutaux ou

indifférents...

Mais, décidément, Joffrey ne ressemblerait jamais aux autres hommes. Il vint se blottir près d'elle sur le lit de repos et elle l'entendit rire tout bas.

– Quand je pense que l'archevêque est en train de regarder du haut de sa tour de l'évêché le palais du Gai Savoir, et de vouer à l'enfer ma vie libertine ! S'il savait qu'à cette même heure je savoure les « coupables délices » avec ma propre femme, dont il a béni lui-même l'union !...

– Vous êtes incorrigible. Il n'a pas tort de

vous regarder avec soupçon, car, lorsqu'il y a deux manières de faire quelque chose, vous en imaginez une troisième. Ainsi vous pourriez ou commettre un adultère, ou accomplir bien sagement votre devoir conjugal. Non ! Il faut que vous entouriez votre nuit de noces de telles circonstances que j'éprouve dans vos bras une impression de culpabilité.

– Très agréable impression, n'est-ce pas ?

– Taisez-vous ! Vous êtes le diable ! Avouez, Joffrey, que si vous vous en tirez par une pirouette, la plupart de vos hôtes, ce soir, ne sont pas dans ce cas ! Avec quelle habileté vous les avez

précipités dans ce que monseigneur appelle le désordre... Je ne suis pas très sûre que vous ne soyez pas un être... dangereux !...

– Et vous, Angélique, vous êtes une adorable petite chanoinesse toute nue ! Et je ne doute pas qu'entre vos mains mon âme n'obtienne merci ! Mais ne boudons pas les douceurs de la vie. Tant d'autres peuples vivent d'autres mœurs et n'en sont pas moins généreux, ni heureux. En face de la grossièreté du cœur et des sens que nous cachons sous nos beaux habits, j'ai rêvé, pour mon plaisir, voir des femmes et des hommes s'affiner et donner au nom de France plus de grâce. Je m'en réjouis, car j'aime

les femmes, comme tout objet de beauté. Non, Angélique, mon bijou, je suis sans remords et je n'irai pas à confesse !...

Angélique ne pouvait être elle-même que devenue femme. Avant, elle n'était que rosé en bouton, à l'étroit dans sa chair qu'une goutte de sang maure pimentait d'un penchant pour l'ardeur charnelle.

Les jours qui suivirent et pendant lesquels se déroulèrent les festivités de la cour d'amour, il lui parut qu'elle avait été transplantée dans un monde nouveau où tout était plénitude et découvertes enchantées. Il lui semblait que le reste

de l'existence s'était effacé, que la vie s'était suspendue.

Elle devenait de plus en plus amoureuse. Son teint rosissait, son rire avait une hardiesse nouvelle. Chaque nuit, Joffrey de Peyrac la trouvait plus avide, plus empressée, et ses brusques refus de jeune Diane lorsqu'il voulait la plier à de nouvelles fantaisies, cédaient vite à un abandon plein d'entrain. Leurs hôtes paraissaient vivre dans le même climat de détente et de légèreté. Ils le devaient en partie à un miracle d'organisation, car le génie du comte de Peyrac n'oubliait aucun détail pour le confort et l'agrément de ses invités. Il était partout présent, désinvolte en apparence, et pourtant

Angélique avait l'impression qu'il ne pensait qu'à elle, qu'il ne chantait que pour elle. Parfois un soupçon de jalousie la poignait lorsqu'elle le voyait plongeant son noir regard dans les yeux hardis d'une coquette qui lui demandait conseil sur une subtilité de la carte du Tendre. Elle tendait l'oreille, mais elle devait reconnaître que son mari s'en tirait loyalement par une de ces pointes habiles voilées de compliment dont il avait le secret.

Ce fut avec un mélange de soulagement et de déception qu'au bout d'une huitaine de jours, elle vit les lourds carrosses armoriés tourner dans la cour du palais et reprendre le chemin de lointaines

gentilhommières, tandis que de belles mains chargées de dentelles s'agitaient aux portières. Les cavaliers saluaient de leurs feutres à plumes. Angélique, au balcon, faisait des signes d'adieu enjoués. Elle n'était pas fâchée de retrouver un peu de calme, et d'avoir désormais son mari tout à elle. Mais, secrètement, elle était attristée de voir finir ces journées délicieuses. On ne peut vivre deux fois dans une vie de tels moments de bonheur. Jamais – Angélique en avait soudain le pressentiment – jamais ne reviendraient ces semaines éblouissantes...

Dès le premier soir, Joffrey de Peyrac

s'enferma dans son laboratoire, où il n'avait pas pénétré depuis le début de la cour d'amour.

Cet empressement rendit Angélique furieuse et elle se tourna et se retourna de rage dans son grand lit, où elle l'attendit en vain.

« Voilà bien les hommes ! se dit-elle avec amertume. Ils daignent vous accorder un peu de temps en passant, mais rien ne les retient lorsque leurs petites manies personnelles sont en jeu. Pour les uns c'est le duel, pour certains c'est la guerre. Pour Joffrey ce sont ses cornues. Autrefois, cela m'intéressait qu'il m'en parlât, parce qu'il semblait alors avoir de l'amitié pour moi, mais

maintenant je déteste ce laboratoire ! »

Boudeuse, elle finit cependant par s'endormir.

Elle se réveilla à la clarté soudaine d'une chandelle et aperçut à son chevet Joffrey, qui achevait de se dévêtir. Elle s'assit brusquement et croisa ses bras autour des genoux.

– Est-ce bien nécessaire ? interrogea-t-elle. J'entends déjà les oiseaux du jardin s'éveiller. Ne pensez-vous pas que vous feriez mieux d'achever cette nuit si bien commencée dans votre appartement, en serrant sur votre cœur une cornue de verre bien pansue ?

Il rit sans aucune contrition.

– Je suis désolé, ma mie, mais j'étais plongé dans une expérience que je ne pouvais abandonner. Savez-vous que notre terrible archevêque est encore pour quelque chose là-dedans ? Pourtant il a accepté très dignement la mort de son neveu. Mais attention : Te duel est interdit. C'est un atout de plus dans son jeu. J'ai reçu l'ultimatum de révéler à son idiot de moine Bécher mon secret de la fabrication de l'or. Et, comme je ne peux décemment lui expliquer le trafic espagnol, j'ai décidé de l'emmener à Salsigne, où je le ferai assister à l'extraction même et à la transformation de la roche aurifère. Auparavant, je vais

rappeler le Saxon Fritz Hauër, et aussi envoyer un courrier à Genève. Bernalli rêvait d'être témoin de ces expériences, et il viendra sûrement.

– Tout cela ne m'intéresse pas, interrompit Angélique avec humeur. Moi, j'ai sommeil.

Avec ses cheveux qui lui voilaient à demi le visage et sa petite chemise dont le volant de dentelle glissait sur son bras nu, elle avait conscience de ne pas afficher une attitude aussi rigoureuse que ses paroles.

Il caressa l'épaule douce et blanche, mais d'un mouvement prompt elle lui enfonça ses dents pointues dans la main.

Il lui lança une tape et avec une feinte colère la renversa en travers du lit. Ils luttèrent un moment. Bien vite Angélique succomba à la force de Joffrey de Peyrac, qu'elle éprouvait chaque fois avec la même surprise. Cependant son humeur restait rebelle et elle se débattait sous l'étreinte. Puis son sang se mit à circuler plus vite. Une étincelle voluptueuse s'alluma au très profond d'elle-même et se répandit dans tout son être. Elle continua de s'agiter, mais elle recherchait avec une curiosité haletante la surprenante sensation qu'elle venait d'éprouver. Son corps s'embrasait. Les ondes du plaisir l'entraînaient de sommets en sommets dans un délire qu'elle n'avait jamais éprouvé encore.

La tête renversée sur le bord du lit, lèvres entrouvertes, Angélique évoquait soudain les ombres d'une alcôve dorée par la lueur d'une lampe. Elle avait dans l'oreille une plainte douce et déchirante, et elle croyait l'entendre avec une acuité saisissante. Elle reconnut tout à coup sa propre voix. Au-dessus d'elle, dans la lueur grise de l'aube, elle voyait ce visage de faune qui souriait et qui, les yeux brillants, à demi clos, écoutait le chant qu'il avait su faire naître.

– Oh ! Joffrey, soupira Angélique, il me semble que je vais mourir. Pourquoi est-ce toujours plus merveilleux ?

– Parce que l'amour est un art où l'on se perfectionne, belle amie, et que vous

êtes une merveilleuse élève...

Repue, elle cherchait maintenant le sommeil en se blottissant contre lui. Comme le torse de Joffrey paraissait brun dans les dentelles de la chemise !... Et que cette odeur de tabac était donc enivrante !

Chapitre 13

Environ deux mois plus tard, une petite troupe de cavaliers que suivait un carrosse aux armoiries du comte de Peyrac, gravissait une route corniche vers le petit bourg de Salsigne dans l'Aude.

Angélique, que ce voyage avait d'abord enchantée, commençait à se sentir fatiguée. Il faisait très chaud et il y avait beaucoup de poussière. Et surtout le bercement du pas de son cheval l'ayant portée à la méditation, elle avait d'abord observé sans complaisance le moine

Conan Bécher qui, monté sur une mule, laissait pendre ses longues jambes maigres et ses pieds chaussés de sandales, puis elle avait réfléchi aux conséquences de la rancune entêtée de l'archevêque. Enfin Salsigne évoquant pour elle la silhouette noueuse de Fritz Hauër, elle avait réfléchi à la lettre de son père, que le Saxon lui avait apportée en débarquant à Toulouse avec son chariot, sa femme et ses trois blonds enfants qui, malgré leur temps passé au Poitou, ne parlaient qu'un rugueux patois germanique.

Angélique avait beaucoup pleuré en recevant cette lettre, car son père lui annonçait la mort du vieux Guillaume

Lützen. Elle était allée se cacher dans un coin obscur et avait sangloté des heures entières. Même à Joffrey, elle n'eût pu expliquer ce qu'elle ressentait et pourquoi son cœur se brisait lorsqu'elle imaginait le vieux visage barbu avec ses pâles yeux sévères, mais qui avaient su être si doux jadis pour la petite Angélique. Cependant, le soir, son mari l'ayant caressée et câlinée très doucement, sans lui poser de questions, sa peine s'était un peu atténuée. Le passé était le passé.

Mais la lettre du baron Armand avait fait surgir des petits fantômes pieds nus et les cheveux pleins de paille, dans les couloirs glacés du vieux château de

Monteloup où l'été les poules se mettaient à l'ombre.

Le baron se plaignait aussi. La vie continuait d'être difficile, bien que chacun eût le nécessaire grâce au commerce des mulets et aux générosités du comte de Peyrac. Mais le pays avait été ravagé par une affreuse famine ; cela, ajouté aux tracasseries des gabelous contre les faux-sauniers, avait amené la révolte des habitants du Marais. Émergeant tout à coup de leurs roseaux, ils avaient pillé plusieurs bourgs, refusé l'impôt et tué des commis et agents de perception. Il avait fallu envoyer contre eux les soldats du roi et les poursuivre « filant comme anguilles dans les

chenaux ». Il y avait eu beaucoup de pendus au coin des routes. Angélique réalisait tout à coup ce que cela signifiait que d'« être » l'une des plus grandes fortunes de la province. Elle avait oublié ce monde oppressé, hanté par la crainte des taxes et des exactions. Est-ce que dans l'éblouis sèment de son bonheur et de son luxe elle n'était pas devenue très égoïste ? Peut-être l'archevêque se serait-il montré moins tracassier si elle avait su le séduire en s'occupant de ses bonnes œuvres ?

Elle entendit soupirer le pauvre Bernalli.

– Quelle route ! C'est pire que nos Abruzzes ! Et votre beau carrosse là-

dedans. Il n'en restera que bûchettes. C'est un véritable crime !

– Je vous ai pourtant supplié d'y monter, dit Angélique. Il aurait au moins servi à quelque chose.

Mais le galant Italien protesta, non sans toucher ses reins douloureux.

– Fi, signora, un homme digne de ce nom ne saurait se prélasser dans un carrosse, tandis qu'une jeune dame voyage à cheval.

– Vos scrupules sont surannés, mon pauvre Bernalli. Maintenant on ne fait plus tant de manières. Enfin, tel que je commence à vous connaître, je suis sûre

qu'il vous suffira d'apercevoir notre machinerie hydraulique, basculant et projetant de l'eau, pour vous guérir de vos courbatures.

Le visage du savant s'illumina.

– Vraiment, madame, vous vous souvenez de ma marotte pour cette science que j'appelle l'hydraulique ? Votre mari n'a pas manqué de m'allécher en me signalant qu'il avait construit à Salsigne une machine pour élever l'eau d'un torrent coulant dans une gorge profonde. Il ne m'en fallait pas plus pour me jeter de nouveau sur les routes. Je me demande s'il n'a pas découvert là le mouvement perpétuel.

– Vous vous abusez, mon cher, dit derrière eux la voix de Joffrey de Peyrac, il ne s'agit que d'un modèle imitant ces béliers hydrauliques dont j'ai vu des exemples en Chine, et qui peuvent élever l'eau de cent cinquante toises et plus. Tenez, voyez là-bas. Nous arrivons.

Ils se trouvèrent bientôt sur la rive d'un petit gave torrentiel et purent apercevoir une sorte de caisse à bascule qui pivotait subitement autour d'un axe pour projeter périodiquement, en une belle parabole, une fusée d'eau à très grande hauteur. Cette fusée d'eau retombait dans une espèce de bassin situé en surélévation d'où elle descendait ensuite

très doucement, recueillie par des canalisations en bois. Un arc-en-ciel artificiel nimbait cette machinerie de ses irisations multicolores, et Angélique trouva le bélier hydraulique très joli, mais Bernalli parut déçu et dit avec ressentiment :

– Vous perdez là dix-neuf vingtièmes du débit de votre gave. Ceci n'a absolument rien à voir avec le mouvement perpétuel !

– Je me moque de perdre du débit et de la force, observa le comte. Ce que j'y vois, c'est que j'ai de l'eau à la hauteur et le petit débit me suffit pour concentrer ma roche aurifère broyée.

On remit au lendemain la visite de la mine. Des logements modestes mais suffisants avaient été préparés par le capitoul du village. Un chariot avait apporté lits et malles. Peyrac laissa les maisons à la disposition de Bernalli, du moine Bécher et d'Andijos, qui naturellement était de la partie.

Lui-même préférait l'abri d'une grande tente à double toit, qu'il avait rapportée de Syrie.

– Je crois que nous avons hérité des croisades l'habitude de camper. Par cette chaleur et dans ce pays, qui est le plus sec de toute la France, vous verrez, Angélique, que l'on y est bien mieux que dans une construction de pierres et de

terre battue.

En effet, le soir venu, elle savoura l'air frais qui descendait des montagnes. Les pans de la tente, relevés, laissaient apercevoir le ciel rosi par le couchant, et l'on entendait, sur les bords du Gave, les chants tristes et solennels des mineurs saxons. Joffrey de Peyrac semblait soucieux, contre son habitude.

– Je n'aime pas ce moine ! s'exclama-t-il soudain avec violence. Non seulement il ne comprendra rien, mais il interprétera tout selon sa mentalité tortueuse. J'aurais préféré encore m'expliquer avec l'archevêque, mais celui-ci veut un « témoin scientifique ». Ah ! ah ! Quelle plaisanterie ! Tout vaudrait mieux que ce

fabricant de patenôtres.

– Pourtant, protesta Angélique un peu choquée, j'ai entendu dire que bien des savants distingués étaient aussi des religieux.

Le comte retint mal un geste d'agacement.

– Je ne le nie pas, et je vais même plus loin. Je dirai que pendant des siècles l'Église a conservé le patrimoine culturel du monde. Mais actuellement elle se dessèche dans la scolastique. La science est livrée à des illuminés prêts à nier des faits qui crèvent les yeux, du moment qu'ils ne peuvent trouver un raccroc théologique à un phénomène qui

n'a qu'une explication naturelle.

Il se tut et, attirant brusquement sa femme contre sa poitrine, il lui dit une parole qu'elle ne devait comprendre que plus tard :

– Vous aussi, je vous ai choisie comme témoin.

Le lendemain matin, le Saxon Fritz Hauër se présenta pour conduire les visiteurs à la mine d'or.

Celle-ci consistait en une grosse excavation formant carrière au pied du contrefort de Corbières. Une énorme lentille de terrain de cinquante toises de

long et de quinze toises de large était décapée, et sa masse grise était débitée à l'aide de coins de bois et de fer, en blocs de moindre importance, chargés ensuite sur des chariots et transportés aux meules.

D'autres pilons hydrauliques attirèrent particulièrement l'attention de Bernalli. Ils étaient faits d'un revêtement de feuilles de fer sur des sabots de bois, eux-mêmes basculant lorsqu'un caisson se trouvait rempli d'eau et perdait l'équilibre.

– Quelle perte de puissance de l'eau, soupira Bernalli, mais quelle simplicité d'installation du point de vue de la suppression de main-d'œuvre. Est-ce

encore une de vos inventions, comte ?

– Je n'ai fait qu'imiter les Chinois, où ces installations existent, m'a-t-on affirmé là-bas, depuis trois ou quatre mille ans. Ils s'en servent surtout pour décortiquer le riz, qui est leur nourriture habituelle.

– Mais où est l'or dans tout cela ? observa judicieusement le moine Bécher. Je ne vois qu'une poudre grise et lourde, certes, que vos manœuvres tirent de cette roche verte et grise broyée.

– Vous allez avoir la démonstration à la fonderie saxonne.

Le petit groupe passa en contrebas, où

des fours catalans couverts étaient installés dans un hangar sans murs.

Des soufflets actionnés chacun par deux gamins envoyaient une haleine brûlante et suffocante. Des flammes livides, exhalant une odeur d'ail très prononcée, jaillissaient par instants des gueules ouvertes des fours, laissant une sorte de vapeur fuligineuse et lourde qui se déposait tout alentour sous forme de neige blanche. Angélique prit de cette neige dans sa main et voulut en porter à la bouche, à cause de ce goût d'ail qui l'intriguait.

Comme un gnome surgi des enfers, un monstre humain en tablier de cuir lui donna un coup violent sur la main pour

arrêter son geste.

Avant qu'elle ait pu réagir, le gnome éructa :

– Gift, Gnädige Dame.[7](#)

Indécise, Angélique s'essuyait la main, tandis que le regard du moine Bécher s'appesantissait sur elle.

– Chez nous, fit-il doucement, les alchimistes travaillent avec un masque.

Mais Joffrey avait aussi entendu et intervenait :

– Chez nous, il n'y a justement aucune alchimie, quoique tous ces ingrédients ne soient pas à manger, bien sûr, ni

même à toucher. Faites-vous des distributions régulières de lait à toute votre compagnie, Fritz ? interrogea-t-il en allemand.

– Les six vaches ont précédé notre arrivée ici, altesse !

– Bon, et n'oubliez pas que ce n'est pas pour le vendre, mais pour le boire.

– Nous ne sommes pas dans le besoin, altesse, et aussi nous tenons à rester en vie le plus longtemps possible, dit le vieux contremaître bossu.

– Peut-on savoir, monseigneur, quelle est cette matière en fusion pâteuse que j'entrevois dans ce four d'enfer ?

demanda Bécher en se signant.

– C'est ce même sable lourd lavé et séché que vous avez vu extraire de la mine.

– Et c'est cette poudre grise qui, selon vous, contient de l'or ? Je n'y ai pas vu briller la moindre paillette, même tout à l'heure dans la traînée de la lavée par l'eau.

– C'est pourtant bien de la roche aurifère. Apportez-en une pelletée, Fritz.

L'ouvrier enfonça sa pelle dans un énorme tas de sable granulé gris vert, à l'aspect vaguement métallique.

Avec précaution, Bécher en répandit

dans le creux de sa main, la renifla, la goûta en la recrachant aussitôt et déclara :

– Vitriol d'arsenic. Poison violent. Mais rien à voir avec de l'or. D'ailleurs l'or vient de gravier et jamais de roche. Et la carrière que nous avons vue tout à l'heure, ne tient pas un atome de gravier.

– C'est très exact, distingué confrère, confirma Joffrey de Peyrac, qui ajouta à l'adresse du contremaître saxon :

– Si c'est le moment, ajoute ton plomb !

Il fallut cependant attendre encore assez longtemps. La masse dans le four rougissait de plus en plus, fondait et

bouillonnait. Les vapeurs lourdes et blanches continuaient de fumer, se déposant partout, même sur les vêtements, en enduits blancs et pulvérulents.

Puis, quand il n'y eut presque plus de fumée et que les flammes diminuèrent, deux Saxons en tablier de cuir amenèrent sur une charrette plusieurs lingots de plomb et les basculèrent dans la niasse pâteuse.

Le bain se liquéfia et s'apaisa. Le Saxon le remua avec un long bois vert. Des bouillons s'en échappèrent, puis une écume monta. Fritz Hauër écuma plusieurs fois avec d'énormes passoires et des crochets de fer. Puis il remua

encore. Enfin le contremaître se pencha au niveau d'une ouverture qui se trouvait pratiquée en contrebas de la cuve du four. Il retira le bouchon de grès qui l'obstruait, et un filet argenté se mit à couler dans des lingotières préparées d'avance. Curieux, le moine s'en approcha, puis dit :

– Tout cela n'est jamais que du plomb.

– Nous sommes toujours d'accord, confirma M. de Peyrac.

Mais soudain le moine poussa un cri strident :

– Je vois les trois couleurs !

Il haletait et indiquait des irisations de

refroidissement du lingot. Ses mains tremblaient et il bredouillait :

– Le Grand œuvre, j'ai vu le Grand œuvre !

– Il devient fou, le bon moine, observa Andijos sans respect pour l'homme de confiance de l'archevêque.

Avec un sourire, Joffrey de Peyrac expliqua :

– Les alchimistes en tiennent toujours à leur apparition des « trois couleurs » dans l'obtention de la pierre philosophale et de la transmutation des métaux. Ce n'est pourtant qu'un phénomène sans grande importance,

apparenté à celui de l'arc-en-ciel après la pluie.

Soudain, le moine tomba à genoux devant le mari d'Angélique. Bégayant, il le remerciait de l'avoir fait assister à l'« œuvre de sa vie ».

Agacé de cette manifestation ridicule, le comte dit sèchement :

– Relevez-vous, mon père. Vous n'avez précisément rien vu encore, et vous allez pouvoir vous en rendre compte par vous-même. Il n'y a là aucune pierre philosophale, et je le regrette pour vous.

Le Saxon Fritz Hauër suivait la scène avec une expression de réticence sur sa

curieuse face pigmentée de poussière et d'éclats de roches.

– Mubich das Blei durchbrennen vor allen diesen Herrschaften ?[8](#) demanda-t-il.

– Fais comme s'il n'y avait que moi seul.

Angélique vit le lingot encore tiède empoigné avec des torchons mouillés et poussé dans un chariot. On le transporta jusqu'à un petit four installé au-dessus d'une forge déjà très rouge.

Les briques de la cavité centrale du four, constituant une sorte de creuset ouvert, étaient très blanches, légères et poreuses. Elles étaient fabriquées avec

des ossements d'animaux dont les cadavres amoncelés dans le voisinage dégageaient une puanteur de charnier. Celle-ci, mêlée aux odeurs d'ail et de soufre, rendait l'atmosphère assez pénible à respirer.

De rouge qu'il était de chaleur et d'excitation, le moine Bécher devint livide en apercevant le tas d'ossements, et il se mit à se signer et à marmotter des exorcismes. Le comte ne put se retenir de rire et dit à Bernalli :

– Voyez donc l'effet de nos travaux sur ce moderne savant. Quand je pense que la coupellation sur cendre d'os était un jeu d'enfants au temps des Romains et des Grecs !

Toutefois, Bécher ne se déroba pas devant le spectacle terrifiant. Très pâle et continuant d'égrener son chapelet, il demeura les yeux fixés sur les préparatifs du vieux Saxon et de ses adjoints.

L'un d'eux ajoutait des braises dans la forge et l'autre activait le soufflet à pédale, pendant que le plomb commençait à fondre d'un coup, pour se rassembler ensuite dans le centre de l'excavation ronde constituée par des briques d'os du four. Quand tout fondit, on força le feu encore et le plomb se mit à fumer. Sur un signe du vieux Fritz, un gamin apparut portant un soufflet dont le bout était engagé dans un morceau de

tube de terre réfractaire. Il posa cette pointe au bord de la cuve et se mit à souffler du vent froid à la surface rouge sombre du pain de plomb fondu.

Soudain, avec un bruit sifflant, l'air soufflé contre le métal liquide s'illumina et s'agrandit. La tache lumineuse augmenta d'intensité, passa au blanc éclatant et s'étendit à l'ensemble du métal.

Avec hâte, les jeunes aides enlevèrent alors toute braise incandescente au-dessous du four. Les gros soufflets s'arrêtèrent également.

La coupellation se poursuivit seule : le métal était bouillonnant et éblouissait

par sa vue. De temps en temps, il se recouvrait d'un voile sombre, puis ce voile se déchirait en formant des plaques obscures dansant à la surface du liquide illuminé, et lorsqu'une de ces îles flottantes arrivait au bord du bain, comme par magie elle était happée par les briques, et la surface apparaissait plus nette et plus éclatante. Simultanément, le ménisque de métal diminuait à vue d'œil. Puis il se réduisit à la taille d'une grande crêpe, devint plus sombre et s'embrasa d'un éclair subit. À ce moment Angélique vit nettement que le métal restant frémissait violemment et enfin se figeait et devenait très sombre.

– C'est le phénomène de l'éclair décrit par Berzélius, qui a beaucoup travaillé sur la coupellation et le « départ », dit Bernalli. Mais je suis très heureux d'avoir assisté à une opération métallurgique que je ne connaissais que livresquement.

L'alchimiste ne disait rien. Son regard était absent et vague. Cependant, Fritz saisissait la galette avec une pince, puis la trempait dans l'eau et la présentait à son maître, jaune et brillante.

– Or pur, murmura avec respect le moine alchimiste.

– Pourtant il n'est pas absolument pur, dit Peyrac. Sinon nous n'aurions pas vu le

phénomène de l'éclair, qui trahit la présence de l'argent.

– Je serais curieux de savoir si cet or résiste à l'esprit-de-nitre et aussi à l'esprit-de-sel ?

– Évidemment, puisque c'est de l'or véritable !

Remis de son émotion, le religieux demanda s'il pouvait avoir un petit échantillon de ce produit pour le remettre à son bienfaiteur l'archevêque.

– Prenez donc pour lui cette galette d'or brut tiré des entrailles de nos Corbières, dit le comte de Peyrac, et faites-lui bien comprendre que cet or vient d'une roche

qui en contient déjà, et que c'est à lui de découvrir sur ses terres quelque gisement qui le rendra riche.

Conan Bécher enveloppa soigneusement le précieux gâteau, pesant au moins deux livres, dans un mouchoir et ne répondit rien.

Le voyage de retour fut coupé par un incident minime en apparence, mais qui, par la suite, devait jouer un certain rôle dans la vie d'Angélique et de son mari. À mi-route de Toulouse, le deuxième jour du voyage, le cheval bai qu'elle montait se mit à boiter, blessé par un silex de la route caillouteuse. Il n'y avait

pas de cheval de rechange, à moins d'en retirer un du carrosse, qui en comportait quatre ; mais Angélique eût cru déchoir en montant une grossière bête de trait. Elle se réfugia donc dans le carrosse où Bernalli, piètre cavalier, avait déjà pris place. Le voyant ainsi rompu pour la moindre promenade, Angélique l'admirait d'autant plus d'entreprendre ces longs voyages pour venir contempler un bélier hydraulique ou discuter de la pesanteur des corps. De plus, banni de plusieurs pays, l'Italien était pauvre et voyageait sans valets, sur des chevaux de louage. Malgré le mouvement de tangage de la voiture, il était ravi de ce qu'il appelait un « remarquable confort », et quand Angélique lui

demanda en riant une petite place il retira avec confusion ses jambes, qu'il avait étendues sur la banquette.

Le comte et Bernard d'Andijos caracolèrent pendant quelque temps à côté du carrosse, mais la route était étroite et très poudreuse, ils durent suivre à distance, à cause de la poussière soulevée par l'équipage. Deux valets à cheval précédaient celui-ci.

La route devenait de plus en plus étroite et en lacet. À la sortie d'un tournant, le carrosse s'arrêta avec un grincement, et ses occupants virent un groupe de cavaliers qui paraissait leur barrer le passage.

– Ne vous inquiétez pas, madame, dit Bernalli en mettant la tête à la portière, ce ne sont que les laquais d'un autre équipage qui vient en sens inverse.

– Mais nous n'allons jamais pouvoir nous croiser sur cette corniche, s'écria Angélique.

Les valets des deux partis s'injuriaient copieusement. Les nouveaux venus, avec beaucoup d'insolence, prétendaient faire reculer le carrosse de M. de Peyrac et, pour bien montrer qu'ils estimaient avoir droit de passage en premier chef, l'un des laquais commença à distribuer de grands coups de fouet qui touchèrent un peu au hasard les gens du clan opposé et les chevaux de l'attelage. Les bêtes se

cabrèrent, la voiture oscilla et Angélique eut l'impression qu'ils allaient verser dans le ravin. Elle ne put s'empêcher de pousser un cri.

Joffrey de Peyrac arrivait sur ces entrefaites. Il eut une expression terrible et, allant jusqu'à l'homme au fouet, il le fustigea de sa cravache en pleine face. À ce moment, la seconde voiture arrivait et stoppait dans un grincement d'essieux. Il en jaillit un gros homme apoplectique, engoncé d'un jabot de dentelles et de rubans, et qui était aussi couvert de poudre que de poussière. Les apprêts de sa toilette joints à la sueur du voyage composaient un curieux mélange. Il agita une canne à pomme d'ivoire, nouée d'une

rosette de satin, et s'écria :

– On ose frapper mes gens ! Ignorez-vous, espèce de cavalier butor, que vous avez affaire au président du parlement de Toulouse, baron de Massenau, seigneur de Pouillac et autres lieux ?... Je vous prie de vous écarter et de nous laisser passer.

Le comte se retourna et salua avec grandiloquence.

– Très heureux. Êtes-vous parent d'un sieur Massenau, clerk de notaire, dont on m'a parlé ?

– Monsieur de Peyrac ! s'exclama l'autre, un peu déconcerté.

Mais sa colère, échauffée par l'ardeur d'un soleil à son zénith, ne s'apaisa pas pour autant et son visage tourna au violet.

– Pour être fort récente, je vous ferai remarquer que ma noblesse est aussi authentique que la vôtre, comte ! Je pourrais vous montrer les quittances de la chambre du roi certifiant mon anoblissement.

– Je vous fais confiance, messire Massenau. La société geint encore de vous avoir hissé si haut.

– Je veux que vous me rendiez compte de cette allusion. Que me reprochez-vous ?

– Ne croyez-vous pas que le lieu est mal choisi pour une telle discussion ? demanda Joffrey de Peyrac, qui avait de la peine à maîtriser son cheval agacé par la chaleur et ce gros homme rouge gesticulant devant lui, une canne à la main.

Mais le baron de Massenau ne se tenait pas pour battu.

– Cela vous va bien de parler de la chose publique, Monsieur le Comte ! Alors que vous ne daignez même plus paraître aux assemblées du parlement.

– Je ne m'intéresse plus à un parlement sans autorité. Je n'y rencontrerais qu'arrivistes et parvenus, avides

d'acheter leurs titres de noblesse à M. Fouquet ou au cardinal Mazarin. Et ceci, en détruisant les dernières libertés locales du Languedoc.

– Monsieur, je représente un des plus hauts fonctionnaires de la justice du roi. Le Languedoc est depuis longtemps pays d'État, rattaché à la couronne. Il est malséant de parler devant moi des libertés locales.

– Il est malséant pour le mot même de liberté de le prononcer devant vous. Vous êtes incapable d'en comprendre le sens. Vous n'êtes bon qu'à vivre des subsides du roi. C'est ce que vous appelez le servir.

– C'en est déjà une façon, tandis que vous...

– Moi, je ne lui demande rien, mais je lui envoie sans aucun retard les impôts de mes gens, et je les lui paie en bel or sorti de mes terres ou gagné par commerce. Savez-vous, monsieur Massenau, que sur le million de livres que rapporte le Languedoc, je figure pour le quart ? Avis aux quatre mille cinq cents gentilshommes et aux onze mille bourgeois de la province.

Le président du parlement n'avait retenu qu'une chose.

– Gagné par commerce ! s'écria-t-il d'un ton scandalisé. Ainsi c'est donc vrai,

vous commercez ?

– Je commerce et je produis. Et j'en suis fier. Car je n'ai pas le goût de tendre la main au roi.

– Ah ! vous faites bien le dédaigneux, monsieur de Peyrac ! Mais souvenez-vous de ceci : c'est la bourgeoisie et les nouveaux nobles qui représentent l'avenir et la force du royaume.

– Vous m'en voyez charmé, ironisa le comte en retrouvant son ton persifleur. Que la nouvelle noblesse fasse donc ses classes en ayant la courtoisie de s'écarter pour laisser passer ce carrosse où Mme de Peyrac s'impatiente.

Mais le nouveau baron, entêté, trépignait dans la poussière et le crottin.

– Il n'y a aucune raison pour que je m'écarte le premier. Je vous répète que ma noblesse vaut la vôtre.

– Mais moi, je suis plus riche que vous, gros magot, s'écria Joffrey avec éclat. Et puisque seul l'argent compte pour les bourgeois, en bien, écarterez-vous, monsieur Massenau, laissez passer la fortune.

Il se lança en avant, bousculant les valets du magistrat. Celui-ci n'eut que le temps de se rejeter sur le côté pour éviter le carrosse aux armoiries du comte. Le cocher, qui n'attendait qu'un

signe de son maître, était trop heureux de triompher de cette valetaille de roturier.

Au passage, Angélique entrevit la figure cramoisie du sieur Massenau qui, brandissant sa canne enrubannée, criait :

– Je ferai un rapport... Je ferai deux rapports... Mgr d'Orléans, le gouverneur du Languedoc, sera avisé... et le Conseil du roi.

Un matin, en entrant avec son mari dans la bibliothèque du palais, Angélique découvrit Clément Tonnel, le maître d'hôtel, qui, sur des tablettes de cire, était occupé à inscrire des titres de

livres. Comme la première fois où il s'était laissé surprendre, il parut embarrassé et chercha à dissimuler ses tablettes et son poinçon.

– Mâtin, vous semblez décidément vous intéresser au latin ! s'écria le comte qui était plus surpris que contrarié.

– J'ai toujours été attiré par les études, monsieur le comte. Mon aspiration eût été de devenir clerc de notaire, et c'est pour moi une grande joie d'appartenir à la maison non seulement d'un grand seigneur, mais d'un distingué savant.

– Ce ne sont pas mes livres sur l'alchimie qui pourront vous instruire en matière de droit, fit Joffrey de Peyrac en

fronçant les sourcils, car les façons cauteleuses du serviteur ne lui avaient jamais plu. Seul de tous les gens de sa maison il ne le tutoyait pas.

Lorsqu'il fut sorti, Angélique dit avec ennui :

– Je n'ai pas à me plaindre du service de ce Clément, mais je ne sais pourquoi, sa présence me pèse de plus en plus. Lorsque je le regarde, j'ai l'impression qu'il me rappelle quelque chose de désagréable ; pourtant je l'ai amené avec moi du Poitou.

– Bah ! dit Joffrey en haussant les épaules, il manque un peu de discrétion, mais du moment que sa passion du

savoir ne l'entraîne pas à aller fouiner dans mon laboratoire...

Angélique resta inexplicablement tourmentée, et à plusieurs reprises au cours de la journée, le visage grêlé par la petite vérole du maître d'hôtel vint troubler ses pensées.

À quelque temps de là, Clément Tonnel demanda un congé pour retourner à Niort afin d'y traiter des questions d'héritage. « Il ne finira donc jamais d'hériter », pensa Angélique. Elle se souvenait qu'il avait déjà dû quitter une place pour cette même raison. Me Clément promettait d'être de retour le mois suivant, mais en

le voyant arrimer avec beaucoup de soin le harnachement de son cheval, Angélique eut le pressentiment qu'elle ne le reverrait pas de sitôt. Sur le point de lui confier une lettre pour sa famille, elle y renonça.

Lorsqu'il fut parti, elle fut prise d'un désir irraisonné de revoir Monteloup et sa campagne. Pourtant son père ne lui manquait pas. Bien qu'elle fût devenue heureuse, elle lui gardait une vague rancune pour son mariage. Ses frères et sœurs étaient dispersés. Le vieux Guillaume était mort et, d'après les lettres qu'elle recevait, elle devinait que les tantes devenaient hargneuses et radoteuses, et la nourrice de plus en plus

autoritaire. Sa pensée effleura un instant le souvenir de Nicolas ; Nicolas avait disparu du pays après le mariage d'Angélique. À force de s'interroger, Angélique s'aperçut qu'elle était hantée par l'idée de retourner là-bas pour se rendre au château du Plessis et constater si le fameux coffret au poison était toujours enfermé dans sa cachette de la fausse tourelle. Il n'y avait aucune raison pour qu'il n'y fût plus. On ne pourrait le découvrir qu'en démolissant le château. Pourquoi cette vieille affaire revenait-elle la tracasser tout à coup ? Les antagonismes de l'époque étaient déjà lointains. M. Mazarin, le roi et son jeune frère étaient toujours en vie. M. Fouquet avait obtenu la puissance sans le crime.

Et ne parlait-on pas d'un retour en grâce
du prince de Condé ?

Elle secoua ses chimères et retrouva
bientôt la tranquillité.

Chapitre 14

L'air était à la joie, aussi bien dans la maison d'Angélique que dans le royaume. Et l'archevêque de Toulouse, occupé par de plus importants soucis, faisait trêve au guet soupçonneux dont il entourait son rival le comte de Peyrac. En effet, Mgr de Fontenac venait d'être convoqué, ainsi que l'archevêque de Bayonne, pour escorter M. Mazarin dans son voyage dans les Pyrénées.

La France entière se répétait la

nouvelle : dans un apparat à faire trembler le monde, M. le cardinal s'en allait vers une île de la Bidassoa, en Pays Basque, négocier la paix avec les Espagnols. C'en serait donc fini de la guerre éternelle, renaissant chaque année avec les fleurs du printemps. Mais plus encore que cette nouvelle tant espérée, un projet incroyable remplissait d'aise jusqu'au plus humble artisan du royaume. En gage de paix, l'Espagne altièrre acceptait d'offrir son infante en épouse au jeune roi de France. Aussi bien, en dépit des réticences et des coups d'œil jaloux, chacun se rengorgeait des deux côtés des Pyrénées, car dans l'Europe du moment, entre l'Angleterre en révolte, la poussière des petites principautés

allemandes et italiennes, ou ces peuples roturiers qu'on appelait les « marins » : Flamands et Hollandais, seuls ces deux princes étaient dignes l'un de l'autre. À quel autre roi pouvait-on destiner l'infante, fille unique de Philippe IV, pure idole au teint de nacre, élevée dans l'ombre austère des sombres palais ?

Et pour devenir l'épouse de ce jeune prince de vingt ans, espoir d'une des plus grandes nations, quelle princesse offrait autant de garanties de noblesse et d'avantages d'alliance ?...

Naturellement, les cours de province commentaient avec passion cet événement, et les dames de Toulouse disaient que le jeune roi pleurait

beaucoup en secret, car il était follement amoureux d'une petite amie d'enfance, la brune Marie Mancini, nièce du cardinal. Mais la raison d'État s'imposait. En l'occurrence le cardinal montrait de façon éclatante que pour lui la gloire de son royal pupille et le bien du royaume primaient tout.

Il voulait la paix comme suprême réussite des intrigues que ses mains italiennes nouaient depuis des années. Sa famille fut impitoyablement écartée. Louis XIV épouserait l'infante.

Ainsi, avec huit carrosses pour sa personne, dix chariots pour ses bagages,

vingt-quatre mulets, cent cinquante serviteurs en livrée, cent cavaliers, deux cents fantassins, le cardinal descendait vers les rives d'émeraude de Saint-Jean-de-Luz. Au passage, il réclama les archevêques de Bayonne et de Toulouse avec tout leur train, afin d'ajouter à l'apparence somptueuse de la délégation. Cependant, de l'autre côté des montagnes, don Luis de Haro, le représentant de Sa Majesté Très Catholique, opposant à tant de luxe une simplicité hautaine, traversait les plateaux de Castille en n'emportant dans ses coffres que des rouleaux de tapisseries dont les scènes rappelleraient à qui de droit la gloire de l'antique royaume de Charles Quint.

Personne ne se pressait, aucun des deux ne voulant arriver le premier, et être réduit à l'humiliation d'attendre l'autre. On finit par piétiner mètre par mètre, et par un miracle de l'étiquette, l'italien et l'Espagnol atteignirent le même jour, à la même heure, les rives de la Bidassoa. Ensuite le temps passa dans l'indécision. Qui mettrait le premier la barque à l'eau pour rejoindre la petite île des Faisans au milieu du fleuve où devait avoir lieu la rencontre. Chacun trouva la solution qui devait ménager son orgueil. Le cardinal et don Luis de Haro se firent dire simultanément qu'ils étaient malades. Le piège ayant échoué par un trop grand accord, il fallut attendre décemment que ces « maladies » fussent terminées, mais

aucun ne voulait guérir. Le monde trépignait. La paix se ferait-elle ? Le mariage se ferait-il ? On commentait le moindre geste.

À Toulouse, Angélique ne suivait les choses que de loin. Elle était tout à la joie d'un événement personnel, qui lui semblait bien plus important que le mariage du roi. En effet, son entente avec Joffrey se resserrant chaque jour, elle s'était mise à souhaiter ardemment d'avoir un enfant. Alors seulement, lui semblait-il, elle serait vraiment sa femme. Il avait beau lui affirmer qu'il n'avait jamais aimé une femme au point de lui montrer son laboratoire et de lui

parler mathématiques, elle restait sceptique et avait des crises de jalousie rétrospective qui le faisaient rire et d'ailleurs le ravissaient secrètement.

Elle avait appris à connaître la sensibilité de ce caractère audacieux, à mesurer le courage qu'il avait déployé pour dominer sa laideur et son infirmité. Elle l'admirait d'avoir réussi une telle gageure. Il lui semblait que, beau et invulnérable, elle n'eût pu l'aimer aussi passionnément. Elle voulait lui donner un enfant pour le combler. Les jours passant, elle commençait à craindre d'être stérile. Enfin, lorsque, au début de l'hiver 1658, elle se trouva enceinte, elle pleura de bonheur.

Joffrey ne cacha pas son enthousiasme et sa fierté. Cet hiver-là, alors qu'on s'agitait dans les préparatifs du mariage royal non encore décidé, mais où tous les seigneurs de la province espéraient se rendre, la vie fut très calme au palais du Gai Savoir. Entre ses travaux et sa jeune femme, le comte de Peyrac faisait trêve à la vie mondaine qu'il avait maintenue jusqu'alors dans sa demeure. Enfin, et sans en parler à Angélique, il profitait de l'absence de l'archevêque pour reprendre en main la vie publique de Toulouse, au grand contentement d'une partie des capitouls et de la population.

Pour la naissance, Angélique se rendit

dans un petit château que le comte possédait en Béarn, sur les contreforts des Pyrénées, et où il faisait plus frais qu'en ville. Naturellement, les futurs parents discutaient, beaucoup à l'avance, du prénom que l'on donnerait à ce fils, héritier des comtes de Toulouse. Joffrey voulait l'appeler Cantor ainsi que le célèbre troubadour du Languedoc Cantor de Marmont, mais comme il naquit en pleine fête, alors que les Jeux floraux se décernaient à Toulouse, on l'appela Florimond.

Ce fut un petit garçon brun aux abondants cheveux noirs. Pendant quelques jours, Angélique lui garda vaguement rancune de l'angoisse et des

douleurs de l'accouchement. La sage-femme lui affirmait cependant que, « pour un premier », les choses s'étaient fort bien passées. Mais Angélique avait été rarement malade et ignorait la douleur physique. Au cours des longues heures d'attente, elle se sentit peu à peu submergée par cette souffrance élémentaire, et son orgueil se cabra. Elle était seule sur une route où ni l'amour ni l'amitié ne pouvait l'aider, maîtrisée par l'enfant inconnu qui déjà la revendiquait entièrement. Les visages qui l'entouraient devenaient étrangers.

Cette heure préfigura pour elle l'atroce solitude qu'elle devait un jour affronter. Elle ne le sut pas, mais son être en eut

l'avertissement, et pendant vingt-quatre heures Joffrey de Peyrac fut inquiet de sa pâleur, de son mutisme et de son sourire contraint.

Puis, le soir du troisième jour, comme Angélique se penchait curieusement sur le berceau où dormait son fils, elle reconnut un visage aux traits ciselés que lui avait révélé parfois le profil intact de Joffrey. Elle imagina un sabre cruel s'abattant sur cette frimousse d'angelot, le corps gracile projeté par une fenêtre, brisé dans la neige où pleuvaient des flammes.

La vision fut si nette qu'elle cria d'horreur. Saisissant le nouveau-né, elle le serra convulsivement sur sa poitrine.

Ses seins étaient douloureux, car le lait montait, et la sage-femme les avait bandés étroitement. Les dames de qualité n'allaitaient pas leurs enfants. Une jeune nourrice, drue et saine, devait emmener Florimond dans ses montagnes où il passerait les premières années de son existence. Mais, lorsque la sage-femme revint, ce soir-là, dans la chambre de l'accouchée, elle leva les bras au ciel, car Florimond y tétait de fort bon cœur le sein de sa propre mère.

– Madame, vous êtes folle ! Comment faire passer votre lait maintenant ? Vous allez avoir les fièvres et le sein dur.

– Je le nourrirai moi-même, fit Angélique farouchement. Je n'ai pas

envie qu'on me le jette par une fenêtre !

On parla avec scandale de cette noble dame qui agissait comme une paysanne. Finalement, il fut convenu que la nourrice ferait quand même partie de la maison de Mme de Peyrac. Elle compléterait l'allaitement de Florimond, dont l'appétit était vorace.

Sur ces entrefaites, et alors que cette question de lait agitait jusqu'au capitoul du petit village béarnais dépendant du château, on vit arriver Bernard d'Andijos. Le comte de Peyrac avait fini par le nommer premier gentilhomme de sa maison et venait de l'envoyer à Paris

pour y préparer son hôtel en vue d'un voyage qu'il comptait faire dans la capitale.

De retour, Andijos avait filé directement à Toulouse pour y représenter le comte aux festivités des Jeux floraux.

On ne l'attendait pas en Béarn. Il paraissait très agité. Jetant les brides de son cheval à un laquais, il monta quatre à quatre l'escalier et fit irruption dans la chambre d'Angélique. Celle-ci était étendue dans son lit, tandis que Joffrey de Peyrac, assis au bord de la fenêtre, grattait sa guitare en fredonnant.

Andijos n'accorda aucun regard à ce tableau familial.

– Le roi arrive ! s'écria-t-il haletant.

– Où cela ?

– Chez vous, au Gai Savoir, à Toulouse !...

Puis il se laissa tomber dans un fauteuil et s'épongea.

– Voyons, dit Joffrey de Peyrac après avoir joué un petit air sur sa guitare pour laisser le nouveau venu reprendre son haleine, ne nous affolons pas. On m'a bien dit que le roi, sa mère et la cour s'étaient mis en route pour rejoindre le cardinal à Saint-Jean-de-Luz, mais pourquoi passeraient-ils par Toulouse ?

– C'est toute une histoire ! Il paraît qu'à

force de se faire des politesses, don Luis de Haro et M. Mazarin n'ont pas encore abordé le sujet du mariage. D'ailleurs les rapports, dit-on, s'aigrieraient. On se cabre au sujet de M. de Condé. L'Espagne veut qu'on l'accueille à bras ouverts et qu'on oublie non seulement les trahisons de la Fronde, mais que ce prince de sang français a été pendant plusieurs années un général espagnol. La pilule est amère et difficile à avaler. L'arrivée du roi, dans ces conditions, serait grotesque. Mazarin a conseillé de voyager. On voyage. La cour se rend à Aix, où la présence du roi apaisera sans doute la révolte qui vient d'éclater. Mais tout ce beau monde passe par Toulouse. Et vous n'êtes pas là ! Et l'archevêque

n'est pas là ! Les capitouls sont affolés !...

– Ce n'est pourtant pas la première fois qu'ils reçoivent un grand personnage.

– Il faut que vous soyez là, supplia Andijos. Je suis venu moi-même vous chercher. Il paraît qu'en apprenant qu'on passerait par Toulouse le roi aurait dit : « Enfin je vais connaître ce Grand Boiteux du Languedoc dont on me rebat les oreilles ! »

– Oh ! je veux partir pour Toulouse, s'écria Angélique en bondissant sur son lit.

Mais elle se rejeta en arrière avec une

grimace de douleur. Elle était vraiment encore trop ankylosée et affaiblie pour entreprendre un voyage par les mauvaises routes de montagne et supporter les fatigues d'une réception princière. Ses yeux se remplirent de larmes de déception.

– Oh ! le roi à Toulouse ! Le roi au Gai Savoir, et je ne verrai pas cela !...

– Ne pleurez pas, ma chérie, dit Joffrey. Je vous promets d'être si empressé et si aimable qu'on ne pourra faire autrement que de nous inviter au mariage. Vous verrez le roi à Saint-Jean-de-Luz et non en voyageur poussiéreux, mais dans toute sa gloire.

Tandis que le comte sortait pour donner des ordres au sujet de son départ le lendemain à l'aube, le brave Andijos s'employa à la consoler.

– Votre mari a raison, ma belle. La cour ! Le roi ! Bah ! qu'est-ce que tout cela ! Un seul repas au Gai Savoir vaut grandement une fête du Louvre. Croyez-moi, j'ai été au Louvre et j'y ai eu si froid dans l'antichambre du Conseil que la goutte me gelait au nez. À croire que le roi de France n'a pas de forêts pour y couper son bois. Quant aux officiers de la maison royale, je leur ai vu des chausses trouées à faire baisser les yeux des filles de la reine, qui pourtant ne sont pas timides.

– On dit beaucoup que le cardinal-précepteur n'a pas voulu habituer son royal pupille à un luxe qui était hors de proportion avec les moyens du pays ?

– Je ne sais pas quelles étaient les intentions du cardinal, qui ne s'est jamais privé pour son compte d'acheter diamants bruts ou taillés, tableaux, « librairies », tapisseries, estampes. Mais je crois que le roi, sous des airs timides, est impatient de secouer cette tutelle. Il en a assez de la soupe aux fèves et des remontrances de sa mère. Il en a assez de revêtir les malheurs de la France pillée, et cela se comprend quand on est un beau garçon et roi pardessus le marché. Le temps n'est pas loin

où il va secouer sa crinière de lion.

– Comment est-il ? décrivez-le-moi, demanda Angélique impatiente.

– Pas mal ! Pas mal ! Il a de la prestance, de la majesté. Mais d'avoir tant couru de ville en ville au temps de la Fronde, il est resté plus ignorant qu'un valet, et s'il n'était pas roi je vous dirais que je le crois un peu sournois. De plus, il a eu la petite vérole et son visage est tout grêlé.

– Oh ! vous essayez de me décourager ! s'écria Angélique, et vous parlez comme un de ces diables de Gascons, de Béarnais ou d'Albigeois qui se demandent toujours pourquoi l'Aquitaine

n'est pas restée un royaume indépendant du royaume de France. Pour vous, il n'y a que Toulouse et votre soleil. Mais, moi, je meurs d'envie de connaître Paris et de voir le roi.

– Vous le verrez à son mariage. Peut-être cette cérémonie sonnera-t-elle la vraie majorité de notre souverain. Mais, si vous remontez vers Paris, arrêtez-vous à Vaux pour y saluer M. Fouquet. Voilà le vrai roi de l'heure. Quel luxe, mes amis ! Quelle splendeur !

– Ainsi, vous aussi, vous êtes allé courtiser ce financier véreux et sans éducation ? interrogea le comte de Peyrac qui rentrait.

– Indispensable, mon cher. Non seulement la chose est nécessaire pour être reçu partout à Paris, car les princes sont à sa dévotion, mais j'avoue que la curiosité me dévorait de voir dans son cadre le grand argentier du royaume, qui est certainement maintenant la première personnalité du pays après Mazarin.

– Allez-y plus hardiment et ne craignez pas de dire : avant Mazarin. Chacun sait que le cardinal ne trouve aucun crédit auprès des prêteurs de fonds lorsqu'il s'agit même du bien du pays, alors que ce Fouquet a la confiance générale.

– Mais le souple Italien n'est pas jaloux. Fouquet fait rentrer l'argent dans le Trésor royal pour entretenir les guerres,

c'est tout ce qu'on lui demande... pour l'instant. Il ne s'inquiète pas de savoir si cet argent est emprunté aux usuriers à vingt-cinq et même cinquante pour cent d'intérêt. La cour, le roi, le cardinal vivent de ces malversations. On ne l'arrêtera pas de sitôt ! et il continuera d'étaler à l'envi son emblème, l'écureuil, et sa devise Quo non ascendant ? (Jusqu'où ne monterai-je pas ?)

Joffrey de Peyrac et Bernard d'Andijos discutèrent encore un moment sur le faste insolite de Fouquet, qui avait certes commencé par être maître des requêtes, puis membre du Parlement de Paris, mais n'en restait pas moins fils d'un simple magistrat breton. Angélique

demeurait songeuse, car, lorsqu'on parlait de Fouquet, elle évoquait le coffret au poison, et chaque fois ce souvenir lui était désagréable. La conversation fut interrompue par un petit serviteur qui apportait sur un plateau une collation pour le marquis.

– Humph ! fit celui-ci en se brûlant les doigts à des brioches chaudes qui renfermaient miraculeusement une noix de foie gras glacé, il n'y a qu'ici qu'on mange de pareilles merveilles. Ici et à Vaux, précisément. Fouquet a un cuisinier exceptionnel, un nommé Vatel.

Il poussa une soudaine exclamation :

– Oh ! ceci me rappelle une rencontre...

bizarre. Devinez qui j'ai surpris là-bas même en grande conversation avec le sieur Fouquet, seigneur de Belle-Isle et autres lieux, et quasi vice-roi de Bretagne. Devinez ?

– C'est difficile. Il connaît tant de monde.

– Devinez quand même. C'est quelqu'un de votre maison... si l'on peut dire. Après avoir cherché, Angélique émit qu'il s'agissait peut-être de son beau-frère, mari de sa sœur Hortense, qui était homme de robe à Paris tout comme l'était autrefois le célèbre surintendant.

Mais Andijos secoua la tête négativement.

– Ah ! si je n'avais pas si peur de votre mari, je ne vous donnerais mon information que contre un baiser, car vous ne devinerez jamais.

– Eh bien, prenez le baiser, ce qui est de bon ton lorsqu'on revoit pour la première fois une jeune accouchée et dites-moi, car vous me faites languir.

– Voilà : j'ai surpris votre ancien maître d'hôtel, ce Clément Tonnel que vous avez eu plusieurs années à Toulouse, en grand conciliabule avec le surintendant.

– Vous avez dû vous tromper. Il était seulement parti pour le Poitou, dit Angélique avec une précipitation soudaine. Et il n'y a aucune raison qu'il

fréquente de grands personnages. À moins qu'il ne cherche à entrer en service à Vaux.

– C'est ce que j'ai cru comprendre d'après leur conversation. Ils s'entretenaient de Vatel, le cuisinier du surintendant.

– Vous voyez, constata Angélique avec un soulagement qu'elle ne s'expliqua pas, il cherchait simplement à travailler sous les ordres de ce Vatel qu'on dit génial. Je trouve seulement qu'il aurait pu nous avertir qu'il ne reviendrait pas en Languedoc. Mais allez donc attendre de la déférence de ces gens du commun lorsque vous ne leur êtes plus utile.

– Oui ! oui ! fit Andijos qui semblait penser à autre chose, mais il y a quand même un détail qui m'a paru curieux. Je me suis trouvé à entrer impromptu dans la pièce où le surintendant était en conversation avec ce fameux Clément. Je faisais partie d'un groupe de seigneurs plus ou moins égayés par le vin. Nous nous sommes excusés près du surintendant, mais j'avais remarqué que notre homme conversait de façon assez familière avec M. Fouquet, et il s'était redressé dans une attitude plus servile à notre venue. Il m'a reconnu. Alors que nous sortions je l'ai vu dire quelques mots précipitamment à Fouquet. Celui-ci a fixé sur moi un regard froid de serpent, puis a dit : « Je ne crois pas que cela ait

de l'importance. »

– C'est donc toi qu'on jugeait sans importance, mon ami ? interrogea Peyrac qui grattait sa guitare nonchalamment.

– Il m'a semblé...

– Que voilà un judicieux avis !

Andijos fit mine de tirer son épée et la conversation reprit dans les rires.

Chapitre 15

« Il faut absolument que je me rappelle cette chose, se dit Angélique. Elle est dans ma tête, tout à fait enfouie au fond de mes souvenirs. Mais je sais qu'elle est très importante. Il faut que je m'en souviennne ! »

Elle prenait ses joues à deux mains, fermait les yeux, concentrait sa pensée. La chose était lointaine. Elle avait eu lieu au château du Plessis. Cela, elle en était sûre, mais ensuite tout se brouillait.

La flamme de l'âtre lui chauffait le front.

Elle prit un écran à feu de soie peinte et se protégea en s'éventant machinalement. Dehors, dans la nuit, la tempête faisait rage. Tempête de printemps et de montagne, sans éclairs, mais tordant des paquets de grêlons qui, par instants, criblaient les vitres. Incapable de dormir, Angélique était venue s'asseoir devant la cheminée. Elle souffrait un peu dans le dos et s'en voulait de ne pas reprendre plus vite ses forces. La sage-femme ne manquait pas de dire que cette faiblesse venait de son entêtement à nourrir, mais Angélique faisait la sourde oreille ; lorsqu'elle prenait son bébé contre elle et qu'elle le regardait téter, sa joie chaque fois était plus grande. Elle s'épanouissait. Elle se sentait devenir

grave, attendrie. Elle se voyait déjà en matrone solennelle et indulgente, entourée de marmots trébuchants. Pourquoi pensait-elle si fréquemment à son enfance alors qu'en elle-même la petite Angélique était en train de disparaître ?... Et ce n'était pas un malaise sourd, inexplicable. Peu à peu la question se précisait : « Il y a quelque chose dont il faut absolument que je me souvienne ! »

Ce soir, elle attendait le retour de son mari : il avait envoyé un courrier pour s'annoncer, mais sans doute, la tempête l'ayant retardé, il n'arriverait que demain. Elle en était déçue jusqu'aux larmes. Elle attendait avec tant

d'impatience le récit de la réception du roi ! Cela l'aurait distraite. On disait que le repas et la fête avaient été splendides. Quel dommage de n'avoir pu y assister, au lieu de rester là à se creuser la tête pour ramener en surface un lambeau de souvenir, un détail qui sans doute n'avait aucune importance.

« C'était au Plessis. Dans la chambre du prince de Condé... Tandis que je regardais par la fenêtre. Il faut que je revoie chaque chose à partir de ce moment-là, point à point... »

Une porte claqua, et il y eut un bruit de voix dans le hall du petit château. Angélique bondit sur ses pieds et se précipita hors de sa chambre. Elle

reconnut la voix de Joffrey.

– Oh ! mon chéri, c'est vous enfin ! Que je suis heureuse.

Elle descendit en courant l'escalier, et il la reçut dans ses bras.

Assise à ses pieds sur un coussin, elle se blottissait contre lui. Lorsque les domestiques furent sortis, elle réclama, impatiente :

– Racontez.

– Ma foi, ce fut très bien, dit Joffrey de Peyrac, en grappillant un peu de raisin. La ville a fait de belles choses. Mais

sans me vanter, je crois que la réception du Gai Savoir a dépassé l'ensemble. J'ai pu faire venir à temps de Lyon un maître en machinerie qui nous a organisé une très belle fête.

– Et le roi ? Le roi ?

– Le roi, ma foi, est un beau jeune homme qui semble goûter les honneurs qu'on lui rend. Il a des joues pleines, des yeux bruns caressants et beaucoup de majesté. Je lui crois le cœur dolent. La petite Mancini y a fait une blessure d'amour qui n'est pas près de se refermer, mais comme il a une haute idée de son métier de roi, il s'incline devant la raison d'État. J'ai vu la reine mère, belle, triste et un peu sur son quant-à-

soi. J'ai vu la Grande Mademoiselle et le petit Monsieur se quereller pour des questions d'étiquette. Que vous dire encore ? J'ai vu trop de beaux noms et de laides figures !... En fait, rien n'a valu pour moi le plaisir de retrouver le petit Péguilin, vous savez le chevalier de Lauzun, ce neveu du duc de Gramont, gouverneur du Béarn ? Je l'ai eu petit page à Toulouse avant qu'il ne monte à Paris. Je le revois encore avec sa figure de chat, au temps où je chargeais Mme de Vérant de le déniaiser.

– Joffrey !

– Mais il a tenu ses promesses et mis en pratique les enseignements de nos cours d'amour. Car j'ai pu constater qu'il était

la coqueluche de toutes ces dames. Et son esprit lui vaut l'amitié du roi, qui ne peut se passer de ses bouffonneries.

– Et le roi ? Parlez-moi du roi ? Vous a-t-il exprimé sa satisfaction de la réception que vous lui avez faite ?

– Avec beaucoup de grâce. Et, à plusieurs reprises, il a regretté votre absence. Oui, le roi a été satisfait... trop satisfait.

– Comment « trop » satisfait ? Pourquoi dites-vous cela avec votre petit sourire mordant ?

– Parce qu'on m'a rapporté la réflexion suivante : alors que le roi remontait en

carrosse, un courtisan lui a fait remarquer que notre fête pouvait égaler les splendeurs de celles de Fouquet. Alors Sa Majesté a répondu : « Oui, en effet, et je me demande s'il ne sera pas bientôt temps de faire rendre gorge à ces gens-là ! » La bonne reine a poussé une exclamation : « Quelle réflexion, mon fils, au milieu d'une réjouissance donnée pour vous plaire !

– Je suis las, a répondu le roi, de voir mes propres sujets m'écraser de leur faste.

– Ça alors ! Quel garçon jaloux ! s'exclama Angélique outrée. Je ne peux y croire. Êtes-vous bien sûr de telles paroles ?

– C'est mon fidèle Alfonso lui-même qui tenait la portière et qui me les a rapportées.

– Le roi ne peut avoir de lui-même des sentiments aussi mesquins. Ce sont ses courtisans qui ont aigri son humeur et qui l'ont monté contre nous. Êtes-vous bien certain de n'avoir pas montré trop d'insolence envers l'un d'eux ?

– J'ai été tout sucre et miel, je vous l'assure. Je les ai ménagés autant que faire se peut. Jusqu'à déposer dans la chambre de chacun des seigneurs qui logeaient au château une bourse remplie d'or. Et je vous jure qu'aucun de ces messieurs n'a oublié de l'emporter.

– Vous les flattez, mais vous les méprisez et ils le sentent, dit Angélique en secouant la tête songeusement.

Elle se redressa et, s'asseyant sur les genoux de son mari, elle se blottit contre lui. Dehors la tempête continuait de faire rage.

– Chaque fois que l'on prononce le nom de ce Fouquet, je frissonne, murmura Angélique. Je revois ce coffret de poison qui m'était sorti de la tête pendant si longtemps, et cela devient pour moi une hantise.

– Vous êtes bien nerveuse, ma mie ! Vais-je avoir désormais une épouse tremblant au moindre souffle ?

– Il faut que je me rappelle quelque chose, gémit la jeune femme en fermant les yeux.

Elle frotta sa joue contre la tiède chevelure au parfum de violette dont les boucles humides frisaient.

– Si vous pouviez m'aider à me rappeler... Mais c'est impossible. Si je pouvais seulement me souvenir, il semble que je verrais d'où vient le danger.

– Il n'y a pas de danger, ma jolie. La naissance de Florimond vous a ébranlée.

– Je vois la chambre..., continua Angélique les yeux clos. Le prince de

Condé a sauté du lit parce qu'on avait frappé à la porte... Mais je n'avais pas entendu le coup. Le prince s'est enveloppé dans sa robe de chambre et il a crié : « Je suis avec la duchesse de Beaufort... » Mais, au fond de la pièce, le valet a ouvert et a introduit le moine en capuchon... Ce moine s'appelait Exili...

Elle s'interrompit et regarda soudain devant elle avec une fixité qui effraya le comte.

– Angélique ! s'écria-t-il.

– Maintenant je me souviens, fit-elle d'une voix sourde. Joffrey je me souviens... Le valet du prince de Condé

c'était... Clément Tonnel.

– Vous êtes folle, chérie, dit-il en riant. Pendant plusieurs années cet homme est resté à notre service, et vous vous apercevriez seulement maintenant de cette ressemblance ?

– Je n'avais fait que l'entrevoir rapidement dans la pénombre. Mais ce visage grêlé, ces façons cauteleuses... Si, Joffrey, maintenant je suis sûre, c'était lui. Je m'explique pourquoi, pendant le temps qu'il a été à Toulouse, je n'ai jamais pu le regarder sans désagrément. Vous vous souvenez de ce que vous disiez un jour : « L'espion le plus dangereux c'est celui qu'on ne soupçonne pas » ; et vous aviez

commencé à le sentir rôder autour de la maison. L'espion inconnu, c'était lui.

– Vous voici bien romanesque pour une femme qui s'intéresse aux sciences.

Il lui caressa le front.

– N'avez-vous pas un peu de fièvre ?

Elle secoua la tête.

– Ne vous moquez pas. Je suis tourmentée à l'idée que cet homme me guette depuis des années. Pour le compte de qui a-t-il agi ? M. de Condé ? Fouquet ?

– Vous n'avez jamais parlé à personne de cette affaire ?

– À vous... une fois, et il nous a entendus.

– Tout cela est si vieux. Rassurez-vous, mon trésor, je crois que vous vous forgez des idées.

Cependant, quelques mois plus tard, alors qu'elle venait de sevrer Florimond, son mari lui dit négligemment un matin :

– Je ne voudrais pas vous contraindre, mais il me serait agréable de savoir que chaque matin vous prenez ceci à votre repas.

Il ouvrit la main, et elle y vit briller une petite pastille blanche.

– Qu'est-ce donc ?

– Du poison... À dose infime. Angélique le regarda.

– Que craignez-vous, Joffrey ?

– Rien. Mais c'est une pratique dont je me suis toujours trouvé fort bien. Le corps s'habitue peu à peu au poison.

– Vous pensez que quelqu'un peut chercher à m'empoisonner ?

– Je ne pense rien, ma chère...
Simplement, je ne crois pas au pouvoir de la corne de licorne.

Au mois de mai suivant, le comte de Peyrac et sa femme furent conviés au mariage royal. Celui-ci devait avoir lieu à Saint-Jean-de-Luz, sur les bords de la Bidassoa. Le roi Philippe IV d'Espagne amenait lui-même sa fille, l'infante Marie-Thérèse, au jeune roi Louis XIV. La paix était signée... ou presque. La noblesse française, encombrant les routes, se dirigeait vers la petite ville basque. Joffrey et Angélique quittèrent Toulouse de grand matin, avant les heures chaudes. Naturellement, Florimond était du voyage avec sa nourrice, sa berceuse et le négrillon qui était chargé de le faire rire. C'était maintenant un bébé en belle santé, bien que peu en chair, avec une ravissante

figure de petit Jésus espagnol : prunelles et boucles noires.

La servante Marguerite, indispensable, surveillait dans l'un des chariots la garde-robe de sa maîtresse. Kouassi-Ba, auquel on avait fait faire trois livrées plus éblouissantes les unes que les autres, prenait des airs de grand vizir sur un cheval aussi noir que sa peau. Il y avait encore Alphonso, l'espion de l'archevêque, toujours fidèle, quatre musiciens dont un petit violoniste, Giovanni, qu'Angélique affectionnait, et un nommé François Binet, barbier-perruquier, sans lequel Joffrey de Peyrac ne se déplaçait pas. Valets, servantes et laquais complétaient l'équipage, que les

trains de Bernard d'Andijos et de Cербалаud précédaient. Tout à l'excitation et à la préoccupation du départ, Angélique s'aperçut à peine qu'on dépassait la banlieue de Toulouse.

Comme le carrosse franchissait un pont sur la Garonne, elle poussa un petit cri et mit le nez à la vitre.

– Que vous arrive-t-il, ma chère ? demanda Joffrey de Peyrac.

– Je veux voir encore une fois Toulouse, répondit Angélique. Elle contemplait la ville rosé étendue sur les bords du fleuve, avec les flèches dressées de ses églises et la raideur de ses tours.

Une angoisse rapide lui serra le cœur.

– Oh ! Toulouse ! murmura-t-elle. Oh !
Le palais du Gai Savoir !

Elle avait le pressentiment qu'elle ne les
reverrait jamais.

À suivre

1 Canada.

2 Avant la création des Invalides par Louis XIV, les vieux soldats n'avaient d'autres refuges que les couvents où ils s'installaient un peu comme à l'hospice, d'où le relâchement des mœurs.

3 Paroles historiques de saint Vincent de Paul.

4 Paroles historiques de saint Vincent de Paul.

5 Terme paysan désignant : âne, mulet.

6 Langage des « précieuses » du XVIIe siècle.

7 Poison, noble dame.

8 Dois-je faire la coupellation devant tout le monde ?